LA TROISIÈME
CAMPAGNE D'ITALIE
(1805-1806)

GUERRE DE L'AN XIV — EXPÉDITION DE NAPLES
LE VRAI FRA DIAVOLO
LETTRES INÉDITES DES PRINCES EUGÈNE
ET JOSEPH NAPOLÉON

PAR

ÉDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de trois gravures, d'un plan et de trois cartes

PARIS
BRAIRIE PLON
ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
UE GARANCIÈRE — 6e

1911
Tous droits réservés

CHE - MILANO
CO

ÉDOUARD GACHOT

LA TROISIÈME

CAMPAGNE

D'ITALIE

(1805-1806)

PLON

OURRIT ET Cie

ÉDITEURS

CIVICHE RACCOLTE STORICH

ber

m 83

MUSEO DEL RISORGIMENTO CASTELLO SFORZESCO

DONAZIONE DOTT. ACHILLE BERTARELLI

1925

Vol. M

83

Il a été tiré de cet ouvrage :

12 exemplaires sur papier de cuve des papeteries d'Arches, numérotés de 1 à 12.

Hommage de l'auteur.
E. Gachot

LA TROISIÈME
CAMPAGNE D'ITALIE

DU MÊME AUTEUR :

La Première Campagne d'Italie (1795-1798). Ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. Un volume in-8°. . . . 7 fr. 50

La Deuxième Campagne d'Italie (1800). *(Ouvrage couronné par l'Académie française).* Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Souvarow en Italie (1799). Ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

La Campagne d'Helvétie (1799). Ouvrage accompagné de 23 gravures, plans et cartes. Un volume in-8° . . . . . 7 fr. 50

Précis de la Guerre en Suisse (1799). (Papiers Marès.) Avec cartes. Un volume in-8°. . . . . 6 fr. »

Jourdan en Allemagne et Brune en Hollande. Ouvrage accompagné de portraits, gravures et cartes. Un volume in-8° . . 7 fr. 50

Le Siège de Gênes (1800). Ouvrage accompagné de gravures, plans et cartes. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Les Mémoires du Colonel Delagrave. *Campagne du Portugal (1810-1811).* Avec 8 aquarelles, 4 portraits et une carte. Un volume in-8° . . . . . 7 fr. 50

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14714.

LE MARÉCHAL MASSENA

HISTOIRE MILITAIRE DE MASSENA

LA TROISIÈME CAMPAGNE D'ITALIE

(1805-1806)

GUERRE DE L'AN XIV — EXPÉDITION DE NAPLES
LE VRAI FRA DIAVOLO
LETTRES INÉDITES DES PRINCES EUGÈNE
ET JOSEPH NAPOLÉON

PAR

ÉDOUARD GACHOT

Ouvrage accompagné de trois gravures, d'un plan et de trois cartes

PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e

1911

Tous droits réservés

SBL0742013
INV-307002
BER M83

Droits de redroduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright 1911 by Plon-Nourrit et Cie.

LA TROISIÈME
CAMPAGNE D'ITALIE

PREMIÈRE PARTIE
GUERRE DE L'AN XIV

CHAPITRE PREMIER

NAPOLÉON DEVANT L'EUROPE

Le général impose son autorité à tous les partis. — Un Sénat docile lui offre la couronne impériale. — Intrigues du cabinet britannique. — L'Autriche veut reprendre la ligne de ses anciennes frontières. — Alexandre Ier forme une armée d'expédition. — Plan d'attaque établi à Londres, pour les princes alliés. — Napoléon se prépare à battre leurs troupes. — Massena est nommé commandant de l'armée d'Italie.

Bonaparte s'est nommé, le 10 novembre 1799, premier chef du gouvernement républicain; suite d'un coup d'État accompli à Saint-Cloud. L'activité du Premier Consul s'exerce, d'abord, à réformer l'administration civile. Et la Constitution de l'an VIII une fois promulguée, l'homme qui ne veut pas jouer le rôle de Monk, entraîne à sa suite ou tient sous sa férule et d'anciens partisans de la royauté et d'anciens jacobins. La paix intérieure et la prospérité promises, l'exaltation porte à l'enthousiasme une multitude sur laquelle ne planait plus

l'épouvantail de la guillotine. A une tranquillité depuis si longtemps désirée, les individus sacrifiaient volontiers des libertés. Quoi que fissent Cadoudal et Arena, seule, une minorité infime pouvait songer, le 1er mars 1800, ou à la restauration des Bourbons ou bien au retour d'un régime terroriste.

La Vendée héroïque et le Midi turbulent une fois pacifiés, chaque citoyen fait confiance au nouveau régime. Il est vrai que, suivant les religions, Bonaparte est le mage, le grand prêtre, le réformateur. Même aux yeux des hommes les plus pessimistes, le général s'était placé trop haut, dès 1801, pour tomber subitement aux détresses. Et les royalistes ralliés à sa cause le louaient, surtout, d'avoir préparé le Concordat; et les émigrés, enfin rappelés de l'exil, témoignaient, en acclamant le Corse, de leur vive reconnaissance. Popularité qui diminuerait, chez de tels partisans, lorsque la mort du duc d'Enghien, triste événement survenu le 21 mars 1804, provoquerait jusqu'à Naples, et même à Saint-Pétersbourg, d'abord la stupeur, puis l'indignation des princes qui songeaient déjà à rallumer la guerre.

C'est la guerre qui a tant élevé Napoléon. N'était-il pas nécessaire d'en soutenir encore l'effort au début du dix-neuvième siècle, contre des souverains épris de vieilles formules et imbus d'absolutisme, jusqu'à s'accorder le droit d'imposer des lois draconiennes au peuple qui s'était, en 1789, violemment émancipé? Mieux qu'Arbelles, Marengo doit imposer un Alexandre à l'attention du monde. La journée d'Hohenlinden n'illustra guère Moreau, mais Bonaparte qui avait pu fournir des plans au vainqueur. Des volontaires de 1792, il a fait des vétérans, tous prêts aux grands sacrifices. Le peuple sait l'encenser chaque jour et peut le suivre dans de nouvelles expéditions, avec le *Cedant arma togæ*.

Dirigeant, mais d'une main qui se fait parfois brutale, les destinées de la France, le dictateur ne veut plus rencontrer d'opposition qui puisse traverser ses projets. Un Sénat docile, ou plutôt ébloui, lui offre, non pas le

trône que Louis XVI avait occupé, mais le char impérial que César pourra conduire. Porté ainsi sur le pavois, l'Imperator s'attribuera de nouveaux pouvoirs; et il aura, pendant dix années, des exécuteurs de ses volontés; jusqu'à la disparition, par la mort, des plus braves; jusqu'à la grande lassitude des plus dévoués.

L'occupation définitive du Piémont doit servir de prétexte à l'Angleterre pour invoquer le *casus belli*. Mais Napoléon répond sans tarder aux violences, en portant des troupes dans le Hanovre, en organisant l'armée du camp de Boulogne, en faisant arrêter une partie des Anglais trouvés sur notre sol.

Cela fait, on doit surveiller la Prusse et la Russie, cette dernière puissance déjà alliée à l'Autriche depuis le 6 novembre 1804; puis bien observer l'Autriche qui, humiliée, ne pouvait plus inscrire dans ses armoiries cette devise qui fut si chère aux Lorraine-Habsbourg : *Austriæ Est Imperare Orbi Universo*. De plus, il fallait s'assurer l'alliance des États secondaires de l'Allemagne, obtenir la neutralité de la Suisse, ménager l'autorité pontificale, rester ferme avec Naples, conserver l'amitié du gouvernement espagnol, et développer encore, chez le Français, le goût des grandes actions militaires : voilà les travaux qui furent entrepris et menés à bonne fin en quelques mois.

Enfin, Napoléon se fait couronner Empereur des Français et Roi d'Italie. Cette fois, l'aigle va remplacer et le coq gaulois et le bonnet phrygien, symboles méprisés. Et l'Empereur étend son domaine. Prise dans le territoire italien si morcelé, la Ligurie ajoute une province aux nouvelles possessions françaises situées au-delà des Alpes. Cela amène les vives protestations des puissances poussées aux conflits par l'Angleterre qui, effrayée devant tant de troupes et tant de bateaux réunis en vue de ses côtes, décide à marcher l'empereur François II; souverain auquel elle était liée par un traité rédigé le 11 avril et signé le 9 août 1805.

Sur l'état politique, diplomatique et militaire de l'Eu-

rope à cette époque, le baron J. Pelet nous a laissé des notes manuscrites. Quelque peu corrigées, elles nous présentent au moins des faits saillants.

Le cabinet britannique n'avait pas cessé d'entretenir en Russie des créatures très remuantes. Ces agents avaient fait décider, puis exécuter l'assassinat du tsar Paul Ier; prince coupable, aux yeux du roi George, de vouloir accorder à Bonaparte quelques satisfactions. Son successeur, un jeune souverain, entouré de conseillers intéressés à le tromper ou duper, devait renoncer aux projets tout pacifiques du fils de Catherine II, sous peine d'être sacrifié à son tour. Ce prince, subissant les suggestions anglaises, et veule jusqu'à ne pas protester contre le bombardement de Copenhague, abandonne le principe si sage de la neutralité armée et renforce, en recevant toutefois d'importants subsides, une nouvelle et formidable coalition. L'enlèvement à Ettenheim et l'exécution à Vincennes du duc d'Enghien, avaient fourni au tsar, très à propos, l'occasion recherchée de rompre avec la France. Jeune prince aveugle et imprudent, tout comme le voyageur qui a bu au Léthé, il oubliait, en 1804, la défaite de Zurich, la fuite de Souvarow à travers les Grisons, les misères des vieux grenadiers d'Otchakoff abandonnés à Bergen par les Anglais. Propagandiste d'une guerre qui, disait-il, lui donnerait un Leuctres, la fatalité lui ferait subir l'humiliante défaite d'Austerlitz. Son ambassadeur à Paris, M. d'Oubril, une fois rappelé, le tsar massait des troupes en Lithuanie; et, sur une carte, il montrait au général Kutusoff le chemin qui aboutissait à Strasbourg.

Très excité, le parti militaire autrichien déplore à nouveau les malheurs qui ont éloigné du temple de la Gloire Beaulieu, Alvinzy, Wurmser et Mélas. Non, il ne parle point de revanche à prendre, mais seulement de rendre à l'empire des territoires abandonnés à Campo-Formio et à Lunéville. Les ministres de François II, mal renseignés, voient toutes embarrassées, en 1805, les affaires de Napoléon. Pitt écrit qu'il ne faut plus dif-

férer d'attaquer; seul moyen qu'on eût d'effacer des humiliations, et, peut-être, de rétablir en Allemagne l'hégémonie et jusqu'aux droits féodaux. A des hommes belliqueux, l'Angleterre montre d'ailleurs la Prusse, la Suède et les Deux-Siciles prêtes à joindre leurs contingents à ceux des armées coalisées qui pourront, cette fois, passer la frontière française et forcer l'usurpateur à descendre au rôle de simple citoyen. Et François II, cédant enfin aux instances de Pitt, allait placer toute sa confiance dans les talents de deux hommes de guerre : l'archiduc Charles et Mack.

La Prusse, que le grand Frédéric sut élever au rang de grande puissance, peut-elle acquérir de nouvelles divisions territoriales ou faire la reprise des districts abandonnés par le traité de Bâle? Oui, répond le ministre anglais. De plus, sa très naturelle défiance envers l'Autriche et envers la Russie la portait vers leur alliance; sûr moyen de prévenir les jalousies et de pouvoir, la guerre terminée, obtenir des compensations. Tout en feignant d'éprouver de la répugnance à prendre les armes, Frédéric-Guillaume III allait signer, pourtant, à Potsdam, une convention avec le tsar; convention déchirée quand les alliés eurent été battus en Moravie. Faux bonhomme, ce roi, qui préparait ce dont Napoléon devait faire « un terrible lendemain de Rosbach », ce que l'histoire nomme Iéna.

La Suède peut suivre la Russie. Sa direction vient d'un prince que l'exaltation va porter à commettre les pires imprudences. Charles XIII (qui croyait avoir les talents de Charles XII) publiait qu'il allait être le premier agent de l'Angleterre. Il voulait ou s'assurer des profits, ou bien éviter à Stockholm le sort que l'amiral Parker avait fait subir à Copenhague.

En renforts de puissances secondaires, le Cabinet de Saint-James alignait les Napolitains de Ferdinand IV, et les Turcs et les Albanais; légions que l'on destinait à envahir le royaume d'Italie.

Des diplomates, enfin, s'employaient à dénombrer les

volontaires, tant royaux de France que patriotes d'Allemagne, lesquels pourraient, au signal qui indique une prise d'armes, se rallier sous les bannières d'une Sainte Alliance déjà scellée à Pilnitz, en 1791.

Naturellement, l'Angleterre distribuait l'or nécessaire à s'assurer des subsistances, car il faudrait faire vivre, durant six mois peut-être, quatre cent mille soldats. Et William Pitt indiquait les griefs qui portaient l'Europe à former une troisième coalition. Pelet a écrit :

« Les prétextes donnés étaient de forcer la France à évacuer le Hanovre, province appartenant à une puissance qui occupe nos colonies, celles de nos alliés et Malte, dont l'indépendance avait été garantie par ces mêmes souverains coalisés; la Hollande, qui réclamait notre secours; la Suisse et Naples, d'où nous avions déjà retiré nos troupes; à séparer les couronnes de France et d'Italie, point discuté et arrêté avec une partie des cabinets de l'Europe; à rendre au roi de Sardaigne le Piémont, dont la possession semblait assez assurée par le silence des négociations et des traités conclus depuis la réunion. La coalition voulait enfin donner à l'Autriche une *frontière militaire;* mots vides de sens, dictés évidemment par la politique anglaise; car quelle puissance possédait une aussi belle ligne de frontière que celles de la Bohême et du Tyrol, entourées de montagnes difficiles, flanquées par de grandes rivières et qui présentait deux grands saillants si avantageux pour la défense? Mais sous ce prétexte, l'Angleterre voulait arrondir et peut-être reporter jusqu'au bord de l'Océan ces provinces éparpillées d'où l'Autriche pouvait jadis communiquer avec elle, troubler à son gré le repos de la France et entretenir longtemps la guerre loin de ses États héréditaires, dont le centre est si faible quand il est attaqué. Tels étaient les motifs ostensibles des traités conclus. Mais on sent bien que chaque puissance avait ses projets et ses espérances particulières; qui pouvait même prévoir jusqu'où se porteraient leur avidité et eurs prétentions et leurs vengeances? Ce n'est pas dans

les négociations quintessenciées des ministres qu'on en peut prendre quelque idée; c'est aux champs de Wirchau, dans la diplomatie du prince Dolgorouki, *ce jeune trompette de l'Angleterre*. Toutefois, il est bon de remarquer que le ministère britannique n'avait établi pour lui aucune stipulation; il ne se serait pas contenté certainement de l'île de Lampeduse et de l'occupation de Malte qu'il avait fait demander si insolemment par lord Whitworth. Outre le fruit qu'il espérait retirer des désastres de la France, il ne comptait pas moins sur l'affaiblissement de toutes les puissances; il voyait pour l'Angleterre autant de victoires que de batailles livrées sur le continent et autant d'ennemis de moins qu'il y aurait de morts dans les deux partis. »

Pelet nous a indiqué, en outre, les *Bases du plan d'attaque de la coalition;* plan élaboré à Londres, par le ministre Pitt et le général Mack.

« Les résultats de toutes les guerres, peut-être même les ouvrages militaires qu'elles ont fait naître, avaient assez appris aux souverains coalisés qu'ils ne pouvaient espérer de pénétrer en France par la belle frontière du Nord, tellement agrandie et aussi considérablement renforcée, ni du côté de l'Alsace couverte par le Rhin, défendue par tant de places de premier ordre, protégée par les montagnes dont tous les passages sont fortifiés; pays alors très rapprochés de nos armées qui étaient sur les côtes, en Hollande et dans le Hanovre. Ils avaient vu aussi que les Alpes et la nature du pays ont toujours préservé la Provence et le Dauphiné des invasions presque aussitôt abandonnées qu'entreprises. La France leur paraissait ouverte par le centre et dans une grande étendue vers la Franche-Comté à peu près indéfendue, devenue plus accessible par les révolutions de la Suisse et par les nouvelles routes établies sur les Alpes. Enfin, les militaires avaient observé dans ces campagnes où les opérations ont pris une si forte extension, que pour conquérir les bassins du Pô et du Danube et pour s'en assurer la possession, il fallait occuper la chaîne des Alpes

suisses et tyroliennes qui est comme la clef d'une grande position et le nœud de tous les mouvements stratégiques. Ce fut sur ces bases que les cabinets coalisés établirent leur plan de campagne qui était d'envahir l'Italie et le Piémont, d'entrer dans la Suisse avec trois armées et de pénétrer en France par la Franche-Comté et la Bresse pendant qu'on guerroyerait en Allemagne et sur le bas Rhin. »

Il apparaît que Napoléon, renseigné par La Rochefoucauld, ambassadeur à Vienne, et par des espions, avait prévu dès le 15 août les projets dont le parti allemand voulait assurer l'exécution. D'abord, il songeait à couvrir les frontières de l'Italie. Mais quel homme devait-on placer à la tête de la petite armée en station au delà des Alpes? Jourdan, qui la commande, n'a que peu de talents militaires; si des circonstances très favorables l'ont conduit à Fleurus, ses imprudences causèrent, en 1799, la défaite de Stockach. Un homme audacieux et heureux à la guerre va être désigné. C'est Massena.

L'Empereur se réserve la direction d'une Grande Armée qui, sortie de nos provinces septentrionales, va pénétrer en Autriche, après avoir inscrit sur ses drapeaux des noms devenus mémorables : Wertingen, Günzbourg, Albeck, Elchingen, Nordlingen et Ulm.

CHAPITRE II

ŒUVRES DE MASSENA

Disgrâce non méritée. — Massena est nommé député de Paris. — Son élévation au maréchalat. — Lettres reçues à Rueil. — Départ pour le Piémont. — Organisation des entreprises de fournitures. — Prétentions du vice-roi. — Arrivée à Villafranca. — Examen d'un plan assurant la défensive. — Travail des espions.

La réoccupation de Gênes une fois effectuée, le 24 juin 1800 (1), Massena fut chargé d'organiser une grande armée dans la haute Italie. Rude tâche que celle d'amalgamer les demi-brigades ayant combattu dans l'Apennin supérieur et les corps sortis victorieux des champs de Marengo. Le général put, après avoir travaillé jusqu'à vingt heures chaque jour, mettre en ligne devant l'Adige des troupes qu'il ne devait pas, les hostilités rouvertes, conduire à la victoire; car ces intrigants qui l'avaient déjà desservi à Rome et en Suisse, réussirent à faire donner à Brune la direction des soldats qui, sans grande peine, passèrent le Mincio, joignirent les brigades de Macdonald descendues du Tyrol et restèrent en présence des Autrichiens refoulés en Vénétie, à attendre que la paix de Lunéville terminât enfin les guerres de la deuxième coalition.

Massena, profondément affecté, se retirait dans la maison qu'il possédait à Antibes. Là, il osait porter contre Bonaparte, dont il avait, quatre ans plus tôt, été le premier lieutenant, des jugements sévères sans doute,

(1) Voir notre ouvrage : *le Siège de Gênes.*

mais en partie mérités par les versatilités du grand conquérant à l'égard du Niçois.

Le général aurait vécu dans la paix d'une petite ville, si son ami Réal ne l'eût appelé à Paris où s'organisaient des groupements politiques qui allaient placer des hommes énergiques au sein de la deuxième Chambre.

Il faut le dire, Massena se séparait des jacobins encouragés par Fouché et des royalistes qui servaient le prince de Condé. En fier républicain, le général réprouvait l'entreprise de tout bouleversement qui eût, Moreau et Pichegru aidant, terminé un régime établi, violemment sans doute, le 9 novembre 1799; régime que l'établissement du Consulat à vie devait extraordinairement consolider. Il ne songeait alors qu'à défendre et les Droits de l'homme et la Constitution de l'an VIII. Porté candidat au collège électoral de Paris, cet homme qui avait, en 1798, échoué au Directoire exécutif, entrait enfin au Corps législatif et s'y faisait, sans phrases pompeuses, le défenseur éclairé et passionné de nos libertés.

Bonaparte éprouva du dépit en ne trouvant pas, dans Massena fait député, un solliciteur porté par calcul à encenser le maître. Bonaparte lui envoya deux fois Lebrun à son pavillon de Rueil. L'entretien portait sur l'armée d'Angleterre. Aux questions les plus pressantes, Massena répondit : « Je n'ai ni vues ni projets de ce côté. » Il recommandait seulement « d'en venir avec Albion aux concessions afin de signer une paix générale, si nécessaire à l'Europe, après dix ans de luttes ». Si la conclusion de la paix d'Amiens lui donna des joies, sa rupture l'affligea. Aussi, il éprouva du dépit lorsque Ney fut chargé, en 1803, d'aller soutenir avec des troupes françaises le parti libéral suisse, sur son territoire. On lui attribua cette exclamation : « Quoi, le vainqueur de Zurich est donc mort? » Il n'avait pas médité ce conseil de Marc-Aurèle : « Plie-toi aux événements que l'ordre général t'a destinés. » En somme, le guerrier cherchait encore, quand tonnait le canon, à ressaisir

cette épée qui avait désigné aux grenadiers les pics du Monte Baldo et les côteaux de Höngg à escalader.

Massena ne fit pas entendre de protestations lorsque Bonaparte eut forgé pour sa tête une couronne d'empereur. Vraiment le Niçois avait peur qu'on ne retombât, Bonaparte disparu, dans l'anarchie. Déjà, il avait reçu un nouveau grade : maréchal; et une plaque : grand officier de la Légion d'honneur; et un poste envié : chef de la 14e cohorte. Simplement, Massena prêta le serment de fidélité qu'exigeait le chef d'une nouvelle dynastie.

En 1804, Napoléon dut prévoir la nouvelle campagne que l'Autriche préparait. César, précautionneux, faisait interroger les officiers qui pourraient encore être de bons conducteurs d'hommes. Massena affichait son ardent patriotisme; manifestation attendue; elle le fit choisir pour enlever, avec Murat, dès l'ouverture de la session de 1805, le voile qui couvrait la statue de l'Imperator qui assisterait désormais, dans l'impassibilité du marbre, aux travaux de la Consulta française.

Massena reçut à Rueil, le 27 août, les ordres que Berthier écrivait sous la dictée de l'Empereur (1). Ce fut un aide de camp du ministre qui les apporta. Le maréchal, assis dans son bureau, ne montra pas d'étonnement : « Veuillez dire au ministre de la Guerre que ses ordres seront exécutés. » A ce moment la maréchale se présentait. « Ma chère amie, entendit-elle, c'est encore une séparation qui nous est imposée. »

Le 30 août, deuxième lettre de Berthier (2). Massena

(1) *Boulogne, le 8 fructidor an XIII.* — L'Empereur, monsieur le maréchal, me charge de vous prévenir confidentiellement que vous devez vous tenir prêt à partir pour l'Italie, que son intention est de vous y donner le commandement en chef de ses armées; il faut que vous y soyez rendu sans qu'on s'en doute et que vous puissiez vous mettre en route vers le 12 de ce mois pour être rendu à Brescia du 18 au 20. Je vous prie de me répondre par le retour de mon courrier. J'ai l'honneur de vous saluer. — Le ministre de la guerre. BERTHIER.

Nota. — Toutes les pièces des archives Massena seront indiquées : R... P... — Ici, Registre 41. Pièce 8.

(2) *Boulogne, le 12 fructidor.* — J'ai l'honneur de vous envoyer, monsieur le maréchal, le décret de l'Empereur qui vous nomme géné-

se rendit à Paris, dans l'après-midi, voulant préparer ses effets de campagne. Par un exprès, il envoie dire à Dejean qu'il peut le mander chez lui à toute heure. La convocation de Dejean lui fut remise, rue de Poitiers, n° 2, le 31 août (1), à midi. Avant 2 heures, il arrivait Hôtel d'Orsay, rue de Varenne, et recevait du ministre directeur de l'administration de la guerre, des instructions particulières.

Devenu chef d'armée, le maréchal demandait, exigeait plutôt, les derniers rapports arrivés d'Italie. Dejean promettait d'armer, d'habiller et de payer sans retard toutes les troupes. Rentré à Rueil, le soir, Massena faisait répandre par ses gens la nouvelle « qu'un gros rhume l'obligeait à se rendre dans sa maison d'Antibes pour éviter les froids de l'automne ». Il écrivit dans ce sens au président du Corps législatif, afin d'obtenir un long congé.

Un dimanche, le 1er septembre, le maréchal allait à Paris et trouvait à la poste aux chevaux le général Gassendi et Brisset, son médecin, avec lesquels il partait dans une voiture louée, après avoir seulement prévenu Vial, ambassadeur à Berne, de sa destination et entretenu Saliceti qui devait se rendre au camp de Boulogne, auprès de l'Empereur (2).

ral en chef de son armée, en Italie. Sa Majesté ordonne que vous partiez de Paris au plus tard le 15 fructidor au matin, et que vous soyez rendu en quatre jours à Milan pour prendre le commandement de votre armée. Cette disposition est de rigueur et sous aucun prétexte vous ne pouvez vous en dispenser, nos mouvemens étant déjà commencés vous devez être à la tête de votre armée. Faites-moi connaître à quelle heure vous devez partir le 14 ou le 15 au plus tard. — *P.-S.* Je joins ici une lettre pour M. le maréchal Jourdan que vous ne lui expédierez, par un de vos courriers, que quand vous serez arrivé à Turin. (R. 41. P. 12.)

(1) *Paris, le 13 fructidor an XIII.* — Monsieur le maréchal, je vous prie de vouloir bien passer chez moi, hôtel de l'Administration de la Guerre, le plutôt qu'il vous sera possible, ayant à vous communiquer des ordres très pressés de Sa Majesté Impériale. — Veuillez bien agréer l'assurance de ma haute considération. DEJEAN. (R. 41. P. 13.)

(2) Son voyage, que Berthier eût voulu tenir secret, une note parue le 2 septembre au *Moniteur*, l'annonçait au public.

Les étapes de la route de Bourgogne sont en quelque sorte brûlées. Des repos ne furent pris qu'à Lyon et à Grenoble, où s'arrêtait Gassendi. Le maréchal passe vite le Mont-Cenis blanchi des neiges tombées le 30 août. Il s'arrête un jour à Turin. Là, Menou commandait la division territoriale; il devait faire diligence pour envoyer des renforts sur l'Adige. Des gendarmes emportaient la correspondance du maréchal pour Besançon, Alexandrie, Gênes, Livourne : ordres donnés à des commandants de places qui devaient armer sans retard.

Massena arrivait le 7 septembre, avant 3 heures du soir, à Milan; il descendait chez le général Pino, ministre de la Guerre du royaume d'Italie. Son zèle le portait à poser tout de suite des questions aux chefs de service. Il s'étonnait, quand des officiers lui eurent indiqué à quels faibles moyens d'action se trouvait réduite l'armée qu'il allait commander. Radet l'instruisait de l'hostilité d'une noblesse et d'un clergé toujours puissants (1). Le peuple

(1) *Notes secrètes pour M. le maréchal Massena à brûler après lecture.* — « Il n'y a en Italie ni esprit public ni énergie. Le gouvernement, les ministères, l'armée, tout enfin se créant à la fois, aucunes des branches de l'administration publique ne va ou ne va qu'avec timidité. Cependant, les préfets, à deux ou trois près, sont bons; la partie civile irait si elle était mieux dirigée par son ministère. L'administration de la justice criminelle est pour ainsi dire en stagnation; les prisons sont pleines et malgré les évasions multipliées des prévenus on n'en juge pas davantage. Je ne me permettrai aucune réflexion sur la partie militaire qui n'entre pas dans la sphère de mes attributions, mais j'appellerai l'attention de M. le maréchal sur les causes calamiteuses d'un état de choses en Italie. Vous savez, monseigneur, que le droit d'aînesse a créé depuis plusieurs siècles des fortunes colossales en Italie et surtout une énorme quantité de prêtres à la dévotion des riches. Vous savez également, monsieur le maréchal, que ces deux castes se sont considérablement accrues, l'une par une chétive noblesse qui s'obtenait vénalement — et quelquefois pour moins de cent ducats — l'autre par une monacaille considérable. Ces deux castes ne font qu'une et il n'y a entre elles et le peuple que des chevaliers de la molesse, parce que la grande libéralité de la nature et l'esprit de fanatisme sont les ennemis du commerce. De là l'influence dont elle est en posession; influence d'autant plus dangereuse que, tenant à leurs titres, les nobles préfèrent les Autrichiens aux Français et qu'espérant aux revenants, ils ne dépensent rien de leurs revenus et amassent beaucoup d'argent, ce qui peut devenir très dangereux dans la circonstance actuelle. Voilà ce qu'il est bon que vous sachiez. On n'a que

aussi murmurait depuis que l'on avait porté de deux à six millions la contribution mensuelle destinée à assurer l'entretien de nos troupes. On savait que les Autrichiens préparaient des révolutions à Florence et à Parme; que le pape était devenu très susceptible; que le nombre des troupes allemandes augmentait sans cesse en Vénétie.

Massena allait consterner le ministre de la Guerre et Prina, ministre du Trésor : « Messieurs, qu'avez-vous fait de l'Italie, depuis 1800? » Question qui contenait des reproches vraiment fondés; hardiesse qui lui aliénait deux hommes admirés du vice-roi.

Sur les conseils, écrits, de Jourdan, le général en chef devait confier les entreprises des fournitures, au munitionnaire van Derberg : le pain, les légumes, le sel et les liquides; au munitionnaire Delaunay : la viande; à une régie : les avoines et le fourrage; à un ordonnateur : la location des chevaux devant assurer les services des troupes du train.

En regard des forces qu'avait l'armée de l'Italie (1),

trop d'exemples des révoltes suscitées et payées par les riches, organisées et dirigées par les prêtres. Le ministre actuel de l'Intérieur en Italie n'a que trop éprouvé les effets funestes de cette calamité. A la vérité, la sage prévoyance de notre auguste souverain leur a été un grand moyen de soulèvement en supprimant les sbyrres à cette vile canaille de satellites qui les rattachait aux autorités, et la création de la gendarmerie, de cette magistrature armée qui surveille sans prétention, sans égards privés et aussi passivement que la loi qui la fait mouvoir, est une autorité colossale qui évente leurs projets et les déconcerte. Aussi, la majorité des nobles, des prêtres et des autorités fait-elle tout pour l'empêcher de prendre, au moral, à l'effet de la faire supprimer pour réobtenir les sbyrres généralement abhorrés par les gens de biens. La preuve évidente de l'opinion des nobles et surtout des autorités en faveur des sbyrres, c'est qu'au mépris du décret de S. M. qui les a supprimés on en conserve encore dix à trente, tant à cheval qu'à pied, dans chaque département du Royaume. Ces notes ont principalement pour objet de prier M. le Maréchal Massena de prendre la gendarmerie italienne sous sa prudente protection, au moyen de laquelle elle maintiendra l'ordre, fera exécuter les lois, les ordres du Roi et rendra à l'armée comme à l'État les services les plus signalés. » (R. 41. P. 33.)

(1) Le 14 septembre, l'armée d'Italie avait 53 bataillons et 43 escadrons : 35 525 hommes et 4 820 chevaux. Les garnisons des places étaient : Mantoue, 14e chasseurs à cheval, 438 hommes; Legnago, 9e de ligne, 1 606 hommes; Vérone, détachement du 79e, 250 hommes; Pes-

Massena inscrivait le service des auxiliaires (1). Il décidait l'augmentation des flottilles, la construction des ponts volants (2), la réunion des sapeurs, soit qu'on dût défendre pied à pied la ligne du Mincio, soit qu'on eût à diriger des marches au delà de l'Adige.

Des craintes éprouvées, relativement aux supériorités numériques de l'ennemi, Massena entretint à Monza Eugène de Beauharnais qui avait passé le 5 une revue des troupes stationnées devant Vérone. Ce jeune homme optimiste, désirant jouer un rôle important à l'armée, entendit : « Votre Altesse ne doit pas oublier que l'Empereur m'a chargé de défendre le royaume d'Italie (3), ou de chasser les Autrichiens d'un pays qui leur a été remis au traité de Lunéville. » Eugène, dépité, dut se promettre de n'être jamais l'ami du maréchal qui sut discerner, plus tard, ses agissements dans les dénonciations envoyées à Napoléon.

Le vice-roi exprima son étonnement lorsque Massena eut refusé, le 8, de loger au château de Monza.

chiera, un bataillon du 106e, 612 hommes; Rocca d'Anfo, un bataillon du 56e, 300 hommes; Livourne, Légion Corse, 2 065 hommes. (R. 40. P. 67.)

(1) L'adjudant-commandant Brossier dirigeait 19 ingénieurs. A Mantoue, un équipage de pont comptait 35 bateaux de 21 pieds, non attaché. Un deuxième équipage de pont était devant Pavie. Le troisième à Casa Maggiore. Des chevaux de frise à Legnago et à Mantoue. Sur les lacs de Garde, de Mantoue et d'Idro et à Loro se trouvaient 4 escadrilles de 21 goëlettes et canonnières montées par 209 marins, la plupart Napolitains. Des matériaux à pont étaient placés au-dessus de Vérone. (Arch. de Milan. Section Guerre.)

(2) Passages sur le fleuve, le 15 septembre : Settimo, Bussolingo, Arce, La Sega avaient des ponts volants. — Pezarola, Preobaco, Rivalta, Belune, San Pancrazio, Saint Jean Lupatoto, Zevio, Persago, Ronco, Tomba-Fusana, Tomba-Roverchiaro, Roverchianetto, Angiari, Villa Bartolomea, Castagnaro, Villa Buona, Badia avaient chacun un bac. La plupart étaient retenus par les Autrichiens sur la rive gauche. — Rapport de Le Cat. (R. 40. P. 157.)

(3) En 1805, le royaume d'Italie formait une Confédération qui avait 5 159 000 habitants, ainsi répartis : Le Royaume proprement dit, 4 200 000; Gênes, 400 000; Piombino et Lucques, 126 000; Parme, 130 000; Plaisance, 227 000; État de Bardi, 76 000. Cette population ne pouvait pas même fournir, annuellement, les 5 000 conscrits qui lui étaient demandés. (Arch. Aff. étr. Milan. R. 61. P. 152)

Massena prit, ce jour, la direction de Bergame. Sa correspondance reçue le 9, à Brescia, il s'arrêtait le 10 à Valeggio, touchait le 12 à Vérone (1), allait le soir à Villafranca, y établissait son quartier général et recevait de Jourdan, qu'Eugène avait prévenu le 5 de son remplacement (2), des indications et une situation assez claire de l'armée (*a*).

Jourdan laissait en service le général Charpentier, son chef d'état-major (3), brave homme, peu actif; ses aides de camp (4); ses Guides, qui formaient deux compagnies de 40 hommes chacune. Et il écrivait à son remplaçant, d'une manière fort civile (5). Berthier annonçait que, en Allemagne, les Autrichiens prenaient l'offensive (6), puis

(1) Chronologie de Valentino Alberti. (Bibliothèque de Vérone.)

(2) Du camp de Boulogne, le 27 août 1805. — *Napoléon au vice-roi.* Le maréchal Jourdan, dans des circonstances aussi importantes, ne connaît pas assez le pays, n'a pas assez de vigueur et a trop la réputation de se décourager facilement pour que je puisse lui confier une armée aussi intéressante. Je suis dans l'intention de vous envoyer le maréchal Massena qui a plus de caractère et une connaissance parfaite des lieux. (*Correspondance* n° 9143.)

(*a*) Pour toutes les lettres, voir à l'appendice.

(3) Charpentier, Henry François, né à Soissons le 23 juin 1769. Capitaine au 1er bataillon de l'Aisne, le 26 août 1791. Nommé adjudant-général, le 22 floréal an II par les représentants du peuple auprès de l'armée du Nord. Employé à l'armée de Sambre-et-Meuse le 25 prairial an III. Général de brigade le 16 germinal an VII. Commandant provisoirement la 15e division militaire. Employé à l'armée de réserve en Italie en 1800. Chef d'état-major, de l'armée d'Italie le 27 ventôse an XII. (Dossier administratif.)

(4) Massena allait employer : Fririon, général de brigade, sous-chef de l'état-major, Dufresne, Brossier, Bailleul, Pelet, Augustin Massena.

(5) *Jourdan à Massena.* Milan, le 27 fructidor an XIII. — Monsieur le maréchal. Je n'ai pas voulu quitter Milan sans vous renouveler l'expression de mes sentiments d'estime, d'attachement et de considération. Soyez persuadé que personne ne s'intéresse plus sincèrement que moi à votre Gloire et ne prendra une part plus sincère à vos nouveaux succès. Monsieur votre aide de camp vous aura dit que la note des chevaux et autres effets qui lui ont été remis se monte à la somme de 21 846 livres tournois, dont il m'a donné une reconnaissance. Je vous prierai, monsieur le maréchal, d'avoir la bonté de me faire toucher cette somme à Paris. Je prends la confiance de vous recommander avec un intérêt tout particulier le général Solignac (son neveu). S. M. a eu la bonté de lui promettre le grade de général de division... (R. 40. P. 69 *bis.*)

(6) *Berthier à Massena.* Paris le 26 fructidor. — L'Empereur, mon-

il fixait le rôle que Menou, occupé à organiser une brigade, devrait jouer derrière l'armée d'Italie.

« Le général Menou est spécialement chargé, conformément aux intentions de l'Empereur, du commandement d'un camp volant (1). Le but de cette réserve est : 1° de garder la citadelle d'Alexandrie; 2° de se porter devant Gênes, si cette ville était menacée d'un débarquement; 3° de se porter sur Turin, sur Novare, sur Milan et enfin sur tous les points où l'on pourrait inquiéter les derrières de l'armée, de manière que la rapidité des mouvements de ce camp volant étouffe les insurrections au moment même où elles commenceraient à se former. Bien entendu qu'on laisserait toujours dans la citadelle d'Alexandrie une partie de cette réserve pour assurer la défense de la place.

« Il est ordonné au général Menou d'avoir l'œil sur Plaisance, de manière que si une avant-garde de l'ennemi ou des partisans se portaient sur cette place pour inquiéter notre armée, le camp volant pût éclairer notre droite. Enfin, dans des circonstances qui ne sont pas plus à présumer que les précédentes, si l'armée française était tournée, alors le camp volant aurait soin de fournir non seulement des garnisons à Alexandrie, mais encore à la citadelle de Turin, à Gavi et à Fenestrelle.

« Le général Menou doit organiser ce camp volant de manière à avoir toujours trois petites colonnes mobiles de 100 hommes de cavalerie, 300 d'infanterie et deux

sieur le Maréchal, m'ordonne de vous instruire de la situation des choses; quoique M. de Cobentzel soit toujours à Paris et M. de la Rochefoucault à Vienne, l'Autriche n'en paraît pas moins décidée à la guerre. Il est certain que le 23, un division autrichienne a passé l'Inn, ce qui a obligé l'Électeur de Bavière à se sauver du côté de Wurtz bourg. Ainsi, les Autrichiens ont les premiers commencé à établir la guerre civile dans l'État germanique. (R. 40. P. 49.)

(1) Paris, 5e jour complémentaire. — *Berthier à Massena.* J'ai l'honneur de vous informer, monsieur le maréchal, qu'un camp volant, composé de la Légion hanovrienne à cheval : 500 hommes, du 3e régiment d'infanterie légère, 1 500 hommes, du 67e régiment, de 900 et d'une division d'artillerie doit être formé sur-le-champ à Alexandrie. (R. 40. P. 129.)

pièces d'artillerie à pied. Ces colonnes parcoureraient tout le pays pour faire exécuter rigoureusement la conscription et toutes les autres mesures qui pourraient être ordonnées.

« Un autre but de ce camp volant serait de garder les prisonniers que ferait l'armée d'Italie. On les recevrait, soit à Plaisance, soit à Verceil; et les troupes de l'armée d'Italie qui les auraient escortés jusque là retourneraient de ce point pour rejoindre leurs corps respectifs. De Verceil et de Plaisance, les prisonniers seraient envoyés à Fenestrelle et de là à Grenoble où des détachements de la gendarmerie et des détachements de troupes de la 7e division militaire les prendraient et les escorteraient jusqu'au dépôt de l'Intérieur que je désignerai, et comme il y a peu de troupes à Grenoble, on pourra y employer le bataillon génois qui s'y organise. On évitera toujours de faire passer les prisonniers de guerre par le Valais ou par la Suisse, parce que, dans ces pays, il leur est aisé de se sauver. Si cependant on avait une trop grande quantité de prisonniers, on pourrait en faire passer par Gênes. Les commandants de gendarmerie des 27e et 28e divisions pourront aussi se servir de la gendarmerie départementale pour escorter les prisonniers.

« Le général Menou donnera des ordres pour que le grand chemin ne passe plus à travers la citadelle d'Alexandrie. On tournera les glacis pour passer sur le pont et entrer dans la ville. »

Préparer l'armée à entrer incessamment en campagne, Massena ne pouvait avoir que ce désir. « Le maréchal s'occupe sans relâche de son organisation, de ses besoins, de ses approvisionnements, du maintien de la discipline et de la régularité du service. Il envoyait dans toute l'Italie des officiers pour chercher les corps, les détachements, jusqu'aux hommes isolés et les acheminer en toute hâte vers l'armée. Il ordonnait dans chaque bataillon la formation de ces compagnies d'éclaireurs qui lui avaient été si utiles dans les campagnes précédentes et

qui n'ont fait que changer de nom lorsque le gouvernement organisa les voltigeurs. Des officiers d'artillerie parcouraient les arsenaux et les places, pour choisir quelques pièces de campagne, réunir leurs approvisionnements et des rechanges. Le maréchal fit venir à la hâte un équipage d'artillerie formé à Plaisance par les soins du général Lacombe Saint-Michel, commandant en chef cette arme. Pendant qu'on achetait de tous côtés des attelages, on y suppléait par des brigades de chevaux prises à loyer. Son Excellence faisait, avec le général Chasseloup, commandant le génie, de fréquentes reconnaissances dans ces pays, anciens théâtres de sa gloire, sur les bords de l'Adige, dans la trouée ouverte entre ce lac et le fleuve, le long du Mincio, sur les principaux débouchés et les communications majeures. Les moments qui restaient au général en chef étaient employés à de fréquentes tournées dans les cantonnements pour s'assurer du service et de la police des troupes, à inspecter et à faire manœuvrer ces anciens corps qu'il connaissait tous et dont il était si connu. Sa présence avait électrisé l'armée. Les vieux soldats retrouvaient celui qu'ils avaient vu toujours victorieux. Dans l'une de ses revues, le général en chef fut reconnu par un vieux maréchal des logis de dragons qui avait servi avec lui dans sa plus tendre jeunesse et qu'il reconnut lui-même. Ce brave fit éclater l'expression de sa joie avec tout l'élan militaire; le général la reçut avec cette effusion et cette simplicité des mœurs guerrières qui rapprochent ceux qui ont suivi la même carrière, avec des succès si différents (1). »

Des travaux si laborieux avaient occupé Massena jusqu'au 20 septembre. Recevant alors des instructions de Berthier, il reconnut, à travers le texte, les vues si géniales de Napoléon (2). Une carte dépliée, le maréchal

(1) Manuscrit Pelet. (Arch. Massena.)

(2) *Berthier à Massena.* 13 septembre. — Le quartier général serait bien placé à Mantoue si la saison n'était plus mauvaise, ou bien il serait convenable de l'établir à Villafranca. Quoique M. de Cobentzel

s'assurait que les instructions pourraient être suivies, même en présence des forces considérables dont l'ennemi allait disposer.

Jourdan n'a pas laissé un service d'espionnage bien organisé. Un seul rapport est fourni (*b*). Avec les 100 000 francs que Berthier envoie pour assurer les recherches, Massena peut enrôler des auxiliaires actifs. Privé de la collaboration de cet Ange Pico, qui l'avait si bien servi à Gênes, il chargeait Brossier de former « une escouade volante ». Outre quelques citoyens de

soit toujours à Paris, il est possible que l'ennemi vous attaque d'un moment à l'autre. Ce sera donc à vous à avoir toujours l'œil ouvert, à tenir les troupes que vous avez au delà du Mincio prêtes à se porter où vous le jugerez nécessaire. Entre le 5 et le 6 vendémiaire, l'Empereur compte passer le Rhin. Vous verrez l'effet que ce mouvement fait sur l'armée autrichienne et vous devez être prêt à agir. L'Empereur estime qu'une fois maître de Vérone (non, de Veronetta) vous devez ranger votre armée sur trois lignes en avant de cette ville, sur le terrain le plus convenable, la droite appuyée à l'Adige, la gauche aux montagnes, en faisant construire cinq ou six redoutes fermées en avant et sur le flanc de votre ordre de bataille. Une division occuperait Rivoli, ayant son avant-garde à la Couronne. Dans cette position, l'Empereur ne doute point que 40 000 hommes ne soient à l'abri d'être attaqués par un beaucoup plus grand nombre et S. M. ne voit pas quels moyens pourrait prendre l'ennemi de vous déloger de devant Vérone. Il ne peut point pénétrer par la Couronne, car jamais il ne donnera une bataille sérieuse sans artillerie et sans cavalerie; il n'essayera pas de passer l'Adige entre Vérone et Legnago; vous lui tomberiez sur les flancs. Plus bas que Vérone, outre les difficultés du pays, l'ennemi s'exposerait à vous voir sur ses derrières. Il est donc à penser que dans cette bonne position, gardé par l'Adige et par Montebaldo et tenant presque toute votre armée campée devant Vérone, vous pouvez y attendre autant de temps que cela vous conviendra. Votre armée, là, sera bien nourrie. Votre artillerie s'approvisionnera et votre infanterie se reposera. Au surplus, tout est subordonné aux circonstances et à vos talens. Si l'ennemi n'est que de votre force, nul doute que les dispositions ci-dessus deviennent inutiles. Vous l'attaqueriez et le poursuivriez sans relâche l'épée dans les reins et vous iriez planter vos aigles sur les bords de la Brenta et sur ceux de l'Isonzo, pour venir ensuite former la droite de la Grande Armée. Mais si l'ennemi était supérieur dans le premier moment, tout porte à penser que vous ne resterez pas plus de quinze jours dans votre position de Vérone sans que l'ennemi ne fasse de forts détachements de son armée d'Italie sur celle d'Allemagne, et alors vous marchez à lui pour vous porter sur l'Isonzo, en laissant toutefois sur l'Adige un petit corps de troupes pour pouvoir suivant les circonstances, renforcer Mantoue et Peschiera. (*Corresp.* Arch. Guerre.)

Brescia, déjà employés à observer les Autrichiens, Jouraud, que le maréchal connaissait, vient de Milan se mettre à sa disposition. Trois indigènes l'accompagnent : Rigondi, natif de Vicence, Vicotini, qui avait tenu un commerce à Legnago, et Jacques Briganki; Pierre Bembo suivra. Ces hommes avaient été engagés par Guicciardi, directeur général de la police du royaume d'Italie. Jouraud pouvait passer l'Adige, traverser les camps établis devant San Martino, et renseigner Massena, qui crut avoir devant lui 159 bataillons et 66 escadrons. De plus, ses agents surprenaient l'organisation d'une milice territoriale — des paysans commandés par un nommé Bardi, logé au château Palfi, près de Montebello, étaient à la solde de l'Autriche. — Briganki apportait les instructions envoyées à Legisfeld, colonel qui commandait la garnison de Vérone, et deux lettres du curé de San Bonifacio, qui renseignait Bellegarde.

Le 23 septembre, Berthier envoie à Massena, la proclamation que l'Empereur adresse aux « soldats d'Italie » :

« La guerre de la troisième coalision est commencée. L'armée autrichienne a passé l'Inn, envahi Munich et chassé de sa capitale l'Électeur de Bavière notre allié; vous-même avez dû accourir à marches forcées à la défense de l'Adige.

« Soldats d'Italie, c'est sur le champ de bataille où vous êtes qu'avec une poignée de monde l'aigle autrichienne s'est vu constamment humiliée et confondue : un contre trois, nous fûmes constamment vainqueurs; vous serez dignes de la première armée d'Italie. Nous ne ferons plus de paix sans garantie; notre générosité ne trompera plus notre politique. Votre Empereur est en Allemagne, au milieu de l'armée dont vous formez la droite; le général qui vous commande a toute ma confiance; environnez-le de la vôtre.

« Quelques fatigues qu'il vous faille essuyer, quelques marches forcées que vous ayez à faire, quelques privations qu'il vous faille endurer, souvenez-vous que c'est par là seulement qu'on arrive à la gloire.

« Soldats d'Italie, ne vous donnez point de repos que vous n'ayez vaincu : que je n'entende parler de vous que pour apprendre les victoires que vous avez remportées, le nombre des prisonniers que vous avez faits, le nom des pays que vous avez conquis. »

De plus, le prince Eugène allait dénoncer « aux peuples d'Italie » la traîtrise du cabinet autrichien (1).

Quand la Suisse est bien gardée (2); quand le corps d'occupation des Deux-Siciles, commandé par Gouvion-Saint-Cyr, peut couvrir, contre les Anglo-Russes attendus à Naples, l'armée d'Italie; quand Miollis assure la défense de Mantoue; quand Gassendi a fait distribuer les fusils neufs et armer toutes les places dites de front; quand les corps français sont remplis de confiance (3),

(1) Peuples d'Italie! — Le cabinet de Vienne a résolu la guerre contre vous et contre le peuple français. Il ose dire aujourd'hui que la guerre a été provoquée par la France et par l'Italie. Ce n'est pas à vous qu'il sera facile de persuader cette étrange calomnie. — Peuples d'Italie! vous savez si, depuis cinq mois, l'Autriche a cessé de rassembler sous vos yeux de nouvelles forces, d'approvisionner ses places, de menacer vos frontières. Vous savez si l'Empereur des Français, Roi d'Italie, averti de tous les préparatifs hostiles dont vous étiez si justement alarmés ne s'est pas en quelque sorte obstiné à ne pas croire le cabinet de Vienne injuste et déloyal. — Étrange aveuglement que celui qui porte l'Empereur d'Allemagne à précipiter lui-même sous la protection de l'Empereur des Français les États qu'au jour solennel de son couronnement, il a seul reçu le devoir de protéger et de défendre. Napoléon est allé se placer à la tête de ses armées. Napoléon a pour lui le Dieu des armées toujours terrible aux parjures; il a pour lui sa Gloire, son Génie, la justice de sa cause, la valeur et la fidélité des peuples de France et d'Italie. — Nos ennemis seront vaincus. (Aff. étr. Milan. Reg. 61. P. 171).

(2) Menacée d'être envahie, la Suisse prend la position de la neutralité armée. Son gouvernement publie des proclamations. Elle réunit une armée d'observation : 26 bataillons d'observation, formés en 4 divisions commandées par M. Vatteville qui plaça le quartier général à Winterthur. Ces troupes furent réparties sur les frontières, ayant sur la Thur une forte réserve qui ne tarda pas à s'avancer dans le Rheinthal. La 1re division, sous les ordres du colonel Gadi, était placée dans le pays des Grisons plus particulièrement menacé par les Autrichiens. Ceux-ci évacuèrent l'Engadine au premier mouvement de nos troupes dont les succès permirent au Landamman de dissoudre l'armée confédérée dès le commencement de décembre. (Manuscrit Pelet.)

(3) 29 septembre. — *Gassendi à Berthier.* Je reviens de Vallegio,

Massena doit montrer aux Autrichiens qu'il est bien décidé à entreprendre de grandes actions.

quartier général de l'armée de M. le maréchal Massena. Ses talens, ses dispositions, la confiance et l'ardeur d'une armée qui se souvient de ses victoires, sont le présage de nouveaux succès aux premiers ordres de S. M. de marcher à l'ennemi. (Arch. Guerre.)

CHAPITRE III

CONCENTRATION DES AUTRICHIENS

Après les humiliations. — Réorganisation de l'armée. — Les coalisés veulent passer le Mont-Cenis. — L'archiduc Charles se met en route vers Padoue. — Venise devient une place d'armes très importante. — Les troupes allemandes sont échelonnées. — Établissement des magasins. — Renforts qui passent dans le Tyrol. — Nouvelles de la reddition d'Ulm.

Cet empêchement d'occuper même temporairement le Piémont, dont le roi Charles-Emmanuel avait été banni en 1798; la perte des provinces milanaises en 1800; des humiliations essuyées entre Munich et Vienne, suite inévitables de revers subis; quelques exigences brutalement imposées par J. Bonaparte à Lunéville : voilà ce qui, réellement, portait les Autrichiens à tenter d'effacer les défaites de leurs princes et généraux. Et quelles excitations partaient de tous les rangs de la société ! Krubein, un Moravien, écrivait à l'archiduc Jean, le 7 février 1803 : « L'honneur et l'intérêt de la couronne exigent que Votre Altesse prépare vite au combat des soldats qu'un ennemi orgueilleux s'est plu à humilier. Employons dès maintenant tout l'argent qui était réservé à nos plaisirs à nous armer. Excitons dans les villes et dans les campagnes la haine des républicains. Pour le trône de notre bien-aimé prince, il faudra cette fois vaincre ou périr. Nous pourrons vaincre. Je prie Dieu avec ferveur de ne pas nous laisser attendre longtemps la venue de ce jour solennel. »

François II, parfois pusillanime, doit suivre, sous peine de devenir impopulaire, le parti de la guerre. Il

est entouré des hommes que Pitt et d'Hardenberg excitaient sans cesse, parce que, dans les calculs diplomatiques auxquels se livraient les ministres d'Angleterre et de Prusse, l'abaissement de la France formait un important facteur. Et dès novembre 1804, Stadion rédigeait les articles d'une nouvelle entente anglo-allemande.

Les réorganisations des armées autrichiennes, difficiles, mais confiées à l'archiduc Charles, n'étaient terminées que le 1er août 1805. Avec 100 régiments aux effectifs complets, il n'y a plus, dans l'acte qui précède celui de la guerre, qu'à distribuer les forces. Le prince Ferdinand, que Mack dirigera ou secondera, doit envahir la Bavière et la Souabe. Le prince Jean, sortant du Tyrol et du Vorarlberg, pénétrera en Suisse. Le comte Henri de Bellegarde passera l'Adige au premier signal.

Cette armée d'Italie n'a pas cessé de progresser depuis deux ans. Divers prétextes en couvraient les renforcements : conjuration à Venise; surveillance des Etats romains; cordons sanitaires à placer devant Livourne où sévissait la peste; desséchements nécessaires des marais bordant le bas Adige.

Zach, quartier-maître de l'armée, et le général-major de Grün, qui était chargé de la police politique des pays italiens, assuraient l'embauchage des paysans, stylaient des agents qui se rendaient à Parme, Milan, Alexandrie, pour entretenir des projets réalisables, il est vrai, les derniers partisans de la maison d'Autriche; et aussi quelques hommes qui voulaient tirer de leurs actions quelque argent. Même, au camp français de Montichiari, des espions allemands pouvaient entrer.

Quand Napoléon visita Vérone, après avoir porté à Milan la couronne de fer, un nommé Pierre Cansone, de Turin — individu soldé par l'Angleterre — put relater avec des détails, l'inspection de l'Empereur au Vieux Château, les ordres donnés à Jourdan, des conférences faites aux officiers.

A Vienne, le grand État-major avait relu et commenté les rapports que Mélas adressait en 1799 au

Conseil aulique. Une collaboration des Russes étant de nouveau assurée, ne pourrait-on pas suivre les chemins tracés par Souvarow? Oui, recommencer Santa Lucia, Vaprio, La Trebia et Novi; cela devait plaire à des hommes présomptueux. Mais on ne s'arrêterait pas cette fois au bord de la Bormida; on passerait, au pas de charge, le Mont-Cenis, pour arriver à Lyon où les partisans de Louis XVIII étaient prêts à servir l'étranger.

Des soldats bien exercés au camp de Pettau, en Styrie, et sur des champs de manœuvre, devaient répondre à la confiance accordée par leurs chefs. Chaque bataillon allait, la tactique se trouvant modifiée, avoir son artillerie propre : deux pièces légères; et chaque escadron : une pièce. Renforcement qui pouvait contribuer au succès des combats livrés en pays montagneux où l'artillerie lourde, d'un charriage difficile, ne parvenait que difficilement. Et grâce aux subsides anglais, le gouvernement autrichien allait garnir de magasins les lieux d'étapes. Chaque fleuve serait couvert d'un pont volant. On porterait sur l'Adige trois équipages qui, rapidement ancrés ou fixés, permettraient de franchir le fleuve dès que Mack aurait touché le Rhin.

Venise — qui recevrait 16 bataillons — et Palma-Nova, une fois garnis d'artillerie, 240 pièces, parquées à Udine, étaient acheminées par Codroipo, Sacile et Trévise, vers Vicence. Dans cette ville, le général Roos en assurait la distribution, et dans les tranchées de Caldiero et dans les redoutes de Colognola, et dans les coupures de Chiavica del Cristo, et dans les régiments placés en première ligne.

Le 25 août, l'armée autrichienne d'Italie comptait 171 bataillons et 96 escadrons, un effectif de 98 447 combattants; corps distribués sur le premier front, de Roveredo à Legnago (1); et pour la seconde ligne, en Styrie,

(1) La distribution des forces se fit de la manière suivante : Wukassowitch se placerait dans les montagnes de Lessini, avec 20 bataillons et 4 escadrons : 11 052 hommes. En avant-garde, près de Caldiero, le général O'Reilly avec 22 bataillons et 12 escadrons : 11 866 hommes.

Carinthie et Vénétie; mais les dernières était prêtes à se porter, par des marches forcées, vers l'ouest.

Des ordres partis de Vienne ont stimulé le zèle de Bellegarde qui presse ses espions (1), qui fait avancer ses postes, qui passe des inspections, et qui sait porter, dans les régiments, une confiance absolue quant aux résultats d'une campagne qui pourrait s'ouvrir dès le lendemain.

L'archiduc Charles fût peut-être resté au Kriegs-Minister afin de diriger le Conseil aulique sur les œuvres militaires qu'il devrait actionner si, le 12 septembre, un courrier n'avait informé François II du départ de Massena de Paris. A cet habile manœuvrier on opposerait son ancien adversaire à Friesach et à Zurich. Napoléon sur le Rhin, Massena sur l'Adige, cela faisait dire au prince Charles, qui parlait librement, même à l'empereur d'Autriche : « Les difficultés vont commencer. »

Parti de Vienne le 16 septembre (2), il se prend en route à espérer que la supériorité des forces autrichiennes, le dévouement des généraux, le courage des soldats, enfin, la collaboration des peuples fatigués de subir la domination française pourront lui assurer des succès qui, si Mack parvient à tenir Napoléon en échec, auront les plus heureux effets pour terminer la campagne, suivant les vues de la coalition. Arrivé le 20 à Padoue (3), l'archiduc allait passer le même jour une

A Bevilacqua et dans la Polésine, Davidowich aurait 25 bataillons et 10 escadrons : 15 862 hommes. Le gros de l'armée serait échelonné autour de Colognola, 88 bataillons et 70 escadrons : 52 668 hommes. Non compris le corps placé dans le Tyrol méridional. Hiller garderait le haut Adige, derrière Montebaldo. (Relation autrichienne du major Frédéric Spanoghe.)

(1) On a même accusé le prince Louis de Prusse — celui qui fut tué à Saalfeld — de lui avoir fourni des indications, après avoir visité les lignes françaises, le 30 août, sous la direction de Solignac.

(2) Napoléon avait, à Châlons, été informé que l'archiduc Charles était encore à Vienne le 16 septembre.

(3) Itinéraire. L'archiduc part de Vienne le 16 septembre à 4 heures du matin. Passages : 5 heures à Neudorf, 6 heures à Gunseldorf, 7 h. 1/2 à Wiener-Neustadt, 8 h. 1/2 à Neunkirchen, 10 heures à Schottwien, 12 h. 1/2, dîner à Mürzzuschlag. Départ à 1 h. 45. A 3 heures à Krieglach, 4 heures à Märzhofen, 5 h. 1/2 à Bruck-sur-Mur. Coucher.

revue. Le lendemain, il publiait sa proclamation :

« Arrivé hier au quartier général, je n'ai rien de plus à cœur que de prévenir l'armée que je me retrouve à sa tête et que j'en ai pris le commandement.

« Les événements passés et glorieux pour les armées de Sa Majesté me font espérer que, si malgré les vœux ardents que Sa Majesté fait pour la conservation de la paix, la guerre devait éclater, je retrouverais dans l'armée ce sentiment d'elle-même, cet esprit de persévérance et de soumission, ce courage inébranlable dans le moment du danger, et, je ne puis le dire sans émotion, cet attachement et cette confiance en ma personne que l'armée a montrés pendant l'époque la plus remarquable de ma vie et à l'aide desquels les actions à jamais mémorables pour le salut de la monarchie ont eu lieu.

« Je ne doute pas que, de son côté, l'armée ne se rappelle ces sentiments d'une bienveillance à toute épreuve que je lui ai constamment témoignée, ces soins que j'ai toujours eus pour elle et la part que j'ai prise, dans toutes les circonstances, à ses succès et à ses malheurs.

« Je recommande surtout à tous les chefs quelconques de cultiver parmi leurs subordonnés les vraies vertus militaires qui sont : la patience et l'habitude des privations; de bannir l'esprit de raisonnement et du mieux savoir; de ne pas souffrir des aisances incompatibles avec la vie militaire et de réprouver la débauche ainsi

17 septembre, départ à 4 heures du matin, à 5 heures Léoben, à 6 h. 1/2 Krouhat, à 8 h. 1/4 Knittelfeld, à 10 heures Judenburg. Dîner. A 12 h. 1/2, départ, à 2 h. 1/4 Unzmarkt, à 4 h. 1/4 Neumarkt, à 5 heures Friesach. Coucher. 18 septembre. Départ à 4 heures du matin. A 6 heures Saint-Veit, à 8 heures Klagenfurt, à 10 h. 1/2 Velden, à 12 heures Villach. Dîner. Départ à une heure, à 3 heures Arnoldstein, à 5 heures Tarvis, à 7 h. 1/2 Pontebba. Coucher chez le marchand Venti. 19 septembre, départ à 5 h. 1/2 du matin, à 8 h. 1/2 Resiutta, à 10 h. 1/2 Ospedaletto, à une heure soir S. Daniele, dîner près la poste; à 2 heures départ, à 3 heures passage du Tagliamento, à 5 heures Valvasone, à 7 heures Pordenone. Coucher chez le comte Battigny. 20 septembre, départ de Pordenone à 3 h. 1/4 du matin, à 4 h. 1/2 Sacile, à 6 h. 1/2 Conegliano, à 8 heures Lovadina, à 9 h. 1/2 Trévise, à 11 heures Mestre, à une heure du soir Dolo, à 2 h. 1/2 Padoue. Quartier général au couvent de Santa Giuliana. (Arch. Guerre de Vienne.)

que tous les vices qui minent la moralité de l'homme. Les chefs supérieurs sont personnellement responsables de l'exécution de ces dispositions. »

L'archiduc renouvelait les commissions de Zach et de Grün. Il donnait à diriger au lieutenant-colonel Picard de Grünthal la police de l'armée, et au feld-maréchal baron Skal, l'administration et le service des subsistances (1). Un grand ordre devait régner dans cette armée mise, il est vrai, sur le pied de guerre, depuis le 1er septembre. Et l'inspection des garnisons recommençait.

Venise livrée à l'Autriche, François II avait fait de cette ville — cité de plaisirs où affluaient les étrangers — une place d'armes. En 1805, elle était couverte, à gauche, par un fort élevé sur la Brenta, à l'écluse de Brondolo; un autre couvrait l'écluse de Morenzano; un troisième défendait Marghera. Sur la droite, le génie avait fortifié les points de Portesine et de Porte-Grandi. Au mois de juin, les îles des lagunes une fois armées, Bellegarde ordonne la construction des bastions de San Secondo, Pallado, San Giuliano, San Angelo de Polvera et Lazzaretto-Nuovo. Un ouvrage à corne couvrait la pointe de l'île San Erasmo. Des retranchements étaient établis à Sotto-Marina, une redoute à San Michael, une batterie de côte sur la digue padouane à Porto di Brondolo. Chioggia était aménagé en poste retranché. Et, en septembre, Zach plaçait un gros poste dans Marghera pour surveiller Trévise et Padoue.

De Venise, portons nos regards sur les communications que les Autrichiens avaient pu établir. Le 10 septembre, des ponts de chevalets couvraient : le Tagliamento à Casa della Delizia, la Piave à Ponte di Piave, la Brenta à Citadella. Des bateaux et des ponts volants

(1) L'état-major de l'archiduc comptait, en outre, les colonels Joseph comte Colloredo, Jean de Delmotte, le lieutenant-colonel de Rosenberg des chevau-légers, nº 6; les majors baron Spiegel de Liechtenstein, des hussards nº 7; baron Auguste Benoit, des hulans de l'archiduc Charles, nº 3; comte Charles Bissingen de l'archiduc Charles. Infanterie, nº 3; comte Max Auersperg, des chevau-légers de l'Empereur, nº 1. (Arch. Guerre de Vienne.)

sont laissés, entre ces fleuves, à la garde des soldats charpentiers. Les paysans réparaient tous les chemins aboutissant à Vicence.

Le 26 septembre, l'archiduc Charles établissait son quartier général dans cette ville. Le 27, il séjournait à Lonigo, sur le Guà. Il y était touché par l'ordre de diriger vers l'Allemagne cinq régiments d'infanterie et deux de cavalerie; renforts demandés par l'archiduc Ferdinand qui présentait cet argument : « Puisque Napoléon n'avait renforcé son armée d'Italie que de 10 000 hommes, le prince Charles lui serait toujours supérieur en nombre (1). »

Fâché qu'on eût diminué ses effectifs, ne trouvant pas dans les populations italiennes l'aide sur laquelle il avait trop compté, éprouvant bien des craintes, le généralissime prit la résolution de rester sur la défensive, en face de l'audacieux Massena; et ses troupes, déjà prêtes, le 28 septembre, à marcher vers Vérone, allaient garder leurs positions. Ainsi, l'aile droite, obéissant au comte de Bellegarde : 44 bataillons et 24 escadrons, entrait par masses dans le camp de Caldiero, détachait des groupes devant San Michael et à Véronette.

Couvrant tout le flanc droit de ce corps, celui de Wukassowitch : quinze bataillons et quatre escadrons, s'échelonnait au pied des monts Lessini qui forment un demi-cercle de Dolce d'Adige à Arzignano; troupe d'observation placée devant l'Adige, laquelle pourrait prendre l'ennemi en flanc s'il osait marcher sur Vicence par la grande route et qui lui couperait toute retraite.

Le centre, que Mitrowski commandait, avait 60 bataillons et 40 escadrons. Sa portion principale allait camper autour de San Bonifacio. Deux groupes d'avant-garde : 6 bataillons de Croates et 6 escadrons de hussards, dont Nordmann était le chef, allaient occuper

(1) Les troupes demandées furent prises au corps d'Hiller chargé, lui, de défendre le Tyrol; mais l'armée d'Italie envoya l'équivalent à Hiller. (Spanoghe.)

Arcole, sur l'Alpone, Albaredo sur l'Adige et garnir, en outre, des retranchements.

L'aile gauche, où commandait Davidowich, 21 bataillons et 16 escadrons, s'échelonnait devant Bevilacqua. Et, formant une pointe au sud, le général Radetzki garnirait, avec 3 bataillons et 8 escadrons, Minerbe, Orti et Saletta. Et des pelotons s'échelonnaient, à l'extrême gauche, jusqu'en la ville de Chioggia.

Quant aux fractions qui occupaient Véronette et Porto-Legnago, leurs chefs recevaient l'ordre de se bien garder et de n'évacuer ces places qu'une fois mis hors d'état de résister. Quelques nouvelles dispositions étaient prises par le corps du Tyrol méridional qui avait 37 bataillons et 6 escadrons; cette force, de 15 577 hommes, distribuée entre Roveredo et Trente, serait prête, au premier jour, à tourner le lac de Garde ou à déboucher sur le plateau de Rivoli. L'artillerie était sagement distribuée (1).

Padoue et Vicence possédaient les magasins des subsistances qui devaient fournir journellement, aux dépôts placés à Tavernelle et à Este; lieux où les corps allaient toucher leurs denrées, en utilisant des voitures dans la plaine et des mulets dans la montagne. Le magasin central du Tyrol méridional, établi à Trente, contenait de quoi nourrir 20 000 individus pendant quatre mois.

(1) L'artillerie avait été répartie. A Véronette, 2 pièces de 3 et 2 obusiers. Même quantité à Sant'Anna. Dans les positions de Caldiero, 2 pièces de 3, 14 de 6, 2 pièces de 12 et 8 obusiers de 7 pouces. A Bevilacqua, 2 pièces de 3, 12 de 6, 6 obusiers de 7. En tout, 54 bouches à feu. Tous les régiments étaient pourvus d'une artillerie bien approvisionnée, et indépendamment des bouches à feu désignées ci-dessus, 180 caissons à 2 chevaux et 33 à 4 chevaux, chargés de munitions, se trouvaient répartis, tant dans les positions qu'à la réserve à Montebello, Lonigo et Montagnana. Le grand parc était à Palma-Nova, où l'on avait rassemblé des approvisionnements considérables en munitions. Le personnel de l'artillerie se composait de six compagnies de canonniers, d'une demi-compagnie de bombardiers. Le bataillon de pionniers conduisait treize petits et deux grands équipages de pont, d'avant-garde. L'équipage de pont consistait en cent pontons pourvus de leurs agrès et attelés, qui se trouvaient arrêtés entre Padoue et Vicence. (Spanoghe.)

En arrière, à Villach, un grand dépôt fournissait les rations aux soldats qui se rendaient d'Autriche en Italie. Des ports de Trieste et de Fiume, 71 bateaux devaient approvisionner les côtes vénitiennes. Donc, l'abondance était partout assurée aux troupes.

Pendant que l'archiduc Charles inspectait les défenses établies le long de l'Adige, des troupes lui étaient ramenées d'Allemagne ; car le prince Ferdinand n'avait gardé, du corps à lui envoyé, que deux régiments. Les autres, Kerpen et Klebeck, allaient monter dans le Tyrol. Le régiment de cavalerie Duka s'avançerait vers Glurns, en reconnaissance. Un second régiment, monté, resterait à Caldiero.

Elle ne s'était pas réalisée, cette espérance que les Russes seraient parvenus à renforcer l'armée d'Allemagne avant l'ouverture des hostilités. Et la nouvelle se répandait en Italie que la Grande Armée manœuvrait pour écraser Mack et pour prendre Ulm, ce dont Hiller informait l'archiduc; lettres reçues à 11 heures du soir, le 15 octobre. Hiller, apeuré, demandait des renforts afin de pouvoir couvrir, avec l'aide de l'archiduc Jean, la haute vallée de l'Adige et les positions du Brenner contre des troupes qui auraient pénétré en Bavière.

Très alarmé, le prince Charles fit former deux colonnes : Mitrowski, avec la brigade Czerk, de huit bataillons, qui se rendit en quatre marches de Vicence à Roveredo par le val Arsa; et Johnson, avec sa brigade de dix bataillons, qui, partant de Caldiero, suivit la route de Vérone, remonta les vallées Pantena et Freddo pour arriver dans Ala le 18 octobre.

Pressé de remplacer ces contingents, l'archiduc appelait à Caldiero huit bataillons qui tenaient le camp de San Gregorio. Ils étaient à peine rendus à leur nouvelle destination, que Massena passait l'Adige, devant Vérone.

CHAPITRE IV

LES PREMIÈRES ACTIONS

Construction des redoutes. — Une trêve est conclue avec les Autrichiens. — Ascension du ballon militaire. — Massena reçoit des nouvelles de la Grande Armée. On fête le succès de Wertingen. — Préparatifs faits en vue d'une attaque nocturne. — Passage de l'Adige au vieux pont. — Combats livrés devant Saint-Georges. Séras et Verdier font des démonstrations. — Les pertes subies.

Massena va stimuler le zèle de Joubert, ordonnateur en chef de son armée. « Pensez toujours au pain, à la viande, au riz, aux légumes. » Il écrit le 20 septembre au directeur des fortifications, Chasseloup-Laubat : « Il est urgent que vous vous occupiez sans relâche de la construction des redoutes à la Corona, Rivoli, Castelnuovo et les hauteurs de Borghetto sur le Mincio et que tous vos moyens soient employés. Faites même usage de moyens extraordinaires s'il est nécessaire, mais il faut absolument que ces ouvrages soient terminés sous huitaine. » Il fait dire au prince Eugène : « Toutes les subsistances que vous pourrez tirer de la Lombardie, du Piémont et de la Ligurie doivent être dirigées sur Vérone. » Il réclame les rapports des chefs de place de Turin, Alexandrie et Gênes afin de s'assurer que l'artillerie sera prête, dès le 15 octobre, à soutenir un siège. Après avoir passé, le 21, la revue de trois divisions, il veut féliciter les troupes (1). Se gardant contre l'es-

(1) *Ordre du jour.* — Le maréchal de l'Empire, général en chef, a passé la revue de tous les corps d'armée; il est satisfait de la bonne tenue, de l'excellent exprit, de l'ardeur guerrière qu'il a remarqué parmi les chefs et les soldats. Il s'est fait un plaisir d'en rendre compte

pionnage, le passage de terre italienne en terre autrichienne est interdit (1). Le 23, des recommandations sont faites : « Rester sans cesse sur ses gardes. » Trois jours plus tard, Jouraud lui remettait la liste des régiments autrichiens qui bordaient l'Adige (2). Après avoir lu, il disait : « J'ai déjà vu ces gens-là. » Puis Chasseloup recevait de nouveaux ordres : « Je dois vous prévenir que l'intention de l'Empereur est qu'en cas que l'ennemi vînt à passer l'Adige et qu'il nous eût forcés d'abandonner cette ligne, on coupe les digues et qu'on inonde tout le bas pays. Par ce moyen, la place de Legnago deviendra inattaquable et pourra tenir autant de temps qu'elle a de vivres; elle en a pour un an. »

à Sa Majesté l'Empereur et Roi dont les grandes vues reposent en partie sur leur courage et sur leur dévouement. Il se flatte que l'armée saura soutenir sa haute réputation, l'honneur du nom français et la gloire de son Empereur. *Discipline et confiance, honneur et patrie*, telle doit être, telle sera la devise constante de la brave armée d'Italie. (Reg. d'ordres de Massena.)

(1) *Massena à Charpentier.* — Qu'une seule porte reste ouverte à Legnago et qu'elle soit fermée la nuit. Les paysans et les voyageurs doivent passer à une lieue plus haut ou plus bas, sur les différents bacs. La même mesure doit être prise pour Peschiera; les troupes seules peuvent y passer. Les voyageurs et les commerçants doivent passer le Mincio à Borghetto. Les mêmes précautions à prendre pour Mantoue qu'on ne doit plus traverser; les voyageurs passeront par Goito. Que les approches de Petiole soient surtout défendues; les habitans même ne doivent pas voir ce qui s'y fait. Enfin, aucun Autrichien ne doit plus passer l'Adige que muni d'un passeport qui lui serait donné par un officier que vous nommerez *ad hoc*. Qu'il y ait à chaque bac un poste pour le surveiller. Si la mesure d'avoir à nous la moitié des bacs de l'autre côté n'était pas encore prise, qu'elle le soit pour qu'ils soyent à notre disposition. Qui que ce soit ne doit pas voyager par la gorge de Rivoli ni le long du lac. (Reg. d'ordres.)

(2) *Infanterie.* Davidowich, Cobourg, Jellachich, Strassoldo, Hohenlohe, archiduc Ferdinand, Wukassowitch, Lattermann, Reski, archiduc Antoine, Esterhazy, Ch. Schrœder, archiduc Rodolphe, Saint-Julien, Jordis, Klebeck, Duka, Neugbauer, archiduc Charles, Kerpen, Wenceslas Colloredo, Alvinzy, Benjowski, Lindenau, Auersproneck, archiduc Joseph, Bellegarde. *Croates* Lucani, Ottocauer, Spleny, Warasdiner, Banat, 1er et 2e Ogulinier. *Cavalerie.* Hussards, archiduc Ferdinand, Joseph et Kienmayer. Hulans, archiduc Charles. Dragons, Wurtemberg, François II, Löwenerch. Chevau-légers, Hohenzollern. — Alors, la garnison de Venise comptait les régiments archiduc Joseph et Belgarde qui formaient dix bataillons. Ces 159 bataillons étaient à 670 hommes; les 66 escadrons, à 150. (Arch. Guerre.)

Ensuite, Massena s'occupait de Mantoue : « Peut-être en ferons-nous un nouveau Gênes. » Propos tenu devant l'intrépide Miollis, qui commandait cette place.

Le maréchal reçoit, le 29 septembre, les nouvelles instructions de Napoléon. Elles sont écrites par Berthier (1). Jouer au diplomate, cela permettrait à Massena de gagner, en imposant une trêve à l'ennemi, tout le temps nécessaire pour achever les renforcements et la concentration de ses troupes.

Solignac était chargé d'aller faire à l'archiduc Charles la proposition d'une entente qui interdirait, aux deux armées se trouvant en présence, de commencer les hostilités sans s'être prévenues au moins six jours à l'avance. Le prince, logé à Caldiero, trouva d'abord la convention inutile (2). Mais, après réflexions, il donnait

(1) *22 septembre.* — Notre Grande Armée, M. le maréchal, arrive enfin sur le Rhin. L'Empereur se rendra le 1er vendémiaire au Sénat. Il est probable que nous serons le 5 au delà du Rhin; on le saura à Vienne le 9 ou le 10 et il est à présumer que ce ne sera qu'à cette époque que les hostilités commenceront en Italie. L'Empereur ne porte pas un grand intérêt à ce que les hostilités en Italie commencent un peu plus tôt ou un peu plus tard. Si vous pensez qu'il vous soit avantageux de les retarder de quelques jours, Sa Majesté n'y voit pas d'inconvénient. Le 6 vendémiaire, vous pourriez écrire au général ennemi que les deux armées étant en présence, comme si la guerre était déclarée et que si on devait se battre d'un moment à l'autre, peut-être serait-il convenable de faire une petite convention pour se donner le temps de se prévenir avant les hostilités. On pourrait convenir de n'attaquer que cinq à six jours après s'être prévenus. Vous pourriez faire connaître, monsieur le maréchal, que vous serez prêt à accéder à cette proposition; mais cela devrait être fait de vive voix par un officier qui serait envoyé et si l'on y consentait de part et d'autre on ferait le petit traité en s'engageant sur la parole d'honneur. Cela ferait que la Grande Armée aurait quinze jours d'hostilités en avant sur celle d'Italie et presque autant de marches. (Arch. Guerre.)

(2) Monsieur le Maréchal. — Les dispositions pacifiques et généralement connues de Sa Majesté l'Empereur d'Autriche, ne me permettent pas encore de croire que la guerre se rallumera entre les deux puissances. La convention que vous me proposez, Monsieur le Maréchal, supposerait un état de guerre et ce serait démentir le désir sincère que nous professons à maintenir une paix si nécessaire pour le bonheur de l'humanité. Il me semble donc qu'une pareille convention ne pourrait avoir lieu que dans le cas malheureux où ces sentiments ne seraient pas accueillis. Si toutefois des ordres que je n'attends pas changeaient notre position naturelle, je m'engage de vous en prévenir, Monsieur le

des pouvoirs au général Vincent (1). Les pourparlers durèrent quarante-huit heures. La convention était signée à midi, le 30 septembre, dans Véronette. Et Massena recommençait ses inspections le long de l'Adige.

« L'Adige partage la ville de Vérone en deux parties, écrivait Brossier (2) : Vérone italienne et Vérone autrichienne. On communique de l'une à l'autre par trois ponts toujours ouverts et maintenant fermés et barricadés de chaque côté. Ces deux villes ont chacune une enceinte flanquée de grosses tours et bastionnée, mise hors de défense par les Français pendant la dernière guerre. Vérone autrichienne était aussi protégée par deux anciens forts (3) qui ont de même été détruits, mais qui forment encore une position assez avantageuse.

« Dans Vérone italienne, on n'a conservé intact que le bastion d'Espagne où des pièces de gros calibre battent la rive gauche de l'Adige. Cette ville est commandée par le Château Vieux (4), de très ancienne construction, flanqué de quatre tours, entouré de fossés et situé au fond d'un rentrant très prononcé par le fleuve. Un ancien pont communiquait du Vieux Château à la rive gauche; mais ce passage était intercepté depuis l'an IX et un mur construit au milieu du pont le fermait et traçait la limite des deux États.

Maréchal, et il serait temps alors de nous entendre sur l'époque à laquelle les hostilités commenceraient. J'enverrai demain le général Vincent à Vérone pour savoir si cette proposition vous est convenable et si vous voulez la rendre réciproque. — Recevez, monsieur le Maréchal, l'assurance de ma considération distinguée. — Charles, F. M. (R. 40. P. 185 *bis*.)

(1) Pour répondre à l'invitation qui m'a été faite de la part de M. le Maréchal de l'empire Massena, j'autorise le général-major baron de Vincent d'arrêter avec l'officier général désigné par M. le Maréchal un arrangement tendant à assurer la tranquillité des postes des armées respectives pour le terme stipulé dans ledit arrangement. La présente autorisation sera échangée contre une semblable déléguée par M. le Maréchal. — Fait au quartier-général de Lonigo, le 29 septembre 1805. — Charles, F. M. (R. 40. P. 185 *ter*.)

(2) Arch. Guerre.

(3) San Pietro et San Felice, démantelés en 1801.

(4) Ce château était long de 60 toises et large de 22. (Manuscrit Pelet.)

« Depuis la paix de l'an IX, des casernes et magasins casematés ont été construits dans le Château Vieux pour 1 000 à 1 200 hommes et au mois de floréal dernier, S. M. l'Empereur des Français et roi d'Italie, dirigé par ce génie profond qui embrasse et prévoit tout, ordonna que le front faisant face aux États vénitiens fût remis en état de défense et garni d'artillerie, ce qui a été exécuté.

« Le rentrant de l'Adige, sur ce point et depuis la hauteur de Vérone autrichienne, est d'environ 6 à 700 toises du nord au sud, et de 3 à 400 toises de l'est à l'ouest. Borgo San Giorgio se trouve en face du Château, au pied des collines, au fond du rentrant, et est dominé par les hauteurs de San Leonardo et Tagliaferro, situées sur l'un des contreforts qui se rattachent au mont Malara où passe la limite du Vicentin et du Tyrol. Tout ce rentrant est cultivé en jardins très soignés et les collines qui le ferment au nord forment un aspect aussi agréable que pittoresque. Il est en outre peuplé d'une infinité de maisons isolées. »

Du Vieux Château — Castel Vecchio — Massena faisait une forteresse armée de 15 pièces de 33, toutes approvisionnées à 100 coups, et un observatoire. Le 9 octobre, un ballon captif, s'élevant au-dessus de la citadelle, emportait le maréchal qui, à 120 mètres de hauteur, se livrait à une inspection du pays. A ses pieds, bordant l'Adige, Véronette s'étendait en lignes de maisons, du sud-ouest au nord-est. A gauche, s'ouvrait un cirque ou plaine de Quinzano. A l'est, au delà des terrains noirs bordant le fleuve, s'étageait le bourg de Saint-Georges, sur la route de Vérone à Trente. Du nord vers l'est, les masures d'Avesa, le val Donega, la vallée Pantena, se trouvaient abrités des monts Jac. Par delà Véronette, le regard portait très loin, vers Saint-Michel.

En sortant de la nacelle, Massena avait déjà décidé de se frayer un chemin devant Castel Vecchio; et le corps de Wukassowitch éloigné, les Français réduiraient Véronette; sûr moyen d'ouvrir à l'armée la route de

Caldiero, lieu où il faudrait livrer, sans doute, une bataille décisive.

La nécessité de manœuvrer pendant que la Grande Armée longerait le Danube portait Massena à dénoncer ses conventions. Solignac allait remplir cette mission auprès de Legisfeld, le 8 octobre (1). Aussitôt, pour égarer l'ennemi, le maréchal faisait reconnaître, sur le moyen Adige, les gués ou passages de Bonavico et Colombaretto. Et voulant tromper les espions, le chef allait loger loin de Vérone.

Quant aux affaires d'Allemagne, Massena avait reçu les nouvelles que Berthier lui expédiait le 23 septembre, de Paris. « L'Empereur, monsieur le maréchal, est parti ce matin à 6 heures pour se rendre sur le Rhin. Ne laissez passer aucun courrier d'ambassadeur pendant quelques jours. » Le 26, les nouvelles étaient datées de Strasbourg. Enfin, le 16 octobre, à 9 heures du matin, Massena apprenait quel succès Murat avait remporté devant Wertingen; cette bonne nouvelle était annoncée aux troupes le même jour, à 4 heures du soir, par trois salves d'artillerie, canonnade qui devait inquiéter les Autrichiens, pendant que six régiments français s'approchaient très vite de Vérone.

Massena avait placé le 17 son quartier général à Alpo, village situé à droite de la route qui reliait Villafranca à Vérone. Ses aides de camp, portant des ordres, devaient rallier le soir la division Espagne. Après minuit, le maré-

(1) Ce jourd'hui, 16 vendémiaire an 14, à 11 heures du matin, le général Solignac s'est rendu auprès de M. le baron de Legisfeld, colonel-commandant à Vérone autrichienne pour avoir l'honneur de le prévenir conformément au traité passé entre lui et M. le général Saint-Vincent, chargé de pouvoirs, que les hostilités pourront commencer sur toute l'étendue de la ligne, dans six jours révolus. (R. 40. P. 307.) — Le 22 vendémiaire ou 14 octobre. Gardanne écrivait à Massena : « A midy cinq minutes précises j'ai fait prévenir M. le commandant autrichien que la convention avait cessé et qu'en conséquence il eut à faire retirer les postes en avant du vieux pont sans quoi je donnerais ordre de leur tirer dessus. Il demanda à attendre les ordres de son général; j'insistai pour que ces postes fussent retirés à l'instant; et ils furent retirés. » (R. 40. P. 307.)

chal sortit furtivement de sa maison, monta en voiture, et, sous l'escorte de dix chasseurs, le véhicule roula vers Vérone. Les Guides, massés devant la Porte Neuve, laissèrent passer, à une heure et demie du matin.

De la Porte Neuve, le maréchal se rendit à pied chez le général Gardanne (1) où plusieurs des officiers de son état-major étaient réunis. Rapport lui était fait des préparatifs activement poussés depuis la fin du jour. A deux heures et demie, Massena, qui portait un manteau de soldat, afin qu'aucun étranger ne pût le reconnaître, allait vers le Castel Vecchio ; il faisait moins de 800 mètres en douze minutes, ayant à ses côtés, Gardanne et Lacombe Saint-Michel. Suivaient : Martigue, chef des Guides, et le lieutenant Pelet, du génie.

Une longue avenue aboutissait au Château qui, de sa masse énorme, dominait et la ville, et l'Adige, et les environs. Son terre-plein d'avant donnait accès au vieux pont bordé de hauts parapets, lequel portait, au milieu, ce qu'on appelait la « muraille-frontière ». C'était un mur de terre qui couvrait les premiers retranchements des Autrichiens (2).

Au long du fleuve, large de 70 mètres, huit compagnies de voltigeurs, choisies parmi les vingt-quatre tirées des divisions Gardanne et Duhesme, se sont échelonnées.

(1) La division Gardanne, qui occupait Vérone était composée des : 22e d'infanterie légère, 29e et 52e de ligne, le 23e chasseurs à cheval, une division d'artillerie à pied ; le tout en bataille sur la place d'armes. En avant était le 3e bataillon de sapeurs prêt à forcer le passage du pont du Château. Le 101e de ligne était placé à la garde des trois ponts de la ville, par bataillon. (Arch. Guerre.)

(2) Rapport sur Véronette. — Les Autrichiens ont fait un épaulement en face du pont du Château Vieux pour couvrir un poste d'environ 50 hommes. De cet épaulement, ils ont ouvert un boyau d'environ 25 toises de long, jusqu'à la pile du pont. D'après les matériaux épars, je juge qu'ils ont fait un fourneau de mine à droite et à gauche pour faire sauter l'arche qui se trouve à gauche de l'Adige. Au pont San Pietro, même opération, des fourneaux, et à droite et à gauche, des créneaux pour la fusillade. Au pont du centre, on ne peut juger de leurs travaux de destruction ; trois rangs de grosses palissades sont élevés pour en défendre le passage. L'on dit qu'ils ont derrière des pièces de canon. Le pont dell'Nove n'est fermé que par des palissades. — Vérone, 11 octobre 1805. (R. 40. P. 281.)

Un détachement de 25 hommes, obéissant au lieutenant Lortel, doit passer l'Adige, en barques, quand sera donné le signal d'attaquer; sûr moyen de désarmer le poste allemand chargé de surveiller la garnison de Castel Vecchio.

Quarante sapeurs, choisis entre les plus vigoureux, ont apporté 26 madriers, des planches et 500 fascines. Ainsi, ces travailleurs parviendront à couvrir toute coupure du pont que pourrait faire l'ennemi. Le colonel Sorbier va diriger les hommes au milieu desquels Massena arrivait dans l'obscurité, car un épais brouillard couvrait la vallée. Alors, dix sapeurs mettaient des chaussons de corde; et sans bruit, ils allaient enlever la palissade des Français et accrocher à la muraille des Autrichiens un sac de poudre muni d'une mèche allumée. Cette double opération faite, les troupes d'expédition restaient immobiles et silencieuses.

Les 440 hommes qui occupaient le château (1) s'étaient rangés derrière les remparts; 130 artilleurs servaient les pièces de 33 mises en batterie dans les deux tours de face. Sur la première, Massena se plaçait à 4 heures, quand le pétard éclatait et renversait la muraille. Aussitôt, les gros canons tonnaient, jetant leurs boulets sur la rive gauche; vacarme assourdissant qui annonçait l'ouverture d'une campagne et réveillait les habitants. Mais les généraux autrichiens ne voulurent croire, d'abord, qu'à une démonstration.

Lortel et ses voltigeurs passent l'Adige, atteignent le premier poste allemand, jouent de la baïonnette. Des vingt-deux hommes placés en observation, sept furent tués, neuf furent blessés, deux furent retenus prisonniers. Les autres s'en allèrent jeter l'alarme dans la grand'garde.

Sur le pont enfin ouvert, le capitaine Delmas et ses sapeurs se sont avancés. Ils peuvent découvrir aux lueurs d'une lanterne, entre deux arches, une coupure

(1) On comptait 90 hommes du 79e et 350 hommes de divers corps.

large de dix-huit pieds et longue de douze. Les colonels d'Hautpoul et Sorbier aident à poser madriers et planches. Dix minutes de travail et le passage est rétabli. On comble la tranchée faite au bout du pont avec les fascines. Ensuite, les troupes peuvent déborder sur le territoire autrichien.

Le lieutenant Massena, cousin et aide de camp du maréchal (1), se porte résolument, accompagné de quatre voltigeurs, en reconnaissance. Arrivé entre deux postes, sommé de répondre à une sentinelle, des coups de feu essuyés, il revient indiquer à Gardanne les endroits où l'ennemi se tient en forces.

Une fois renseigné, Gardanne passe le pont et forme ses 24 compagnies de voltigeurs, en colonnes, dans le triangle de Saint-Georges, presqu'île formée par l'Adige, terrain coupé de fossés, planté d'arbres fruitiers, ayant 600 toises de long et 350 de large.

Derrière ces échelons rendus très mobiles se groupent les 22e légère et 52e de ligne; régiments qui vont couvrir les sapeurs employés à adoucir les rampes du terrain qui descend du Château au pont, pour permettre d'assurer le passage de l'artillerie.

Massena est sorti du Castel Vecchio à 4 heures et demie. Le pont franchi, il monte un cheval noir et réunit ses aides de camp qui devront, au cours de l'action, porter rapidement des ordres ou se battre pour entraîner le soldat. Gardanne a devancé le maréchal. A 5 heures, après que se fut dispersé en partie le brouillard, la musique des cornets éclate sur une ligne longue de 500 mètres. C'est, pour les troupes qui marquaient leur impatience d'agir, le signal d'aborder les redans et retranchements autrichiens.

Pendant que la brigade Compère passait et sur le pont et en barques, tandis que Lacombe plaçait six canons à gauche du Castel Vecchio et faisait amener une batterie près du lieu de passage, les voltigeurs se déployaient

(1) Et non le neveu du maréchal, ainsi que l'a écrit Pelet.

en poussant les cris de « Vive l'Empereur! », comme si Napoléon les regardait. Des tirailleurs du régiment Auffenberg portés sur eux s'effrayèrent à la vue de tant d'adversaires et coururent chercher l'abri des arbres et des cassines quand le jour se levait.

Une compagnie, marchant vers l'est, faisait 400 mètres en tiraillant et pouvait aborder le faubourg Saint-Georges, sorte d'îlot détaché de Véronette. Elle essuyait le feu parti des maisons crénelées. Bientôt arrêtée, puis forcée de rétrograder, un colonel suisse, Laharpe, pouvait et la rallier et la ramener vers le bourg. Elle fléchissait encore, sous la fusillade. Massena lui envoyait 250 hommes, en renforts; pelotons qu'entraînaient ses aides de camp, Strolz, Jamin et Pelet. Les voltigeurs, suivant leurs officiers, atteignaient les maisons si bien défendues, allumaient des incendies, enfonçaient dix portes, délogeaient ou massacraient les Allemands. Après deux heures d'une lutte épique, les Français, étaient devenus les maîtres de la place.

Cet avantage permettait à Gardanne de dépasser la gauche des redans situés dans la plaine et de faire des prisonniers. Ce nouveau succès obtenu, le centre des voltigeurs changeait de direction, visant la porte Saint-Georges, cette clef de Véronette. A mi-chemin, on trouvait une grande redoute. Il fallait la tourner pour y pénétrer par la gorge. L'adjudant-major Monnet, aidé du lieutenant Stopart, entraînait à l'œuvre nécessaire, mais périlleuse, une compagnie qui pourrait forcer 60 hommes, rudement attaqués, à mettre bas les armes et qui garderait deux pièces d'artillerie; succès que Monnet allait payer de sa vie.

Ce poste une fois désarmé, il n'y avait plus qu'un bond à faire pour atteindre les huit bicoques qui couvraient en quelque sorte les défenses extérieures de la porte Saint-Georges. Massena, entré dans la ligne du feu, faisait donner aux artilleurs du Castel Vecchio le signal de tirer sur la cavalerie de Sommariva, qui s'était assez avancée pour tourner notre aile gauche. L'artillerie

placée au bord de l'Adige prenait part à l'action, et sous le fouet des boulets, les cavaliers faisaient demi-tour pour aller se mettre à l'abri.

Cet agresseur éloigné, l'infanterie française va occuper les maisons qui bordaient de leurs larges structures la route du Tyrol. Et de ces refuges, chaque voltigeur pouvait ajuster les Autrichiens garnissant les bas remparts de Véronette, tuer même les artilleurs qui servaient à découvert deux pièces de gros calibre.

En somme, à 10 heures du matin, le faubourg Saint-Georges et tous les jardins étaient tombés au pouvoir du général Gardanne. Massena n'avait alors d'autre but que d'occuper Véronette et de porter un corps à Parona; action qui forcerait Wukassowitch à rentrer dans les monts Lessini. Mais les ennemis, une fois ralliés et encouragés à fournir les grandes résistances, se promettaient, eux, de ne plus reculer d'un pas, en attendant l'arrivée des secours demandés à l'archiduc Charles.

Les 22e et 52e régiments français dépassent le corps des voltigeurs. Le 22e a pu traverser les rues du faubourg Saint-Georges, arrêter quelques Autrichiens qui s'étaient tenus cachés et former, derrière une masure, deux colonnes d'attaque. Celle de droite s'avançait au pas ordinaire sur les hauteurs de San Leonardo, traversait des fossés, escaladait les murs abritant une artillerie bientôt prise et gardait un terrain très accidenté assez loin et en face du château San Felice.

Quant au 52e, porté vers San Giuliano, il repoussait une charge de cavalerie. Il prenait aussi des hommes et des canons. A midi, il s'arrêtait derrière une ligne de mûriers, mangeait du biscuit, buvait de l'eau-de-vie, attendait là que Lacombe lui eût amené de l'artillerie.

Mais à cette heure, Massena oriente Lacombe vers la porte Saint-Georges. Deux pièces vont tirer sur les piliers, sans les entamer. Lacombe blessé à la jambe, son groupe d'artilleurs doit battre en retraite, pendant que le Castel Vecchio bombarde Véronette. Une nouvelle ten-

tative de forcement, faite à 4 heures du soir, avec six pièces, n'eut pas plus de succès.

Après midi, Wukassowitch prenait l'offensive. Chargé de couvrir Hiller, ses instructions le portaient à nous barrer la route du Tyrol. D'Avesa, le feld-maréchal mettait en route le gros des hussards de l'archiduc Ferdinand. Une fois harangués, les cavaliers se formaient en larges pelotons qui allaient aborder très vivement la gauche du 52e de ligne.

Massena, les apercevant, ordonne de former en tête des carrés. En outre, la compagnie du capitaine Charpentier, arrêtée au bord de l'Adige, prend l'abri d'une berge et dirige un feu de files très nourri sur les hussards qui, de plus, essuyant à trente pas la décharge d'un carré, sont rompus. Ils maintiennent difficilement les chevaux blessés qui se cabrent; et n'entendant plus les ordres de leurs chefs, les cavaliers se retirent au trot.

Ils vont revenir, soutenus cette fois par du canon et par l'infanterie du régiment Banat. Obtenir la victoire, coûte que coûte, leur est ordonné. Leurs hurrahs sont ceux des gens ivres ou furieux. Ils ne s'effraient point devant un feu roulant. Gardant leur monture ou mis à pied, ils marchent dans le sang, piétinent les cadavres, ne pensant qu'à frapper aveuglément.

Un moment, le 52e se trouva en grand danger. Attaqué de front, assailli sur ses ailes, les premiers rangs reculent. A l'angle d'un carré, les sabres font une brèche. Le colonel Pastol est blessé. Les cartouches vont manquer. Massena, qui assiste au duel, va diriger lui-même les renforts qui dégageront l'héroïque phalange. Desgraviers, conduisant un bataillon du 1er de ligne, aborde la cavalerie autrichienne, bientôt rompue. L'artillerie du Castel Vecchio écrase l'infanterie de Banat formée en masse. Lacombe peut éventrer, avec sa batterie volante, un bataillon de la réserve. Compère charge, sur la route du Tyrol, à la tête d'un escadron du 23e chasseurs; devant deux bicoques, il y eut une mêlée horrible, car Massena, arrivé lui-même au milieu des hussards alle-

mands, excite l'ardeur de ses officiers qui vont frapper des hommes exténués et affolés. Pressé de toutes parts et décimé, le corps de Wukassowitch ne se replie pas; il s'enfuit jusqu'à Quinto, abandonnant ses blessés, ses canons, ses voitures.

Les 1er de ligne, 22e d'infanterie légère et 52e auraient occupé Quinzano et garni les pentes du Lessini, sans l'orage qui, à 5 heures du soir, vint, tant la pluie fut diluvienne, interrompre leur marche.

A droite, les voltigeurs et les chasseurs s'arrêtaient en vue d'une bicoque, devant un bataillon de Saint-Georges que Bellegarde avait tiré du camp de Saint-Michel pour couvrir ce qui restait du château San Felice.

Massena, qui était resté à cheval et sans manger depuis 5 heures du matin (1), jugea qu'il avait obtenu le succès pouvant imposer du respect aux Italiens qui étaient prêts, la veille, à nous desservir. Demeurer sur les positions conquises, c'était s'exposer à trouver l'archiduc Charles et 20 000 hommes, devant soi, le lendemain. Qu'eût fait alors la faible division Gardanne? De plus, on ne devait s'engager à fond qu'au moment où la Grande Armée aborderait le Tyrol, par le nord. Voilà les considérations qui devaient porter le maréchal à rentrer dans la ville, en ne laissant, sur la rive gauche de l'Adige, qu'une tête de pont. Il allait replacer son quartier général à Alpo.

Aux deux points extrêmes de la ligne française, des engagements avaient été livrés.

En face de Pescantina, Séras avait, dès le matin, fait passer l'Adige à 200 hommes du 53e régiment; groupe que dirigeait le divisionnaire, lequel pouvait déposter les groupes avancés d'Hiller, les suivre dans le long couloir que forme le val Lagarina et laisser aux fourrageurs le temps nécessaire à l'enlèvement des bateaux et des magasins autrichiens. Deux voltigeurs furent blessés au cours d'une diversion qui empêchait un corps occu-

(1) Manuscrit Pelet.

pant le Tyrol méridional de prêter aide à celui de Wukassowitch. Et, avant la fin du jour, Séras avait mis ses troupes sous la tente.

Sur le moyen Adige, le général Verdier exécutait les instructions du maréchal. Des troupes échelonnées entre Persago et Roverchiaro, la 1re brigade forme un corps d'expédition. Massée, dès 5 heures du matin, au bord de l'Adige, elle doit attendre jusqu'à 11 l'établissement d'un passage établi avec les grands bacs portant des moulins. A 11 heures et demie, 2 bataillons du 23e d'infanterie légère, obéissant à Digonet et soutenus par du canon, franchissent le fleuve, refoulent les postes avancés de Davidowich, coupent la route d'Albaredo sur laquelle Radetzki s'était placé, entrent à Becca-Civetta, y font quelques prisonniers et se dirigent vers le bourg de Cologna du Guà. Une grande résistance qu'opposa l'ennemi de ce côté, et l'obstacle des marécages, lassèrent nos troupes. Verdier, informé que l'archiduc Charles marchait sur lui avec trois colonnes d'infanterie, ramena ses bataillons à Roverchiaro, dans la nuit du 18 au 19, ne laissant, aventurés, que 100 hommes : ceux qui couvraient les bacs. Sa perte était de 8 morts et de 34 blessés ; il ramenait 29 hommes pris.

Au cours de cette journée, pendant un premier combat où l'armée d'Italie s'était montrée aussi brave que bien disciplinée, les Français perdaient 77 morts et 246 blessés (1). Les pertes des Autrichiens s'élevaient à 210 tués et à 906 blessés. Nous gardions : 8 pièces de canon, 3 fanions, 8 caissons, 5 voitures, 7 000 rations de vivres et 850 prisonniers (2) qui furent, dès le lendemain, acheminés vers Mantoue.

(1) « On a rapporté à Castel Vecchio un grand nombre de blessés français et aussi d'Autrichiens. » (Ch. d'Alberti.)

(2) Régiment d'Auffenberg : 5 officiers, dont les capitaines Sfodoray et Ernst, 4 domestiques ayant le grade de sergent et caporal, 467 sergents et soldats. Régiment Banat n° 2 : 9 officiers, dont les capitaines commandants : Mzaovich, Oreskovich, Bujean, 8 domestiques, 323 sous-officiers et soldats. Régiment Ottocauer : un officier, le lieutenant Toulonowitch, un domestique, 14 caporaux et soldats. Hussards de Ferdi-

Le bulletin de la victoire fut aussitôt publié et répandu dans toutes les villes du nord de l'Italie (1).

nand, 3 canonniers et 15 charretiers. De Mantoue, ces prisonniers seront dirigés vers Milan. (Arch. Guerre.)

(1) Gênes, le 29 vendémiaire an 14. — Lebrun à Massena. — Monsieur le Maréchal, vous fûtes, vous êtes et vous serez toujours l' « Enfant de la Victoire ». J'attendais ce premier succès et j'en attends bien d'autres. Je vous vois bientôt dans Venise et c'est de là que j'espère recevoir votre premier bulletin. Je n'ai ici qu'une misérable compagnie de réserve; elle veut tout entière aller vous joindre et je finirai par la laisser partir. Votre nom et votre souvenir suffisent ici pour me garder. (R. 42. P. 59 *bis*.)

CHAPITRE V

DE VÉRONE A VAGO

Renseignements fournis par les déserteurs. — Manœuvres de l'archiduc Charles. — Les deux partis apprennent la défaite de Mack. — Massena se loge à Vérone. — Deuxième passage de l'Adige. — Les Autrichiens évacuent Véronette. — Quatre divisions françaises s'avancent sur la route de Vicence. — Frimont résiste, à Saint-Michel. — Belle charge des cavaliers de Martigue. — Les voltigeurs peuvent dépasser Caldiero.

Le canon du Castel Vecchio avait réveillé l'Italie septentrionale. Un succès excitait l'ardeur, tout à coup, de nos partisans. Des ennemis civils n'osèrent plus desservir le soldat français. Dans les villes, jusqu'à Trévise, des manifestations s'organisèrent. On cria : *Fuori i barbari!* Sommation faite aux Autrichiens. Habilement, Charpentier faisait colporter par ses émissaires une exclamation (vraie ou fausse?) du prince Charles : « Ce n'est que le commencement de nos revers, car il faut craindre Massena autant que Napoléon. » Et dans un temps où chaque individu se trouvait exposé aux dangers, des Véronais donnèrent publiquement le spectacle de gens qui, avides de divertissements, voulaient regarder la guerre comme une fête.

Dans nos camps, les déserteurs arrivaient. Ils se plaisaient à livrer des lettres et des plans, sans doute pour se faire pardonner leur lâcheté. De même, les paysans habitant la rive gauche de l'Adige apportaient des lettres interceptées. Dans l'une, on indiquait que les archiducs Louis, Jean et Maximilien venaient d'arriver à Padoue avec 20 000 grenadiers hongrois; que ces princes allaient

de bataillon en bataillon afin d'exciter l'ardeur des soldats. Jouraud annonçait que Wukassowitch, renvoyé sur les derrières, était remplacé au mont Lessini par Rosenberg, général qui se promettait de battre les Français, devant San Leonardo.

Massena, qui a obtenu du vice-roi draps et denrées, fait distribuer à ses hommes des vêtements d'hiver, du biscuit et de l'eau-de-vie. Tout officier coupable de détournements ou de négligence est destitué. Les troupes manœuvrent : marches dans la montagne, prise de positions le long de l'Adige, exercices de tir. Mais en rien le maréchal ne s'inquiète des démonstrations que l'archiduc fait vers Rovigo ; il perce le but de faire dégarnir, à un adversaire qui lui est inférieur en nombre, la ligne du moyen Adige. Quant à Hiller, voulant se frayer un chemin le long de la Chiese, la garnison de Rocca d'Anfo pourra arrêter ultérieurement ses mouvements (1).

Cette prudence qu'observent les Allemands échelonnés de Monte Lessini à l'Adige tient aux mêmes

(1) Pelet, chargé d'inspecter les défenses de Rocca d'Anfo, en a fait cette description : « Cette forteresse qui commande le lac d'Idro et intercepte les communications du val Sabbia, bâtie sur un contrefort détaché qu'on a revêtu d'ouvrages, nous montre l'avantage qu'on retire de l'occupation des sommets ; celle du contrefort couronné par une belle tour de granit, forme la clef et le centre de la défense. (Manuscrit.) — Sa garnison fit, le 10 brumaire, le matin, une reconnaissance sur la Chiese. Le chef de bataillon du génie, Liédot, commandant d'armes de la place, jette 150 hommes entre la montagne et la rive gauche de la Chiese pour s'emparer des postes, jusqu'à Storo et 35 hommes sur la rive gauche du Caffaro, affluent de la Chiese, pour aller tourner Lodrone et se réunir à Storo avec la colonne de droite. Un troisième détachement, composé de 17 hommes, est chargé d'attaquer le pont, d'en faire sauter la barrière et de ramasser tout ce qui aura échappé aux deux colonnes. Le débarquement se fit avant le jour et à l'insu de l'ennemi ; les postes autrichiens qui, la veille, étaient au plus de 100 hommes, avaient été renforcés pendant la nuit par 300 fantassins du régiment Oguliner venus de Piave di Duome où se trouvait leur corps ; mais comme ceux-ci n'avaient pas eu le temps de reconnaître leur position, ils furent déconcertés par l'attaque de Liédot qui les poursuivit jusqu'à Storo, leur tua 26 hommes et leur fit 51 prisonniers dont 5 blessés et un officier. Il aurait pénétré dans Storo et même jusqu'à Condino si son détachement avait eu plus de cartouches. Il avait pour adjoint le capitaine Ferrogio du génie italien ; ses troupes étaient du 56e. *(Journal inédit d'un aide de camp de Massena.)*

causes qui font garder l'expectative à Massena, car si le prince Charles attend, pour se jeter sur les Français, que Mack ait battu Napoléon en Souabe, Massena attend que l'Empereur ait dépassé Ulm pour tenter de chasser les Autrichiens de l'Italie.

Dans Alpo et à Vérone, le maréchal voit quelle impatience énerve les troupes fatiguées de marquer le pas. Faire oublier l'état de guerre lui plaît. Ses généraux donnent des dîners et des bals. Le théâtre de l'*Accademia Vecchia* joue tous les soirs un opéra bouffe. Dans chaque camp, le commandant organise des concerts. Cette recherche du plaisir fait dire au général Vincent : « Puisque les Français ne songent plus qu'aux divertissements, il sera facile de les surprendre en passant l'Adige devant Zevio. » Projet qui intéresse tout l'état-major de l'archiduc. Mais s'il doit prendre l'offensive, le prince évitera toute aventure; il sait que Massena pourrait, une fausse manœuvre exécutée, le précipiter dans les marais du Mantouan, et que dirait-on de lui après une défaite humiliante?

L'archiduc est taciturne depuis que deux officiers venus du Tyrol ont signalé l'arrivée des Français à Augsbourg. Elles sont exagérées, sans doute, les nouvelles qui placent Napoléon à la tête de 200 000 hommes dont 30 000 cavaliers; troupes ayant 500 canons. Hiller annonce que les Suisses envahissent le Vorarlberg afin de couvrir la Grande Armée. Après ces rapports, si alarmants, les espions disent que Massena fait établir devant Parona une tête de pont, indiquant ainsi son projet d'aller tendre la main, vers Roveredo, aux troupes de Ney, lesquelles pourraient marcher sans coup férir de Munich à Trente.

Soit crainte, soit projet déjà arrêté depuis quelques jours, l'archiduc fait remonter le val d'Illasi aux régiments Wengel, Staray et Colloredo; lesquels pourront, vers la Corona, arrêter la division Séras. Puis, craignant que Verdier ne fasse sur Caldiero une nouvelle attaque, il renforce le camp de San Gregorio des régi-

ments Spleny et Esterhazy ; marches et renforcement achevés le 23 octobre. Et le service des reconnaissances a effectué deux sorties ; la première, de 100 hommes, ayant passé l'Adige devant Bonavigo, s'est arrêtée au pillage de quelques hameaux avant d'être ramenée, mais très vivement, par un bataillon sorti de Legnago. La seconde, de 40 Croates, portée au bord du lac de Garde, assurait des réquisitions, sans conflit.

Le 24, à 11 heures du soir, un courrier du général Jellachich, officier qui couvrait les frontières du Vorarlberg, informait l'archiduc « qu'une personne digne de confiance a prévenu son chef que 25 000 Autrichiens, enveloppés près d'Ulm, ont été forcés de mettre bas les armes ». Le généralissime ne veut pas montrer de l'émoi devant les officiers qui l'observent. Il déclare qu'il faut attendre des nouvelles officielles ; mais, une heure plus tard, le prince ordonna de préparer, jusque sous Palma-Nova, le retour des magasins de l'armée. Tout contrit, il entendait le 26, à midi, les salves d'artillerie qui, tirées dans les camps français, annonçaient aux Italiens une grande victoire de Napoléon. C'était aussi pour l'archiduc, si clairvoyant, l'annonce que Massena allait reprendre l'offensive.

Il ne s'était livré, depuis le fort engagement du 18 octobre, que des escarmouches entre patrouilles et grand'gardes. Une seule trêve avait été conclue le 19 octobre, afin de laisser aux deux partis le temps de relever et d'enterrer décemment leurs morts, devant Saint-Georges.

Le 20, Gardanne faisait fermer, avec des chaînes de fer, les trois ponts qui reliaient Vérone à Véronette : Nuovo, Navi et Pietro ; sûr moyen d'arrêter la cavalerie autrichienne si elle tentait de forcer le passage. Le 21, à jeter bas les maisons qui gênaient le tir d'une batterie placée sur le glacis du Castel Vecchio, Sorbier employait 150 sapeurs. Même jour, une brigade de la gendarmerie italienne, suivant Sera, passait l'Adige, entrait à Pescantina, couvrait une réquisition de foin et arrêtait un

espion autrichien qui fut tué au retour de l'expédition. Le 22, Espagne envoyait un escadron de chasseurs patrouiller vers Avesa et s'assurer si les ennemis se tenaient par là en force. Bembo indiquait le lendemain les travaux de fortification entrepris à Véronette. Le 24, Jouraud traversait les camps de Rosenberg et surprenait des préparatifs de retraite. Massena recevait le 25, à Vérone, l'avertissement du syndic qui craignait les effets d'une famine si l'occupation militaire se prolongeait. Le 26, une lettre de Berthier annonçait la reddition d'Ulm; rapport où les prises étaient portées à 25 généraux, 50 000 hommes, 6 drapeaux, 200 canons, 550 voitures; on répétait dans chaque compagnie cette nouvelle qui devait doubler le courage des conscrits et aussi des vieux soldats d'une armée forte de 65 365 hommes *(c)*.

Massena a établi le 25 octobre son quartier général au palais Maroni (1), près la Porte Neuve. Chez lui, à 10 heures du matin, la réunion des généraux forme un conseil de guerre qui approuve des plans formés par le maréchal. Seul, Duhesme tenait au projet de jeter un pont devant San Pancrazio, afin d'y faire passer 2 000 hommes qui, bien conduits, iraient couper la grande route, entre Véronette et Saint-Michel. Mais, disait Chasseloup, des obstacles naturels favorisaient de ce côté, exceptionnellement, la défense autrichienne. Donc, il fallait s'arrêter au grand débouché, déjà reconnu, du Castel Vecchio.

Deux rapports, arrivés vers midi, indiquaient que le corps de Rosenberg s'était étendu, le matin, vers San Felice. Lacombe annonçait que l'archiduc, devenu timide, allait prendre position derrière Vicence. « Non, dit Massena. Le prince Charles veut livrer une grande bataille; il veut nous accabler du poids de ses forces, publier un bulletin de victoire; moyen de consoler l'Autriche des revers qu'elle a subis en Wurtemberg. Il nous attend derrière ses taupinières; nous saurons bien l'en

(1) Maison portant, aujourd'hui, le numéro 167, Cours Victor Emmanuel.

faire sortir en tournant sa gauche qui me paraît être trop en l'air, et en couvrant la nôtre contre tout ce que Hiller pourrait entreprendre. De plus, il faudra mener sur son centre une action terrible. » C'était le plan de la bataille de Caldiero, déjà fait.

Au moment de déborder dans le Vicentin, Massena comptait ses auxiliaires. Les troupes italiennes, que Jourdan méprisait, étaient devenues, sous la direction du vainqueur de Zurich, très alertes. L'artillerie surtout avait fait de grands progrès à l'école du valeureux Lacombe Saint-Michel. Les dragons de la Reine allaient rendre les plus grands services.

Dix ordres, expédiés le 27 octobre, amenaient plusieurs corps aux portes de Vérone. L'artillerie placée au Vieux Château pointait encore ses pièces sur la porte Saint-Georges. L'antique amphithéâtre romain était garni d'approvisionnements. Les charpentiers de la ville, embrigadés, pourraient établir des ponts, au besoin.

Le 28, à 9 heures du soir, Charpentier relisait aux généraux les instructions de Massena. Et, marchant à travers une obscurité assez dense, les deux divisions Gardanne et Duhesme rentraient vite dans la presqu'île de Saint-Georges, y restaient sans feux, attendant la venue du jour, c'est-à-dire le moment d'attaquer.

Avant 5 heures, le 29, Massena et Gardanne passaient, à pied, le pont du Château, lequel avait, six jours auparavant, été renforcé. Ils s'arrêtaient au delà, devant trois batteries. Le maréchal disait aux canonniers : « Mes camarades, ne perdez pas votre fer en tirant à la volée; visez bas et tirez toujours à mitraille et à la portée de pistolet sur la cavalerie. » Puis, interrogeant le général Lacombe : « Combien avez-vous de coups par pièce? — Deux cents. — Cela nous suffira, je crois bien; mais faites avancer les caissons de la réserve, pour la journée de demain. »

Le maréchal allait réunir, sous un petit hangar élevé à 120 mètres du pont, les chefs de groupe des divisions Duhesme et Gardanne, Chasseloup-Laubat et les

aides de camp, qui devaient entendre ces instructions :

« Duhesme, tenant notre gauche, occupera le faubourg Saint-Georges, chassera les ennemis de San Leonardo, d'Avesa et de Quinzano; il nettoiera la vallée Donega pour déboucher dans le val Pantena. Rosenberg a peu de forces de ce côté, mais ses postes sont bien retranchés.

« Gardanne, qui forme la droite, tournera Vérone autrichienne pour aller se placer sur la tenaille qui sépare San Felice de San Pietro. Nous forcerons à ouvrir la porte San Giorgio. Espagne et Partouneaux vont masser leurs troupes devant les trois ponts de Vérone italienne. Je suivrai la division Gardanne qui pourra rencontrer les renforts envoyés par l'archiduc.

« Aujourd'hui, messieurs, il faudra faire dire aux troupes notre vieux cri de l'an VI : Vaincre ou mourir! Vous entendez, pas de défaillances; surtout, pas de retraite! »

Aux premières lueurs du jour, les cornets des voltigeurs annoncèrent à l'ennemi qu'on lui offrait le combat. Pendant que le canon du Castel Vecchio tonnait, 400 tirailleurs abordaient, sur la route du Tyrol, les postes avancés d'un ennemi qui paraissait décidé à nous disputer le terrain. Un renforcement prolongeait la gauche de Duhesme. Au moment d'être tournés, les Autrichiens abandonnaient leurs trous et Saint-Georges, remontaient les pentes de San Leonardo, suivis par des soldats audacieux. Ceux-ci durent, pourtant, s'arrêter deux fois, des bordées de mitraille traversant les premiers pelotons. Quelques bicoques, couvrant une carrière, furent assiégées et prises.

Pendant que l'infanterie française gagnait du terrain, un escadron de chasseurs opposé, à la gauche de cette troupe, à des hussards allemands, était mis en échec et vivement ramené. Mais un groupe de grenadiers arrêtait les cavaliers qui criaient déjà victoire. Laissant dix-sept hommes sur la place, les hussards reprirent, au galop, le chemin de Tagliaferro.

Rosenberg une fois déposté de la vallée de l'Adige, Duhesme poursuit des bataillons rompus qui vont chercher un abri dans les retranchements de Dionigo. Le colonel Cassan attaque ces retranchements et peut s'en emparer, au troisième assaut, lorsque deux têtes de colonnes paraissent sur les flancs de l'ennemi. Apeurés, les Autrichiens décampaient; ils nous abandonnaient, cette fois, 247 prisonniers.

Duhesme, en voyant ses voltigeurs très fatigués, les fait dépasser par le 14e régiment d'infanterie légère, qui, obéissant au colonel Camus, suit le versant intérieur du val Pantena. Lui, occupe Piojano et se rabat, vite, vers Montorio; moyen de fermer aux bataillons allemands qui formaient l'aile gauche de Rosenberg, l'accès des chemins conduisant à Roveredo.

Gardanne avait gravi la pente occidentale de San Leonardo, pris pied sur un plateau situé en face de Fumare, où, précautionneux, les voltigeurs se retranchaient; œuvres de la 1re brigade. La seconde, suivant, opérait à 9 heures des échelonnements devant Véronette. Il entrait alors dans les plans du maréchal de ne plus ajourner l'occupation de ce faubourg. L'aide de camp Roos va sommer le colonel Legisfeld d'évacuer la place, sous peine de subir un bombardement et d'être traité, après l'assaut, sans pitié. Le gouverneur doit écouter les membres d'une administration civile qui se rappellent la journée du 18 et l'incendie allumé dans l'église Saint-Georges. Legisfeld consent enfin à s'éloigner; ses troupes marchent très vite vers Caldiero; elles n'avaient tiré sur nous, le matin, du bastion Saint-Georges, que quelques coups de canon (1).

Legisfeld passait la porte de Vicence quand les sapeurs de Sorbier déblayaient les ponts Navi, Nuovo et Pietro,

(1) Dans l'après-midi, douze cavaliers du gouvernement autrichien sont arrivés de Ostago, à Véronette; ils ont refusé de combattre en voyant les Français maîtres de la place. Le maréchal Massena a donné à ces cavaliers une heure et demie de temps pour traverser Vérone et aller vers Vicence. (Ch. d'Alberti.)

comblaient les tranchées, enlevaient deux barricades dans le faubourg. A midi, les divisions Espagne, Partouneaux, Mermet, Molitor, puis la réserve de cavalerie, prenaient les armes pour défiler à travers Véronette; et sous les yeux de Massena, ces régiments vont garnir la plaine située au pied des hauteurs portant San Pietro.

Ces corps ont à dépenser du biscuit et de l'eau-de-vie; ils se sustentent avant de reprendre les armes. Dans une journée tiède, Massena les fera manœuvrer par échelons dès que débouchera, au nord, la droite de Gardanne; troupe qui a pu rejeter hors des ruines de San Felice un parti autrichien qui doit être du corps de Wukassowitch.

Frimont, qui couvre les positions de Caldiero, veut arrêter la marche des Français. Ce général a placé, sur les hauteurs abritant au nord Saint-Michel, et jusqu'à la boucle de l'Adige, les débris du corps de Wukassowitch, en couvrant bien le village, dont le clocher carré lui sert d'observatoire, puisqu'il domine les environs. Les Allemands, abrités derrière les troncs des mûriers portant encore leur feuillage, dans les vignes et dans les fossés, et soutenus par vingt-deux canons, sont bien décidés à résister, au moins durant toute la soirée.

Massena va reconnaître les lignes autrichiennes, avant d'annoncer à Gardanne : « C'est un terrain sur lequel j'ai déjà combattu en 1796, deux fois, avant Arcole et Rivoli. Nous devons étonner et déposter ces gens-là. » Puis il indiquait : « La trouée est à faire devant Saint-Michel même. »

Gardanne et Partouneaux échelonnent leurs gros contingents en face des défenseurs. Toutes les musiques jouent; sûr moyen d'exciter l'ardeur du soldat. Les voltigeurs et les grenadiers crient : « Vive l'Empereur! » Acclamation qui est suivie d'une décharge d'artillerie, car Lacombe vient de placer douze pièces légères à gauche de la grande route. Alors, les Autrichiens du premier plan se couchent, leurs officiers voulant attendre notre infanterie et la faire fusiller à bout portant.

Massena ordonne à Martigue, chef de ses Guides : « Monsieur, prenez quarante cavaliers et enlevez le village. » Le commandant peut s'étonner qu'à deux pelotons une pareille mission fut confiée ; mais il sait obéir. Toutefois, à son faible contingent se joignent les officiers ayant suivi l'état-major. Le canon et aussi les feux de l'infanterie ont, d'ailleurs, préparé la charge. Partis au galop, les cavaliers essuient, à cinquante pas de la première maison, une fusillade qui fait vider les étriers à trois hommes. Martigue, chevauchant à la tête des officiers, parvient à l'entrée du village. Un feu de peloton ne l'atteint pas ; il disparaît au milieu des fumées de la poudre ; il sabre tout individu qui veut barrer la rue ; il parvient à l'extrémité du pays ; il effraie une compagnie qui, sommée de déposer les armes, obéit. Mais les fusils jetés, un coup de feu, tiré d'une fenêtre, blesse le cheval de l'officier, qui s'abat. A l'instant, les Autrichiens relèvent leurs fusils et tirent sur le commandant. Lui, appelle à l'aide, décharge ses deux pistolets, voit arriver les Guides. Ces hommes, qui voulaient tuer Martigue, sont tassés, puis écrasés sous les pieds des chevaux ; un bataillon de 600 hommes venu en secours est chargé et désarmé par quelques cavaliers. A 4 heures du soir, les Guides occupent définitivement Saint-Michel, après avoir battu le centre de Frimont. Sur les autres corps autrichiens, l'infanterie de Molitor, et les chasseurs du général Espagne s'avançaient et pouvaient décider leur retraite.

Molitor, placé à gauche, arrivait vers 5 heures devant San Giacomo, après avoir défilé, en tiraillant, aux pieds des deux éperons qui couvrent San Martino. Il est à 7 500 mètres de Véronette quand le régiment de Lindenau, donné en renfort par Frimont, traverse le lit du torrent Mezzame, s'arrête dans une prairie et paraît vouloir manœuvrer sur notre flanc, formé du 60e régiment renforcé de deux escadrons du 24e chasseurs.

Les Autrichiens, qui devaient attaquer, sont brutalement abordés. Leurs premiers rangs rompus ou ren-

versés, les soldats de l'archiduc, deux canons abandonnés, rétrogradent sur Vago; village devant lequel le chef d'escadron Lambert enfonça des carrés. Blessé dans le dernier engagement et pris, il est bientôt dégagé; action du chasseur Sicard de la compagnie d'élite. Et les chasseurs vont dépasser Ca dell' Ara, rejeter des hulans vers Illasi.

Pendant que notre gauche se donnait ainsi de l'air, les voltigeurs, suivant l'aide de camp Fridolsheim, entraient à Calderino. Fridolsheim y fut tué. L'ennemi, réfugié dans les maisons, tire des fenêtres. Il faut prendre toutes ces bâtisses à l'assaut. Les grenadiers s'y emploient, conduits par le capitaine Rey, qui tombe. Un Italien, le capitaine Camori, rallie les combattants. Blessé il voit le major Bennuzen prendre la direction des attaques. L'exaspération, qui affole le soldat, le porte à ne plus faire de quartier. Et le village devient le tombeau des défenseurs, dont le sang coule en filets dans les ruelles.

De Calderino, les voltigeurs se portent aux retranchements établis derrière Caldiero, dévalent dans les boyaux, peuvent enclouer trois canons. Mais des grenadiers hongrois les forcent à rentrer en plaine. La nuit vient et le combat finit.

Ces succès nous coûtaient 527 hommes tués ou blessés, et 157 prisonniers. Plus éprouvés, les Autrichiens avaient perdu 1 926 combattants, dont 1 114 officiers et soldats pris, 4 canons et 11 voitures. Mais ce qui devait contrister l'archiduc Charles resté trop longtemps en observation à San Bonifacio, devant Verdier qui l'amusait, c'était l'abandon du moyen Adige, de Véronette, et d'une plaine dans laquelle les divisions françaises allaient s'établir, jusqu'à la hauteur de Vago.

Massena voulait livrer, le lendemain, une bataille. Des instructions données sur le front, le maréchal rentrait, vers 10 heures du soir à Vérone. De là, il expédiait des ordres aux divisionnaires qui devraient, le mercredi 30 octobre, coopérer à la grande action militaire.

CHAPITRE VI

BATAILLE DE CALDIERO (1)

Description du terrain. — Instructions données par l'archiduc Charles. — Séras ne fait que marquer le pas. — Échec de Verdier. — Duhesme s'engage devant Caldiero. — La lutte devient terrible à Gambion. — Gardanne suit la route de Vicence. — Massena se précipite, près de Contra, dans la mêlée. — Le prince Charles fait donner ses réserves. — Molitor conduit sa troupe à Colognola. — Simbschen oppose aux efforts des Français une énergie surhumaine. — Charge des hussards de Kienmayer. — Manœuvres des divisions Espagne et Partouneaux. — L'armée d'Italie reprend les positions occupées le 29. — Pertes subies par les deux partis.

D'un éperon qui domine San Giacomo, à 50 mètres de hauteur, observatoire sur lequel Massena s'est arrêté le 29 octobre après 4 heures du soir, toute la lice de Caldiero peut être vue (2). A l'ouest, et au delà de San Martino, le maréchal apercevait la vallée ouverte dans le grand saillant de l'Adige, entre la chaussée de Vérone et le hameau de Cadel Ajo, terrain marécageux, sur lequel aucun général n'eût voulu risquer une rencontre. Au sud-est, sous l'abri des peupliers et des mûriers, les sillons de terres blanchâtres formaient des damiers, entre plusieurs coupures : lits de petits torrents ou chemins creux servant, au printemps, à l'écoulement des eaux. Au sud, le cours sinueux de la rivière Rosella s'allongeait devant Toccola, et il allait se perdre dans les ter-

(1) Les pièces qui ont servi à reconstituer cette bataille forment un dossier de 517 documents tirés des archives du maréchal Massena, de la Guerre (Paris et Vienne), de la bibliothèque de Vérone et de papiers de famille : lettres d'officiers et de soldats. Voir, en outre, notre plan.

(2) Point où nous nous sommes placé le 18 mai 1905.

rains alluvionnaires, près d'une agglomération : Belfiore di Porcile.

Entre le Fibbio, que la grande route franchissait devant San Martino, et le Barbiera qui arrose le val d'Illasi, pour passer devant Stra, Caldiero et Gambion, un champ très vaste se prêtait aux manœuvres de toutes les armes; plaine qui s'étend de la route de Vicence à cette tranchée où tombe la Fossetta; lieux fertiles où, en 1805, vingt-cinq villages prospéraient : Guafine, Villa Broggia, La Rotta, Calderino, Rizzi, bordant le chemin de San Martino à Caldiero, et plus bas : Buzzola di Sopra et di Sotto, Santa-Croce, Campalto, Sant'Agna, Torcila, Corta, Fanaresi, Mentrata, Garola, Sabionara, Bendinara, Tre Re, Gambion, Canonici, Musi, Battaglia, Presoldin, Cassina Parrochiale; et tout au fond du quadrilatère, dans l'angle Alpone-Adige : Chiavica del Cristo. Groupes aux maisons carrées, à toits plats, lesquelles pouvaient former autant de fortins. Des bosquets et des lignes de mûriers pouvaient abriter la cavalerie qui aurait à manœuvrer entre ces villages.

Sur la rive gauche du Barbiera — ou plutôt d'un lit souvent à sec et large de 45 mètres — Caldiero se détache en une masse imposante, sur une légère élévation, la haute et longue nef de son église dominant, mais d'une belle architecture, des maisons grises. Une grande rue tirée de l'ouest à l'est séparait cette bourgade en deux quartiers coupés, eux, par des ruelles. Son front ouest, aux maisons d'un étage, formait un rempart que le canon devait battre longtemps avant de le ruiner. De plus, les chemins aboutissant à Caldiero, bordés de peupliers, devaient couvrir les tirailleurs, d'une haute banquette. A 300 mètres, et au sud-est, le Monte Rocca, un mamelon boisé, arête détachée du Monte Nanfari, donnait à l'artillerie une position de premier ordre. Le prolongeant presque et couvrant la route de Vicence, le Monte San Mattia surveillait cette trouée ouverte entre Caldiero et San Pietro où commençait un chaînon alpestre portant Zovo, Cobetta, Pontesello et

le vieux bourg de Colognola caché entre des chênes, des acacias et des ormes aux troncs enlacés par le lierre.

A gauche de la route de Vicence, on peut apercevoir, bordant cette voie : Vago, un hameau des dépendances de Lavagno, situé à 200 mètres du Mezzame; Contra, village de 5 maisons bâties en pierres rouges et derrière lesquelles un chemin creux, tracé entre des trembles, monte dans la vallée d'Illasi; puis Stra, où s'amorce, à droite, le chemin direct de Caldiero.

Un vallon, qui est large d'un demi-myriamètre, s'ouvre entre les rochers dominant Lavagno et ceux de Nanfari; terrain ferme, ombragé d'arbres; parallélogramme ayant à ses angles Vago, Stra, Colognola-Bassa, San Pietro; et contenant sept villages, dont le plus important est Ca dell' Ara.

Au loin et à gauche, la grande chaîne des monts Lessini présente de longues coupures, entre quelques maisons ruinées, étage des sommets dénudés, porte des pins poussés au bord de l'abîme, accumule l'entassement énorme des rochers d'où tombent plusieurs filets d'eau, en automne. Le brouillard en masque souvent les vallons; huit vallons qui forment autant de creux dans le bloc d'un massif placé entre le haut Adige et la Brenta.

De la description, il faut passer au récit des actions des deux armées.

L'archiduc Charles qui avait commis, le 29, la faute de ne pas actionner ses troupes sur la route de Vérone, attendait des rapports à San Bonifacio (1). Il ne voyait de grands dangers le menacer que vers Persago où Verdier manœuvrait, faisait des démonstrations, et vers Legnago, où le canon des Français tirait sur les postes échelonnés par Radetzki. Resté indécis, le prince s'était contenté de prendre 8 bataillons au camp de San Gregorio pour bien couvrir Villanova.

(1) Son quartier général était placé dans la maison. L. Magrotto. (Communication du sindaco de San Bonifacio.)

A 8 heures du soir, le généralissime, rentré au quartier général de San Stefano, y recevait les lettres des chefs de corps, sauf celle du général Rosenberg que l'ennemi avait interceptée; mais un officier, qui avait pu s'échapper d'une colonne de prisonniers, vint annoncer que la droite autrichienne s'était élevée dans le Lessini, vers les points d'où elle pourrait facilement joindre les troupes chargées de couvrir le Tyrol méridional.

L'archiduc, s'il approuvait la conduite de Frimont, obligé de céder San Michele et San Giacomo à un ennemi audacieux, blâmait Legisfeld qui, vraiment, aurait pu résister dans Véronette pendant quarante-huit heures et empêcher ainsi la jonction, devant Castel San Pietro, des corps dont Massena disposait maintenant sur la rive gauche de l'Adige.

Elle formait un tableau pittoresque, la réunion du grand état-major dans une chambre qu'occupait le prince. Devant la table chargée de rapports, seul l'archiduc était assis; trois bougies éclairaient la pièce; le chef examinait sur une carte les reliefs du terrain, piquait des fiches, formait lentement un plan que ses talents portaient à la perfection. Qu'en devait-il résulter? Forcément le déplacement des corps fixés déjà au bivouac et la préparation d'une offensive dont les premières lueurs du jour viendraient éclairer l'action.

Résumons : la droite descendrait de Colognola et chasserait les Français de San Giacomo. Aux huit bataillons envoyés le soir à Villanova, derrière le moyen Alpone, le F. M. L. Vogelsang devait se joindre avec dix bataillons de grenadiers et 2 régiments de cavalerie. Bellegrade, après avoir recueilli les troupes arrêtées devant les lignes de Caldiero, pourrait, Stra étant dépassé, balayer la grande route, une artillerie formidable aidant, et manœuvrer pour aller écraser Massena contre les murs de Véronette, la droite et le centre une fois réunis. A la gauche, de Reuss marcherait sur Porcile et passerait l'Adige afin d'envelopper la droite française. Argenteau, restant au camp de San Gregorio,

y tiendrait 7 bataillons, groupes toujours prêts à renforcer ou Bellegrade ou de Reuss. Davidowich ferait, par ses chasseurs, ramasser tous les bateaux que portait l'Adige et les mettrait à la disposition des troupes placées entre Legnago et Albaredo. Rosenberg observerait, non loin de la Corona, la division Séras ou l'inquiéterait.

Cette action, bien combinée, qu'on se promettait de rendre forte, si elle n'aboutissait pas à une victoire éclatante, couvrirait au moins la retraite des équipages déjà acheminés vers Udine.

Voilà ce que le prince Charles indiquait à son état-major; indications vite écrites et portées aux chefs de groupe. Dans l'obscurité, les régiments durent ressaisir armes et équipements, cheminer à tâtons derrière les paysans pris pour guides. Plusieurs compagnies s'embourbèrent dans les rizières. Des maraudeurs purent arrêter, en tirant quelques coups de fusil, un régiment devant Bonavigo. Fatiguées, énervées surtout, les troupes autrichiennes, tenues l'arme au pied, dès 5 heures du matin, devaient attendre, afin de commencer l'attaque, que le jour parût; mais un épais brouillard régnait; aucune entreprise n'eût lieu, jusqu'au moment où les Français prirent l'offensive.

La bataille de Caldiero présente, par la diversité des engagements restés propres à chaque corps, des épisodes qu'il faut décrire minutieusement, d'après une documentation très importante et ensuite d'une étude faite sur le terrain où, de 7 heures du matin jusqu'à la nuit, les belligérants purent manœuvrer.

a. — Séras, assurant la garde du plateau de Rivoli, formait la gauche de l'armée d'Italie. Son brigadier, Schilt, surveillait avec le 9e de ligne les bords du lac de Garde. La garnison de Rocca d'Anfo, au lendemain d'un succès, envoyait des patrouilles vers le nord. Mais le gros de la division pouvait avoir sur les bras, au premier moment, outre le corps de Hiller stationné dans le bas Tyrol, les

bataillons de Rosenberg que Duhesme avait poussés vers Morzana.

Le divisionnaire avait pris une part active à l'action du 29 octobre. Massena lui ayant ordonné de franchir l'Adige et d'opérer une diversion, quelques troupes une fois placées à Monte Baldo, il pouvait réunir, à 2 heures du matin, sur la route de Bussolengo, les brigades Gilly et Guillet. A 4 heures, dans l'obscurité, les carabiniers du 8e d'infanterie légère, les pionniers noirs, les voltigeurs des 53e et 106e passent le fleuve près de Pescantina. Six grands bacs servent aux transports. Les carabiniers nettoient la rive gauche et couvrent la construction d'un pont sur lequel six bataillons peuvent défiler après 9 heures.

Guillet se dirigeait vers Vérone; il balayait la vallée de l'Adige et secondait l'œuvre militaire de Duhesme.

Gilly changeait de direction à gauche. Ses indications amenaient le chef de bataillon Cordonaux à former en échelons les pionniers, puis les voltigeurs ; des soldats intrépides, qui joignirent un corps ennemi abrité dans San Ambrogio. Une première attaque est repoussée. Les carabiniers arrivent. Trois compagnies de voltigeurs vont tourner la position. La troupe allemande, effrayée et pressée, se retire, nous abandonnant 17 morts et 87 blessés. On la dépostait ensuite de San Giorgio. Le chef de bataillon Hercule et les pionniers ne s'arrêtaient que devant Cavalo, quand la nuit tombait.

Informés que Véronette n'avait plus de garnison autrichienne et que Duhesme menaçait Quinzano, les Français campaient en plein terrain conquis.

Le 30, Séras chargeait la brigade Mallet de garder Rivoli, la Corona, la Ferrara et aussi la tête du pont de Pescantina. Dès le matin, Duhesme s'étant éloigné, les troupes obéissant à Gilly occupaient la pente orientale du Valpolicella. Formée en plusieurs groupes, la brigade Guillet tenait la rive gauche de l'Adige. Quant aux dragons de la Reine et à l'artillerie italienne, ils occupaient San Pietro, Volargne et Domiara.

PLAN
DU CHAMP DE BATAILLE
DE CALDIERO
Gravé d'apres le Dessin fait sur les Lieux
par Pelet
Corrigé par L. Gachot
VERONNE
CALDIERO
Villa Franca
Alpo
Azzano
Dossobono
Cadi David
Tombetta
S. Giacomo
Tombazza
S. Lucia
Chievo
Croce Bianca
S. Massimo
Palazzina
Raldone
Magiano
Frassenelle
Cadi Massici
Isola della Scala
Villafontana
Cadi Oppi
Isola Porcarizza
Oppeano
Palu
Ronco
Albaredo
Albaro
Arcole
Belfiore di Porcile
Tomba mizana
Roverchiara
Tomba
Bonavigo
Michelorie
Montorio
Soave
Caldiero
Illasi
Tregnago
Costeggiola
Olivè
Pojeno
Novaglie
Tavernè
Parona
Pedemonte
Bussolengo
Quinzano
Avesa
Ponte Navi
Ponte Nuovo
Ponte Pietra
Ponte Aleardo
Ponte Scaligero
Ponte Vecchio
Ponte Nuovo
Ponte Garibaldi
Ponte Umberto I
Ponte Risorgimento
Ponte Regina Margherita
Ponte Navi
Ponte Nuovo
Ponte Pietra
Ponte Aleardo
Ponte Scaligero
Ponte Vecchio
Ponte Nuovo
Ponte Garibaldi
Ponte Umberto I
Ponte Risorgimento
Ponte Regina Margherita

Tenue en éveil, car le canon tonnait à quelques lieues de ses positions, cette division ne vit paraître que des partis venus l'insulter. Bien décidé à inquiéter notre gauche, Rosenberg avait formé deux fortes reconnaissances qui, parties de Peri, prirent la route reliant Trente à Dolce. Repoussées, elles abandonnèrent quarante hommes mis hors de combat et 103 prisonniers.

b. — A droite, Verdier entreprendrait une longue marche qui pourrait, si les troupes étaient habilement conduites, déborder la gauche autrichienne, passer entre deux redoutes et couper devant Villanova la retraite à l'archiduc. Mais Verdier manquait, pour réussir dans une action tellement importante, de cette audace toujours nécessaire à la guerre et aussi des moyens matériels les plus indispensables.

En effet, Chasseloup devait envoyer de Vérone à Zevio vingt-cinq bateaux qui auraient, chargés de planches et d'agrès, formé un pont volant. De grands obstacles empêchèrent l'exécution des ordres donnés par Massena. Alors, le divisionnaire ne disposait que de onze barques, et les soldats du génie n'avaient pu se procurer ni pieux ni traverses autour d'Angiari.

Avant qu'eût paru l'aube, Verdier avait échelonné ses troupes entre Angiari et Persago. Couvrant sa gauche, la brigade Pully (4e et 6e cuirassiers) tient Oppeano et va patrouiller vers Vérone. On lui promet le secours de la brigade Lacour (24e et 30e dragons) dirigée de Vago vers le gué de Zevio.

Devant Persago, les barques mises à l'eau pour assurer un passage servent de cibles aux canons autrichiens garnissant la rive gauche. Il faut remonter jusqu'à la hauteur de Zevio; marche lente, opérée au travers d'un pays marécageux et coupé de fossés. Strolz, aide de camp de Massena, vient stimuler le zèle des généraux. Dans les barques qui avaient déjà servi le 18, le 62e put passer, par fractions de 50 hommes.

Sans opposition, la flottille a traversé l'Adige. Sur des rives basses, l'infanterie débarque et s'échelonne après avoir éloigné quelques vedettes. Une fois le brouillard tombé, nos soldats longent des bosquets et ne s'arrêtent devant une cabane que pour écouter les bruits d'une bataille engagée à l'est. Leur marche reprise, un grand canal étend son fossé devant la troupe : celui de Pantenau, le déversoir des rizières. Que faire, sans matériel de pont? Obliquer et marcher au canon. Mais devant Fau Pantenau, l'avant-garde du 62e essuie une vive fusillade. C'est l'action de Nordmann, gardant le défilé qui aboutit à Gambion avec trois bataillons de grenadiers, les chasseurs de Gradisca et des hussards. Notre infériorité numérique reconnue, le général autrichien fait charger la colonne française.

Brun doit ramener son monde à l'abri des arbres qui bordaient une petite plaine. Le brigadier est bien décidé à soutenir le combat, comptant que Verdier portera de l'artillerie et plusieurs bataillons à son secours. Bientôt pressé sur son flanc gauche, il se rapproche du canal. Il ne pouvait prévoir, en opérant ce mouvement, que les Autrichiens sortis des retranchements de Chiavica del Cristo pourraient canonner et fusiller son flanc droit. Une fois tassé entre deux marécages, le général fait charger tout gros d'ennemis qui veut l'entamer. Lutte épique, dans laquelle les corps à corps se produisent. Un bataillon qui faiblit, Brun le ramène et l'entraîne dans la mêlée. Là, ce valeureux officier reçoit une blessure qui amènera la mort (1). Il est remplacé, aussitôt, par le vaillant colonel Petit.

Le flot des ennemis grossissait sans cesse. Les car-

(1) Brun (Joseph François), né à Arcey (Doubs) le 11 janvier 1762. Soldat au régiment de la Marine le 28 avril 1783; caporal le 15 mai 1786; fourrier le 15 mars 1791; capitaine au 9e bataillon du Doubs le 9 août 1792; chef de brigade a la 8e légère le 16 thermidor an IV; nommé général de brigade par le général Massena le 1er prairial an VIII. Blessé deux fois au siège de Gênes, en 1800, au cou et au bras. Avait servi sous les généraux Beauharnais. Jourdan, Müller, Brune, Joubert, Moreau, Championnet, Murat. (Dossier administratif.)

touches allaient manquer. Il fallut se replier. Nordmann, qui craignait de tomber dans une embuscade, ne poursuivit pas. Et l'infanterie française allait joindre la pointe des dragons du général Mermet. Le 62e avait perdu 20 hommes tués ou pris; et il ramenait 81 blessés.

Verdier, qui avait laissé le 56e devant Zevio, renonçant à conduire une grande action, faute de pont, ignorait le soir, à son quartier pris à la douane de Persago, que les Autrichiens de Vincent, un passage établi devant Bonavigo, un piquet de notre cavalerie dispersé, s'étaient arrêtés à Isola Porcarizza, pendant six heures. Insouciant, le divisionnaire se promettait d'agir le lendemain.

c. — Duhesme, descendu du val Pantena dans la vallée de l'Adige et campé sous Saint-Michel, faisait le 30 cheminer ses troupes vers Calderino. Des groupes de chasseurs à cheval et six escouades de voltigeurs éclaireraient sa marche. Massena, rencontré au carrefour des chemins San Giacomo-Belfiore et Vago-San Croce, répétait au divisionnaire qu'il devrait, en suivant un ordre de combat récemment indiqué par l'Empereur (1), placer deux régiments en échelons sur sa gauche, un troisième massé au centre du terrain occupé, et mettre le quatrième en potence pour couvrir sa droite. Duhesme tiendrait de devant Calderino à Gambion, en formant un grand point d'appui de ce village; et il verrait bientôt paraître Verdier, croyait-on, sur sa droite.

La division Duhesme, assurée du soutien des divisions Espagne et Partouneaux en cas d'échec, manœuvrerait afin d'enlever les trois redoutes de l'ennemi : Moschina, Cassina Parrochiale et Casa Antica. Sa gauche resterait liée à la division Gardanne; les deux corps se prêteraient, au besoin, un ferme appui.

A 10 heures du matin, les échelonnements étaient

(1) A lire dans la belle étude de M. Dumoulin, *Précis d'histoire militaire. — Campagne de 1805.*

faits, derrière 300 voltigeurs qui harcelaient une troupe allemande occupée à préparer sa marche de Gambion vers San Giacomo. Le colonel Cassan pouvait disperser ce corps et jeter dans le village 4 ou 500 hommes qui s'employaient à créneler les maisons.

Le brouillard tomba après 11 heures. Nos tirailleurs, aventurés, durent rétrograder, afin d'échapper aux cavaliers allemands. Sibuet, aide de camp de Massena, apportait l'ordre d'occuper Caldiero. Par là, Duhesme envoyait Camus à la tête du 14e d'infanterie légère, qui débouchait assez lentement de Calderino. Parvenue à 300 pas de ce village, la droite du prince de Reuss, que l'archiduc Charles avait ramené en plaine dès le matin, se tasse pour arrêter l'agresseur.

Les cornets sonnent et des vivats précèdent une décharge. En présence de forces considérables, et au moment d'être entourés, les Français doivent céder du terrain. Leur retraite se fait en bon ordre. Mais les voltigeurs et les chasseurs accourus, le 14e s'arrête, fait volte-face, et, chargeant l'ennemi qui se croyait vainqueur, il le force à plier, puis à fuir. De Reuss se trouve contraint à chercher l'abri des maisons de Caldiero. Les voltigeurs, qui l'ont suivi, envahissent rue et ruelles, pénètrent dans les logis, égorgent ou jettent par les fenêtres tout Autrichien qui résiste. Ses bataillons rompus, le général allemand doit rétrograder encore, gagner l'abri des retranchements de Monte Rocca; lignes garnies d'artillerie qui tiendra les Français en échec.

Bellegarde, engagé vers Stra, doit couvrir le flanc droit du prince et l'aider à reprendre l'offensive. Devant des troupes fraîches et résolues à tout braver, le 14e évacue Caldiero et rentre dans Calderino quand l'ennemi prépare un enveloppement. Duhesme arrive à son secours. Il amène le 102e qui a marché au pas de charge. Le divisionnaire, ralliant quelques fuyards — ou plutôt des voltigeurs affolés — conduit son monde au feu en criant : « Au drapeau, mes camarades! » L'exemple donné par le chef électrise les soldats. La colonne de

Bellegarde plie sous les fusillades; une volée de mitraille ouvre ses rangs. Elle fait demi-tour. Les chasseurs osent charger cette multitude qui perd, en dix minutes, 400 mètres de terrain.

Mais de Reuss va rentrer en scène; ses neuf bataillons attaquent le 102e porté sur Caldiero. Le régiment français, bientôt débordé à gauche, n'obéit plus aux officiers; deux bataillons prennent la fuite. Seul, le troisième se forme en carré et rétrograde lentement vers Gambion. Le premier groupe ne sera arrêté que derrière l'abri d'une ferme. Le second va grossir les effectifs du 14e, qui a subi aussi un échec.

Témoin de ces défections, Duhesme garde le sang-froid d'un vieux général. Au secours des troupes rompues, il appelle le 20e de ligne; groupe qui avait marché assez lentement le long de la chaussée de Vicence. Vite, le général Herbin fait serrer en masse le gros : trois bataillons qui vont précéder le quatrième et rentrer dans Calderino. Au quatrième bataillon on impose la tâche de couvrir le village, à gauche, contre Bellegarde. Et, se dirigeant vers l'est, le brigadier donne en plein dans le flanc d'une colonne autrichienne. Sa première charge culbute trois rangées d'hommes. Il s'ensuit une nouvelle occupation de Caldiero.

Reuss s'est trouvé encore rejeté devant Monte Rocca. Son corps ayant reçu de l'eau-de-vie et des cartouches, l'archiduc Charles lui ordonne de rentrer dans l'arène. Il prend, cette fois, la direction de Gambion. Une artillerie formidable couvre sa marche. Duhesme, qui a réuni les 14e et 52e derrière le 20e, voit sa droite menacée. Son adversaire étant supérieur en nombre, Verdier ne paraissant pas, la situation du divisionnaire peut devenir critique. Que faire? Évacuer Caldiero, marcher parallèlement aux Allemands avec deux régiments et six pièces; laisser le 20e dans Calderino où, habile et tenace, le major Hugo pourra résister, pendant quatre heures, à toutes les attaques, occuper plusieurs bataillons, tuer ou blesser 300 hommes à l'ennemi.

Au vu des dispositions de Duhesme, le prince de Reuss s'inquiète. Il arrête 10 bataillons, 6 escadrons et 12 pièces d'artillerie entre Caldiero et Gambion, ne voulant plus avancer vers l'ouest sans qu'eussent paru les troupes de Nordmann. Un second ordre du prince Charles prescrit de pousser la droite française sur Vago, et ensuite de la tourner. Quoique ce plan lui paraisse hasardeux, il va en tenter l'exécution.

Duhesme qui, en voyant les hésitations de son adversaire, a remis en ligne cinq bataillons, stimule le zèle des soldats, promet la victoire aux braves et reçoit des renforts importants : des grenadiers de Partouneaux, le 2e régiment de ligne italien, le 25e de chasseurs à cheval, et 6 pièces d'artillerie; troupes amenées par Girardon, sur un ordre formel de Massena.

Goullus, qui a pu garder le village de Gambion, y tient le 1er de ligne. En renforts, on lui donne 200 voltigeurs et quelques cavaliers. Cet officier laisse s'approcher des premières masures, jusqu'à cinquante pas, un régiment autrichien qui essuie soudain une décharge de mitraille. Très éprouvée, cette troupe s'arrête. Une fusillade porte le désordre dans ses rangs. Avant qu'elle ne vît clair autour d'elle, un bataillon français, sorti des abris, pointe 400 baïonnettes sur cette tête de colonne de Reuss; ne pouvant tenir, elle s'enfuit, en poussant d'horribles clameurs, sous les sabres de 35 cavaliers; mais ne pouvant compter leurs adversaires, dans les fumées de la poudre, les Autrichiens croient avoir à leurs trousses plusieurs régiments. Les fuyards dépassent leurs retranchements que nos voltigeurs envahissent. Plus nombreux, ils en seraient devenus les maîtres. Après avoir massacré des artilleurs, encloué des pièces, il durent rentrer dans les fossés ouverts devant Gambion et y rester, jusqu'au soir, à tirailler.

Une fois assuré que Goullus conserverait son poste, Duhesme portait le gros de sa division vers Calderino. En face du village de Rizzi, nos chasseurs repoussaient la cavalerie autrichienne. Une artillerie très mobile

allait foudroyer une colonne d'infanterie qui manœuvrait au sud de Calderino. A 4 heures du soir, sans redouter l'action des troupes qui, le long de la grande route, accablaient Gardanne, le divisionnaire poussait les 14e et 102e sur Caldiero, où dix maisons brûlaient. La droite de Reuss, revenue et abritée là, en fut bientôt délogée. Et la poursuite des Français s'arrêta, le jour finissant, à portée de pistolet de ces formidables retranchements qui couvraient Monte Rocca. Obstinément, voltigeurs et grenadiers gardèrent le terrain conquis, jusqu'à 9 heures du soir.

L'éloignement de Gardanne, le manque de munitions, la position trop avancée, ou plutôt aventurée de sa gauche, portaient Duhesme à faire évacuer Caldiero. Il faisait établir les bivouacs de Calderino au chemin qui reliait San Giacomo à Belfiore. Le divisionnaire ramenait en arrière blessés et prisonniers. Avec un légitime orgueil, il constatait que ses soldats, exténués de fatigue et noirs de poudre, étaient prêts, si l'ordre leur en était donné, à recommencer la lutte.

d. — Gardanne, en qui Massena plaçait toute sa confiance, devait déblayer la chaussée de Vicence, occuper Stra, longer l'agglomération de Caldiero, passer entre le dernier pilier du Nanfari et le mamelon San Mattia afin de rejoindre Verdier vers Villanova. Tâche importante, pour l'exécution de laquelle le divisionnaire ne disposait que de contingents très réduits, après deux combats. De plus, il lui faudrait détacher quelques groupes afin que ses liaisons à droite avec Duhesme et à gauche avec Molitor fussent assurées. Mais ce soldat de la Révolution était habile, prudent et d'une bravoure à toute épreuve. Ses troupes étaient bien décidées à tout entreprendre, aussi à consentir les sacrifices les plus grands, afin de conserver l'estime de leur chef.

La division Gardanne avait bivouaqué, dans la nuit du 29 au 30 octobre, devant Vago, au delà du canal de

Progno, sa droite barrant la grande chaussée. De ce camp, étaient partis vers sept heures du matin, des voltigeurs qui allaient inquiéter l'ennemi posté entre Stra et Caldiero. Tour à tour, Français et Autrichiens gagnèrent et perdirent du terrain. Leurs fusillades tinrent en éveil les corps échelonnés en arrière. Mais le brouillard une fois dissipé, le comte Bellegarde, chargé de diriger une offensive préparée dans la nuit, achemina le gros de son corps vers Vérone. Son avant-garde, nombreuse, ne rencontra d'abord que les chasseurs à cheval qui, ne voulant pas s'aventurer, se mirent en retraite.

Massena, arrivé auprès de Gardanne, voulut aller, à 11 heures, reconnaître d'assez près un échelon formé par des bataillons de l'archiduc Ferdinand et des bataillons de Jellachich; cette infanterie, flanquée des chevau-légers de l'empereur François, marchait au pas ordinaire et menaçait Stra.

La prudence commandait au maréchal de retirer les voltigeurs entassés dans ce village; il les fit porter dans la plaine, non loin de Calderino, où Duhesme arrivait. Ainsi, il découvre Gardanne dont les dispositions de combat sont bonnes, ses deux premières lignes étant abritées dans un pli du terrain, huit bataillons réunis derrière, en masses, l'artillerie tenant le centre et la cavalerie échelonnée sur la droite.

Bellegarde, qui a dû voir quelles mesures vient de prendre son adversaire, arrêta bientôt ses troupes. Il ne veut s'engager vivement qu'au moment où le prince de Reuss arrivera à sa hauteur.

La division Gardanne s'ébranle. Elle parvient à midi devant Contra. Sa 1re brigade déborde à droite de la grande route et se défile entre les mûriers. La 2e, précédée de 150 voltigeurs, traverse le val d'Illasi, arrive à la gauche de Contra, en face du village de Zovo. C'est là qu'elle sera attaquée par cinq bataillons manœuvrant pour tourner la droite de Molitor.

Sous les boulets qui tombent en grêle, le 52e demeure immobile. Les tambours battent; les aigles sont levées

très haut; et l'ennemi s'approchant, la fusillade éclate. Charpentier, chef du 1er bataillon, se maintient dans une prairie, après avoir repoussé trois fois un ennemi nombreux et audacieux. Le 22e d'infanterie légère soutient le 52e. Alors les Autrichiens obliquent et vont se jeter, têtes baissées sur les troupes de Molitor. Le corps de Valory, formé en potence, doit soutenir une lutte terrible qui s'étendra bientôt autour des granges, au creux des torrents et dans les bois qui, au nord, couvrent Contra.

Gardanne, disposant de tout son monde, voit Bellegarde fondre sur lui. Massena et son état-major se placent parmi les combattants. Contra repris, le maréchal descend de cheval à l'entrée du chemin bordé d'ormes. L'épée à la main, il dirige les voltigeurs. Un feu de mousqueterie couche, devant lui, deux rangées d'hommes. N'importe! Le héros de Zurich rassemble des pelotons dispersés, en forme une compagnie et pénètre avec elle dans un carré autrichien. Là, on frappe aveuglément, au milieu des cris de colère. Point de quartier, ni aux blessés ni aux hommes qui veulent se rendre. Un jeune officier de Croates qui tend son épée à un sergent est traversé par six baïonnettes; et 175 hommes vont tomber autour de cette dépouille sanglante. Le bataillon allemand est détruit.

Assuré que l'ennemi ne saura gagner de ce côté un pouce de terrain, le maréchal se rend à la droite, qu'actionne Gardanne. Sur la chaussée, il voit arriver les bataillons de Jellachich. Vite, une batterie barre la route de Vérone; à 60 pas, ces canons couvrent de mitraille le front de la colonne autrichienne qui s'arrête. Les fusils de l'infanterie font d'autres victimes, et une charge du 24e chasseurs, poussée à fond, achève de jeter le désarroi dans un corps qui refuse, même aux prières de ses chefs, de rester en bataille et qui se disperse en poussant des clameurs. Stra est occupé.

Le comte Bellegarde va s'employer à couvrir les fuyards. Il pousse au combat les chevau-légers de François II, les hussards de Kienmayer et de Stipsicz : de

valeureux cavaliers dont les chevaux vont buter sur les baïonnettes des voltigeurs. Bientôt le terrain est couvert d'hommes frappés ou désarçonnés; et pour reprendre une marche audacieuse, si nécessaire pour arriver à Villanova, quelques unités des grenadiers de Partouneaux et des chasseurs d'Espagne viennent grossir la division Gardanne. Imprudence de Massena qui a engagé trop tôt ses réserves.

Des régiments qui, pressés d'agir, ne marchent plus en bon ordre, paraissent vers trois heures à la hauteur de Caldiero et rencontrent tout le corps de Vogelsang. Gardanne donne à ses bataillons le signal de former des groupes; mais la marche si rapide de l'ennemi n'en permet pas l'entière exécution. Notre première colonne plie sous les boulets; elle fait volte-face et se jette sur une deuxième ligne qui, s'exagérant les dangers, bat en retraite. Massena et Espagne, témoins de cette défection, parviennent à rallier 5 bataillons derrière le torrent Barbiera. Sur ce point, une formation en échelons s'accomplit, comme à la manœuvre. Les grenadiers tiennent la tête; l'artillerie, neuf canons et deux obusiers débordent à droite et frappent de biais le corps de Vogelsang qui s'était, en marchant, trop serré. Bellegarde détache un bataillon contre les canons. Le 24e chasseurs, les Guides de Martigue, et des officiers l'entourent, le sabrent, en font un carnage; et n'ayant plus personne devant eux, ils se jettent dans le flanc de la grosse colonne, recommençant là une manœuvre de Kellermann à Marengo. En vain, l'archiduc Maximilien va combattre au premier rang afin d'animer les Autrichiens; en vain, Vogelsang ramasse le fusil d'un blessé et charge pour donner l'exemple du devoir; en vain, les officiers promettent des récompenses aux hommes qui se distingueront. Sous un feu roulant, les bataillons bientôt décimés lâchent pied. Il faut, pour empêcher leur destruction, employer le régiment Esterhazy; troupe qui peut se former en potence, entre la grande route et Caldiero. Quand le 20e, sorti de Calderino, la prendra à dos, Gar-

danne presse son front, la fait écharper par du canon. Ce qui reste debout d'Esterhazy et des grenadiers de Lippa, dont le chef est blessé, s'éloigne de Caldiero au moment où Duhesme va y rentrer.

Témoin de la déroute de Vogelsang, l'archiduc Charles, qui avait déjà tiré du camp de San Gregorio les sept bataillons du comte Argenteau veut éloigner Gardanne de San Mattia. A 5 heures, il met en marche ces contingents et la dernière réserve des grenadiers hongrois. De telles forces, troupes fraîches, vont refouler la brigade Lanchantin, les voltigeurs, les grenadiers et les chasseurs. Une artillerie nombreuse appuie l'effort de cette troupe entraînée par l'archiduc Maximilien et par le prince de Hohenlohe-Bartenstein.

Le soleil se couche. Massena est informé que Molitor a échoué devant Colognola. Et Duhesme ne peut plus avancer. On est sans nouvelles de Verdier. Les Autrichiens, si animés, peuvent tourner la gauche de Gardanne. Sacrifier encore des hommes serait inutile. Le maréchal ordonne de se retirer sur Contra, mais au pas ordinaire. Notre arrière-garde arrête, près de Stra, une charge de cavalerie; et elle demeure là, ses flancs étant bien couverts par des chasseurs et des voltigeurs.

e. — Molitor, qui dirigeait 5 700 combattants, devait attaquer la droite de Bellegarde. Massena lui accordait, au dernier moment, le soutien du 29e dragons, troupe assez faible, qui irait explorer la longue vallée d'Illasi. Le 29 octobre, son camp, établi à la gauche de Gardanne, se trouvait en face des villages Groppa et Ca dell' Ara. Vers Cassetta, un escadron de cavalerie couvrait bien son flanc gauche. Des postes de voltigeurs assuraient la sécurité et le repos du gros. Aucun incident ne donna d'alertes pendant la nuit; et le brouillard, obscurcissant la matinée du 30, fit garder assez tard les bivouacs.

Ce fut à 9 heures que le divisionnaire reçut l'ordre

d'attaquer de front les hauteurs de Colognola. Il devait, ou passer sur le corps de l'ennemi et tourner le mamelon San Mattia, ou attirer dans l'Alpe une partie des réserves campées près de Villanova. On pouvait espérer, alors, que les Français exécuteraient sans coup férir une ascension pénible et briseraient en peu de temps les résistances du corps de Simbschen.

Son offensive préparée, le divisionnaire envoyait du monde à Ca dell' Ara. Les voltigeurs n'essuyèrent là que dix coups de fusil. Un parti débusqué voulut arrêter, devant le torrent Barbiera, des tirailleurs qui le suivaient; deux compagnies françaises survenues, une charge à la baïonnette entama l'ennemi qui dut fuir en abandonnant cinq morts et quatorze blessés.

A 11 heures, le gros de la division arrivait devant Ca dell' Ara. Les soldats voyaient, le brouillard tombé, les deux piliers qui forment, dans la vallée, deux énormes saillants, et la demi-circonférence — une cuvette — bornée par Colognola-Bassa; et au delà, garnissant une crête, Colognola-Alta aux vingt-cinq maisons échelonnées entre le château du comte de Peverela (1) et l'église pouvant servir de fortin. La hauteur du versant est de 130 mètres environ, en pente roide. Le mur du parc formé de pierres cimentées, haut de six pieds, et crénelé, renforçait la défense et descendait sur la droite, jusqu'au val. Trois ouvrages, deux longues redoutes et un refuge à tenailles, fortifiaient les positions de Simbschen. En outre, des trous de loup et des fossés abritaient ses tirailleurs placés à l'avancé.

A midi, Molitor ordonne au général de brigade Launay, conduisant les 5e et 23e de ligne, 100 dragons et quatre canons, de se porter vers Nichesola. De ce lieu, il manœuvrerait afin de tourner la droite de la dernière redoute autrichienne qui avait quatre pièces et dix obusiers; si Launay s'emparait de l'artillerie, elle serait tournée contre l'ennemi. Les voltigeurs et trois batail-

(1) Aujourd'hui propriété du marquis Spinola.

lons du 60e iront droit à Colognola-Bassa, y prendront dix minutes de repos, et marcheront en se défilant sur Colognola-Alta. Le 4e bataillon du 60e, le 79e et les dragons obéissant au général Valory, établiront le contact avec Gardanne et seront toujours prêts, soit à renforcer le centre, soit à gravir les pentes qui portent le château.

Le feld-maréchal-lieutenant Simbschen, bien décidé à exécuter les ordres de l'archiduc Charles, prenait l'offensive avant midi. Sa droite tournant la redoute n° 10, descendait dans le val d'Illasi, y joignait les hussards de Kienmayer, afin d'enlever Ca dell' Ara. Molitor, renseigné par un dragon, dirigeait vers cette troupe de l'artillerie et trois bataillons du 60e. La rude action que livrait cette colonne, forçait bientôt l'infanterie autrichienne à regagner l'abri des retranchements pendant que les hussards se dérobaient.

Dans la poursuite, Molitor avait pu dépasser Colognola-Bassa. Rappelées, les troupes de Launay exécutèrent une conversion à droite et s'engagèrent dans les vignes qui garnissaient le revers occidental du Nanfari. Les hommes du 5e avançaient par bonds, la direction de l'est leur étant donnée, car autour d'eux, les boulets tombaient et ricochaient. Bientôt, deux bataillons des régiments Schroder et Spleny descendaient de Colognola-Alta, allaient charger le 60e à la baïonnette. Surpris, le 60e reculait; mais Launay faisait fusiller l'agresseur qui, mis en péril, remontait le coteau. Il était suivi du 5e dont les compagnies s'étendaient entre les deux coteaux. Derrière lui, des voltigeurs pouvaient éventrer le mur du parc, monter, en se défilant sous le couvert des arbres, jusqu'au château et engager, avec des défenseurs, une vive fusillade.

Simbschen venait de recevoir, en renfort, un bataillon de grenadiers. Ce général tenait la clef des positions autrichiennes (1). Les grands moyens de défense dont

(1) « Si la combinaison de Massena avait réussi à Colognola, alors, la clef de notre position serait tombée dans les mains de l'ennemi. Nos

il disposait lui donnaient une confiance qu'il avait su communiquer à ses soldats; et son artillerie foudroyait le 5e de ligne arrivé à mi-côte, et le 23e qui prolongeait la gauche de ce régiment.

Difficile était devenue la situation de Molitor qui voulait, quand même, exécuter les ordres de Massena. Sa droite, qui aurait dû soutenir le centre, luttait vers Contra. Une colonne du corps de Bellegarde et deux régiments descendus de San Zovo visaient à la repousser. Formant trois groupes, elle arrêtait l'agresseur, du feu de deux canons et de sa mousqueterie; et son soutien de dragons, secondant un groupe de grenadiers, entourait un bataillon ennemi et le forçait de mettre bas les armes. Après cette action, le 79e poussait les Autrichiens vers la route de Vicence et Charpentier lui faisait former un carré qui barrait l'entrée du val d'Illasi.

Molitor veut occuper Colognola. Ses soldats peuvent accomplir des prodiges. Le héros de Nœfels descend de cheval au bord d'un petit ruisseau qui coule le long du parc; eau limpide qui sert aux blessés, déjà nombreux, à étancher cette soif que donne la fièvre. Suivi de deux officiers, le divisionnaire oriente l'audacieux 5e sur les maisons du village.

On met, dans les chemins creux, entre les murs de pierre abritant le vignoble, plus de cinquante minutes à traverser une bande de terrain, tant le feu des ennemis est violent. Puis ce fut la ruée des lions. Une compagnie aborde le parapet de la grande redoute, parvient à escalader le mur; là une décharge de mitraille balaie l'assaillant. Ce qui n'est pas tué ou mutilé se relève; c'est pour retourner à l'assaut. Quelques soldats s'accrochent aux aspérités des murailles; d'autres se font la courte échelle. Ils agissent en hurlant l'injure à l'adresse des Allemands; ils atteignent des embrasures; ils pointent leurs baïonnettes sur tout défenseur mal abrité.

canons auraient été perdus et la défaite des troupes autrichiennes aurait été inévitable. » Rapport de l'archiduc. (Arch. Guerre. Vienne, Pièces 10-228.)

Les victimes des deux partis tombent dans les fossés; encore, des blessés s'étreignent et se mutilent. Nos 5e et 60e régiments, qui tiennent tout le front des positions autrichiennes, du château à la redoute centrale, s'obstinent, pendant deux heures, à vouloir franchir des obstacles vraiment formidables. Les drapeaux sont portés en avant et risqués. Des trois aigles du 5e, toutes plantées sur le parapet, l'une reçoit un boulet qui la brise. L'ennemi veut s'emparer des autres. On se bat autour, même à coups de crosses. Dans plusieurs sorties, toutes repoussées, les Autrichiens ne peuvent emporter un trophée. Et ses troupes fatiguées, Simbschen craint que l'ennemi renforcé ne s'obstine, dans la nuit, à vouloir le déposter et il envoie demander, d'urgence, des secours au prince Charles.

Avant le coucher du soleil, un brouillard opaque s'étendait sur le massif du Nanfari. Nos soldats, que tant d'assauts avaient mis hors d'haleine et dont les fusils trop encrassés ne pouvaient plus recevoir la balle, s'abritaient au pied des murailles. Molitor, informé que le 23e, formant sa gauche, n'avait pu enlever la redoute que gardait le régiment de Hohenlohe-Bartenstein, prenait le parti de se retirer. Seul moyen qu'il eût d'éviter un enveloppement si Gardanne avait été battu devant Stra. Les 5e et 60e, se défilant, redescendaient la colline sous le feu, assez mal dirigé, de l'artillerie allemande. Mais au moment de prendre position derrière Colognola-Bassa, nos dragons, mis en arrière-garde, étaient chargés par les hussards de Kienmayer, qui obéissaient au colonel Kereks. Une partie du 23e se sauvait, quoi que pût faire le colonel Avice, vers Vago, abandonnant quarante-deux hommes. Le brave 5e faisait demi-tour pour arrêter la course des hussards, et il continuait sa marche, sans peine, jusqu'au delà de Ca dell' Ara. Campée près des lieux où elle s'était trouvée la veille, la division laissait en arrière plus de cinq cents hommes, tués, blessés ou pris.

Molitor, ignorant que le général Espagne bouchait la

trouée ouverte entre son corps et celui de Gardanne, et laissé sans nouvelles du général Valory, allait écrire à Massena; il devait, par devoir, l'informer de son échec et lui dire ses inquiétudes (1).

f. — Les divisions Partouneaux et Espagne n'avaient fait que renforcer les autres corps. Partout, les chasseurs à cheval se montrèrent braves; de jeunes cavaliers restèrent quinze heures en selle. Bien montée, sachant bien s'abriter contre le canon, cette troupe n'éprouva que des pertes insignifiantes quand la cavalerie allemande était, au contraire, très éprouvée.

Massena était resté sur le champ de bataille pendant toute la journée. Conduisant l'infanterie ou dirigeant l'artillerie, autour de lui, la mort fauchait. Dans les mêlées, il gardait cette impassibilité qui le faisait ressembler à Bonaparte. Il arrivait à ses aides de camp de ne plus l'apercevoir. Ils le cherchaient et le reconnaissaient à son manteau bleu et à son cheval noir. Une fois, Sibuet, porté à se placer devant le maréchal pour couvrir sa personne, fut brutalement écarté. Vers trois heures, le maréchal dîna dans Contra, en quelques minutes. Ensuite, on le vit arrêté à Caldiero, quand pleuvaient les boulets autrichiens de 24. Une muraille s'écroula et blessa son cheval. Le soir, il descendit, avec

(1) *Molitor à Massena.* — Ca di Ara, 9 frimaire, à 2 heures du matin. Je suis parvenu hier jusqu'aux premiers retranchements de Colognola et à l'instant de les emporter; mais indépendamment que je n'ai pas été suivi par le général Valory et le 79e régiment, les flancs et la queue de ma colonne d'attaque ont été enveloppés d'infanterie et de cavalerie ennemie. Je suis en peine du général Valory et du 79e; je n'ai pu encore me procurer de leurs nouvelles, je présume qu'ils auront pris part à l'attaque du général Gardanne. Les troupes de ma division ont eu un premier élan, comme on pouvait le désirer; elles ont pris sans le moindre désordre position devant les hauteurs de Colognola. La brigade du général Launay qui a donné à ma gauche a souffert. Les deux bataillons du 60e que j'ai conduits sur le front de l'attaque ont perdu le moins de monde. A en croire les déserteurs qui arrivent à l'instant, l'archiduc aurait renforcé de troupes sa position de Caldiero. (R. 40. P. 198.)

les voltigeurs, dans les fossés creusés non loin de San Mattia. Là, il eut son chapeau éclaboussé de sang et il reçut une forte contusion au bras gauche; ce qui ne l'empêcha point de ramener, avec Gardanne, les troupes au bivouac.

Les feux, souvent mal dirigés, de l'artillerie autrichienne; cette hâte que mettaient les fantassins à décharger leurs fusils; l'habileté et le sang-froid des Français : voilà les causes de notre perte inférieure à celle qu'éprouvait l'archiduc portant, dans un rapport à François II, 5 612 hommes mis hors de combat (1). Mais le prince croyait tenir 1 710 Français valides; réellement, il gardait 420 morts, 715 blessés, et 525 prisonniers.

En compulsant les différents états fournis à l'état-major, on voit que l'effectif de l'armée d'Italie diminua, dans la journée du 30 octobre, de 162 officiers et de 3 042 hommes. Duhesme avoua 900 hommes; Gardanne en perdit 950 et Molitor 875. Espagne indiqua 2 hommes tués et 21 blessés, 14 chevaux tués et 15 blessés. Lacombe, Partouneaux, Verdier, Séras, Pully et Chasseloup, perdirent les autres.

Massena avait engagé, devant Caldiero, 23 600 hommes contre 49 200 Autrichiens (2), 32 canons contre 128. Et cette grande action ne fut, chaque parti ayant réoccupé le soir des positions tenues le 29, qu'une bataille indécise. Mais après l'avoir livrée, les Allemands n'entretenaient plus cette belle confiance qui les animait la veille. Et l'archiduc, inquiet, préparait la retraite d'une armée que l'empereur François II devait appeler, le 1er novembre, au secours de Vienne.

(1) État-major, infanterie et cavalerie : 7 officiers tués et 490 sous-officiers, caporaux et soldats; 72 officiers blessés et 2 116 hommes de troupe; 36 officiers prisonniers et 1 545 soldats; 4 officiers disparus et 1 306 soldats. En plus, pour l'artillerie : 6 soldats tués, 21 blessés, 9 pris. Total 5 612. En outre 217 chevaux avaient été tués ou blessés. (Arch. Guerre. Vienne.)

(2) D'après le travail de Spanoghe.

CHAPITRE VII

MANŒUVRES ET POURSUITES

La nuit du 30 au 31 octobre. — Emplacements des divisions françaises. — L'archiduc Charles fait demander une trêve. — Verdier livre, au bord de l'Adige, un nouveau combat. — Massena prépare une poursuite des Autrichiens. — Capture du corps de Hillinger. — Rude action livrée devant Vicence. — Occupation de cette ville. — Frimont est chassé de San Pietro.

Il faut dire que les deux partis se trouvaient, le soir du 30 octobre, non seulement exténués, mais comme perdus dans les ténèbres très denses. De Gambion à Colognola-Alta, morts et blessés, très nombreux, étaient dispersés sur le terrain humide. Partout, l'habitant apeuré avait abandonné des maisons que le canon et le feu avaient ravagées. Tout soldat blessé qui reprenait ses sens, après un long évanouissement, se traînait vers les hautes flammes éclairant un bivouac. Souvent, l'Autrichien donnait dans un campement français, car cinq combats ayant acquis, aux bataillons de Massena, des positions situées à droite et à gauche de Caldiero, quelques pelotons, obstinés à garder la place conquise, n'avaient point écouté les rappels du tambour qui battait en arrière. Plusieurs se couvraient avec des vedettes, qui entendaient la prière de l'Allemand : *Erbarmen!* et qui s'empressaient de donner des secours : pansement qui soulage, pain ou eau-de-vie qui réconforte. Il est vrai que la même hospitalité s'exerçait chez l'ennemi, au bénéfice de nos soldats égarés.

On faisait feu de tous objets : portes et fenêtres arrachées, meubles et menuiseries, voitures et branches de

mûriers. Néanmoins, l'humidité du brouillard glaçait ces troupiers que la lutte avait tant échauffés. Plusieurs allaient arracher aux morts leurs capotes pour s'abriter. A la Rotta, une ferme brûlait, entre les bataillons de la division Gardanne. Des cris s'élevaient près de Rizzi : ceux des maraudeurs surpris à dépouiller les blessés, vils coquins qu'on tuait sur place.

Après 10 heures, des officiers allaient chercher plusieurs pelotons qui se trouvaient aventurés. Ces groupes se tassaient derrière Calderino : fantassins, cavaliers, artilleurs qui, fatigués et affamés, recevaient du biscuit et des cartouches apportés de Vérone. Aussi, il fallait réapprovisionner les voltigeurs poussant des vedettes jusqu'au pied du Nanfari. On détachait des sapeurs à la recherche des blessés, que le service des ambulances devait transporter, le jour venu, aux hôpitaux.

Duhesme, Espagne et Molitor envoyaient des rapports ou des notes à Vago, lieu où séjournait le quartier général. Massena et Charpentier ne s'accordaient que deux heures de repos. Ensuite, ils devaient examiner en quelle situation se trouvait l'armée d'Italie.

Quand parut le jour, la ligne des avant-postes français dessinait un angle très saillant à l'est. Le sommet était devant Calderino. Les deux points extrêmes touchaient Ca dell'Ara et l'embouchure du Mezzame dans le Fibbio. Mais il faut faire remarquer ici que la division Verdier, qui allait incesssamment manœuvrer pour rejoindre Duhesme et celle de Séras restée en observation devant Parona, ne faisaient pas partie du corps de bataille proprement dit. De plus, on avait ramené la réserve (divisions Partouneaux et Mermet) à droite de San Martino. C'était la muraille de granit, que l'ennemi, si brave se pût-il montrer, ne pourrait entamer. Il y avait là les grenadiers réunis, des dragons et des cuirassiers, de l'artillerie. Par eux, Vérone et nos derrières étaient parfaitement couverts.

L'archiduc, qui ne pouvait, ses pertes étant considérables, s'aventurer vers l'ouest, envoyait demander à

Massena une trêve de cinq heures; temps qui serait utilement employé à relever d'abord les blessés restés engourdis par le froid, et à enterrer les morts, plus d'un mille. Massena n'accordait la suspension d'armes que pour le front de Caldiero. De huit heures à midi, dans les champs où, la veille, la lutte avait été si vive, Français et Autrichiens surent remplir leurs devoirs d'humanité. Un moment mêlés, les officiers des deux nations échangèrent quelques politesses. Mais quand les cloches de Caldiero sonnèrent *mezzo giorno*, deux coups de canon annoncèrent que l'armistice était terminé; et les armes reprises, dans chaque camp, les combattants restèrent en présence sans que, de Gambion à Ca dell'Ara aucun officier ne voulût prendre l'initiative d'attaquer son adversaire.

Pourtant, les bruits d'un combat venaient de l'ouest; et ils se rapprochaient peu à peu de Gambion. C'est que l'obstiné Massena faisait manœuvrer encore son aile droite; il ne visait qu'à pousser ce corps vers Villanova; sûr moyen de hâter la retraite de l'archiduc.

Verdier avait reçu, à 10 heures du matin, l'ordre de passer l'Adige devant Zevio (1), pendant que les 4e et 19e régiments de chasseurs effectueraient des reconnaissances en aval, pendant que le canon de Legnago inquiéterait les Autrichiens, pendant que des grenadiers marcheraient de Vago vers Corla.

Déjà, Digonet avait ramassé plusieurs bacs; sa troupe portée sur la rive gauche, le brigadier échelonnait cinq bataillons des bords du fleuve à La Fossetta, tassait quelques groupes entre les rizières. A son grand étonnement, l'ennemi ne faisait circuler dans cette région que des patrouilles. Derrière lui, avec l'aide des dragons à pied, une compagnie de sapeurs jetait un pont enfin expédié par Chasseloup. A dix heures et demie, la brigade Brun passait; elle pouvait suivre des troupes qui, leur artillerie arrivée, allaient, en longeant les digues,

(1) Ordre porté par le capitaine Rapatel.

pointer sur la droite du corps de Duhesme et atteindre, si cela était possible, Sabionara, puis Presoldin.

Mais un ordre envoyé par Charpentier modifiait le premier plan. « Vous déboucherez à Gambion? » Alors, ne devrait-on pas manœuvrer sous le feu des redoutes autrichiennes et prêter le flanc au corps de Nordmann? Verdier ne s'arrêtait pas à considérer tels inconvénients; il obéissait, machinalement.

Nordmann, que ses éclaireurs venaient d'avertir, laissait à la garde des retranchements de Chiavica del Cristo un petit détachement, et, le prince de Reuss devant lui fournir des renforts, le général autrichien portait le gros de son corps sur la chaussée de Bendinara.

Jeté en pointe vers le sud-est, visant à occuper Bova, l'aide de camp Maisonneuve conduit trois compagnies de voltigeurs à 500 mètres de ce hameau. Digonet, tenant sa gauche vise à couper le chemin qui reliait Porcile à San Martino; mais il se trouvait, en sortant du couvert d'un bois d'ormes, devant les troupes qu'actionnait Nordmann.

Vivement attaqués et très brutalement poussés, les Autrichiens doivent rétrograder jusqu'à Chiavica. Au lieu d'observer les retranchements, la troupe française veut y pénétrer; elle en aborde et le front et le flanc droit. Si l'attaque est vive, la résistance est opiniâtre, tant, que Nordmann peut limiter la course de l'agresseur. Il est blessé; plusieurs canonniers sont égorgés sur leurs pièces; les tranchées se remplissent d'hommes tués. N'importe, le général allemand fait rendre coup pour coup; il laisse à Colloredo le temps d'amener des bataillons frais. Abordée par des forces supérieures, la brigade Digonet doit rétrograder. Elle oblique à gauche et veut aller s'abriter dans Bova. Mais une colonne de grenadiers allemands l'y a devancée. La situation des Français devient tout à coup très critique.

Assez vite, le général Verdier renforce sa droite, Digonet, qui a dû abandonner le chemin de Panterona à Bova, s'abrite dans un bois; puis deux bataillons vont

s'étendre vers Sabionara. Il est 4 heures quand arrive de San Croce un corps de grenadiers. Le lieutenant Theronder, aide de camp de Solignac, le conduit. Des troupes qui ont repris haleine, qui veulent venger une défaite, peuvent retourner à Chiavica. Elles l'eussent fait, sans l'ordre formel qu'envoyait Massena, de ne plus s'aventurer.

Mais les Autrichiens voulaient jeter dans l'Adige ou prendre une division chargée de couvrir le pont de Zevio. Conduits par le colonel Brusch, trois bataillons du régiment Wukassowitch s'avancent des deux côtés de la chaussée de San Martino. Digonet qui observe leur marche, place deux pièces au milieu de cette chaussée, derrière un abatis (1). Leur décharge porte, dans une tête de colonne arrivée à 40 pas, la mort et le désordre. A un éparpillement de mitraille, la mousqueterie succède. Accablé, le premier échelon des Allemands plie; il se débande; et le deuxième, recevant des boulets, rétrograde aussi, va chercher l'abri d'un bois.

Brusch reçoit du prince de Reuss, accouru de Battaglia, l'ordre formel de déborder la gauche des Français. Le colonel rallie ses bataillons, se dirige vers Sabionara, est renforcé des Croates chargés de combattre en tirailleurs et de deux bataillons de l'archiduc François. Ce qui fait plus de 4 000 hommes portés en bon ordre contre de faibles contingents.

La brigade Brun s'étend très vite vers le nord-est, voulant joindre Duhesme qui persiste à rester immobile. Poussée par un gros parti, dans la direction de Tre Re, elle doit abandonner le corps de Digonet qui, bientôt, reçoit des feux qui atteignent son front et une partie de son flanc gauche.

Verdier voit fléchir ses lignes. Il craint que, une fois prises de panique, ses troupes ne se précipitent vers le pont. Réunissant des officiers montés et des chasseurs,

(1) Ces pièces furent placées par le lieutenant Clément, du 16e dragons, attaché à l'état-major. (Manuscrit Pelet.)

cet escadron d'élite charge un demi-bataillon, l'arrête et puis l'entame. Son cheval blessé et tombé, le divisionnaire est contusionné. Trois cavaliers l'arrachent aux mains des Croates dont Strolz et Pelet font une hécatombe. La monture de Digonet abattue, cet officier se trouve un moment en péril. Pelet, quoique blessé, continue à sabrer. Massena arrive et se jette, avec les Guides d'escorte, dans la mêlée; il reçoit deux balles dans ses habits et il perd son chapeau.

Une telle action, presque folle, porte l'infanterie à foncer partout, baïonnettes basses, sur les Autrichiens qui, n'écoutant plus ni les ordres ni les menaces de leurs officiers reculent au delà de Casa Bova. Nordmann et Brusch, alarmés, font jouer leur artillerie, pour arrêter la colonne française.

Le feu cesse avant la nuit. La division Verdier échelonne ses postes de surveillance entre l'Adige et le Fibbio; deux bataillons et de l'artillerie couvrent son pont. Les autres troupes vont se masser au bord d'un torrent, assez loin derrière Duhesme. Cette action du 31 octobre, inutile, nous coûtait 315 hommes tués blessés ou pris; et le seul gain fut de 175 prisonniers (1).

Massena, rentré le soir à Vago, entendait l'espion Vicotini annoncer que l'archiduc Charles faisait évacuer ses blessés et ses approvisionnements sur Trévise. N'était-ce pas la plus sûre indication qu'on put avoir d'une prochaine retraite? La raison commandait de différer toute attaque des tranchées de Caldiero; d'attendre que l'ennemi en sortît; de préparer enfin la poursuite des corps rappelés en Autriche.

Ce qui doit expliquer les mouvements des divisions Molitor, Gardanne, Duhesme, se portant dans le creux même du vallon d'Illasi, tranchée largement ouverte de San Pietro au Fibbio. Quelques travaux et l'échelonnement de six batteries rendirent cette ligne très forte. Des voltigeurs et des chasseurs couvrirent les approches

(1) Les Autrichiens n'ont pas indiqué leurs pertes.

de ce qu'on appelait « la position de Vago (1) ». L'éperon de San Giacomo fut occupé par un bataillon de ligne. Seuls, Partouneaux et Mermet ne bougèrent pas. Verdier dut repasser l'Adige, suivi des 4e et 6e cuirassiers qui allaient chercher les Autrichiens signalés en expédition vers Arcole. Notre droite ainsi éloignée, le 22e d'infanterie légère, les 7e et 8e cuirassiers allaient se placer devant Véronette. Séras continue d'observer Rosenberg et Hiller. Massena va établir son quartier général à Ca Muselli, près de San Giacomo.

Mouvements exécutés, positions prises, surveillances assurées dans la nuit du 30 octobre au 1er novembre. Les camps une fois garnis et approvisionnés, l'armée d'Italie écoutait le glas qui sonnait dans tous les clochers; et elle

(1) Position de Vago. — En avant de Vago, un mille en arrière de Caldiero se trouve un chemin couvert qui d'Illasi se prolonge vers la droite de Vago. Encaissé entre deux murailles de 8 pieds de hauteur, recouvertes au dehors par un talus très épais en terre, il sert à l'écoulement des eaux dans les temps de pluie et à la fonte des neiges.

Pour en faire une ligne militaire, il suffisait de pratiquer au talus une banquette pour les troupes, de faire quelques ouvertures aux digues pour secourir les postes avancés et leur donner retraite au besoin. Quelques troupes à cheval placées vers la gauche, soutenues par de l'infanterie, qui se seraient tenues à mi-côte des hauteurs qui dominent cette partie auraient mis notre gauche en sûreté; la droite aurait été gardée par une division qui se liant avec les troupes en arrière du couvert, se serait prolongée jusqu'à l'Adige.

M. le maréchal, qui avait le projet de faire un léger déplacement en arrière pour attirer le prince Charles hors de ses retranchements et lui ravir ainsi les avantages de sa position, ordonna le 31 octobre que la nuit suivante, les divisions de l'armée viendraient occuper ces lignes. Le 1er novembre, à 5 heures du matin, elles y étaient établies. Leur mouvement rétrograde n'a pas été aperçu de l'ennemi par la précaution qu'elles avaient eu de laisser les avant-postes jusqu'au jour et de faire entretenir les feux sur la ligne qu'elles venaient d'abandonner.

La division Molitor, éclairée par la cavalerie sur sa gauche, se liait avec la division Gardanne qui était à cheval sur la grande route. La division Duhesme était appuyée par sa droite à la division Verdier; celle-ci s'étendait vers l'Adige. Le général Espagne avait des grand'gardes en avant de l'infanterie; elles étaient en rapport avec les voltigeurs postés en avant de la ligne; ce général commandait les avant-postes des troupes à cheval; le reste de sa division bivouacquait en arrière de la division Gardanne. Le général Mermet avec sa division et la réserve de grenadiers commandée par le général Partouneaux étaient à Saint-Martin. (Manuscrit d'un aide de camp.)

s'occupait à fourbir ses armes quand la demi-obscurité d'un jour chargé de brouillard limitait la vue pourtant attentive des sentinelles.

Un fort vent d'est ne dispersa la masse du brouillard que le 2 novembre, vers neuf heures du matin. Portées à s'enquérir, des patrouilles arrivèrent devant les retranchements de San Mattia; quelques hommes les gardaient. Bientôt informé, Massena dirigeait vers Villanova toute la cavalerie du général Espagne; et cette troupe, ses pièces mises en batterie à gauche de Caldiero, put inquiéter une retraite que l'ennemi opérait assez lentement.

Une diversion, la plus audacieuse, tentée par l'ennemi, forçait Massena à engager une action devant Vérone. C'est que la brigade Hillinger, descendue des monts Lessini, s'était portée le long des rampes du Donega, en vue de Véronette. Elle occupait un terrain mamelonné, de Ca Muselli à San Felice. Manœuvre commandée par l'archiduc ou plan de Rosenberg? On ne sait.

Le 2 novembre, à 8 heures du matin, Hillinger voyait arriver l'aide de camp Sibuet qui lui annonçait « qu'isolé et coupé de l'armée autrichienne, il doit mettre bas les armes ». Le brigadier déclare que les moyens de vaincre sont entre ses mains. On ne va pas lui laisser le temps de faire sienne la position de San Leonardo. Verdier quitte son lit, fait battre le rappel dans Vérone, conduit 300 hommes au Vieux Château, prépare l'artillerie, pendant que des sapeurs barrent les trois ponts de la ville. Le 22e sort de Véronette, longe le val Pantena, attaque les Allemands; mais trop faible, numériquement, ce régiment doit se contenter d'occuper San Felice; et il voit déboucher de la vallée quatre bataillons des grenadiers de Partouneaux, les cuirassiers de Frégéville, les dragons de Mermet. Ces groupes manœuvrent afin d'envelopper Hillinger qui, bientôt entouré, se trouve dans une position critique. Charpentier fait cesser le feu et sommer les Autrichiens de se rendre. Cette prise nous donnait un colonel, un major, 70 offi-

ciers et 5 000 soldats; quelques centaines avaient pu s'échapper. Les prisonniers internés à Véronette, nos grenadiers et nos cavaliers marchaient vers Vicence.

L'archiduc avait appris de Bubna, l'envoyé de François II arrivé à San Bonifacio, quelles défections venaient de réduire, en Bavière, le gros de l'armée d'Allemagne. Si se porter au secours de Vienne, vers qui les soldats de Napoléon se dirigeaient, devenait une opération fort hasardeuse, on pourrait du moins couvrir la Hongrie où des volontaires s'armaient pour défendre leur pays. Oui, le Conseil aulique avait décidé que l'armée d'Italie irait s'établir au Prewald; position regardée comme inexpugnable, devant laquelle échoueraient, croyait-on, toutes les attaques entreprises par les corps français qui suivraient la route de Bude.

Cette adversité qui accablait les armées autrichiennes chagrinait sans doute mais ne décourageait point un prince qui, forcé d'abandonner à Massena le champ de bataille de Caldiero, allait chevaucher, le 1er novembre, de San Stefano à Olmo. Arrêté là, il marquait, sur la grande carte des États vénitiens, les étapes d'une retraite qui se ferait, toutes précautions prises afin d'éviter désordres et paniques, parallèlement à celle qu'allait exécuter l'archiduc Jean forcé, lui aussi, d'évacuer le Tyrol. Et, en exécution d'instructions très précises, le même jour, à 4 heures du soir, trois corps évacuaient les lignes Colognola-Belfiore, laissant toutefois, à la garde des villages et des retranchements une troupe qui, obéissant à Frimont devait, le soir, allumer trois cents feux, multiplier les bruits, laisser croire aux Français que tous les régiments autrichiens gardaient leurs positions.

Le 2 novembre, à 11 heures et demie du matin, Massena dépassait Contra. Pressé d'atteindre l'ennemi, ses ordres allaient actionner les divisions Espagne, Molitor, Gardanne et Duhesme. A midi, les chasseurs dirigeaient leurs chevaux vers San Mattia, pendant que les voltigeurs, jetés à droite, envahissaient trois retranchements situés entre Gambion et Monte Rocca, coupures où des

cadavres étaient entassés. Alors les éclaireurs de Gardanne atteignaient la base du mont Nanfari, arrêtaient devant Cobetta 140 hommes sortis du refuge de Ca dell'Ara et marchaient sur Colognola que Simbschen venait d'évacuer.

Devant Monte Rocca, notre cavalerie trouvait un corps d'infanterie bien décidé à l'arrêter. Une batterie de 8 pièces est établie pour mitrailler l'arrière-garde allemande. Du canon riposte. Néanmoins, Espagne charge à la tête d'un escadron du 3e chasseurs. Au départ, un projectile brise une jambe au lieutenant Massena, vaillant aide de camp du maréchal (1), projectile qui avait coupé l'habit du chef de la cavalerie menant l'offensive. On forçait Vogelsang à se retirer sur Villanova.

En ce lieu, deux bataillons du régiment Lindenau renforcent une arrière-garde qui veut garder la position. Mais Espagne fait jouer de nouveau son artillerie; il occupe son adversaire pendant que Lambert, ayant gagné du champ à gauche, conduit le gros du 3e chasseurs dans le lit même du torrent d'Aldego, en déloge un corps d'infanterie qui doit abandonner des prisonniers. La débandade de cet échelon pouvait mettre en grand danger le général Frimont placé à Monteforte afin de couvrir la marche du prince de Reuss qui rétrogradait sur Tavernelle.

Les Français doivent, la nuit venue, s'arrêter et bivouaquer en face de Montebello-Veronese, quand leurs adversaires vont border le Guà, à 1 300 mètres de nos premiers postes.

(1) Augustin Massena, fils de Jérôme Marcel Massena, était né à Marseille le 24 juin 1784. Sous-lieutenant au 12e dragons, le 3 messidor an VIII, quand son père commandait la place d'Antibes, il avait été enfant de troupe du régiment Royal italien, ensuite du régiment Monsieur. Aide de camp de son cousin pendant les opérations du siège de Gênes, il faisait en 1801 un stage à l'Ecole d'instruction des troupes à cheval de Versailles. Le 1er brumaire an XI, l'officier rejoignait son régiment placé en garnison à Lodi. Employé, comme lieutenant, au camp de Compiègne, en 1804, il suivait le maréchal en Italie. Sa blessure nécessitant son transport à Vérone, il y mourut au bout de vingt jours. (Dossier administratif.)

Dans la nuit du 2 au 3 novembre, Massena ordonnait à son armée un mouvement général. Seule, la division Verdier marcherait sur Venise et ferait le siège de cette place. Séras ramasserait les Autrichiens cachés dans la montagne, tiendrait en respect les habitants hostiles à notre domination et formerait une imposante arrière-garde qui camperait près de Montebello.

Espagne et Molitor, dirigés vers Trévise, par Monteforte, traversent Montebello, passent le Guà à gué, se heurtent devant Olmo aux troupes de Vogelsang (1). Le 14e chasseurs, que conduit le major Sachs, charge l'ennemi et va lui faire, à travers l'Alpe, 600 prisonniers.

Massena, qui avait déjeuné au château Palfi, accompagnait la division Gardanne qui arrivait, à 4 heures et demie, en vue d'une ville que les Autrichiens voulaient garder, au moins pendant quelques heures.

« Vicence, écrivait Pelet, est entourée d'une muraille assez élevée, couverte et renforcée par les maisons qui y sont appuyées. Le Bacchiglione, grossi par la saison et inondant ses rives, empêchait de tourner la ville. Pour gagner du temps, l'ennemi avait rompu le pont à une certaine distance, barricadé les portes avec du fumier et garni de fusiliers le haut du mur. Il était même parvenu à y placer quelques petites pièces. M. le maréchal le fit sommer tandis que les tirailleurs (ceux de Molitor arrivés sur la gauche) engageaient la fusillade. Après quelques pourparlers, le général ennemi demandant plus de temps que S. E. ne voulait en donner, la division Molitor eut

(1) En traversant les villages, on voyait entassés au milieu des rues et des maisons les morts et les blessés autrichiens : tristes et irrécusables preuves des grandes pertes de l'ennemi. Nos morts s'y trouvaient en petit nombre, et quoique en partie dépouillés par l'avidité du soldat, on distinguait bien ces corps musculeux et tournés vers l'ennemi, ces blessures honorables, ces traits animés en dépit de la mort, et les visages encore plus menaçants des nôtres, d'avec les figures effrayées et suppliantes à l'air triste et pensif des colosses blonds Autrichiens. La route en était jonchée, parsemée de débris d'armes et d'équipements, couverte de traînards, de prisonniers, de chevaux abandonnés. (Manuscrit Pelet.)

ordre de s'avancer et de traverser la rivière au-dessus de la ville; mais de grands fossés, engorgés par les débordements du Bacchiglione et les terrains détrempés lui opposèrent des obstacles insurmontables et les soldats enfonçaient jusqu'aux genoux. Ce corps souffrait du feu de l'ennemi caché derrière les murs et de son artillerie à laquelle il ne pouvait opposer la sienne. Quelques pièces avaient été disposées à droite de la grande route pour renverser cette muraille, mais elle était couverte, dans cette partie, par un tertre en forme de contre-escarpe et par quelques maisons adossées; notre feu ne pouvait presque pas l'atteindre.

« M. le maréchal ordonna alors d'enfoncer la porte (du Castello) à coups de canon. Le général Lacombe fit placer lui-même à portée de pistolet deux pièces dont le calibre se trouvait trop faible, l'artillerie de réserve n'étant pas encore arrivée. Ces boulets de 6, perçant la porte, s'enfonçaient dans les terres enfoncées par derrière ou frappaient légèrement le mur. Nos canonniers faisaient leur besogne sous le feu des petites armes et plusieurs y reçurent la mort.

« La division d'infanterie (Gardanne) commençait enfin à paraître; il était trop tard pour aller chercher au loin des ponts sur le Bacchiglione. Le maréchal avait résolu d'enlever les maisons adossées à la muraille et de faire rompre les portes à coups de hache par les sapeurs; il en avait déjà donné l'ordre; mais la nuit approchait; on ne pouvait espérer d'atteindre le faible corps qui occupait la ville et dont ses ponts favorisaient la retraite. L'attaque fut différée au lendemain, pour éviter les désordres dans la ville. »

Nos troupes établissaient leurs bivouacs. Dans l'obscurité, l'espion Bembo allait incendier un magasin à fourrage. La ville se trouvait bientôt éclairée, sinistrement. Effrayé, Vogelsang en sortit après 10 heures, n'y laissant que deux bataillons et un piquet de hussards qui, le lendemain, tiendraient tête aux Français. Lui, prenait la route de Fontaniva, lieu où s'était logé l'archiduc.

Massena, quelques heures de repos pris à Montebello, voit ses troupes forcer, le 4, au point du jour, l'entrée de Vicence. Les Autrichiens expulsés vont renforcer la garnison de Venise. Ils abandonnent la route de Trévise aux chasseurs du général Espagne. Ces cavaliers trouvent le corps de Frimont rangé derrière le Tesina. Le pont est détruit; et les chasseurs, suivis des voltigeurs et du 5e régiment obéissant à Teste, osent traverser le torrent, aborder l'ennemi devant San Pietro in Gù. Après avoir soutenu un long combat, les Autrichiens fuient vers la Brenta. Ils font de ce fleuve une nouvelle base de défense, leurs canons répondant le soir à notre artillerie.

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS COMBATS

Massena attend des nouvelles de la Grande Armée. — Les Français passent la Brenta. — Marche dirigée vers la Piave. — Combat livré devant San Vito. — Entrée des vainqueurs à Gorizia. — Occupation du Prewald et de Trieste. — Le corps du prince de Rohan est fait prisonnier. — Blocus de Venise. — Rapport sur la bataille d'Austerlitz. — Cessation des hostilités. — Envoi à Napoléon des drapeaux autrichiens.

Est-ce que Massena ne s'aventurait pas, en talonnant si vivement les Autrichiens? Le 5 novembre, il était sans nouvelles, depuis 8 jours, de la Grande Armée. Un échec subi par Napoléon sur le moyen Danube, cela laisserait à l'archiduc Jean toute liberté de se jeter dans le flanc gauche de l'armée d'Italie, et même de manœuvrer pour lui couper la retraite, vers l'Adige. En outre, le maréchal devait redouter, et la sortie du Tyrol d'un corps de volontaires, et le débarquement, près de Venise, d'une armée anglo-russe; et aussi une expédition que préparait le roi de Naples.

Contre tous ces dangers, signalés ou rappelés par Fririon, sous-chef de l'état-major, Massena se déclarait couvert. L'assurance que Napoléon arriverait malgré tout à Vienne; la certitude que le prince Eugène assurait ses derrières au moyen des gardes nationales mobilisées; la confiance accordée à Séras qui surveillait les chemins de Trente et à Saint-Cyr qui couvrait Ancône, portaient le général en chef à suivre l'archiduc.

Le prince Charles agissait en parfait manœuvrier. Se faisant précéder de son bagage, contraignant ses soldats

à l'accomplissement de tous leurs devoirs, exigeant des officiers des tâches parfois surhumaines, il savait accumuler les obstacles devant nos pas; il assurait parfois de longues défenses; il faisait rendre à un adversaire brutal coup pour coup; et sa fierté de Habsbourg souffrait naturellement des défections qui, chaque jour, diminuaient l'effectif de ses régiments.

Le 5 novembre, au point du jour, Espagne fait ranger 600 chasseurs devant la Brenta. Chaque cavalier prend un voltigeur en croupe. La troupe traverse le fleuve qui avait quatre pieds d'eau. De la rive gauche, l'avant-garde, étonnée que les Autrichiens aient décampé avant l'aube, marche sur Citadella. Derrière cette troupe, et couverte par elle contre toute surprise, Sorbier fait réparer les traverses du pont que les Allemands avaient dégradées.

Massena présent, quoique souffrant d'une forte fièvre, excitait l'ardeur des travailleurs, en les aidant. L'œuvre achevée, les corps allaient, mais au pas de course, défiler dans cet ordre : Molitor, Gardanne, Duhesme, Mermet, Pully et Partouneaux. Troupes intrépides qui, marchant à travers l'immense vallée, arrivaient le soir en vue de Castel Franco, campaient en plein champ, pendant que les cavaliers du général Espagne, cette agglomération traversée à 5 heures du soir, poussaient des pointes sur Salvatora et Albaredo, inquiétant ou prenant les traînards de Frimont.

Des renseignements que reçoit le maréchal, il apparaît que l'archiduc Charles doit rentrer en Hongrie. Cela indique la présence d'un corps de Napoléon échelonné sur la route de Vienne. Joindre cette troupe, afin de coopérer à ses opérations, cela devient nécessaire.

Massena connaît, à minuit, le travail et la situation de ses divisions. Verdier et Pully, venus du moyen Adige, talonnaient Davidowich et de Reuss qui voulaient gagner Trévise. Séras, parti de Pescantina le 2 novembre, avait cheminé par Saint-Michel et Montebello; et ses instructions lui ordonnaient d'arriver à Bassano où il pourrait arrêter un corps autrichien qui, disaient

les espions, se trouvait à Brixen (1). Digonet, ayant forcé des groupes d'Autrichiens à se jeter dans Venise, occupait Padoue et Mestre. Le brigadier Schilt gardait toujours Salo et la trouée du Monte Baldo avec un bataillon du 9e de ligne. La garnison de Rocca d'Anfo restait attentive. Une flottille, commandée par le capitaine Visconti, naviguait sur le lac de Garde. Miollis restait posté à Mantoue. Vérone et Brescia étaient tranquilles. Des paysans réquisitionnés et bien payés allaient renforcer Porto Legnago (2).

Que feraient les auxiliaires? Massena en avait décidé. Le corps de Saint-Cyr, venu d'Ancône, joindrait les troupes italiennes de Lechi, afin de bloquer Venise; et ces bataillons feraient front, au besoin, contre les régiments anglo-russes débarqués à Naples (3). Le vice-roi et Menou continueraient d'exercer leur active surveillance sur la haute Italie. La légion corse, très forte, garderait Livourne. Gendarmes et douaniers pourraient maintenir l'ordre dans les campagnes (4).

Le 5 novembre, l'état-major reçoit de Bembo cette information : « L'archiduc a fait reposer ses troupes au camp de Vedelego; il craint de rencontrer l'empereur Napoléon vers Gratz. » Massena ne doute plus que Napoléon soit arrivé à Vienne. Il adresse à l'armée d'Italie cette proclamation (5).

« Soldats! Vous soutenez l'antique honneur de l'armée d'Italie; vous répondez aux cris de victoire qui retentissent en Allemagne; en quelques jours, vous avez

(1) Lettre du directeur de la police de Vérone à Massena. (R. 42. P. 290.)

(2) Deux mille cinq cents ouvriers pris dans 29 communes du Padouan toucheraient, chacun, 1 livre 5 de Venise pour chaque jour de travail. (R. d'ordres.)

(3) Avertissement d'Alquier.

(4) Il n'y eut qu'un soulèvement de paysans, dû aux manœuvres des agents de l'Autriche, près de Voghera. Un inspecteur des douanes, nommé Dubois-Aymé, averti par un prêtre, put réunir devant Alexandrie 80 douaniers et gendarmes. Cette troupe aborda et dispersa les révolutionnaires, non loin de Casteggio. (Arch. d'Alexandrie.)

(5) Ordre du jour, écrit à Castel Franco le 5 novembre.

forcé des positions redoutables; vous avez gagné une bataille et 12 000 prisonniers sont tombés en vos mains.

« Votre empereur sera content de vous; il reconnaîtra les braves qui, dans ces mêmes contrées, ont appris de lui le chemin de la gloire.

« Mais pourquoi faut-il que j'aie la douleur d'entendre des plaintes, des reproches se mêler aux éloges qui vous sont dus? Dans votre marche depuis l'Adige, il s'est commis des désordres dont les braves gémissent et qui soulèvent leur indignation.

« Soldats de l'armée d'Italie, laisserez-vous déshonorer vos succès par les crimes de quelques lâches, indignes de marcher à vos côtés. Nous sommes sur le territoire de l'Autriche, mais les Français ne sont point en guerre avec les peuples qui l'habitent; et d'ailleurs, est-il besoin d'autres motifs que ceux de l'humanité et de l'honneur pour respecter partout les personnes et les propriétés et je connais les sentiments qui vous animent; l'armée ne veut ni lâches ni brigands au milieu d'elle.

« Je déclare au nom de l'empereur, que je n'en souffrirai point. Tout excès, tout délit contre l'ordre sera recherché et puni. Des dispositions sévères seront ordonnés pour arrêter les coupables et les tribunaux militaires en feront rigoureux et prompte justice.

« Soldats, je compte sur vous-mêmes pour assurer l'exécution des mesures que l'intérêt de votre honneur commande. »

Le 6 novembre, la poursuite des Autrichiens continuait. Devant Trévise, une arrière-garde allemande est culbutée. Travail du général Espagne, qui fait fouiller par des pelotons de chasseurs tous les pays situés au bord de la Sile. Et cette rivière franchie, les cavaliers vont se porter sur la Piave, large fossé, derrière lequel un ennemi résolu à défendre son territoire aurait pu tenir. Seule, la crainte qu'il avait d'être coupé par Marmont le portait jusqu'aux rives du Tagliamento.

Prudemment, les chasseurs s'avancent le 7 au travers d'un pays très couvert. Séras arrive à Bassano. Massena

va coucher dans Saint Artien; et, en méridional expansif, le maréchal écrit — avant l'occupation — au chef de la Grande Armée : « Sire, vos aigles impériales sont sur les rives de l'Isonzo, et l'armée y prend position. » Et voulant tranquilliser les populations qu'une si prompte invasion française vient d'alarmer, il fait afficher cette proclamation, en pays vénitien.

« Aux peuples de l'Italie autrichienne. — L'armée française, en occupant votre territoire, respectera vos lois, vos propriétés et vos personnes. Je vous en donne la solennelle garantie au nom de Sa Majesté l'empereur et roi d'Italie.

« Il est des droits que donne la victoire et qui pèsent moins sur les peuples qui savent les reconnaître. Soyez fidèles aux nouveaux devoirs qui vous sont imposés et attendez avec calme qu'une paix durable fixe votre destinée.

« Vous aurez à satisfaire aux réquisitions indispensables qu'exige le service de l'armée. Mais ces réquisitions seront calculées sur vos facultés, et l'intérêt du soldat sera concilié avec le bien-être de l'habitant.

« Peuples de l'Italie autrichienne, méritez par la sagesse de votre conduite de ressentir les effets de la générosité française. »

Le général Espagne continue sa marche, au long des chemins déjà parcourus par Massena en 1797. Les chasseurs ont passé la Piave à gué. Ils vont galoper sur Conegliano. Chaque soldat s'enrichit du butin que l'ennemi abandonne. Point effrayés à la vue des montagnes couvertes de neige, nos cavaliers arrivaient le 9 novembre devant les lignes de Codogno et de Sacile. Le 10, ils débouchent devant Pordenone, pays où règne l'abondance. C'est de là que partiront 130 hommes du 10e de ligne et du 4e chasseurs (1) pour aller explorer le val Fusina; troupe qui tue à l'ennemi 4 hommes, en

(1) Le major Thévenet, du 4e chasseurs, commandait la cavalerie; le capitaine Bellivet l'infanterie. (Manuscrit d'un aide de camp.)

blesse 12 et ramène 55 prisonniers après avoir dispersé un bataillon et quelques cavaliers.

Les autres chasseurs, séjournant le 11 à Pordenone, y donnaient une fête. Puis, la danse achevée, l'adjudant-commandant Ramel allait reconnaître les bords du Tagliamento, s'établir à Valvasone, dans les lieux où Bonaparte eut son camp, huit ans plus tôt.

Massena se plaît à regarder, du clocher de San Martino, la route de Gemona qui aboutit à Tarvis, ancien théâtre de ses exploits. Aucune troupe n'était en vue par là. Plus près, l'archiduc tenait des forces importantes, derrière le large Tagliamento, grossi depuis trois jours. Ramel l'avait pourtant passé le 12 pour heurter un parti autrichien et essuyer un échec.

C'est que, le 10 novembre, l'archiduc avait assuré, dans Passeriano, la réorganisation de son armée. Quelques renforts envoyés à la garnison de Venise, on remplaçait à l'arrière-garde le corps de Frimont, fatigué et très réduit, par les 9 bataillons, 16 escadrons et 14 pièces que commandait le général Vincent. Cette troupe, brave et bien disciplinée, devait arrêter, durant deux jours, au moins, l'envahisseur, afin de permettre à Bellegarde de gagner le massif du Prewald; à l'archiduc Jean, chassé du Tyrol, de gagner Laibach (1); au service des étapes de faire évacuer les effets et l'artillerie entassés dans Palma Nova.

Il n'y eut que des escarmouches, le 11. Le 12, on se rapprocha pour prendre contact et lutter.

Voyant que l'ennemi s'abrite derrière la digue qui couvrait la vallée contre les débordements du fleuve, entre Rivis et Camino, Massena va le tenir en respect jusqu'à l'arrivée de son infanterie. Dans la grande île du Tagliamento, il place les chasseurs d'Espagne par échelons; puis, en arrière, les dragons et les cuirassiers; 18 pièces d'artillerie, débordant ces corps, à droite et à gauche, et bien masquées, vont répondre au feu des

(1) En italien : Lubiana.

canons autrichiens qui ne portait pas dans nos rangs, jusqu'à dix heures du matin; mais le brouillard une fois tombé, nos escadrons formèrent des cibles. Sous l'ouragan de fer, pas un homme ne baissa ni ne tourna la tête, tandis que le maréchal et son état-major se tenaient en observation derrière les dragons.

La tête d'un corps d'infanterie apparaissait à 2 heures du soir; quarante minutes plus tard, des hussards autrichiens se portaient sur San Vito, y rencontraient les dragons italiens de Fresia, qui, avec l'aide du 23e régiment français, purent arrêter la marche d'une colonne chargée de tourner notre cavalerie. Aussi, le gros de l'infanterie allemande s'était avancé pour aborder Espagne. Sorties de leurs abris, quatre batteries commandées par Dodeneau, Patenaille, Reyser et Denoyelle, le tinrent en échec jusqu'au soir.

Notre cavalerie, restée à cheval pendant toute la journée, allait former son camp sur la rive droite. Un fin grésil tombait et recouvrait le sol. Cette intempérie n'arrêtait pas Duhesme, qui avait reçu l'ordre de jeter des voltigeurs dans San Vito; soldats qui se logèrent avec les 3e et 25e chasseurs.

Les divisions d'infanterie et les grenadiers arrivés, Massena veut livrer le 13 une grande action. Pelet reconnut les gués. Les troupes furent bien approvisionnées et munitionnées. On distribua à chacun sa tâche. Gardanne et Molitor attaqueront Vincent sur la route de Cadroipo, à gauche, pendant que Duhesme, arrêté le 12 au soir par le fleuve, passera le Tagliamento à droite. La cavalerie partira de Valvasone avec un fort soutien d'artillerie. Inutiles précautions, car le lendemain, à 7 heures du matin, il ne restait sur la rive gauche que des cadavres d'hommes, des voitures brisées et 60 maraudeurs occupées à dépouiller les victimes de la guerre; pillards que le général Espagne fit sabrer.

Sorbier fait réparer le pont autrichien de la Delizia; il servira aux divisions Duhesme et Séras. A la suite des dragons et des cuirassiers passés à gué, devant

Valvasone, les divisions Gardanne, Molitor et Partouneaux vont défiler.

L'avant-garde chargeait, à 4 heures du soir, les contingents de Vincent qui suivaient la route de Palma-Nova; et trois bataillons mis en fuite, les chasseurs occupaient Mortegliano. L'infanterie se tassait derrière eux. Le 15, Massena voyait l'arrière-garde allemande s'engager dans les montagnes formant les premiers contreforts des Alpes Noriques; talonnée, elle allait s'élever jusqu'au Prewald. Une rigoureuse saison pouvait-elle arrêter les vainqueurs? Dans le froid, sur le verglas, parfois au milieu des tourbillons de neige, des Français faisaient, chaque jour, des marches de 10 lieues.

A 5 heures du matin, le 15 novembre, dans l'obscurité, le général Espagne entrait à Gradisca; et, remontant le val Isonzo, le divisionnaire allait s'établir devant Gorizia. La prudence lui commandait de n'aborder Vincent qu'avec le soutien des autres corps, lesquels donnaient, en effet, le 16, contre les Autrichiens qui avaient bien garni la rive gauche du fleuve. Bravant un feu très violent d'infanterie, nos fantassins dépostaient l'ennemi, le suivaient et prenaient leurs camps, assez tard. Contre l'un, placé non loin de Saint-André, trois canons tiraient. Le capitaine Saint-Hilaire, servant auprès du général Lacombe, allait placer deux pièces parmi les broussailles d'un terrain accidenté; et les artilleurs tuaient des hommes et des chevaux. Battus et harcelés, les Allemands évacuaient Gorizia, vers minuit.

Le 17, les divisions Duhesme, Séras, Partouneaux, Mermet et Pully allaient occuper Monfalcone, Gradisca, Gorizia, Lucenigo, Cormons, San Martino, Madana, Cividal et Udine. Arrivées au pied des grandes Alpes, ces troupes devaient passer facilement du pays italien en pays allemand.

Massena va établir son quartier général à Gorizia (1). Avant de s'engager loin, vers l'est, il veut établir sa

(1) Massena se logeait dans un couvent.

jonction avec la Grande Armée. Cette résolution prise, une lettre de Montrichard lui annonce qu'une troupe anglo-napolitaine se dirige de Naples vers Ancône. Or, se placera-t-il entre cette armée et celle de l'archiduc? Oui, mais il doit, d'abord, chasser ce dernier des Alpes Juliennes. Résolution prise le 18 novembre.

Les divisions reçoivent des renforts : conscrits venus de France et blessés sortis des hôpitaux. Dans une saison rigoureuse, l'habillement est complété. Lacombe peut armer quatre nouvelles batteries, des canons pris. Il faut exiger le versement des contributions imposées; seul moyen d'assurer le ravitaillement de la troupe, car Dejean a prévenu que l'on devrait vivre désormais sur les provinces occupées et administrées par les notabilités du pays (1).

(1) Menil était payeur général de l'armée. Payot-Colbert était nommé le 11 brumaire trésorier des contributions à lever en pays vénitien. Le 16, dans S. Artien, Massena nommait : Membres du gouvernement provisoire padouan : Mabil Aibertini, Lazara Checchini, Rio Nalin et Polcastro. Pour le Vicentin : Léonardo Tiene, J. B. Salvi, Ch. Vincent del' Ciglio, Jérôme Ziggioti d'Arignano, Gaëtan Bartholomo, Parmemin Triceno, Louis Bissori. Pour la province de Véronette : Louis Palmoli, Antoine Lugo, César Garten, Vincent Viatti, Barthélemi Canalli. Pour le Trévisan : Bernard Parini, Urbain Rizzi, Jérôme Piccoli, Antoine Mandrozzato, Paul Piolo. Il leur écrivait : — Je vous ai placé, messieurs, à la tête du gouvernement provisoire des provinces et j'ai cherché des hommes probes, estimés de leurs concitoyens et attachés aux intérêts bien entendus de leur pays. Le témoignage qu'on m'a rendu de chacun de vous a seul déterminé mon choix. Les fonctions qui vous sont provisoirement confiées embrassent toutes les parties de l'administration générale et vos attributions, sous le rapport intérieur, seront réglées par les lois de votre province. Vous êtes investis du droit de vous faire représenter dans les différents districts par des municipalités et des agences spéciales. Les nouveaux rapports qui naissent de l'occupation de votre pays par l'armée de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie, vous imposent une tâche particulière. Vous pouvez, vous saurez remplir tous vos devoirs; votre loyauté m'en donne la garantie. Gouvernez avec sagesse et en pères de famille; j'aurai les yeux ouverts sur votre administration et je vous tiendrai compte de tout le bien que vous aurez fait. Vous entrerez sur-le-champ en exercice. Jusqu'à ce que j'aie nommé votre président, le plus âgé d'entre vous en remplira les fonctions et me rendra compte de vos opérations.

Le 16, aux mêmes : « On ne doit plus rien accorder sans ma signature. Résistez aux coups de force et signalez les exactions afin que

Nos camps de l'Isonzo une fois retranchés, Espagne repart. Il suit Vincent aux traces. Ses troupes, qu'aucune épreuve ne peut rebuter, abordent le massif énorme du Wipach. L'ennemi, qui avait cru trouver au Prewald des refuges inabordables de front, voit surgir de partout ses adversaires. La mise en scène des multiples colonnes et le roulement du tambour lui font perdre sa belle et naïve confiance. Il est chassé du Schön-pass; il perd Cerniza, puis S. Croce; et ses réserves ne peuvent tenir longtemps à Heidenschaft. Bien entraînés, 2 500 Français ont, sur ce point, contraint 4 000 fantassins et 1 500 cavaliers allemands à rétrograder. Mermet, parti de Wipach le 23 novembre, arrivé vers neuf heures du matin en plein Prewald, voit les Autrichiens précipiter leur retraite vers Laibach; vaincus qui vont gagner le camp de Pettau et y attendre l'ordre d'entrer à Raab.

Le 25, Espagne écrivait d'Adelsberg à Massena (1) :

« J'ai pris position, la 1re brigade à Loitschel, la 2e à Adelsberg. Pour faire ce mouvement, je dirigeai dans la journée d'hier un bataillon de voltigeurs sous les ordres du chef d'escadron Dubuc, du 23e régiment de chasseurs à cheval, par la vallée d'Idria, devant éclairer les gorges vers Ober-Laybach et en même temps le 15e régiment de chasseurs fut chargé d'éclairer les deux routes de

punition s'ensuive. Comptez sur mes constantes dispositions à les réprimer et à veiller au maintien du respect des personnes et des propriétés. »

Le 22, sont nommés membres du gouvernement d'Udine : Pierre Gagnely, Pierre Jacetti, Pierre Mainago, Jérôme Caiselly, Jérôme Caratti, J.-M. Benvenutti et Paolo Fistulaio.

Le 24, M. Acinelli est nommé commissaire général dans les cinq provinces de l'Italie autrichienne occupées par l'armée.

Le 26, de Cormons, Massena écrivait : « Les monts de piété sont des dépôts sacrés; il n'a jamais été dans mon intention de permettre qu'on y portât la moindre atteinte, sous quelque prétexte que ce fût. C'est là que les pauvres trouvent des secours et l'état de guerre ne doit pas même les en priver. »

Le 28, les besoins de l'armée exigent 1 300 chars qui seront fournis : Véronette, 200; Padouan, 250; Trévisan, 300; Vicentin, 300; Udine, 250. (R. d'ordres.)

(1) R. 43. P. 112.

Fiume et de Laybach en poussant des partis jusqu'à Lohitz et Kotzche, ainsi que sur Zirknitz, à une lieue d'ici.

« Le chef d'escadron Dubuc rencontra l'ennemi à 3 milles de Lohitz, sur les deux routes d'Ober-Laybach et de Lohitz qui conduisent à Idria; il l'attaqua vivement, le culbuta et le conduisit après un combat de trois heures jusqu'auprès de Lohitz où il apperçut trois bataillons d'infanterie et environ 1 000 chevaux; il était nuit; il prit position un peu en arrière mais en vue de l'ennemi. Dans cette action, le bataillon de voltigeurs a fait abandonner aux Autrichiens 350 tonneaux de vif-argent et plus de 200 sacs de bled; il a tué ou blessé beaucoup de monde à l'ennemi et lui a fait 15 prisonniers. Nous avons eu de notre côté quelques blessés. Le chef d'escadron Dubuc a fait aujourd'hui sa jonction avec ma 1re brigade.

« Il s'était rendu avant hier à Idria où il s'est assuré qu'il existait dans les usines, pour plus de 1 500 000 francs de vif-argent. J'ai donné l'ordre pour que 25 hommes, commandés par un officier, fussent mis en garnison à Idria, en plaçant les usines sous leur surveillance, avec deffense de ne laisser enlever par qui que ce soit, que par vos ordres ou les miens, aucune quantité de ce minéral. »

L'ennemi éloigné de Gorizia, Séras allait occuper Trieste (1), saisir des marchandises anglaises et y répri-

(1) On ne peut mieux répondre aux détracteurs de Massena, ceux qui l'ont accusé d'avoir mis Trieste au pillage, qu'en publiant son arrêté : « Le maréchal de l'Empire Massena, général en chef de l'armée d'Italie. Satisfait de la bonne conduite des habitans de Trieste envers les Français, de leur zèle à pourvoir aux besoins de l'armée et de leur empressement à payer la contribution de guerre imposée sur la ville. Considérant qu'ils ont acquis par là des titres réels à la protection que Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie se plaît à accorder au commerce, et voulant leur donner un gage de protection tutélaire, arrête : I. Le port de Trieste conservera ses immunités et franchises; il reste ouvert à toutes les nations neutres ou alliées de la France. II. Il ne pourra être fait aucunes recherches des marchandises existant dans les magasins, sur les bâtimens en rade, dans le Port franc ou

mer un soulèvement (1), après s'être ouvert la route de Fiume.

Pour assurer la jonction, si nécessaire alors, des armées d'Italie et d'Allemagne, le général Lacour remontait la vallée de l'Isonzo ; deux régiments de dragons et un bataillon d'infanterie formaient sa brigade. A sa gauche, un deuxième corps de dragons manœuvrait; il allait, par Gemona et Venzone, explorer la route de Pontebba. Le suivait, l'infanterie de Lanchantin. D'abord, nos cavaliers débusquèrent de faibles partis; ils visaient à joindre, dans le massif des Alpes Carniques, les éclaireurs de Ney ou ceux de Marmont. Farina écrivait, le 23 novembre, de Tarvis : « Les habitants annoncent que les Français sont entrés à Vienne. »

Massena, resté sans nouvelles de Napoléon depuis celles envoyées de Linz, le 17 brumaire (2) s'était déjà

dans le Lazaret. III. Les bâtimens appartenant au commerce de Trieste, ceux des nations neutres ou alliés de la France pourront entrer dans le port de Trieste: ils pourront de même sortir librement du port, après avoir rempli les formalités d'usage. Tout bâtiment ennemi serait pris et confisqué. IV. Les marchandises quelconques, apportées par le commerce, pourront être déchargées et emmagasinées sans obstacles et sans aucune rétribution de droits. Sont exceptées de cette disposition les marchandises anglaises qui pourraient arriver en contravention, lors même qu'elles seraient apportées sur les bâtimens triestins; elles seraient soumises à la confiscation. V. Le commerce aura son cours ordinaire dans la ville de Trieste; toutes espèces de marchandises désignées dans l'article II pourront être déchargées, emmagasinées, exposées en vente et vendues librement comme par le passé. VI. Les personnes et les propriétés sont mises sous la sauvegarde de l'armée. Le général en chef invite les habitans domiciliés et étrangers à se confier à la loyauté française. Contresigné par Sibille, commandant des troupes de terre et de mer. » (R. 43. P. 199.) — Le conseil de ville de Trieste avait délégué, auprès de Massena, pour obtenir cette charte, le député André Griot. (Arch. de Trieste.)

(1) Le 22 novembre, à midi, un voyageur annonçait à Trieste l'arrivée des Autrichiens. Le peuple se rassemble et s'ameute; il jette des pierres aux soldats; deux sont assassinés sur la route de Trieste à Olcino : un pionnier noir et un soldat du 53e; un régiment de cavalerie et de l'infanterie, obéissant à Montfalcon, dispersent les séditieux qui obéissaient à un juif nommé Hirsel. (R. 43. P. 45.)

(2) Lintz, le 17 brumaire an XIV. — *A M. le maréchal Massena.* L'Empereur, monsieur le maréchal, espérait que depuis le temps que les hostilités sont commencées, vous auriez culbuté l'ennemi. Cela aurait été d'autant plus important que les Russes et les Anglais

mis en mesure contre une attaque des Anglo-Russes, en dirigeant Verdier vers Livourne et en ordonnant à Saint-Cyr d'être toujours prêt à tomber sur les alliés. Il vivait dans une sorte de quiétude quand un ennemi vint disperser son arrière-garde. Heureusement que Vial et Saint-Cyr indiquaient sa marche (1). Au dernier, on donnait l'ordre d'arrêter la colonne autrichienne.

Le prince de Rohan conduisait 9 000 hommes de bonnes troupes. Ce corps, sorti précipitamment du Tyrol, avait enlevé nos postes isolés, traversé Bassano, surpris le pont de la Mausone, capturé les contingents en garnison à Castel Franco; mais trop confiant dans l'issue d'une entreprise fort hasardeuse, son chef croyait pouvoir battre Saint-Cyr et entrer à Venise, bravement, comme Wurmser était entré à Mantoue, en 1797.

Saint-Cyr, marchant à sa rencontre, allait opérer cet encerclement qui avait, devant Vérone, forcé Hillinger de mettre bas les armes. Le 24, Reynier plaçait, à l'aube le 5e régiment de ligne italien en face des ennemis et près de Resana. Supérieurs en nombre et bien dirigés, les Autrichiens arrêtaient trois fois les charges de l'in-

peuvent manœuvrer pour renforcer l'armée autrichienne. S. M. désire donc que vous fassiez toutes vos dispositions pour chasser le prince Charles devant vous et le poursuivre vigoureusement. Quant à nous, nous sommes aux portes de Vienne (R. 43. P. 237). Le courrier, qui joignait Massena le 1er frimaire (22 novembre) annonçait : « Le prince Murat a établi son quartier général à l'abbaye de Mölk; ses avants-postes sont sur Saint-Polten. Le général Marmont s'est dirigé sur Veyer; il a rencontré le régiment de Guilay, l'a chargé et lui a fait 400 prisonniers. »

(1) *Vial à Massena.* — Transmise par le maître des postes italiennes Minonzi. — Nous sommes maîtres de tout le Vorarlberg. On poursuit le prince de Rohan (Victor) qui se retirera, s'il le peut, dans le Tyrol. J'ai pensé que l'archiduc Jean pourrait bien, s'il n'est pas contenu dans la vallée de la Brenta, prendre un parti hardi et se jeter à Venise. Juge ce que cette réflexion peut avoir de solide; couvre tes derrières et ne le laisse point échapper. (R. 43. P. 17.)

Saint Cyr à Massena. — Le général Schilt, commandant à Padoue, me fait savoir à l'instant qu'un employé arrivé de Bassano à 2 heures du matin lui a annoncé qu'hier à 5 heures du soir il était entré dans cette place une colonne autrichienne forte de 700 chevaux et 300 hommes d'infanterie qui devaient être suivis par un régiment d'infanterie, de l'artillerie et des bagages. — 23 novembre. (R. 43. P. 54.)

fanterie. Même, ils poursuivaient nos auxiliaires jusqu'à Piombino. Saint-Cyr, venu de Stra avec les Polonais, voit à quel danger est exposé son lieutenant. Vite, il fait porter la troupe de Peyri et le 14e chasseurs sur la droite allemande quand Utila braque quatre canons sur leur gauche. Bientôt, Reynier reprenait l'offensive. Pendant qu'il mettait une colonne en désordre, Grabinski abordait le centre de Rohan, y taillait. D'un corps si homogène le matin, il ne reste plus à midi que des bataillons rompus qui, cherchant un abri dans Vallafranca, y furent entourés et pris. D'autre part, le colonel Clopinski repousse 700 cuirassiers. De Rohan, engagé parmi les hommes de fer, veut les ramener au combat. Blessé, il est entraîné à Castel Franco où il doit se rendre à discrétion (1). Partouneaux, envoyé par Massena, arrivait une fois le dernier coup de fusil tiré.

Ces succès obtenus, Saint-Cyr retournait au blocus de Venise (2). Les grenadiers de Partouneaux remon-

(1) La prise est de 7 125 hommes infanterie, 1 066 cavaliers, 6 drapeaux, 3 fanions, 12 pièces de canons, 152 mulets, 27 voitures ou caissons attelés.

(2) Le 10 novembre 1805, la division Verdier, commandée par le brigadier Digonet est devant Venise. Elle occupe les rives de la Besse, Mestre et Marghera par l'infanterie de ligne, les bords des lagunes par les voltigeurs, Mojano par trois escadrons et Padoue par un régiment et un escadron. Plus tard, le corps du blocus se renfonce et s'étend. La 1re division (Reynier) occupe la ligne qui s'étend depuis la Sile jusqu'à Lugo, sur le canal Novissimo de la Brenta, par où elle se lie aux troupes de la 2e division. Ses forces principales sont concentrées à Mestre, Mira, Dolo et Casal. Elles occupent Fusina, observent les lagunes et le canal de la Brenta par deux petits postes d'avertissement. Des patrouilles éclairent continuellement les embouchures de la Piave et de la Sile. — La 2e division, aux ordres de Lechi, appuie sa gauche à Lugo et s'étend jusqu'à Conche, à la hauteur et vis-à-vis de Brandolo. En très peu de temps, on peut réunir cette division qui est concentrée à Legnaro, Piove di Sacco, Corte et Bovolenta; elle envoie tous les jours des patrouilles à l'embouchure de l'Adige à Cavarzere. — La réserve, aux ordres du général Peyri, est cantonnée à Stra, à une lieue et quart de Mira. — Les déserteurs annoncent que Venise est gardée par dix bataillons et un escadron. Le comte de Bellegarde y commande en chef et le prince de Rosenberg commande les garnisons de Chioggia et de Brandolo. L'ennemi occupe, dans les lagunes Torre san Secondo, San Giorgio, Sant'Anna et Casanella; il a du canon sur ces deux derniers points. Indépendamment des troupes que le lieutenant-général

taient vers Gorizia. Le major Sachs devait suivre la route qu'avait descendue Rohan, conduire trois compagnie de grenadiers et le 14e chasseurs à Trente, pour couvrir de cette ville le grand débouché de l'Adige et pour lever des contributions.

Pendant que les corps des généraux Espagne et Saint-Cyr manœuvraient, le général Lacour opérait dans les Alpes Carniques. Au long du grand défilé de Tarvis, le régiment de Strassoldo se retirait pas à pas; groupe qui devait, grossi de cavalerie, cerner, le 23 novembre, dans Tarvis, le général Simon qui n'échappa que difficilement. Sortis du val d'Isonzo, les dragons arrivaient le 24, à 11 heures du matin, à Villach. Là, on trouvait les traces de l'archiduc Jean, passé le 18; chef d'armée qui, venu d'Inspruck, avait franchi le col du Brenner, traversé Toblach et Lienz; il devait joindre à Volkermarkt les troupes de Chasteler ayant cheminé, elles, de Rottenburg, par Radstadt, Mauterndorf, Neumarkt et Saint-Veit. Réunis, les deux généraux iraient grossir l'armée de l'archiduc Charles, se tiendraient entre Windisch-Gratz et Marburg.

Aventurés si loin de leur corps de bataille, les dragons pouvaient craindre que Jellachich ne vint à paraître soudain sur la haute Drave. Voulant avoir des nouvelles, Lacour envoyait des reconnaissances vers les points où Ney et Marmont pouvaient déboucher; pelotons qui n'obtinrent aucun renseignement quant aux actions de

Saint-Cyr commande devant Venise, il a encore sous ses ordres les généraux Montrichard et Verdier; le 1er occupe Ancône avec le 3e régiment de ligne italien, le 6e régiment de ligne français, le 9e régiment de chasseurs à cheval et deux compagnies d'artillerie. Le 2e occupe Livourne et les postes militaires de la Toscane, sur la côte, par le 1er régiment d'infanterie légère, le 42e de ligne, le 7e régiment de dragons et deux compagnies d'artillerie dont une à cheval. (Manuscrit d'un aide de camp.)

Le corp d'observation de Saint-Cyr avait, le 1er décembre : 1re division, infanterie, 7 165 hommes; cavalerie, 988. 2e division : infanterie, 5 237. Réserve : infanterie 2 085. Total : 15 475. (Rapport de Franceschi. Arch. Guerre.)

Après l'armistice, Venise, n'étant pas comprise dans le traité, sera bloquée par les gardes nationales du royaume d'Italie.

Napoléon. Rentrés à la fin du jour, le prudent brigadier évacue Villach et rejoint son infanterie devant Tarvis. Le 25, un espion lui remet des notes. Le 26, notre cavalerie rentrait à Villach pour y préparer une marche vers Leoben.

Le 27, un escadron du 24e dragons fait 15 lieues, sabre des éclaireurs, arrive le soir devant Klagenfurt. Dard, son chef, effraie les gardes de la porte d'Italie; il dit précéder un corps de 10 000 hommes. Cette nouvelle circule et effraie les bourgeois. Quelques cavaliers allemands se sauvent. L'évêque vient prier l'officier de prendre les habitants sous sa protection. Un hussard se présente. On apprend qu'il y a, renfermés dans l'hôpital, 1 300 blessés autrichiens. De plus, le colonel Deveau, aide de camp de Marmont, et cinq officiers du 6e hussards, pris à Judenburg, sont dans la cité, avec 20 soldats capturés devant Ulm. Ces hommes délivrés, Deveau monte à cheval, conduit 25 dragons vers Saint Veit et cherche à joindre la droite de la Grande Armée.

Quand le chef de bataillon Godefroy saisissait, à Villach, le contenu des magasins autrichiens, Lacour arrivait à Klagenfurt. C'était le 29 novembre. Il y recevait les hommages du comte de Gœss, président du cercle et s'emparait d'un butin important : équipages des régiments Neugbauer, Duka, Auersperg et Mélas; bagages abandonnés par une troupe pressée d'opérer sa retraite. Le 30, à 6 heures du soir, Lacour écrivait à Massena : « L'ennemi est à Windisch-Gratz. Le bruit court que l'empereur d'Autriche est mort et que l'empereur Napoléon a fait une proclamation aux Hongrois et qu'il se déclare leur protecteur. Les Français de la Grande Armée ont évacué Saint-Weith à l'arrivée de l'archiduc Jean. »

Puisque Marmont ne vient pas à lui, Lacour remontera, le 3 décembre, la vallée si pittoresque du Glan. Jamin rencontre 200 Croates près d'Hocherfeld; il peut les disperser, ne perdant dans une charge qu'un homme et deux chevaux blessés; et la course des braves ne

s'arrête, cette fois, qu'au pied des tours de Friesach. De là, Strolz et huit dragons vont traverser les gorges de Neumarkt, courir vers Leoben (1).

Le 6, Espagne menace l'archiduc Charles. Séras occupe Fiume. A Laibach, le capitaine Pelet indique à Massena les faits de la Grande Armée : marche d'Ulm à Vienne; bataille de Dirnstein, livrée à Mortier par les Russes; occupation de la capitale autrichienne; surprise des ponts du Danube; combat d'Hollabrünn. Et, très amplifié, le récit de la bataille d'Austerlitz tenait dans cette lettre de Berthier :

« Postolitzer (2), le 12 frimaire an IV. — Je m'empresse, monsieur le maréchal, de vous renvoyer votre aide de camp pour vous annoncer la victoire éclatante que nous venons de remporter sur l'armée russe. Ils étaient en bataille devant nous au nombre de 80 000 hommes, dont 15 000 Autrichiens. Le 10, ils firent un mouvement sur leur flanc gauche pour nous attacher (attaquer) et nous tourner par notre droite; il était clair qu'ils voulaient nous attaquer le 11 et l'Empereur comme à son ordinaire a commencé par les attaquer lui-même dès la petite pointe du jour. On s'est battu depuis 7 heures du matin jusqu'à 5 heures du soir. L'armée russe a été détruite; 25 000 prisonniers, 15 000 tués, 120 pièces de canon en notre pouvoir; la garde de l'empereur de Russie a été chargée par la garde de l'Empereur Napoléon, elle a été culbutée, le colonel pris, le tiers de ses officiers, le Guidon, toute leur artillerie, et enfin le reste de cette garde, tant à pied qu'à cheval, forte de 5 000 hommes, a été taillée en pièces. Presque tous les généraux russes sont pris. L'empereur d'Autriche et celui de Russie ont eu toute

(1) Lacour écrivait, de S. Veit, le 5 décembre : — J'ai reçu une lettre du major Strolz, dattée de Leoben. La Grande Armée n'a pas fait grand effort pour cette jonction. Elle aurait cependant eut lieu 10 jours plutôt sans le passage de l'armée de l'archiduc Jean et du corps de Casteler (Chasteler). (R. 43. P. 191.)

(2) Maison de poste et bivouac de Napoléon, au pied du Santon, sur la route de Brünn à Wischau.

la peine du monde à se sauver à travers les marais ; une quantité considérable d'hommes ont été acculés à des marais et à un étang où ils se sont jetés et où ils se sont noyés comme les Turcs dans la mer à la bataille d'Aboukir. Notre armée poursuit les petits débris de cette armée si arrogante ; au surplus, votre aide de camp vous dira tout ce qu'il a vu et entendu. Faites connaître des nouvelles de cette bataille au vice-roi (1). »

Massena éprouvait une très grande joie. Cet officier, qui n'était pas un courtisan, s'écriait : « Ah! le grand guerrier! » Ainsi, son éloge de Napoléon tenait dans ces quatre mots. Seulement le 10 décembre, il devait complimenter l'Empereur (2).

Le maréchal, qui dispose de 61 854 hommes (3), n'ar-

(1) R. 43. P. 183.)

(2) Du quartier général de Laybac, le 19 frimaire an XIV. — Sire. Je reçois la lettre par laquelle votre ministre de la Guerre m'annonce la victoire signalée que vous venez de remporter sur l'armée russe ; permettez-moi d'offrir à Votre Majesté le respectueux hommage des accens d'admiration et d'enthousiasme qui retentit dans son armée d'Italie. Dès longtems, Sire, vous nous avez accoutumés à des prodiges. Mais quel incomparable prodige que cet enchaînement de triomphes dont le dernier est toujours le plus éclatant? Il est réservé à Votre Majesté de vaincre dans tous les climats, d'anéantir les efforts de la barbarie armée contre la coalition des peuples modernes et de rasseoir l'Europe sur ses vieux fondements. — Daignez, Sire, accueillir une remarque qui n'échappe point à la France, à cette grande nation dont la Gloire est votre ouvrage ; c'est que l'immortelle journée du 11 frimaire est l'anniversaire de l'Auguste couronnement de Votre Majesté. — Je suis, avec le plus profond respect, Sire, de Votre Majesté Impériale et Royale, le très humble et très obéissant serviteur et sujet. — Le maréchal de l'Empire, Massena. (Arch. Guerre.)

(3) Situation de l'armée d'Italie au 20 frimaire an XIV. — Divisions. Espagne, à Laybac, 421 hommes d'infanterie, 2 184 cavalerie, 109 artillerie ; Molitor, à Laybach, 5 506 infanterie, 262 artillerie ; Gardanne, à Tarvis, 5 074, infanterie, 170 artillerie ; Séras, à Adelsberg, 6 387 infanterie, 475 cavalerie, 211 artillerie ; Grenadiers, à Conegliano, 4 348 infanterie, 135 artillerie ; Duhesme, à Gradisca, 6 479 infanterie, 182 artillerie ; dragons, à Klagenfurt, 1 685 cavaliers, 109 artillerie ; cuirassiers à Latisana, 1 482 cavaliers, 66 artillerie ; réserve d'artillerie, 1 281 ; Aile droite, sous les ordres de Saint-Cyr : Reynier, à Mestre, 6 029 infanterie, 901 cavaliers, 212 artillerie ; Lechi (entre Padoue et Mestre) 4 458 infanterie, 482 cavaliers, 261 artillerie. Réserve, à Ponte di Brenta, 3 492 infanterie, 648 cavaliers, 217 artillerie ; garnison de Livourne, 4 336 infanterie, 570 cavalerie ; d'Ancône, 2 989 infanterie,

rête pas les opérations de la guerre. Il ordonne au général Espagne d'avancer vers Raab; à Séras, d'occuper avec le 8e d'infanterie légère les environs de Fiume. Saint-Cyr doit resserrer le blocus de Venise. Chavardès, commandant à Vicence, gardera vigilamment les avenues du Tyrol.

Mais le dimanche 8, devant Cilli, au pied du Dostberg, les chasseurs se trouvaient en présence d'un parlementaire. Cet officier annonçait la cessation des hostilités, d'après une convention arrêtée le 4 décembre, entre Napoléon et François II, au bivouac de Naselklowitz. Le 9, Vincent se présentait à Laibach; une lettre de l'archiduc Charles accréditait son envoyé auprès du maréchal (1). A Massena, le 11, on remettait les instructions de Berthier. L'armée d'Italie devait occuper la Carniole, l'Istrie et le comté de Gorizia: elle devait évacuer Fiume. Ney occuperait la Carinthie et Marmont la Styrie. Napoléon voulait tirer de ces provinces une contribution de guerre énorme (2). Déjà, les cinq provinces vénitiennes

560 cavaliers, 133 artillerie. Totaux 49 519 infanterie, 8 987 cavalerie, 3 348 artillerie. (R. 43. P. 250.)

(1) A Monsieur le maréchal. — Sa Majesté l'Empereur d'Autriche et d'Allemagne m'ayant prévenu officiellement qu'elle venait de conclure un armistice avec Sa Majesté l'Empereur des Français qui se rapportait à toutes les armées des deux puissances belligérantes, je m'empresse, monsieur le maréchal, à vous communiquer cette intéressante nouvelle et à vous envoyer le général baron de Vincent muni de mes pleins pouvoirs pour s'entendre avec celui que vous voudrez bien désigner à cet effet, sur la ligne de démarcation que les deux armées devront respecter, tant que la trève durera. Veuillez, monsieur le maréchal, être assuré de ma considération distinguée. Charles F. M. Au quartier général à Wörment, le 7 décembre 1805. (R. 43. P. 210.)

(2) Ordre du jour pour l'armée d'Italie. — L'armée d'Italie, devenue le 8e corps de la Grande Armée, sera traitée comme les sept autres corps. La contribution de 7 400 000 francs, frappée par M. le maréchal Massena savoir : Du Véronnais, 400 000 francs; du Vicentin, 1 000 000; du Trévisan, 1 500 000; du Padouan 1 500 000; d'Udine, 1 000 000; de Trieste, 2 000 000, sera versée dans la caisse de M. Delabouillerie, receveur général des contributions. M. Delabouillerie fera verser cette somme dans la caisse d'amortissement de la manière la plus avantageuse au change de Paris. Il en sera de même pour les sommes provenant de la valeur du vif-argent des mines d'Hydria, des magasins de sels et de tabac et enfin de tout autre magasin mis en vente

avaient payé des sommes importantes pour nourrir et pour payer des troupes qui dépensaient, sans la solde, 730 500 francs par mois (1).

Rapp allait écrire le 22 décembre, après avoir inspecté le 8e corps de la Grande Armée (2) : « Le corps d'armée du maréchal Massena est parfaitement bien habillé; les soldats ont tous de bonnes capotes et deux paires de souliers neufs. La solde est au courant et les contributions que l'on lève sont absolument employées par le maréchal Massena pour le bien-être de ses trouppes. »

Braves soldats qui se faisaient remarquer par des sentiments d'humanité, ainsi que le rapportait Duhesme, le 18 décembre : « Une compagnie du 20e de ligne, cherchant avec trop d'empressement à se réparer des mauvais temps qu'elle avait essuyé dans notre derrière marche, a eu le malheur de mettre le feu à une maison à Prewald. Cependant, elle est parvenue par son infatigable activité à arrêter les progrès de l'incendie. Ce soin ne lui a pas paru suffisant ni capable de diminuer la douleur du propriétaire. Les braves de cette compagnie se sont transportés aussitôt auprès de leurs chefs et de leurs camarades pour les supplier de se réunir à eux afin de dédommager le malheureux habitant incendié. Tout le régiment a applaudi à leur demande et le fruit

au profit de l'armée. M. Delabouillerie étant le receveur général de la Grande Armée recevra l'argent de toutes les contributions frappées dans les États de Venise. Signé : le major-général Berthier. (R. 43. P. 316.)

(1) La paix conclue à Presbourg le 26 décembre 1805, des provinces autrichiennes refusèrent d'acquitter les contributions. Napoléon, excité par le prince Eugène, Dejean et Berthier, contre Massena, vient à l'accuser de dilapidations. Il devait destituer Solignac; il fit appeler à Paris les commissaires Grobert et François Massena. Cette grave et longue affaire, que nous ne pouvons que mentionner ici, formera la matière d'un long chapitre dans un ouvrage qui aura pour titre : *Massena intime*.

(2) Le 21 décembre, le 8e corps de la Grande Armée était formé des divisions d'infanterie Duhesme, Molitor et Séras; de la cavalerie : Espagne, Mermet, Pully. L'infanterie comptait 22 969 hommes: la cavalerie 4 953 hommes et 4 784 chevaux. (R. 43. P. 322.) Les autres troupes devaient rentrer en Italie.

de la collecte qui est un jour de la solde des officiers, sous-officiers et soldats, s'est porté à 1 144 francs et quelques centimes qui, réduits en argent du pays, fait la somme de 2 500 livres. Ce généreux don est infiniment au-dessus de la valeur de la maison. »

Le 30 décembre, Massena envoyait de Laibach, à Napoléon, les drapeaux pris et il lui écrivait : « Sire, Votre armée d'Italie dépose aux pieds du thrône les drapeaux enlevés à vos ennemis. C'est un faible gage de son dévouement à la personne de Votre Majesté; mais elle sera heureuse de son partage s'il lui est permis d'aspirer à l'honneur de placer le tribut de ses efforts à côté des innombrables trophées conquis par l'armée d'Allemagne. Vos vieux soldats d'Italie, Sire, marchaient à la victoire au nom de leur Empereur et ce qu'ils ont eu le bonheur d'exécuter est encore l'ouvrage de Votre Majesté. Associés désormais aux travaux de votre Grande Armée, ils s'applaudissent de se sentir plus près du centre de la Gloire et sous l'égide de la Sagesse et du Génie. »

Entre les remparts des grandes Alpes, la campagne de l'an XIV finissait heureusement. Celle de Naples, qui serait plus difficile, devait commencer en février 1806.

DEUXIÈME PARTIE

CONQUÊTE DE NAPLES

CHAPITRE PREMIER

GOUVERNEMENT D'UNE REINE

Ce qu'était Caroline de Lorraine-Habsbourg. — Guerre portée jusqu'à Rome en 1798. — Alquier entend les menaces de la souveraine. — Traité de neutralité conclu entre la France et les Deux-Siciles. — Arrivée à Naples d'un corps anglo-russe. — Marche des troupes de l'armée des alliés. — La victoire d'Austerlitz publiée, Lascy et Craig abandonnent Ferdinand. — Ruffo est envoyé à Paris pour essayer de rétablir les relations diplomatiques. — Caroline oblige le roi de passer en Sicile.

Naturellement hostiles aux principes révolutionnaires, intéressés à maintenir sous le joug féodal un peuple toujours laissé dans l'ignorance, craignant surtout l'apparition d'un nouveau Masaniello, les Bourbons de Naples devaient se montrer les adversaires de la République française; et ils durent s'appuyer, pour braver nos colères, sur l'Autriche et sur l'Angleterre, qui préparaient et soutenaient les coalitions.

Ferdinand IV, né en 1751, fut roi à huit ans et placé sous la direction de Tanucci. C'était un prince sans talents, qui devint un brave homme. Entendre le concert, chasser et jouer avec quelques intimes, voilà quelles

étaient ses occupations principales, quand il fut émancipé. De l'armée, il s'occupait peu; et rarement de l'administration civile. Il régnait seulement de nom lorsque des troubles agitaient l'Europe. Les ministres agissaient, parfois utilement, sous l'impulsion que leur donnait une reine dont Napoléon devait dire : *Il solo uomo delle Due Sicilie.*

Fille de Marie-Thérèse, sœur de Marie-Antoinette, tante de François II, Marie-Caroline-Charlotte de Lorraine-Habsbourg n'avait vu, depuis 1793, dans les Français, qu'ils appartinssent au parti jacobin ou au parti directorial, que les assassins de la reine de France. Bonaparte apparaissait à ses yeux en chef des condottieri qui avaient envahi l'Italie et l'Allemagne. Sœur de Joseph II, elle ne voulait point reconnaître un empereur dans ce guerrier porté au trône par la volonté d'un peuple orgueilleux. Femme de caractère frivole, ambitieuse, vindicative, elle eût voulu jouer le rôle si important qui avait illustré Catherine II. Nelson fut son principal conseiller; il la perdit.

Les alliances étaient préparées de ses mains. Souvent, elle mettait Ferdinand et son ministre Acton en face du fait accompli. Si le premier osait résister aux fantaisies de la reine, elle l'exilait à quelques lieues de sa capitale et se faisait régente. Nulle affection ne la rapprochait d'ailleurs du roi, et son cœur ne s'attendrissait pas pour les expansions maternelles. Suivant le jugement qu'a porté le duc d'Ascoli : « Il faut pendant une heure être son adorateur et savoir la servir toujours dans les besognes les plus risquées. »

Instigatrice de cette croisade organisée dans le but de délivrer Rome, en 1798, elle eut le triste spectacle de la déroute des soldats obéissant à Mack l'Autrichien. Championnet arrivant, elle dut s'enfuir à Palerme. Son retour en terre ferme, Caroline le rendit triomphal, quand le cardinal Ruffo, oubliant ses devoirs de prêtre, faisait assassiner les blessés français, désoler les campagnes, arrêter des citoyens respectables qui étaient restés

neutres dans la République Parthénopéenne; quand Nelson, descendu au rôle de pirate, faisait pendre Caracciolo et piller Naples; quand les gibets et les échafauds recevaient tant de victimes.

Toujours alliée avec l'Autriche, la reine veut faire déborder encore ses soldats, en 1800, sur le territoire papal. Murat les ramène; et, dans Florence, l'ambassadeur de Ferdinand IV dut signer, le 18 mars 1801, « un traité d'amitié ». Il s'ensuivit une occupation, dite de *garantie*. Vraiment, le corps de Gouvion Saint-Cyr, en partie composé de Polonais, montrait alors des exigences qui devaient révolter des populations pourtant assez dociles et fournir à Caroline le prétexte des réclamations qui furent présentées, en bonne forme, par le marquis de Gallo, son ministre à Paris.

Il faut assurer à ce ministre la réputation dont doit jouir un très honnête homme. Diplomate clairvoyant, il travaillait pour établir une entente raisonnable avec Napoléon qui l'estimait. N'assistait-il pas, à Milan, au sacre du roi d'Italie? Ne devint-il pas un ministre très dévoué à Joseph?

Caroline qui, dès janvier 1804, se substituait de nouveau au roi et qui favorisait tout particulièrement M. de Damas, l'ennemi du ministre J. Acton, n'employait plus le chevalier Micheroux à traiter aux Affaires étrangères. Elle décide sur tout. Sir H. Elliot, ambassadeur d'Angleterre, puis lord Temple, l'agent secret de Pitt, la dirigent dans les voies tortueuses. Alquier, chargé d'affaires de France, est convoqué en novembre — non invité — au château de Portici. Il y trouvait réunis : la reine, le prince dit héréditaire et le prince Luizzi. Alquier écrivait, après l'entretien, à Talleyrand : « Il m'est impossible de rendre à V. E. tout ce que la reine se permit d'absurdités et d'indécence dans cet entretien. De tout ce qui est échappé à son inconcevable folie, je ne citerai qu'un seul mot, parce qu'il peut être utile de le recueillir. — Vous ne nous empêcherez pas d'espérer que la Russie persiste à exiger que la France nous débarrasse de ses troupes. »

Vue un jour arrogante, Caroline se peut montrer aimable dès le lendemain. Elle va même traiter Alquier de « cher ami » en y mettant beaucoup de grâces, mais cela, le 10 janvier, après que Napoléon eut fait répandre cette nouvelle : « Qu'une escadre sortie de Toulon, 11 vaisseaux et 14 frégates, escortant les transports chargés de 12 000 hommes, faisait voile vers Naples. » Elliot, le général Acton et Luizzi, le nouveau ministre des Affaires étrangères, tinrent conseil. On décida d'armer le peuple, de couvrir de batteries les côtes de la Sicile, d'appeler au secours du royaume napolitain les Russes tenant garnison aux Sept-Iles; mais Tatistcheff, ambassadeur d'Alexandre, refusait d'engager son souverain en pleine aventure, cela quand la reine relisait un avertissement que lui avait donné Napoléon, le 2 janvier 1805. « Que Votre Majesté écoute cette prophétie : à la première guerre dont Elle serait cause, Elle et sa postérité auraient cessé de régner. » A un pareil ultimatum, elle répondit le 25, en offrant l'assurance de sa loyauté. Le 7 mars, Ferdinand devait renouveler encore à l'Empereur « sa bonne amitié » lorsque Nelson gardait le port de Messine, quand le colonel anglais Smith réorganisait l'armée napolitaine.

Contre les projets si belliqueux de Caroline, les ambassadeurs de Russie et d'Autriche s'élèvent en août. Ignorant, sans doute, les travaux secrets de leurs chancelleries, ces diplomates paraissent croire au maintien de la paix sur le continent. Par calcul, la reine s'emploie à porter de nouvelles plaintes contre les exactions du corps de Saint-Cyr; elle en obsède Alquier et Gallo. Enfin, le 7 septembre, François II lui annonce une prochaine et grande prise d'armes; elle fait signer, le 10, une alliance avec la Russie.

A quiconque objecte que, dans l'aventure d'une guerre, on peut tout perdre, la reine fait répondre par son féal serviteur, le chevalier de Médicis : « Observez que nous ne courons aucuns risques, car les Français seront ou vaincus ou vainqueurs. Dans le premier cas,

nous n'avons rien à en redouter; dans le second, les grandes puissances avec lesquelles nous sommes liées ne feront jamais la paix sans nous y comprendre. » De son côté, Ferdinand déclare : « Que s'il reste l'ami des Français, il sera accablé par la Russie et par l'Angleterre qui convoite, elle, la Sicile. » Et les armements sont poussés sous la direction très active de M. Roger de Damas, du colonel Smith, des généraux russes Lascy et Oppermann, qui ont déjà visité les bonnes positions militaires du royaume. Lord Temple promet, d'ailleurs, au roi, qu'une armée austro-russe débarquera près de Venise, afin de couvrir ses États; déclaration du 12 septembre.

Le 13, Ferdinand réfléchit. Il craint la vengeance de Napoléon et il ose conseiller les arrangements. Indignée, la reine exile le prince à Gaëte; mais il en revient vite, après une feinte d'inspection de troupes, pour écrire au ministre Serracapriola, à Saint-Pétersbourg : « Qu'il interdit aux Russes de mettre les pieds sur son territoire. »

Gallo, qui avait reçu de son roi des instructions et de la reine un billet portant « des amitiés à l'Empereur », signait avec Talleyrand, le 21 septembre 1805, un traité de neutralité; traité qui, porté à Naples, n'était plus valable, disait Caroline. Alquier agissait pour en obtenir la ratification, et il donnait ces détails, le 10 octobre : « Le délai de trois jours fixé par sa Majesté Impériale et Royale pour l'acceptation du traité était écoulé et la cour vivement menacée par les ministres d'Angleterre et de Russie paraissait invincible dans ses refus. Je fus forcé de demander mes passeports. On me les refusa. Je déclarai que j'allais partir avec mes chevaux, et que si on me retenait à Capoue, j'expédierais un courrier pour me plaindre de cette violation. Enfin, hier matin, le roi, cédant avec la répugnance la plus marquée aux instances de tout ce qui l'entoure, a ratifié la convention. Une singularité assez remarquable au milieu d'une discussion dont les résultats devaient être de donner la paix à l'État de Naples ou de priver le roi de sa couronne, c'est que ce prince s'occupait exclusivement du soin de ses

vendanges, et que ce fut dans une vigne et au milieu des vendangeurs avec lesquels il travaillait qu'il donna sa signature. »

Au lendemain de la conclusion du traité, Caroline se montre plus agressive, et pour cause : le corps du général Saint-Cyr s'est porté au delà d'Ancône. Employant un nommé Roland, la reine fait répandre de fausses nouvelles : « Barras armait des assassins qui devaient surprendre et tuer Napoléon. — Macdonald marchait du Languedoc sur Paris avec 30 000 insurgés. — La Banque de France, ruinée, ne pouvait plus payer les traites mises en circulation. — Murat avait, devant Ulm, été fait prisonnier par l'archiduc Ferdinand. — L'archiduc Charles, après avoir tué 7 000 hommes et pris 9 000 soldats au maréchal Massena, sur l'Adige, mettait le siège devant Mantoue, et il allait délivrer Milan des Français. — Une armée de 30 000 Anglais débarquait à Boulogne. » Nouvelles qui faisaient oublier aux barons leur fuite honteuse, en 1799; ils demandaient à grands cris la guerre. Au roi alarmé, Caroline affirmait « qu'elle aurait bientôt 48 000 hommes prêts à marcher sur Terni ». Publiquement, elle allait féliciter le ministre Kaunitz d'avoir fait pavoiser les bateaux autrichiens tenus en rade de Naples pour fêter « la grande victoire d'Ulm ». Elle battait des mains après avoir entendu lord Temple annoncer la prochaine arrivée des escadres russes et anglaises venant de Corfou et de la Sicile.

Le mardi 19 novembre, cette escadre mouille en vue de Naples. Tatistcheff obtient, le 20, l'autorisation nécessaire au débarquement des troupes; permission que donne, de par la volonté du roi, le marquis de Circello, chargé de la direction des Affaires étrangères. Caroline envoie des voitures de gala aux généraux anglais et russes qui vont dîner à Portici et y tenir un conseil de guerre.

Alquier faisait abaisser le pavillon de la Légation française et demander ses passeports. Il sortait de Naples, le jeudi 21, sous les huées d'une populace

excitée contre lui. Il allait, dans Rome, prévenir son gouvernement et Massena, des événements survenus.

Gallo croit et dit à Talleyrand « que les Russes ont fait violence à Sa Majesté Sicilienne ». Excuse banale. Pour Napoléon, le temps des indulgences est passé. Victorieux en Autriche, il va décider du sort de Naples — ou plutôt du sort de Ferdinand le parjure. Pauvre roi qui, réfugié à Caserte, tremble et pleure. Sans l'avoir consulté, la reine organise des fêtes. Après avoir marié une princesse au duc de Genevois, frère du roi de Sardaigne, elle forme le « triumvirat du plaisir ». A la veille des pires catastrophes, on verra M. de Saint-Clair divertissant la reine, M. de Damas conduisant Mme Rasumowski, M. de Roth, officier hessois, promenant Mme de Zitchy.

Entourée de soldats, Caroline a quitté Portici le 21 novembre; elle va recevoir, au grand palais de Naples, les officiers supérieurs de l'armée alliée; elle leur fera toute sorte de promesses. Elle dira que Ferdinand a tiré de Palerme un milion de ducats et 8 000 fusils; elle promet la victoire aux généraux, et, de plus, son éternelle reconnaissance.

On peut, la mer calmée, effectuer le débarquement des soldats russes, devant le château de l'Œuf : 13 600 hommes. Leur premier chef va loger palais d'Angri. Une division de 6 000 Anglais occupe Castellamare. A sa suite, se pressent des Dalmates et des Albanais; mercenaires que doit payer l'Angleterre. James Craig dirige l'armée britannique, Lascy va commander l'armée russe.

Caroline trouvait ces deux armées trop faibles, numériquement. Elliot promet de fournir en nouveaux renforts 35 000 combattants. La cour exulte. Les maréchaux napolitains vont visiter les camps établis dans la banlieue de Naples et fêter, avec les soldats étrangers, le mardi 3 décembre, la victoire de Trafalgar, pendant que les escadres tirent des salves et pavoisent.

Pressé par Forteguerri, ministre de la Guerre, M. de Damas réunit ses régiments, dits nationaux. On remet

en vigueur la loi de 1798 établissant le service obligatoire pour tous les hommes âgés de dix-huit à quarante ans, à raison de dix pour cent. La garde bourgeoise napolitaine, qui sera de 10 000 hommes, est placée sous la direction du duc d'Ascoli, intendant général de la police. Les chefs de milice : Rodio, Fra Diavolo, Panedigrano, Joseph Rogliano et Gabrielli doivent rassembler leurs contingents.

Fait important, le 9 décembre, 32 000 hommes des troupes combinées, obéissant à M. de Lascy, se mettent en marche pour aller chercher l'ennemi. Un corps anglo-russe peut atteindre San Germano. Damas, qui doit former l'arrière-garde, dirigera son monde vers Pescara. Il semble que les adversaires de Napoléon ne soient pas pressés de livrer bataille. Par contre, traiter le royaume de Naples en pays conquis, cela leur convient; mais quand la nouvelle du drame d'Austerlitz est publiée, ils s'effraient. Déjà, leurs chefs voient apparaître l'invincible Empereur ou le terrible Massena. Après avoir délibéré à Teano « sur une situation critique », le 1er janvier 1805, ils vont rentrer à Naples et y tenir, le 3, un conseil de guerre. Lascy et son quartier-maître Oppermann proposent la retraite des alliés, à effectuer dans les Calabres. Le général Craig, exagérant à dessein les dangers, propose l'évacuation du territoire napolitain. Elle est acceptée, sauf par le général russe Aurep. Sourds aux prières de Caroline, les alliés de Ferdinand IV exécutèrent, les 11 et 12 janvier, une fuite vers leurs vaisseaux ancrés devant Baja et Castellamare. Le Russe retournera aux Sept-Iles. L'Anglais se réfugiera en Sicile.

Quelle attitude allait prendre la reine? Le 7 janvier, elle avait rappelé Ferdinand de Caserte, pour lui ordonner « de faire auprès de Napoléon une entière soumission ». Fabrizio Ruffo serait l'ambassadeur; cet homme acceptait de jouer n'importe quel rôle de Mascarille. Il partait le 8 de Naples, allait demander à Rome l'appui du pape. Informé d'une telle démarche, Alquier s'en

étonnait justement et il écrivait le 16 à son ministre : « Il est impossible de n'être pas frappé de l'excessive inconvenance que la cour de Naples vient de se permettre en chargeant le cardinal Ruffo de se rendre auprès de Sa Majesté Impériale. Toutes les idées de raison et de pudeur me paraissent blessées par le choix qu'on a fait d'un homme si justement flétri dans l'Europe et qui, sous tous les rapports, doit être exécrable à la France. »

Les relations diplomatiques étaient rompues le 28 janvier entre Paris et Naples. Talleyrand envoyait à Gallo ses passeports; à Gallo, dont Luizzi avait reçu cet avertissement daté du 4 : « Il se confirme absolument par toutes les lettres d'Allemagne et d'Italie que le maréchal Massena a reçu l'ordre de masser 30 000 hommes de son armée dans la Carniole pour descendre en Italie et renforcer le corps du général Saint-Cyr, lequel doit se trouver vers Ancône. » Une seconde note suivait : « Joseph Napoléon va prendre à Rome le commandement d'une armée qui, en Français et Italiens, aura 80 000 hommes qui marcheront sur le royaume de Naples. »

Caroline, voulant régner seule, forçait le faible Ferdinant à s'embarquer dans la nuit du 23 au 24 janvier, sur l'*Archimède*, pour Messine. Elle se promettait d'exercer une sorte de dictature avec Saint-Clair, pris pour premier conseiller. Sa colère la portait à crier aux oreilles de l'ambassadeur Kaunitz : « Votre empereur d'Autriche n'est plus mon neveu, puisqu'il est devenu le valet de Napoléon. »

Imprudente ou comédienne, la reine annonçait aux courtisans : « Cette fois, nous serons en mesure d'arrêter les Français. » Le 31 janvier, elle chargeait le prince héréditaire, François, d'aller inspecter les fortifications de Capoue, ville où commandait le maréchal Gualenghi; puis, avec les princesses, la fille de Marie-Thérèse allait s'agenouiller dans Saint-Paul Majeur, devant les reliques de saint Gaëtan.

Appeler en secours l'escadre anglaise, armer les masses ou milices, organiser la défense des places : voilà quelles furent, jusqu'au 4 février, les principales occupations de Caroline.

Le régiment du prince Campana couvre le palais royal contre tout mouvement populaire. Sous la protection de ses baïonnettes, on enlève le mobilier du château et la reine peut s'embarquer le 10 février. Une tempête va forcer d'ajourner le départ de Sa Majesté ou plutôt sa fuite. Durant 24 heures, Caroline visite les églises et prie. De nouveau, elle monte à bord de l'*Archimède*, le 11, quand les Français approchent. Les dernières instructions de Caroline, le prince Léopold les reçoit. « Vous allez partir pour la Calabre ; mais songez bien que ce n'est pas pour vous amuser. Il faut défendre nos États, car nous pourrions être bientôt des mendiants. Du reste, nos malheurs ne sont pas sans remèdes. Notre situation peut changer d'un instant à l'autre. Il y a tant d'accidents... heureux... un verre de poison... un coup de couteau... » Paroles étranges, sorties de la bouche d'une princesse. On pourrait douter de leur authenticité sans l'affirmation de Kaunitz, qui les entendit.

Alors, en jeune homme rempli d'illusions, le prince François, nommé vice-général du royaume, ordonnait à un faible corps d'arrêter l'envahisseur, devant Capoue.

CHAPITRE II

INVASION DES FRANÇAIS

Massena reçoit le commandement d'une armée d'expédition. — Passage des corps à travers le département du Reno. — Séjour et travaux du maréchal à Spolète. — Joseph Napoléon prend la direction des troupes. — Chemins d'invasion. — Marches des trois colonnes de troupes françaises. — Arrivée des grenadiers et des chasseurs au bord du Volturno. — Convention conclue avec une régence. — Occupation de Naples.

Le major Strolz, que Berthier avait chargé de remettre à Massena une lettre lui donnant le commandement d'une nouvelle armée (1), pouvait joindre son chef, à Laibach, le 1er janvier 1806. Ce 8e corps, récemment organisé et qui devait grossir la Grande Armée, allait doubler les contingents dont disposait Saint-Cyr. En outre, le prince Eugène fournirait quelques troupes

(1) Schonbrun, le 7 nivôse an XIV (28 décembre 1805). — Ordre à M. le maréchal Massena. — La paix est signée, monsieur le maréchal, comme vous le verrez par la copie ci-jointe du traité. L'Empereur ordonne que vous mettiez votre corps d'armée en marche pour retourner en Italie. Vous mettrez tous vos dragons en marche pour rejoindre l'armée de Naples. Vous donnerez le même ordre à une des trois divisions d'infanterie de votre armée, à votre choix, et, immédiatement après que ces corps seront partis, vous vous mettrez en route pour rejoindre l'armée de Naples dont vous prendrez le commandement. — Vous ordonnerez au général Pully, avec sa division de cuirassiers, de prendre position (c'est-à-dire des cantonnements) du côté de Trévise et Padoue. Tous les autres corps de votre armée rentreront en Italie où ils seront aux ordres de S. A. S. le prince Eugène qui leur donnera une destination. — Je vous préviens, monsieur le maréchal, que le général Marmont doit occuper Trieste, le Frioul et Gratz pendant le mois de rigueur déterminé pour l'évacuation. Le major-général Berthier. (R. 44. P. 8.)

italiennes; puis des Hanovriens et Africains rejoindraient devant Rome ou en pays napolitain (1).

Vite, l'administration des divisions fut organisée; et les soldats, une fois approvisionnés, se dirigèrent vers Ancône. Quoique le pape eût reçu de Ferdinand la sommation de ne rien fournir aux Français, sous peine d'amener entre les deux cours une rupture, à l'invitation du cardinal Fesch, les délégats répondirent favorablement aux réquisitions.

Sorti de Laibach le 2 janvier, un séjour fait à Padoue, arrivé le 9 à Bologne, Massena va loger au palais Marescalchi (2). Il y reçut la visite du préfet Somenzari qui, déjà, avait publié une proclamation annonçant la paix de Presbourg. Nécessité du séjour, 20 000 hommes vont vivre aux dépens de la ville et dépenser 77 000 livres (3) au grand dépit du préfet, à qui le général Mermet rap-

(1) Le 23 décembre, Napoléon avait écrit quelle serait la composition de l'armée de Naples : « Joseph Napoléon, lieutenant-général; général Mathieu Dumas, premier aide de camp; César Berthier, chef de l'état-major général du prince; Dulauloy, commandant l'artillerie; Campredon le génie; Arcambal, commissaire ordonnateur en chef; Lambert, inspecteur aux revues; général de division Maurice Mathieu, 2 généraux de brigade, 2 adjudants commandants. Premier corps d'armée : maréchal Massena, 2 divisions d'infanterie, un de cavalerie, 12 pièces de canon par division d'infanterie, 6 pièces par division de cavalerie. — Deuxième corps : maréchal Ney — même force. — Troisième corps : général Gouvion-Saint-Cyr. (Arch. Guerre.)

(2) Ce palais, en briques et à colonnades, est situé aujourd'hui via dell' Asse, n° 5. Marescalchi devait être nommé, le 16 février 1806, ministre des Affaires étrangères du royaume d'Italie.

(3) Bologne, 10 janvier 1806. Le général de brigade, officier de la Légion d'honneur, commandant d'armes, à M. le Préfet du département du Reno. — M. le maréchal Massena m'a chargé de vous prévenir que dans deux ou trois jours, il commencera à passer par cette place une colonne de 18 à 20 000 hommes allant renforcer l'armée de Naples. Elle sera composé de 8 régiments de cavalerie, de 7 d'infanterie et de l'artillerie à proportion. Je vous prie de donner des ordres pour que le logement et les vivres leur soient préparés ainsi que le fourrage.

« La fourniture faite à Bologne les 9, 10 et 11 janvier à 20 000 hommes, dont 5 000 cavaliers, coûta 77 000 livres (la livre valant 0 fr. 83 centimes). Arch. de Bologne. Section préfecture. Titre 17. Pièce 775.

pellera ses devoirs (1). Massena s'éloigne le 11 (2), après avoir conféré avec Tattini, commandant la garde nationale. Il fait 171 kilomètres pour aller dîner à Ancône, à 8 heures du soir, chez Pietro Vidoni, délégué apostolique du Saint-Siège et assister ensuite au théâtre (3). Le 12, à 2 heures après-midi, le maréchal montait en voiture, partait pour Foligno, y restait le 13 à inspecter des troupes; et il s'arrêtait le 14 dans Spolète, au palais Piamiani, lequel devait lui servir de quartier général jusqu'au 19 (4).

Le général Saint-Cyr, qui logeait au palais Anciani, avait déjà été prévenu le 9 janvier qu'on le mettait en sous-ordres. Or, après avoir assuré Massena du plaisir

(1) 27 janvier 1806. Mermet, commandant une division de dragons, au préfet du Reno. — « J'ai reçu, monsieur, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire pour m'inviter, de concert avec la municipalité de Bologne, à permettre que les troupes composant ma division soient logées dans les casernes à leur passage par cette ville. Avec le plus grand plaisir, je m'empresserais de me rendre à votre invitation si l'objet qu'elle concerne n'était pas aussi important. Mais il s'agit de braves gens dont les intérêts me sont confiés; il s'agit de leur bien-être et ils ne peuvent ni ne doivent être sacrifiés à de légères considérations. D'ailleurs, l'on ne demande pour eux que ce qui est prescrit par les règlements. Dans toutes les villes de France, les troupes en marche sont logées chez l'habitant et il n'est aucun citoyen qui ne se fasse un vrai plaisir de les bien recevoir. — Je ne vois pas de raison pour qu'il n'en soit pas de même dans le royaume d'Italie, gouverné par le même souverain; et j'aime à croire que les habitants de Bologne ne voudront pas être en arrière des Français pour le bon traitement des troupes qui savent si bien les défendre. — Sans doute, mon Empereur aime la ville de Bologne, mais il porte aussi dans son cœur les braves qui ont vaincu à Austerlitz et ceux qui ont ajouté les états vénitiens à son royaume d'Italie. Je crois que la meilleure manière qu'ont les Bolonais de bien reconnaître la bienveillance de leur roi est de faire à ses troupes l'accueil et le bon traitement que leur méritent leurs peines et leurs fatigues. — Aussi, ma division sera logée chez l'habitant. On placera les chevaux aux écuries des couvents à qui on donne le nom de casernes... » (Arch. de Bologne. P. 1232.)

(2) Li 7 gennaio 1806 : Il capo di sezione della polizia, Ceregalli proibisce qualunque giuoco d'azzardo. — Li 10 : Ieri arrivo il maresciallo Massena, e questa notte è partito per raggiungere la numerosa armata in strada verso Rimini; Li 12 : Te Deum in S. Pietro e in tutte le altre chiese di Bologna per l'avvenuta pace. » (Diario Bolognese di Giuseppe Guidicini.)

(3) Diario. Libro XIV, Parte I. P. 113. (Bibliothèque d'Ancône.)

(4) Bibliothèque de Spolète. (Communication faite par M. R. Gherghi.)

qu'il aurait à lui obéir (1), sa mauvaise humeur le portait à protester contre une mesure militaire (2). Par exemple, le divisionnaire ne faisait aucune difficulté pour rendre les services à son successeur qui prenait J.-B. Franceschi (3) pour chef d'état-major, fonctions que cet officier allait remplir à la satisfaction du maréchal.

(1) Bologne le 7 novembre 1805. — Gouvion-Saint-Cyr, Colonel-général des cuirassiers, à Massena : — C'est avec le plus grand plaisir que je me trouve sous vos ordres et l'empressement que je mettrai à exécuter tous ceux que vous me donnerez vous fera connaître combien je désire justifier votre confiance. (R. 42. P. 235.)

(2) Spoletto le 9 janvier 1806. — Le général en chef Gouvion-Saint-Cyr à S. E. M. le maréchal Massena. — J'ai reçu, monsieur le maréchal, votre lettre par laquelle vous m'annoncez que Sa Majesté l'Empereur vous a confié le commandement de l'armée de Naples; j'ignore quels peuvent être les motifs qui l'ont engagée à me le retirer. Le ministre de la Guerre ne m'a prévenu en rien de ce changement, mais je dois croire ce que vous m'annoncez et je n'attends que votre arrivée pour me retirer; vous sentez qu'après une marque aussi éclatante du peu de confiance de Sa Majesté, je ne puis plus, sans aucun titre, servir dans cette armée. — J'ai l'honneur de vous saluer avec respect. (R. 44. P. 52.)

(3) Des écrivains attribuent à un seul Franceschi tous les faits que purent accomplir trois hommes portant le même nom et servant à l'armée de Naples. Le général Koch commet sur les deux Franceschi qu'il connaît, des confusions, prêtant à l'un ce qui appartenait à l'autre. Établissons la distinction, entre ces officiers, suivant leurs dossiers administratifs. 1° Franceschi (Jean-Baptiste), né à Bastia le 5 décembre 1766. Quartier maître provisoire au 6e régiment d'infanterie légère le 15 avril 1793; adjudant de place à Saint-Florent le 20 septembre; aide de camp provisoire du général Gentilly le 11 novembre; capitaine au 16e bataillon d'infanterie légère le 15 décembre; adjudant-général chef de bataillon le 11 ventôse an II; adjudant-général chef de brigade le 25 prairial an III; nommé général de brigade par Macdonald le 19 messidor an VII; aide de camp de Gouvion-Saint-Cyr. Mort à Dantzig le 19 mars 1813. — 2° Franceschi-Delonne (Jean-Baptiste), né à Lyon le 4 septembre 1767; sous-lieutenant au 9e bataillon de Paris, le 11 septembre 1792; lieutenant au 4e hussards le 29 pluviôse an V; nommé capitaine sur le champ de bataille de Neuwied, par Hoche, le 29 germinal an V; chef d'escadron sur le champ de bataille de Zurich, par Massena, le 21 vendémiaire an VIII; colonel aide de camp de Soult le 24 vendémiaire an XI; général de brigade le 3 nivôse an XIV. Employé à l'armée de Naples le 18 janvier 1806. Passe en Espagne, 15 avril 1808. Mort à Carthagène, dans les prisons de l'ennemi, le 23 octobre 1810. — 3° Franceschi (Losio-François), né à Milan le 3 juillet 1770; adjudant à l'état-major de Massena en 1796; lieutenant au 15e régiment de dragons le 5 prairial an V; capitaine le 21 prairial an VI; chef d'escadron, le 22 prairial an VII; colonel le 3 nivôse

Féraud, commissaire ordonnateur de l'armée, réunissait des approvisionnements, sans vouloir écouter les plaintes des habitants qui nous étaient hostiles. Plus habile, Massena affichait une grande compassion pour des citoyens que l'on ruinait et il protégeait le clergé. Saint-Cyr disait de lui : « Il va volontiers entendre des messes le matin, faire le galant homme auprès des dames dans l'après-midi, assister le soir au concert, souper après minuit, travailler et surtout fatiguer son monde, ne pensant guère à dormir et se montrant toujours bien éveillé. »

De Spolète, Massena adresse une proclamation aux troupes (1). Il voit arriver Ruffo, diplomate aussitôt renvoyé (2). On lui annonce que le commandement de

an XIV; écuyer du roi Joseph en 1807; tué en duel, à Vittoria, par un aide de camp du roi d'Espagne.

(1) Spoletto, le 14 janvier 1806. — Soldats! S. M. l'Empereur et Roi m'a confié l'honneur de vous conduire sur un nouveau théâtre de guerre Au moment où son bras raffermissait les fondements de l'Europe civilisée, une Cour parjure ouvrait ses portes aux Anglais, aux perturbateurs éternels du continent et à ces Russes qu'il a vaincus et humiliés dans les champs d'Austerlitz. Soldats d'Italie! vous êtes encore transportés d'enthousiasme aux souvenirs de cette immortelle journée; songez que vous allez combattre pour la même cause, que votre Empereur a les yeux sur vous et qu'il va juger si vous êtes dignes d'être associés à la gloire dont les braves se sont couverts dans cette campagne. — Vous traverserez une contrée amie qui connaît les devoirs de l'hospitalité; vous vous montrerez constamment fidèles aux loi de la discipline sans laquelle il n'est point de véritable honneur militaire; et lorsque vos armes vous ouvriront le territoire qu'occupent nos ennemis, soldats, n'oubliez point que si nous avons à punir une puissance infidèle aux traités, nous ne sommes point en guerre avec les peuples et que les annales de notre pays offrent plus d'un exemple d'union et de bonne intelligence entre les Français et les Napolitains. (R. 40. P. 21.)

(2) *Massena à Napoléon.* 18 janvier 1806. — Sire. J'ai l'honneur de rendre compte à V. M. que S. E. le cardinal Ruffo s'est présenté aujourd'hui à mon quartier général de Spolette et qu'il m'a fait demander une conférence. Quoique je n'eusse reçu aucune instruction, je n'ai pu refuser de l'entendre. Le cardinal, en protestant des regrets de la Cour de Naples, a déclaré qu'elle se résignait au sort que V. M. lui préparait et qu'elle s'en remettait à la magnanimité du Grand Napoléon. Il a désiré savoir quelle marche il devait tenir pour remplir l'objet de sa mission. Je me suis borné à lui répondre que j'avais été appelé par V. M. au commandement de l'armée de

l'armée est donné à Joseph Napoléon (1); étrange conduite de l'Empereur, mécontent du maréchal ou suborné par son major général... Massena n'imitera pas Saint-Cyr. Reprenant la route le 19, il chemine entre les troupes, ordonne des réquisitions nécessaires (2), s'arrête un jour au camp de Ponte Molle, franchit le 21 la porte de Rome, à une heure du soir, et va loger au palais du prince Scano (3).

Joseph Napoléon, qui avait quitté Paris le 9 janvier, voyageait incognito. Arrivé à Rome, descendu chez le cardinal Fesch, oncle de l'empereur, il faisait demander Massena. Au maréchal incombait la tache de décrire au prince ce qu'était géographiquement le royaume des Deux-Siciles, d'après l'ouvrage du Moreri (4), d'indiquer

Naples et que je me renfermais dans mes fonctions de général. Son Eminence s'est alors déterminée à se rendre à Paris près de V. M. et a renouvellé en me quittant ses protestations de soumission absolue, de la part de sa Cour, aux lois qu'Il vous plairait de lui imposer. — Dans ces circonstances, Sire, j'ai cru devoir me hâter d'envoyer à V. M. un courrier qui devançât le cardinal Ruffo. (Arch. Guerre.)

(1) Schonbrun, 6 janvier 1806. *Berthier à Massena.* — J'ai l'honneur de vous informer, monsieur le maréchal, que S. M. par décret du 3e de ce mois a confié le grade de général de division à S. A. I. le prince Joseph et l'a nommé son lieutenant pour le commandement en chef de l'armée de Naples. Vous voudrez bien faire connaître à l'armée, par la voie de l'ordre, cette nomination. S. A. I. aura sous ses ordres en qualité de chef d'état-major le général Berthier. (R. 44. P. 10.)

(2) Réflexions d'un garde de Saint-François. « Alors, quand une armée passe dans un État ami et neutre, elle peut employer la force pour assurer sa subsistance et son logement et prendre les bonnes places. Son général commande en maître, sans égards pour la pauvre population. Il nous faut loger une quantité de soldats qui ne sont plus l'objet d'aucune discipline. Il faut donner du vin et du café aux officiers. Il faut blanchir et transporter des gens qui, se rendant autrefois comme amis dans la cité de Rome, ont saccagé les peintures du Vatican. » (Diario. Arch. Communales de Pesaro.)

(3) « Hier à une heure est arrivé le sieur maréchal Massena qui fut par le gouverneur logé au palais de M. le prince de Scano. » Lettre du chargé d'affaires de Florence, du 22 janvier 1806. (Arch. du Vatican. Cahier 247. Pièce 278.)

(4) Le royaume des Deux-Siciles s'étend en forme de presqu'île et a la mer Jonienne au levant, le golfe de Venise au nord, la mer Tyrrhénienne au sud et les États de l'Église à l'ouest. On le divisait en douze provinces : La Terre de Labour, la Principauté Citérieure, la Principauté Ultérieure, la Basilicate, la Calabre Citérieure, la Calabre

sa population estimée à cinq millions et demi d'habitants, de mettre sous les yeux du lieutenant-général le journal des reconnaissances effectuées en 1799 *(d)*.

Le prince reçut, le 27 janvier, de M. San Teodoro, des compliments sur « son voyage en Italie » et une lettre du prince héréditaire de Naples, qui priait pour obtenir des ententes. Or, si le chef d'armée ne peut se rendre aux désirs du Bourbon, il veut bien arrêter, durant six jours, toute incursion des troupes sur le territoire ennemi, Napoléon n'ayant fixé, d'ailleurs, l'invasion qu'au 10 février (1); et pendant ce temps, les Napolitains vont espérer que Ruffo, qu'on croit être arrivé à Paris, aura obtenu de l'Empereur un nouveau traité.

Le 3 février, Pie VII et Consalvi pressent Joseph d'éloigner des campagnes romaines des soldats qui, nourris et logés chez l'habitant, y montrent des exi-

Ultérieure, la Terre d'Otrante, la Terre de Bari, la Capitanate, le comté de Molisse, l'Abruzze Citérieure et l'Ultérieure. La terre y est extrêmement fertile et tout y est abondant, ce qui fait dire aux Italiens que Naples est un pays habité par les diables.

(1) François, prince de Naples, au prince Joseph Napoléon, à Rome. — Ayant appris, par le duc de San Teodoro l'arrivée de Votre Altesse Impériale à Rome, j'expédie le même duc pour complimenter Votre Altesse Impériale au nom du Roi, mon auguste père et au mien. Me trouvant actuellement par disposition de Sa Majesté mon père et seigneur, vicaire et lieutenant-général du royaume, je regarderais comme le plus grand bonheur de ma vie si, suivant les ordres qu'il m'a laissés, je pouvais signaler à jamais cette époque de mon gouvernement en éloignant des sujets du Roi tous les fléaux et malheurs d'une guerre qu'il a été bien éloigné d'avoir l'intention de provoquer et en aplanissant toutes les difficultés selon les ouvertures déjà faites à Sa Majesté Impériale et Royale avec l'objet de reprendre à toute perpétuité les liaisons entre les deux États.

Le caractère de conciliation et de douceur qui distingue Votre Altesse Impériale m'en donne toute confiance tandis que j'aurai la douce satisfaction d'avoir rempli le premier devoir de ma situation actuelle.

Joseph au prince François. — Altesse royale. Je reçois la lettre de Votre Altesse Royale. Je lui dois des remerciements pour les choses obligeantes qu'Elle a bien voulu m'écrire et me faire dire par le duc de San Teodoro; mais appellé au commandement d'une armée dirigée contre le royaume de Naples, il n'est pas en mon pouvoir d'en arrêter le mouvement.

Dans tous les cas, je m'estimerai heureux de pouvoir répondre à l'idée que Votre Altesse Royale peut bien me dire qu'Elle s'est formée de mon caractère. (Arch. Guerre.)

gences parfois difficiles à satisfaire. Le 8, les troupes de première ligne achevaient, aux pieds des Apennins, leur échelonnement.

Déjà, les officiers du génie avaient pu reconnaître les chemins que trois colonnes pourraient suivre : Velletri à Terracine; Albano à Ceprano; Rieti à Aquila. Mais les deux derniers, traversant la montagne, présentaient à une marche rapide toutes sortes d'obstacles.

La portion principale de cette armée, qui avait 43 110 hommes et 9 183 chevaux *(e)*, ne disposait que de 16 canons de 6 et de 6 obusiers, avec un simple approvisionnement de cartouches à fusils. Elle était sans équipage de pont; pourtant, 4 compagnies de sapeurs y étaient attachées. Il y avait, en arrière, des troupes en mouvement, des voitures, de l'artillerie. Seul, le corps du centre avait ses ambulances.

Ne trouvant devant lui que quelques paysans armés, le corps de Lechi s'avançait de Rieti par la vieille route de Pescara, laissant à gauche Civitella del Tronto. Il faisait des haltes : à San Vittorino, devant Aquila, qu'une garnison de miliciens n'osa pas défendre, et à Campana. Puis il occupait Popoli. De ce lieu, le grand carrefour des chemins de Sulmona, Chieti et Isernia, le général envoyait des reconnaissances qui pouvaient s'assurer de la tranquillité du pays et joindre, vers Venafro, la gauche du corps obéissant au général Espagne.

Massena confiait à Espagne la tâche de conduire les corps de Partouneaux, Duhesme, Dombrowski, la cavalerie et les bagages. La marche du 9 février faisait atteindre Piedimonte; celle du 10, San Germano. Çà et là, quelques Napolitains escarmouchaient; mais la population sédentaire restait tranquille et les magasins restaient ouverts. « Beaucoup de citoyens nous recevaient en alliés », écrivait un sergent. Le 11, on tournait vers Prezenzano, le projet d'occuper Caserte une fois abandonné. Prudent, Espagne se liait fortement à Lechi quand notre droite s'établissait dans Mignano. Le 12, les grenadiers et les chasseurs occupèrent Calvi

et poussèrent des reconnaissances vers Capoue (1).

Reynier, chef de notre colonne de droite, arrivait le 8 février à Velletri. Ses 7 500 hommes, infanterie et cavalerie, appuyés par cinq bouches à feu, avaient déjà traversé Cisterna. Ils suivaient la nouvelle chaussée établie depuis quelques années entre les canaux coupant de gras pâturages peuplés de buffles et de moutons. Des habitants, ceux de Tre Ponti, Foro Appio, Mesa, venaient vendre des denrées à la troupe (2). Le dernier et très haut pilier du mont Leano abritait les bivouacs pris le 9 au soir. A l'aube du 10, cette division, qu'une avant-garde très mobile éclairait parfaitement, défilait au pied du vieux Terracine qui, couvrant un versant des Apennins, s'étend jusqu'à l'ancien château de Théodoric.

Dans cette vallée spacieuse que borne à gauche la grande muraille des Apennins et à droite la nappe du lac de Fondi, deux portes séparaient l'État romain du royaume de Naples. On les passait après avoir envoyé quelques éclaireurs à San Biago, nid d'aigle couronnant la plate-forme d'un grand rocher; là, quelques coups de

(1) Capoue est située dans une plaine fertile, à 16 milles de Naples, sur le Volturno, cours d'eau assez fort dans tout le temps de l'année, à l'embranchement des chaussées de Rome et de l'Italie méridionale. Cette place ferme nécessairement à l'ennemi le passage et le force à en faire le siège. On y trouve une enceinte capable de contenir une garnison de 6 000 hommes avec les bâtiments nécessaires à leur approvisionnement pendant un an. Il est très facile d'en augmenter le développement de manière à lui permettre de recevoir de 20 à 25 000 hommes, soit par l'établissement d'un camp retranché, soit en portant quelques fronts en avant de cette place dont la défense serait également favorisée par les manœuvres d'eau que procurerait le Volturno dont il faudrait resserrer le lit et dans lequel il conviendrait de construire un batardeau pour arrêter les eaux qui venant à s'écouler dans les sécheresses, laissent à découvert une plage très insalubre. Cette place, par sa situation, pourrait être facilement approvisionnée et dans le cas d'attaque, la cavalerie qui s'y serait retirée pourrait dans les premiers jours du siège agir avec efficacité sur les assiégeants. Capoue, enfin, peut recevoir tous les avantages d'une ville fortifiée. (R. 45. P. 92.)

(2) M. A. Chuquet, sans avoir vu le pays, en a fait cette description très pompeuse dans l'avertissement des *Mémoires* de Griois : « Le sauvage désert des Marais Pontins. » (Un désert où Griois trouva pourtant des auberges et qui nourrissait 725 habitants.)

fusil étaient tirés; œuvre des partisans qui fuyaient devant un peloton de voltigeurs.

Le 10, l'occupation de Fondi s'accomplit; ville que ses habitants ont abandonné. Au delà, la voie Appienne est tracée au travers d'un pays plat; secteur de 7 kilomètres; puis, ouvert entre des rocs et le lit d'un torrent à sec en février, le vieux chemin s'enfonce dans une forêt qui, en 1806, venait d'être coupée. Presque à mi-côte, il tourne à gauche, serpente, se ploie enfin à droite et descend une pente assez raide, sur Itri (1). L'antique voie borde, au nord, la cité, se ploie encore au sud-est et dévale en quelque sorte un vallon étroit, bordé de rochers (2), pour aboutir à Formia, après 8 kilomètres de parcours.

On peut former, le 11, l'investissement de Gaète. Cette besogne accomplie, Reynier allait joindre le gros de sa troupe porté sur le Garigliano, fleuve formé des torrents Liri et Sacco, et célèbre par cette résistance qu'opposa Bayard aux Impériaux, en 1503. Large de 80 mètres, torrentueux, couvrant Minturnes, le cours d'eau opposait un grand obstacle à la marche des troupes, les Anglais ayant détruit le pont de bateaux, il fallut, à l'aide de moyens très ordinaires, établir un passage : travail accompli pendant deux nuits et un jour. Le Gari-

(1) Représentez-vous un « burg » des bords du Rhin, avec ses dépendances; une ville entourée de ravins noirs; un nid d'aigle bordé, en bas, d'épais remparts. De l'entassement des maisons jaillissent deux tours énormes, jaunes; elles rappellent au touriste que là s'élevait Namura où Cicéron venait boire du vin doux. Pas de rues tracées dans l'enceinte; seulement des escaliers très escarpés assurent l'accès des logis. De longs couloirs traversent, éventrent plutôt d'antiques maisons : bâtisses sur lesquelles chaque siècle a mis une plaque de vétusté. Dans deux quartiers, les églises élèvent de puissants reliefs. Découronné par les ventées de l'hiver, le château fort pourrit sous l'amoncellement des lierres. (Étude. *Journal des Débats* du 11 novembre 1906.)

(2) Autre description de M. Chuquet : « La magnifique contrée qui s'étend entre Itri et Gaeta. » Ce pays a, au contraire, l'aspect le plus sauvage. — Puis on trouve, plus loin, cette ligne : « Naples, où tous les visages respirent une insouciante gaîté. » Représentez-vous des citoyens chez qui on porte la guerre, se montrant gais, devant l'envahisseur...

gliano passé, Reynier pouvait rejoindre le centre de l'armée, qui occupait Capoue.

Joseph Napoléon et Massena, partis d'Albano le 8 février, 200 cavaliers formant leur escorte, logeaient le soir à Ferentino, y prolongeaient leur séjour durant la journée du 9, atteignaient Ceprano le 10, marquaient des passages, le 11 à Mignano, le 12 à Teano, où l'on prenait de nouvelles mesures militaires, en présence de trois régiments napolitains qui paraissaient bien décidés à se battre.

Le 13 février, pendant que Partouneaux échelonnait deux bataillons devant Capoue, essuyait les feux d'une artillerie assez mal servie, les délégués d'une Régence, le duc de Campo-Chiaro et le marquis de Malaspina, venaient apporter à Joseph Napoléon « la soumission de Naples et environs », sorte de reddition qui nous donnait tout de suite Capoue. Joseph y entrait le soir et y demeurait jusqu'au 15.

Naples ouvert à nos soldats, le lieutenant-général trouvait sur son passage une foule de curieux, quoiqu'il tombât une pluie d'orage mêlée de grêlons. Et, installé au Palais Royal, le prince décidait de maintenir provisoirement à leurs postes tous les fonctionnaires laissés par Ferdinand. Il voulait former un gouvernement civil qui répondrait de l'ordre sans doute difficile à maintenir dans la populace qui peuplait ou plutôt qui infestait la ville.

Le prudent Massena faisait désarmer la garnison, vérifier si les denrées des magasins n'étaient pas empoisonnées, occuper les forts, contrôler les services de police, saisir trois polacres poussées par des vents très violents dans le port, préparer la résistance aux attaques des navires anglais, par Laurent de Roberti, commissaire de la rade, et par le corsaire J. Bavastro qui commandait *La Fama;* et il appelait au commandement de la marine, le capitaine de vaisseau Jacob.

CHAPITRE III

PREMIÈRE EXPÉDITION EN CALABRE

Ce qu'était le soldat de la conquête — Tous les miliciens sont changés en brigands. — Massena doit jouer le rôle de simple conseiller militaire. — Saint-Cyr entre dans la Basilicate. — Occupation du fort de Civitella del Tronto. — Reynier dirige ses troupes vers Cosenza. — Passage des défilés du mont Sano. — Combat livré à Campo-Temese. — Fuite du prince François de Bourbon. — Arrivée des Français à Reggio.

L'armée qui avait marché sans coup férir des pays romains jusqu'à Naples présentait un assez curieux mélange d'individus réunis, par droit de conquête, sous les drapeaux français : Suisses, Polonais, Allemands, Belges, Italiens, même des nègres; gens qui ne se connaissaient plus de patrie et qui, ayant tout l'appétit des vieux lansquenets de Barberousse, ne pensaient, le combat terminé, qu'à bien vivre, fût-ce au prix du pillage, et à s'amuser, dussent les lois humaines être violées. Une légion Corse, venue de Livourne, et les bataillons venus de Padoue, s'accordaient volontiers des licences. L'officier se trouvait forcé, parfois, de fermer les yeux, ou bien il accordait des indulgences, trop facilement, au troupier qui voulait s'amuser, devant l'incertitude du lendemain, car il pourrait, ce jour, tomber sous le couteau des fanatiques : barbares de sang grec ou maltais, qui traitaient en barbares d'Epire ou d'Albanie ces soldats qui, bien entraînés, reculaient sans cesse les limites d'un empire fondé par Napoléon.

Mais pour rendre plus méprisable un ennemi surtout propre à faire la guerre de partisans; pour que la pitié ne

s'exerçât point envers les hommes arrêtés dans la retraite ou surpris dans leurs refuges; pour donner une sorte de légalité aux terribles sanctions des chefs, les généraux français se plurent à nommer *brigands* tous individus portant les armes, combattant en ligne ou non. Réellement, ces hommes étaient des miliciens, une sorte de garde nationale recrutée par province, *la masse* qui avait des chefs pourvus du brevet d'officier. S'ils avaient, de la conduite que l'on doit observer, en pays civilisé, dans les temps de guerre, une conception très différente de la nôtre, leurs travaux étaient entrepris : *Pour Dieu notre Père et pour Ferdinand notre Roy.* L'uniforme : veste blanche et pantalon gris, et le fusil du modèle militaire ne pouvant, faute de fonds, leur être fournis, ces hommes allaient au feu en portant leurs habits civils, avec les armes — tromblon ou mousquet — tirées des greniers. Au reste, pour guides et pour aides à travers l'épreuve, ils prenaient parfois les voleurs de grands chemins, les bandits cachés dans la montagne. Et à toute exécution de leurs amis et partisans, ces individus, que des moines avaient rendus fanatiques, allaient répondre par des représailles. Que l'homme pris fût courrier ou militaire, il était torturé (1), brûlé, quelquefois scié, à la mode espagnole.

De mode espagnole aussi, leurs guérillas. L'embuscade tendue au long des défilés; la surprise des hommes endormis; l'accueil fraternel pour entraîner le petit détachement dans un guet-apens; la fuite après le massacre, sur terre ou sur mer, cela convenait à leurs natures frustes. Et toujours, même trop indulgents envers eux-mêmes, ils considéraient qu'un serment de fidélité, que l'ennemi imposait au Napolitain, ne devait pas être tenu; ce qui peut expliquer tant de défections :

(1) Il y avait, en 1807, aux environs de Cosenza, un brigand terrible, surnommé *Il Boia* (Le Bourreau). Il fut pris en 1808 et condamné à mort. Cet ancien gardeur de porcs faisait couper le nez, les oreilles, les lèvres aux Français, ou il les faisait enduire de miel et exposer nus au soleil. *(Séjour d'un officier français en Calabre.)*

celles des gens que Joseph prenait à sa solde et qui disparaissaient de l'armée après quelques jours de service, sûrs qu'ils étaient, ces transfuges, de trouver un asile dans les Apennins ou en Sicile.

Instruit quant aux qualités et aux défauts du peuple que nous allions violenter et conquérir, Massena indiquait au frère de Napoléon la nécessité de prendre les plus sages mesures; lesquelles ne furent pas toutes exécutées parce que, successivement, César Berthier, chef d'état-major, Maurice Mathieu, Jourdan, les ministres, conseillèrent les répressions par la prison et par l'échafaud : sévérités souvent inutiles, qui devaient creuser, entre Joseph et les habitants des Deux-Siciles, un fossé très profond.

Le héros de Rivoli faisait occuper Portici, Castellamare, Sorrente, Baja, Pozzuoli, les îles d'Ischia, Procida, Capri. Gardanne établissait deux bataillons à Salerne; et derrière ces rideaux, on pourrait organiser le camp retranché de Naples (1). Entrées dedans, les divisions Reynier et Verdier gardaient de Capo di Monte et de Capo di Chino les routes du nord et de l'ouest. Exécutant les instructions de l'état-major, le général Lacour

(1) Naples n'est pas une place forte et les forts qu'elle a n'ont pour objet que de la défendre du côté de la mer ou d'imposer à sa population. Ces forts sont au nombre de quatre : 1° Le fort Saint-Elme domine toute la ville et n'est dominé de nulle part; c'est le seul qui soit susceptible de soutenir un siège. Il a un côté faible parce qu'il n'est pas suffisamment couvert par le glacis et qu'on peut le battre en brèche dès le début du siège. Si on réparait ce défaut, on mettrait ce fort en état de soutenir 15 à 20 jours de tranchée ouverte. 2° Le Château de l'Œuf n'est qu'une batterie de mer faiblement retranchée à la gorge; elle est très utile pour la défense de la mer, mais il est à désirer qu'on augmente son emplacement afin de lui procurer plus de feux; il existe des projets pour cela. 3° Le Château Neuf a une forme quadrangulaire et antique; ses revêtements sont très forts mais découverts; il est fort bon pour contenir le peuple; il renferme d'ailleurs de beaux bâtiments, un arsenal et une galerie de communication avec le palais du roi qui est auprès. 4° Le fort des Carmes, dans la partie orientale de la ville, près de la mer, n'est qu'une grande caserne retranchée; il ne peut servir qu'à contenir la population qui habite en foule dans le quartier du Marché-Neuf où ce fort est bâti. Deux mille hommes suffisent pour défendre ces quatre forts et même quinze cents à la rigueur, mais ils peuvent en contenir beaucoup plus. (R. 45. P. 91.)

assurait le blocus de Gaète; des détachements, formés en troupes de police, parcouraient les chemins d'Ancône et de Rome (1). L'intrépide Lechi surveillait les Abruzzes, de Sulmona à Pescara. Et tout le nord du royaume occupé, on devait s'avancer vers le sud ou Caroline avait fait prendre des camps retranchée à ses troupes.

Avant d'ouvrir une campagne qui pourrait être longue et pénible, il fallait réorganiser l'armée. Dès le 16 février, Massena demandait aux colonels et chefs de groupe de quels effectifs ils disposaient. Le dernier rapport lui était remis le 20. César Berthier et Franceschi allaient, Joseph et le maréchal consultés, former les contingents disponibles en quatre corps qui obéiraient à Massena, à Reynier, à Duhesme et à Tisson pour la division d'Ancône ou des côtes de l'Adriatique (2).

(1) 27 février 1806. — *Franceschi à Lacour.* — « D'après les nouveaux rapports parvenus à Son Altesse sur le rassemblement des brigands qui se sont formés sur la route de Terracine à Itry, Son Altesse a décidé qu'un des bataillons corse sera établi le long de cette route et gardera particulièrement les défilés d'Itry et Fondy. M. le maréchal vous charge d'ordonner ces dispositions et de prendre toutes les mesures que vous croirez convenables pour la sûreté de cette route. On dit que le brigand Fra Diavolo est d'Itry; on pourrait arrêter quelqu'un de sa famille ou quelque chef de masse pour ôtage et les envoyer sous escorte à Capoue ou à Naples. L'intention de M. le maréchal est que tous les courriers de l'armée soient escortés. On réunira par convoi toutes les voitures des voyageurs; elles ne partiront que deux fois par jour avec une escorte suffisante, à 8 heures du matin et à midi; par cette précaution, on évitera les embuscades et les dangers de la nuit. Vous donnerez aussi des ordres pour que les soldats venant de l'intérieur de l'Italie ne partent jamais isolément de Terracine. On devra les réunir dans cette ville, en dépôt et ne les faire partir que par détachements de cinquante hommes, tous armés et commandés par un officier. » (Arch. d'État de Naples. Registre 1045, du chef d'État-major, 1er semestre 1806.) — Lacour exécuta si mal ces instructions que le 5 mars, un courrier fut dévalisé entre Terracine et Fondi. Massena s'en plaignit vivement.

(2) 1er corps : Massena. J.-B. Franceschi, chef de l'état-major; Salva, commandant l'artillerie. Aides de camp : Losio Franceschi, Ross, Sibuet, Pelet, Pigny, Loveredo, Campi. Généraux de brigade : Lucotte, Lanchantin, Camus, Valentin, Montbrun, Merlin, Bron, Debelle. Adjudant-commandant Delort. Commissaire ordonnateur, Alphonse Colbert. *Troupes.* Division Partouneaux : 22e légère, 29e, 52e et 101e de ligne. Division Gardanne : 20e, 62e et 102e de ligne, 1er bataillon corse et 1er de la 32e légère. Division Espagne : 4e chasseurs, hulans polonais, 14e et

Un mauvais temps, qui durait jusqu'au 5 mars, forçait les troupes à garder des abris. Saint-Cyr, renvoyé en Italie par Napoléon, venait humblement demander un emploi. Joseph lui donnait à conduire en Pouille quelques troupes de Duhesme; ce dernier allait prendre la route de Barletta, inquiéter ou déborder la droite du prince royal et cheminer, au besoin, de Canosa à Cosenza, en passant par Gravina, Matera, Rocca Imperiale et Cassano.

Suivons ces opérations. La troupe donnait sur la division du maréchal napolitain Rosenheim, laquelle décampait pour éviter un combat. A Matera, pays situé près des ruines de l'antique Héraclée, où Pyrrhus écrasa les Légions romaines en 280 avant l'ère chrétienne, le corps d'expédition fut renforcé de la division italienne du général Lechi. Dès lors, Duhesme put sillonner la Basilicate; et le 10 mars, à l'invitation de Reynier, il envoyait quatre bataillons et trois escadrons en découvertes qui aboutirent à la capture du marquis de Rodio (1).

25e chasseurs. Division Mermet : 23e, 24e, 29e et 30e dragons, sapeurs, artilleurs, 6 pièces de 6, 2 de 3, 5 obusiers. Effectif du corps : 12 273 fantassins, 3 358 cavaliers et artilleurs. Total : 15 631. — 2e corps : Reynier. Delonne-Franceschi, chef d'état-major. Généraux de brigade : Compère, Digonet, Peyri. Divisions Reynier et Verdier, 1re légère et 23e, 6e, 10e et 42e de ligne, Polonais, Suisses, 6e et 9e chasseurs, sapeurs et artillerie, 3 pièces de 6, 4 de 3, 5 obusiers. Effectif : 11 485 infanterie, 1 144 cavalerie et artillerie. Total : 12 629. — 3e corps : Duhesme. Ducomet, chef de l'état-major. Thiébaut, commissaire ordonnateur. Généraux de brigade : Ottavi, Severoli, Goullus, Pagès. Division Lechi : 14e légère, 1re de ligne, 2e, 3e, 4e et 5e de ligne italiens. Division Dombrowski : Dragons Napoléon, de la Reine, 7e et 28e; chasseurs royaux et italiens, sapeurs, artilleurs. 6 pièces de 6, 2 obusiers. Effectifs : 7 912 infanterie, 2 217 cavaliers. Total : 10 129. — Place d'Ancône : Légion corse : 749 hommes; artillerie italienne, 60. — Légion hanovienne attendue 540. Avec le parc de réserve, l'armée avait 40 780 hommes. (Registre Massena.)

(1) Né à Catanzaro en 1779. — Lechi annonce ainsi sa prise, lettre datée de Matera, le 15 mars 1806 et adressée à César Berthier : « Je m'empresse, monsieur le général, de vous annoncer la brillante prise que nous venons de faire du fameux brigadier Rodio, chef de toutes les masses du royaume. Le général Octtavi l'a pris prisonnier sur les montagnes de Pomarico, avec le duc de Ceresano, major, deux aides de camp, cinq officiers de cavalerie et vingt-neuf dragons... L'aide de

Saint-Cyr, porté vers le nord, allait bloquer la garnison occupant Civitella del Tronto, à la frontière des États romains; place que Lechi aurait dû enlever en février, centre de résistance des insurgés, fort que le général Frégéville réduirait (1). Les troupes non employées à ce blocus pouvaient descendre vers Manfredonia et observer toutes les manœuvres des navires anglais longeant les côtes de l'Adriatique.

Le 27 février, Joseph confiait à Reynier (2) la mission de chasser des Calabres une armée napolitaine. Ce divisionnaire — sévère officier qui faisait fusiller les pillards — recevait le 2 mars son équipage d'artillerie de montagne. Le 3, ses éclaireurs partis de Salerne, ramassaient au bord de la mer 386 chevaux que les Russes et les Anglais n'avaient pu embarquer. Dès midi, une forte avant-garde occupait Evoli. Là, un Napolitain indiquait l'échelonnement des corps ennemis qui tenaient : la droite, de l'embouchure du Sinno à Rocca Nuova; la gauche était plus avancée : du moyen Agri à la Méditerranée; cette troupe, en partie abritée derrière Monte Sano, barrait la grande route de Cosenza et dix compagnies de miliciens la couvraient.

La brigade Compère, formant le premier échelon du 2e corps, avait suivi, dans la boue, l'âpre chemin qui reliait Nocera à Vietri. Devant Salerne, des chasseurs

camp du général Octtavi le transportera à Naples. (J. Rambaud. *Il processo del marchese Rodio.*)

(1) Cette place fut défendue pendant trois mois par le colonel Wood. (P. Colletta. *Histoire du royaume de Naples*, 2e vol. p. 12.) Le général de division Frégéville, commandant la division des Abruzzes, obtient de M. le major Matteo Vade, la reddition du fort, le 21 mai 1806. (Arch. Guerre.)

(2) Reynier (Jean-Louis Ebener) né à Lausanne le 31 janvier 1771. Fils de protestants d'origine française, il s'engage dans nos troupes à la Révolution; fait les campagnes de Hollande, d'Allemagne, d'Égypte. Ses états de service indiquent : Élève des ponts et chaussées à Paris en 1790. Canonnier au bataillon du théâtre français (le 7e de Paris) le 2 septembre 1792. Adjoint aux adjudants-généraux le 22 octobre. Adjudant-général chef de bataillon le 5 septembre 1793. Général de brigade le 13 juin 1794. Général de division le 20 frimaire an XII. Mort à Paris le 27 février 1814. (Dossier administratif.)

précédaient l'infanterie et trouvaient, à Sapino, un parlementaire chargé d'informer : « Monsieur le générale en chef des Impériaux de Napoléone, par l'ordre exprès de Son Excellence Mgr l'Illustrissime maréchale Raymondo, chef de l'état-major de S. M. très chrétienne le Roy Ferdinand que tout soldat français pris par les troupes napolitaines serait traité comme un brigand. » A une pareille insolence, le général Delonne-Franceschi osait faire cette réponse : « Monsieur le mercenaire, allez dire à l'Illustrissime imbécile de maréchal Raymondo que, si nous le prenons vivant, il sera fouetté, fesses nues, devant les cornets. » Quand le parlementaire eut tourné les talons, le brigadier fit occuper un fortin déjà abandonné, lequel se trouvait à gauche d'Evoli, puis enlever 130 chevaux au haras royal de Persano; mais devant Eblo, on dut charger munitions, bagages et vivres nécessaires à la troupe sur des mulets, car la route de Calabre n'était pas carrossable, en 1806, au delà du fleuve Sele.

Marchant en bon ordre, les 1er et 23e régiments d'infanterie légère occupaient Auletta le 14 mars, garnissaient un fortin évacué au premier coup de canon tiré et portaient un parti vers Potenza, quand le gros du 2e corps se trouvait arrêté en face des grands massifs des Apennins (1).

Des cavaliers allaient occuper Polla et Marsico-Nuovo à gauche, Sant' Angelo à droite. Alors, 300 miliciens, effrayés par ces mouvements, n'osaient pas dé-

(1) De Caggiano, la chaîne des Apennins étend ses vastes et larges ramifications qui débordent en Calabre. En général, les crêtes ne dépassent pas 800 à 1 000 mètres d'altitude. Au travers, de longs couloirs se creusent, le plus souvent du côté de l'Adriatique. Aussi, une grande vallée court de Lagonegro au sud de Cosenza. Les versants de ces montagnes sont cultivés, parfois jusqu'au sommet, ou couverts de bois : chênes, châtaigniers et acacias; ils nourrissent de nombreux troupeaux enfermés chaque soir en des parcs. Les évaporations des deux mers composent des masses de vapeur qui, poussées par le vent, forment des nuages qui semblent se traîner le long des montagnes, et parfois des brouillards que le soleil ne dissipe que vers midi. On ne trouve dans ces lieux que les sentiers tracés par les bergers, qui ont l'aspect de ces brigands qu'on nous a tant de fois dépeints. (Description faite sur place, en juin 1905.)

(D'après une aquarelle appartenant à E. Gachot)

NAPLES EN 1806, VU DE SAINT-ELME

fendre le pont de Campretino qui couvrait un ravin. Notre infanterie allait envelopper le 5, après-midi, San Lorenzo di Padula; bourgade où l'on ne trouva que des femmes ivres et insolentes.

En ce lieu, Reynier reçut un officier sicilien, envoyé de Minutolo, qui l'assurait « que les prisonniers seraient traités suivant les lois de la guerre ». Reynier s'engageait, à son tour, par lettre « à garder et à nourrir jusqu'à l'échange tout Napolitain qui, revêtu d'un uniforme, tomberait en ses mains ». C'était l'entente, nécessaire, entre gens civilisés.

Une colline montée, puis descendue, on arrivait devant les défilés du mont Sano. Quelques voltigeurs les abordaient; et le 6, l'avant-garde française y pénétrait et pouvait aller prendre position face au pont de la Noce, devant la brigade Sciarpa, 2 000 soldats napolitains qui, retranchés, avaient un soutien de quatre pièces d'artillerie.

Reynier peut examiner à loisir les positions d'un adversaire qui croit effrayer les carabiniers en poussant de grands cris. Le tourner est facile, en occupant un mamelon du mont Giumonta; trois compagnies y sont envoyées, derrière un guide qui a promis de nous conduire au bord du Calore; et Compère attaque de front. Les Napolitains vident leurs fusils, se voient débordés, sortent des retranchements, abandonnent vingt-sept blessés, des bagages et leurs canons.

Le 7, Compère pouvait occuper Lauria et Bosco, quand le gros attendait, à Lagonegro, un convoi de vivres. En chemin, l'avant-garde ramassait : 3 officiers, 49 soldats, 3 pièces d'artillerie, 16 caissons; et autorisée à faire des exemples, elle brutalisait des habitants qui avaient crié, en apercevant les chasseurs : « Guerre au couteau! »

Un nommé Bolla, commerçant, indiquait à Delonne-Franceschi les sentiers, non marqués sur la carte, qui aboutissaient à Maratea et à San Giorgio. Des éclaireurs, parvenus au dernier point, apprenaient que la

droite de l'armée napolitaine avait effectué précipitamment sa retraite vers Cassano. Un autre et fort détachement atteignait la côte, y trouvait, louvoyant, un bateau que Massena avait fait charger de biscuit et de cartouches; sûr moyen d'assurer le ravitaillement du 2e corps; bateau qui allait prendre des blessés et malades à transporter à Naples.

Le 8, l'avant-garde abordait le mont Gualdo, alors couvert de neige. Son passage s'effectuait au travers d'un défilé bordé de bois très épais. Elle franchissait, derrière Castelluccio, le Laino qui séparait la Basilicate de la Calabre (1). De ce lieu, Rotonda est en vue. Sur ce parcours, quatre officiers et dix-sept soldats d'une reconnaissance attardée et quelques mulets chargés d'équipements militaires étaient pris. Les hommes semblaient préférer la captivité à l'action toujours périlleuse de la guerre. Même, ils renseignaient, sans contrainte, quant aux positions du camp retranché de Campo Temese (2).

On rapporte à Reynier que le prince François avait juré, par saint Janvier, que les Français n'arriveraient pas en Calabre où une levée en masse s'organisait; d'ailleurs, il en barrait la route, et son premier lieutenant, M. de Damas, avait dit aux colonels : « Le tombeau des napoléoniens est déjà ouvert. »

L'armée napolitaine, formant deux corps, avait 28 bataillons et 16 escadrons, indiquait un espion (3). Le pre-

(1) « En général, les Calabres ne constituent pas un théâtre d'opérations propre aux armées considérables, mais simplement un théâtre très propice aux guerre de partisans. » (Colonel Sironi, *Géographie stratégique*, page 559.) — Les deux Calabres forment une presqu'île du village de Rotonda au cap Spartivento, longue de 55 lieues; sa largeur varie de 40 à 70 kilomètres, sauf au sud, plus étroit. Il y a cinq fleuves : Le Laino, le Crati, le Meto, l'Amato et l'Angitolo et soixante torrents. Produits : grains, vins, huile, vers à soie, réglisse, sels fossiles. Animaux : bœufs ou bisons, chèvres, chevaux déjà vantés par Strabon, daims, loups et renards... *(Séjour d'un officier français.)*

(2) Les rapports français portent Campo-Tennèse. Il faut écrire Campo-Temese d'après le nom ancien *Temesio*. *(Notice sur la Calabre*, par A. de Rivarol.)

(3) Corps de droite, obéissant au maréchal Rosenheim, avec le prince héréditaire, le prince Léopold et les ministres, tenant Roseto, Rocca-

mier appuyait sa droite au mont Pollina, sa gauche au mamelon de Papandora. Une vallée large de 1 200 mètres, où 9 bataillons s'alignaient, était battue par les 16 canons armant trois redoutes. La cavalerie, abritée derrière un bois, se tenait prête à le tourner pour charger. Ces troupes avaient reçu pour quatre jours de vivres et de l'eau-de-vie. Des aumôniers lui prêchaient la nécessaire extermination des jacobins.

Le 9, Reynier pouvait masser, dès 10 heures du matin, le gros de son corps devant la Rotonda. Pour s'assurer le succès ne fallait-il pas déborder une aile de l'ennemi? Des rapports reçus, la carte du pays examinée, on portait des voltigeurs, nos vélites, sur la droite napolitaine afin de couper aux ennemis leur grand chemin d'évacuation, à Morano. Ce groupe s'étant avancé rapidement, trois colonnes abordaient, vers midi, les défilés qui entament les Apennins de l'ouest à l'est. Une 4e colonne marchait vers Orzomarzo afin d'inquiéter la gauche de Damas. Mouvements que masquait une bourrasque de neige, qui rendit les manœuvres très pénibles. A une heure, Reynier envoyait le 1er bataillon du 42e renforcer l'aile gauche tournante; puis, sans perdre un instant, il échelonnait des deux côtés de la route : le 1er régiment d'infanterie légère et le 2e bataillon du 42e, lesquels recevraient, au besoin, l'appui d'une réserve formée et commandée par Verdier.

Quand, à 3 heures du soir, la fusillade annonçait la

Imperiale, Amando, Lara, Cassano avec une avant-garde de milices à Matera. Troupes : un bataillon du prince Royal n° 2; 2 bataillons du Royal Caroline n° 2; un bataillon d'Allemagne; 2 d'Albanais; 2 du Royal Sannita; un des chasseurs de l'Apulie; un des chasseurs calabrais; un d'Abruzzes; un de Sammites; un de Marie. — 2 escadrons libres; 3 du Val de Mazzana, 3 du Royal, 3 du Roy. — Corps de gauche, obéissant à Roger de Damas. Capèce Minutolo, chargé de garder la route des Calabres. Troupes : un bataillon de grenadiers de la Garde royale, 2 de Royal Ferdinand; 2 du Royal Caroline 1er; 2 Prince royal; 3 Princesse royale; 3 Royal Calabrais; un Royal des Abruzzes; un Prince Royal 1er, Royal Presidi. — 2 escadrons. Prince second; 2 Princesse; un Val di Mazzana. — Total : 28 bataillons et 16 escadrons; environ 22 000 hommes. (Cahier Reynier. Arch. Guerre.)

rencontre des voltigeurs et de deux régiments siciliens, Reynier fit aussitôt battre la charge aux tambours du 42e, et 1 200 hommes marchèrent, à travers les flocons blancs, vers les redoutes. Les canons et les fusils de l'ennemi tonnèrent et crépitèrent dans une demi-obscurité; feu inefficace, dirigé sur des pelotons éparpillés, car les soldats n'arrivaient qu'un à un par le défilé. On répondit à ces décharges, singulièrement. Les cris produisirent plus d'effet que la mousqueterie. Effrayée, la troupe de Ferdinand abandonna la place. Infanterie et cavalerie se sauvèrent dans la montagne. Des tirailleurs, lancés en poursuite, exécutèrent des massacres et arrêtèrent plusieurs bataillons apeurés. On prit deux généraux, Ischudi et Ricci, 107 officiers, 1 865 hommes, 15 canons et 146 chevaux. Au reste, si notre cavalerie, qui se trouvait dans les défilés, avait pu s'avancer vite pour charger les fuyards, il ne serait rentré à Castrovillari que quelques hommes des bataillons à qui, le matin, M. de Damas avait promis les bénéfices d'une grande victoire.

Le bataillon suisse et la cavalerie couchèrent sur les lieux où l'ennemi avait séjourné, gardant blessés et prisonniers. Verdier se plaçait devant ces contingents. Le 11, repos et ravitaillement, quand tombaient pluie et neige. Le 12, occupation de Castrovillari. Reynier envoyait, de là, Compère à Cassano et il écrivait à Joseph : « Le succès remporté au Campotenèse nous ouvre les Calabres. » Lettre que l'aide de camp Strolz allait porter.

Rosenheim, informé que Duhesme voulait rompre ses lignes, avait abandonné dès le 9 mars la ligne de Roseto à Farneta et couru vers Cassano, croyant pouvoir joindre à Cosenza les princes François et Léopold qui étaient gardés par un bataillon de grenadiers de la garde royale et le régiment de cavalerie Principe Primo; mais Rosenheim, craignant une embuscade, devait prendre à Rossano la route qui longe la mer Ionienne.

Éclairant la marche du 2e corps, les chasseurs du 6e régiment, obéissant au chef d'escadron Schnetz, ont

pu passer, le 11, la rivière Coscile près de Sant' Antonio della Fiera. Dirigés sur Tersia, ils arrêtent quelques cavaliers napolitains, et portent à s'enfuir tous les habitants des villages.

Quand le gros de la division Verdier se trouve arrêté, le 12, auprès du Coscile débordé, Schnetz suit le vieux chemin. Il descend la vallée du Crati entre des rizières, et il entre à Cosenza sans avoir tiré un coup de pistolet. Les trois quarts des citadins sont partis. On couvre la cité par des postes de chasseurs et de voltigeurs.

Reynier apprend que les deux maréchaux Rosenheim et Damas précipitent leur marche vers Reggio; chefs démoralisés, qui ont abandonné dans les montagnes plus de 6 000 hommes; autant d'individus qui, écoutant les capitaines de masses, formeront, avec les paysans bons tireurs (1) des compagnies toujours prêtes à harceler l'envahisseur, ou des cohortes dont il faudra exterminer jusqu'au dernier homme afin d'assurer la tranquillité des Calabres — ou plutôt y imposer la domination française.

Le 13 mars, ses troupes étant réunies autour de Cosenza, Reynier pouvait organiser l'administration des pays conquis. Un colonel, Laffon, enlèverait leurs armes aux habitants. Pour remplacer le colonel Filipo, président de la Calabre Citérieure, don Joseph Morelli est choisi; fonctionnaire qui présidera une commission

(1) Dès le plus bas âge, les enfans calabrais se familiarisent à des pratiques meurtrières. On leur apprend à faire des cartouches, à couler des balles dans une espèce de moule à rigole formé pour tous les calibres. La balle est adhérente au papier par une queue hérissée d'aspérités que les Calabrais n'ont pas, comme nous, l'usage d'arrondir, ce qui fait que toutes les blessures produites par leurs projectiles sont beaucoup plus douloureuses et beaucoup plus difficiles à guérir. Quand leurs forces leur permettent de porter le fusil, les jeunes Calabrais accompagnent leur père à la chasse ou dans ses expéditions. Pour bien s'exercer au tir des armes à feu, ils attachent une balle de calibre à un fil de près de deux pieds de longueur qu'ils suspendent à un point fixe et la font vibrer à l'air libre. C'est contre cette espèce de pendule que se dirige leur habileté qui consiste à attraper la balle ou le fil dans une de ses oscillations. On voit des tireurs assez adroits pour ne manquer aucun coup. (Rivarcl, p. 135.)

devant juger les hommes accusés de rébellion ou de brigandage. L'hôpital est réparé et aménagé par les forçats tirés d'une grande prison. Des vivres de toute sorte sont accumulés dans les magasins.

Pour achever sa tâche militaire, le chef du 2e corps met garnison à Cosenza, fait punir quelques citoyens de Soveria qui se sont insurgés à l'appel du chanoine Pizo, de Rogliano, et il envoie, le 14, des troupes à Scigliano. Puis l'envahissement gagne : le 15, Nicastro; le 16, Maida; le 17, Monteleone (1); — jour où le prince héréditaire s'embarquait au Pizzo avec sa suite — le 18, Mileto; le 19, Seminara.

Le 20, Reynier part de Seminara à 5 heures du matin. A l'aube, dans les défilés de Solano et de Melia, un escadron de chasseurs et deux compagnies de grenadiers se hâtent. Des hauteurs dominant Melicucca, on aperçoit cinquante bateaux traversant le détroit de Messine. Collingwood ayant envoyé une escadre au secours de Ferdinand *(f)*, près de Scilla, les canonnières anglaises tirent sur une troupe qui, dépourvue d'artillerie, ne peut riposter; elle se défile derrière les mûriers, occupe la ville et peut arriver à Reggio (2) sans avoir eu à livrer un combat. Une députation, que conduit l'archevêque, Bernard Cenicola, vient complimenter le chef d'expédi-

(1) Monteleone, 17 mars. *Reynier à Joseph.* — Le prince héréditaire a passé ici il y a trois jours. Il pleurait continuellement, ainsi que son jeune frère. Le général Damas est parti d'ici hier soir. Ils ont enlevé tout l'argent qui existait dans les caisses publiques et épuisé les vivres, particulièrement le fourrage. Les Anglais ont beaucoup fait renchérir les bestiaux qui sont rares, cette année, à cause d'une épizootie et de la longueur de l'hiver. — Le prince héréditaire s'est embarqué à la Ponte del Pizzo avec toute sa suite. (Cahier Reynier.)

(2) Reggio, 21 mars. *Au même.* — Tout ce pays, depuis le Lamato, présente à chaque pas les traces du tremblement de terre de 1783 et est encore couvert de ruines; les villes et villages ne sont rebâtis qu'en partie et on n'aperçoit que des paysans misérables dans le pays le plus beau et le plus fertile. Après le tremblement, on obtint du pape la concession d'une partie des revenus du clergé qui, sous le nom de *Cassa sacra,* fut affectée aux réparations des dégâts; cette concession, qui était pour dix ans, est expirée et il se trouve encore considérablement d'ouvrages à faire.

tion qui doit aller entendre à la cathédrale le *Te Deum*.

Le 25, les Français étaient maîtres des deux Calabres (1). Reynier, — que P.-L. Courier nomme Monseigneur le vice-roi, — logé au pied du large Aspromonte, devant cet admirable détroit qui présente parfois le mirage d'une ville blanche posée sur les eaux (*fata morgana*), va organiser des municipalités joséphistes, prêcher la soumission aux rebelles, former des anciens miliciens un régiment de gardes-côtes, armer les forts du littoral, connaître les actions du roi Ferdinand arrivé à Messine le 6 avril (2), embaucher des pêcheurs, faire construire une batellerie, inspecter les rivages de l'Adriatique jusqu'à Cotrone, et rester ensuite à Palmi, en observation, du 6 mai au 27 juin.

(1) La division Verdier est placée le 25 mars de Ponte del Pizzo à Amantea (ville où le capitaine Lebrun entra le 2 avril avec 50 chasseurs pour y placer une garnison de 20 cavaliers du 9e régiment et de 70 paysans Albanais envoyés par le colonel Laffon). Cette division occupe Scilla, Bagnara, Palmi, Seminara, Monteleone, Melito, Pizzo, Tropea, Nicotera, Rosarno, Gioja. Franceschi occupe Catanzaro avec un groupe du 6e de ligne. Les postes de correspondance sont fournis de Cosenza à Reggio par les 6e et 9e chasseurs. Des magasins sont établis à Seminara, Monteleone, Nicastro. Hôpital à Monteleone, dans le couvent des Dominicains. (Cahier Reynier.)

(2) Note de M. Elliot au général Acton. — M. le chevalier Craig, forcé par des raisons de santé de retourner en Angleterre, venant de remettre le commandement des troupes britanniques à M. le chevalier Stuart, je me suis par conséquent empressé de communiquer à cet officier général les derniers ordres. Le chevalier Stuart a répondu : « La crise est devenue imposante, l'ennemi annonçant hautement son intention de faire la conquête de la Sicile, s'est déjà établi sur la côte opposée de la Calabre, séparée de quelques milles seulement du point le plus important de cette île. Si le débarquement des troupes britanniques à Messine n'avait pas heureusement précédé la dispersion de l'armée napolitaine en Calabre, les Français auraient déjà pu être les maîtres du passage du Phare et la Sicile entière serait devenue leur proie. » De Messine le 12 avril 1806. (Arch. de l'amirauté, à Londres. Dossier B. Pièce no 8.)

CHAPITRE IV

ACTES DE JOSEPH NAPOLÉON

Vices de l'ancien régime. — Les forçats napolitains. — Hommages que reçoit saint Janvier. — Saliceti peut réduire le peuple à l'obéissance. — Joseph va visiter les provinces méridionales. — Napoléon le nomme roi des Deux-Siciles. — Plan d'invasion de la Sicile. — Inspections passées entre Reggio et Caserte. — Le roi reçoit des hommages à Naples. — Jourdan impose ses volontés. — L'escadre anglaise paraît et prend Capri. — Insurrections allumées dans cinq provinces.

Joseph doit travailler, mais en suivant les instructions de l'Empereur, à la rénovation d'un peuple resté ignorant et porté au fanatisme. Un pays qui a subi depuis huit siècles les brutalités des dictateurs où guerriers : Ranulphe, Robert Guiscard, Guillaume le Cruel, Mainfroy, Frédéric d'Aragon, Caprera, Mercy et Daun, pays échu en 1735 aux Bourbons d'Espagne, serait le paradis de l'Italie si l'habitant ne subissait pas le joug des barons autorisés, par le roi, à exercer partout cet odieux régime nommé « du bon plaisir ». Le roi lui-même s'attribuait les plus singulières prérogatives. jusqu'à hériter de la noblesse qui ne laissait pas de descendance directe. Il possédait de vastes territoires où les forçats devaient assurer le service des cultures, des pêcheries, des plantations, des coupes d'arbres (1). L'aristocratie le servait fidèlement et il avait,

(1) Propriétés domaniales du roi de Naples. Le domaine privé du roi est Caserte, Santa-Lucia, Portici, Castellamare, La Favorite, le château d'Ischia et celui de Procida, Carditallo, Persano, Capo di Monte, Postiglione, Durazzano, Mondragone, etc. La superbe forêt de la Sila dans la Calabre, 150 milles carrés. — Ses revenus s'augmen-

pour l'encenser, un clergé qui comptait 80 000 individus.

P.-L. Courier disait le 2 mars à Delonne-Franceschi, avant de suivre Reynier en Calabre : « Il m'aurait plu de rester ici pour voir comment S. A. I. s'y prendra afin de nettoyer les écuries d'Augias; mais elle aura 8 ou 10 000 forçats pour manier les houes et verser les eaux (1). » En effet, les forçats formaient une armée. Des 60 000 fainéants qui encombraient et salissaient Naples, 9 000 étaient marqués; sujets qui n'avaient, pour la plupart, à leur charge, que des larcins. On trouvait même, dans cette triste famille, d'honnêtes gens, car les juges condamnaient, le rapport d'un sbire entendu, l'homme innocent du méfait qui lui était reproché, à être l'habitant des prisons ou le mercenaire du roi. Tout forçat évadé était tué comme une bête malfaisante. Son corps restait sans sépulture, à moins que, tombé sur le rivage, on ne le précipitât dans la mer, pour éviter les infections. Cette plèbe, rendue par Caroline à la liberté, fut mise en surveillance, puis employée à l'exécution des travaux de voirie.

Quand Massena eut assuré les services du camp, bordé le golfe de canons, renvoyé à Capoue les soldats de Ferdinand qui avaient abandonné le prince François, le frère de Napoléon décrète la création d'un régiment d'infanterie légère napolitaine, qui obéira à Vincent Pignatelli Stroncolli; il rappelle de France les officiers napolitains qui y servent, avec lesquels on formera les cadres d'une garde royale; puis, des volontaires reçus,

taient des loteries, environ 6000 ducats (4. 40 le ducat). Il héritait des barons ayant reçu des biens en dévolution s'ils n'avaient pas d'héritiers. Il avait les îles situées entre le golfe de Gaète et celui de Naples : Ponza, Ventoline, Procida, une partie de celle d'Ischia, Palmarola et quelques autres, environ 40 000 habitants. Ses revenus territoriaux pouvaient s'élever à 34 554 ducats. (Aff. étr. Naples R. 131. P. 87.)

(1) P.-L. Courrier écrit, à sa manière, l'histoire des guerres faites en Calabre. Ce pamphlétaire n'était qu'un plagiaire. Son célèbre récit des deux Chapons (lettre à Mme Pigalle, du 1er novembre 1807) n'est qu'une copie de la xxxive nouvelle de *l'Heptameron français* de la reine de Navarre. Deux officiers sont mis à la place des moines; deux poulets à la place des pourceaux : voilà tout!

un régiment de chasseurs est donné à Caracciolo, et cinq compagnies d'artillerie s'organisent.

Le dimanche 16 février, Joseph allait faire, en grand apparat, ses dévotions à saint Janvier et lui passer au cou un collier enrichi de diamants; bon moyen d'apaiser les haines du clergé et de mettre dans son parti l'archevêque Ruffo de Scilla (1). Le 21, il adressait au peuple une proclamation qui l'invitait à observer la fidélité envers le nouveau régime. Porté, ensuite, à examiner l'administration des finances, le prince apprenait que si les revenus ordinaires de l'État produisaient 54 millions de francs, la dette publique en prenait 25, et Ferdinand s'appropriait une partie des 29 qui restaient disponibles, laissant toutefois aux fonctionnaires l'autorisation de créer des taxes et de pressurer, pour se défrayer; ce qui portait l'anarchie et la spoliation partout. Le prince et conseiller Bisignano indiquait à Joseph quelles réformes on pouvait faire. La science et le dévouement de cet homme lui valurent, le 12 mars, un portefeuille, quand le Régent dut choisir ses secrétaires d'État : comte Miot à la Guerre; Pignatelli à la Marine; Saliceti à la Police générale; duc de Cassano, aux Cultes; duc de Campo-Chiaro, Ministre de la cour; Pisani était nommé secrétaire général du Cabinet.

Homme sévère et sujet très actif, Christophe Saliceti saignera et purgera Naples. Il connaît les méthodes qu'emploie Fouché. Il va réduire les lazzaroni, égorgeurs des soldats isolés, à observer ses ordonnances. Il remplace les sbires, ces anciens agents de Caroline, par des gendarmes dont la brutalité effraie tout mauvais citoyen. Il fait arrêter les hommes suspects, qui seront conduits à Capoue (2).

La sécurité des chemins paraissant assurée — des

(1) Parent de l'ancien chef de bande. Mais Fabrizio Ruffo n'était pas de Bagnara, comme l'a écrit M. J. Rambaud. Il était né à San Lucido, près Paola, le 16 septembre 1744, d'après l'étude du baron de Helfert, publiée à Florence et des pièces d'archive.

(2) Le 5 mars 1806, Saliceti envoyait à Massena la liste des prison-

patrouilles de cavalerie y faisant dure loi aux vagabonds — officiers, fonctionnaires et dames vont en excursion à Castellamare, dînent sous les orangers de Sorrente, se plaisent à escalader les pentes du Vésuve, aux lueurs des torches. D'autres immigrés accomplissent le voyage de Capri. Promenades, festins, concerts remplissent les jours et les nuits. Tout un monde, épicurien, s'amuse bruyamment, tandis que Joseph et Massena travaillent.

Joseph désirait visiter les provinces conquises par Reynier. Le 28 mars, César Berthier annonçait que l'ordre régnait partout. Alors, le lieutenant-général ordonnait de pousser les préparatifs de son voyage.

Le 30 mars, il nomme Mathieu Dumas ministre de la Guerre. Il prie Saliceti d'éloigner les galériens de Naples. Il entend Massena se plaindre vivement des exigences de Napoléon, porté à réclamer encore des contributions levées en Illyrie.

A 11 heures du matin, le 3 avril, Joseph montait en voiture. Il allait trouver devant Torre del Greco une troupe d'élite : infanterie et cavalerie qui, obéissant au général Saligny, devaient lui servir de sauvegarde.

Dans cet admirable pays, où le printemps trouve les arbres et les champs déjà fleuris, les chevaux du carrosse allaient au pas sur l'antique voie pavée qui relie Naples à Nocera, voie qui était bordée d'oliviers jusqu'au débouché de Vietri. A Salerne, les autorités civiles, venues complimenter le prince, lui rappelèrent que le Normand Robert Guiscard avait occupé leur cité en 1075 et lui montrèrent, pour obtenir des secours, les ruines causées par un tremblement de terre (1). De Salerne, Joseph faisait une excursion à Pœstum.

niers d'État à transférer de Naples à la prison de Capoue : Don J.-B. de Simone; Vincent Fiorillo; abbé Vincent Vinci; chevalier Backer; don Antoine Orsini; Louis Brandi; Candide Ricciardi, sergent des fusiliers; Raphaël d'Andrea; Salomone, chef de bande; Stéphane Vonio, di Paglia; Persozio Amande; don Pierre Carligiolo; don Antoine Capa; Mondefusco; Destressa; don Papin Palmieri. (R. 441. P. 127.)

(1) « Le 7 thermidor an XIII, à 10 heures du soir, tremblement de

Arrivé le 4 à Lagonegro, le prince voit une petite garnison lui rendre des honneurs. Sa voiture cassée, il monte le 5 à cheval et se dirige vers Morano; mais au val San Martino, la curiosité le pousse à visiter un champ de bataille, sur lequel Reynier avait bien manœuvré. De Campo-Temese, Joseph va escalader, Clary le précédant, un ressaut des Apennins : le mont Pollina; et d'une plate-forme de roc ses yeux découvrent, dans la pure clarté d'un beau jour, la plaine immense et bleue de la Méditerranée et le miroir presque vert de la mer Ionienne. « Il resta longtemps, écrit Pepe, immobile et silencieux, soit qu'il se crût exilé loin de France ou qu'il songeât à mettre en valeur ces plaines qui forment, du golfe de Policastro à la pointe de Messine, les planches d'un panorama immense et varié, ce qui était l'ancienne Grande-Grèce. »

Au pas de son cheval et toujours bien escorté, le lieutenant-général traversait les villages, bourgades et villes. L'habitant croyait voir un général en inspection. A Cosenza, le 11 avril, le clergé organisait une manifestation assez bruyante en l'honneur du prince. Joseph annonçait « que Napoléon serait le père du peuple calabrais ». Il sortait de Cosenza le 12; il allait muser à chaque carrefour des routes, se montrant moins un chef d'armée qu'un poète qui recherche les traces d'Homère.

Son quartier placé le 13 avril à Scigliano, un courrier dépêché par Miot de Melito allait annoncer à Joseph que Napoléon lui avait, le 31 mars, donné le titre de « Roi des Deux-Siciles (1) ». Non, le nouveau roi n'éprouva

terre. Depuis le désastre de Calabre, aucun phénomène de ce genre n'avait causé d'aussi grands ravages. A Naples, près de 800 maisons sont devenues inhabitables et plus de 4 000 ont éprouvé de grands dommages. En province, à Sainte-Marie de Capoue une compagnie de cavalerie a été tout entière ensevelie sous les débris d'une caserne. Les habitants de Naples couchent dans les rues et dans les voitures. (Rapport d'Alquier. Aff. étr.)

(1) Paris, 31 mars. — *M. de Ségur à Massena.* — Le Grand Maître des cérémonies, d'après les ordres de l'Empereur, doit faire connaître à

ni joie ni orgueil en apprenant qu'il pouvait porter une couronne. Plutôt, les responsabilités du pouvoir l'effrayèrent à ce moment. Il serra la main aux officiers venus le complimenter, sans vouloir permettre que la garde prît même les armes; et son don de joyeux avènement, ce fut une distribution de secours aux pauvres d'une ville qu'il abandonnait dès le lendemain pour aller à Monteleone.

Dans cette partie du territoire napolitain, les ravages du *terremoto,* subi les 5 et 7 février 1783, n'avaient pas été réparés. En vue de leurs maisons écroulées, des habitants campaient; aussi, les grands rochers, renfermant des cavernes, servaient d'abris aux pauvres. Plusieurs familles, retirées dans les bois, y vivaient presque nues, à l'état sauvage. Qui peuplait les prisons? des centaines d'indigents qui, pour être abrités et nourris, s'accusaient des pires méfaits. Le rapt diminuait chaque nuit de quelques unités les troupeaux laissés au pacage; fait du malheureux devenu brigand (1).

Le roi voulut aller à Tropea. De la côte, il aperçut une escadre anglaise qui devait suivre sa marche jusqu'à Reggio. Et des rapports lui indiquèrent quelle activité animait Ferdinand qui, pour reconquérir ses provinces

Votre Excellence que S. M. a déclaré roi de Naples monseigneur le prince Joseph son frère et que, désormais, il doit être traité comme tel dans toutes les formules et étiquettes du palais; que le prince Joachim, beau-frère de S. M., a le titre de prince souverain duc de Clèves et Berg; que S. A. S. Madame la princesse Pauline et Mgr le prince Borghèse, son époux, ont le titre de prince souverain et duc de Guastalla; et que M. le maréchal Berthier a celui de prince souverain et duc de Neufchâtel, titre auquel appartienennt de plein droit les honneurs des grands officiers de l'Empire... (R. 44, P. 175 *bis.*)

(1) Des brigands calabrais. — Leur habit est en général le justaucorps de velours ou de sayon noir, le caleçon large de la même étoffe; la jambe est nue; leurs pieds, couverts d'une peau de sanglier, fixée avec des cordons; un long manteau noir les enveloppe jusqu'au menton. Leur tête est couverte d'une toque ou chapeau orné de rubans flottants. Ils portent le mousquet à la main, le pistolet à la ceinture et le stylet caché le long de la cuisse; ils ceignent leur corps de la ceinture-giberne. Garder la barbe et les cheveux longs et négligés est, pour eux, le signe de ralliement ou le présage d'une vengeance. (Rivarol, p. 133.)

de terre ferme, préparait l'embarquement d'une troupe devant aborder au cap Vaticano.

Nouvel arrêt dans Palmi et visite du port. Là, une expédition à conduire en Sicile pourrait s'organiser. D'un tel projet, Napoléon avait dû entretenir son frère; projet réalisable, d'après ce rapport ou plan d'invasion envoyé à Paris :

« Le passage du canal de Messine doit être regardé comme le passage d'une rivière; et tout le monde sait qu'aujourd'hui on ne peut d'aucune manière empêcher de passer une rivière. Dans le passage du Phare, il y a cependant des circonstances locales et particulières qu'il faut considérer.

« Passer ce canal, de Scilla en Calabre à la Tour du Philosophe, en Sicile, serait à dire vrai le plus court trajet, puisque dans une heure et demie on pourrait l'effectuer, mais il y a beaucoup d'inconvénients et si forts qu'il n'y faut pas penser. D'abord, Scilla est une misérable terre, sans aucune ressource pour entretenir beaucoup de monde avant leur départ et sans une rade sûre pour mettre à couvert plusieurs bâtiments. En second lieu, le courant de la mer entre Scilla et la Sicile est très rapide à cause de la proximité du Phare; de manière que les vaisseaux doivent être transportés à droite, hors du Phare et à gauche sous les murs de Messine. Une troisième considération : c'est que Scilla étant vis-à-vis de Messine, non seulement avec des lunettes, mais avec ses propres yeux, on voit tout ce qui s'y passe et il est impossible de réunir beaucoup de bâtiments de transports sans y être vu par les ennemis et inquiété. Enfin, les vaisseaux anglais peuvent se tenir très bien dans ce passage, malgré le courant, surtout du côté de Messine.

« Après tout ce que je viens de dire, il paraît que l'endroit le plus propre à passer ce canal soit de Reggio à la Scaletta qui est d'un abordage très commode, six milles à l'est de Messine et quoique le trajet y est un peu plus long que de Scilla à la Tour du Philosophe, cependant,

ce petit inconvénient est compensé par bien des avantages.

« Reggio est une ville de 14 000 habitants, située dans une plaine fertile et qui peut contenir 15 000 hommes de troupes avec les équipages des bâtiments et les entretenir tout le temps nécessaire à préparer l'expédition. Il y a à Reggio une rade très sûre, avec quelques fortifications pour la défendre et un petit chantier. De plus, entre cette partie de la Calabre et de la Sicile, il y a dans le printemps et l'été un changement de vent périodique dans les vingt-quatre heures, de Reggio en Sicile et de Sicile à Reggio. Ce sont les vents d'est et d'ouest. Le vent d'est s'élève dans ces deux saisons presque à minuit et pousse vers la Sicile jusqu'à une heure ou deux après le lever du soleil. Depuis lors, jusqu'à midi près, il y a calme. A midi, le vent d'ouest s'élève à son tour et pousse vers la Calabre jusqu'à la nuit tombante; et le calme revient jusqu'à minuit. Il y a donc sept heures de vents favorables pour ceux qui partent de Reggio pour la Sicile et il ne faut que trois heures ou quatre pour effectuer ce passage.

« A tous ces avantages, il en faut chercher un autre que dans l'endroit de la Scaletta, dont nous parlons, la mer est d'un côté si profonde, et de l'autre il y a sur tant de points des rochers à fleur d'eau qui empêchent les vaisseaux et les frégates d'en approcher. Enfin, la Scaletta est un endroit où il y a des magasins remplis de vivres, à cause des petits bâtiments marchands qui y abordent; ce qui est d'une grande utilité pour les troupes qui arrivent.

« Je suis persuadé que 15 000 hommes avec un général sage et expérimenté suffisent pour l'entreprise de la Sicile. On peut faire venir à Reggio tous les bâtiments qui se trouvent dans l'Adriatique, en Dalmatie et aux Bouches de Cattaro, Raguse, sans exposer ceux qu'on pourrait avoir de Livourne, de Gênes, etc., à être pris par les Anglais, ou à faire le grand tour de la Sicile.

« Les bâtiments marchands vénitiens, qu'on appelle

Trabaccoli, qui sont d'une grande capacité pour transporter des troupes et qui ne s'élèvent pas beaucoup sur l'eau, sont surtout très propres à cette condition. Malgré cela, il faudrait faire construire à Reggio dans peu de jours, une douzaine de radeaux posés sur des tonneaux et traînés à la manière des barques flottantes par un bâtiment à voile ou à rame. L'usage de ces radeaux sera de transporter un canon sur chacun d'eux, avec un mortier de bombes, les munitions, etc., lesquels serviront au double usage : ou de répondre s'il y a à la Scaletta ou dans ses alentours quelque batterie ennemie ou pour menacer la ville de Messine dans le cas où elle voudrait faire une résistance. Dans le trajet de 3 heures, le transport de ces traîneaux n'est pas difficile.

« Je crois que le premier envoi de troupes ne doit pas être moins de 6 000 hommes. Le roi de Naples en a dans ce moment près de 20 000. On peut supposer que 10 000 sont à Palerme; 3 000 à Messine avec un escadron de cavalerie; 1 500 à Augusta; 2 000 à Siracuse; 2 000 à Trapani, avec un autre escadron de chevaux et le reste dans d'autres petits endroits. Or, 6 000 Français avec 12 pièces de canon réunis dans un point, suffisent au delà même pour la première opération. Arrivés à la Scaletta, ils marchent droit à Messine; cette ville, du côté de la terre, n'est tenable d'aucune manière et elle doit ouvrir ses portes. En cas contraire, les Français, maîtres d'une petite colline qu'on appelle *Il colle d'Argento*, où il y a un couvent de bénédictins et qui domine toute la ville, la feraient rendre par force en la menaçant avec leur artillerie. Maîtres de Messine, ils feront venir de Reggio le reste de leurs troupes; et après avoir laissé la garnison nécessaire à Messine, c'est-à-dire deux mille hommes tout au plus, avec quelques artilleurs, on marchera droit à Palerme. Une fois Messine prise, la conquête de la Sicile est assurée. »

Joseph examinait le port de Palmi quand une frégate anglaise manœuvrait à quelques encablures et tirait. Même exercice devant Bagnara. Nouvelles salves

lorsque Reynier recevait à Scilla « Sa Majesté » au bruit de l'artillerie qui, les 21 coups tirés, envoya, du château, quelques boulets à l'insulaire. Celui-ci, son navire à demi démâté, s'éloigna vers le Phare.

Scilla donnait ainsi au nouveau roi une première fête organisée loin de la capitale. Troupes et habitants montrèrent, à travers les réjouissances diurnes et nocturnes, un grand enthousiasme.

Imitant la municipalité de Salerne, celle de Reggio — l'antique Rhegium, ruinée par Denys l'Ancien, relevée par César, saccagée par un Barberousse — montrait des ruines à Joseph, demandait les secours qu'attendaient 700 familles réduites à la mendicité ou pire, au vol, pour exister. Du quai, sur lequel deux murailles avaient été élevées pour arrêter tout raz de marée, le prince examinait Messine; puis il dirigeait sa lunette vers trois navires, anglais ou russes? qui couvraient la côte sicilienne.

En cette place, deux rapports de Massena arrivent. Le roi apprenait : que Gaète résistait toujours; que les bandes d'insurgés descendaient des Abruzzes sur le bas Garigliano; que l'on instruisait le procès du préfet Rodio détenu au fort Saint-Elme; que Caroline annonçait la prochaine intervention du roi de Sardaigne à son profit; que Naples restait tranquille.

Parti de Reggio le 20 avril, Joseph va visiter Gerace, longer le beau rivage de l'Adriatique. Près de Catanzaro, l'ingénieur Tomaso lui présenta le projet de l'ouverture d'un canal qui réunirait les deux mers; ou plutôt les golfes de Sainte-Euphémie et de Squillace; sûr moyen d'employer des milliers de pauvres gens et d'enlever à Messine une partie de son trafic commercial. Ensuite, le prince étudia le tracé d'une route qui relierait Catanzaro à Nicastro pour amener de Bianco à Cotrone l'artillerie restée au bord de la Méditerranée.

Ce fut, de Catanzaro, le 24, qu'il envoya l'ordre à Massena de ne pas différer l'exécution de Rodio, d'assurer une sorte d'assassinat politique qui devait avoir, en pays napolitain, un grand retentissement.

Entre des étapes parfois longues, le roi donnait des audiences à ses sujets. Cotrone et Cassano visités, dans Tarente, il rencontrait Saint-Cyr et Soult qui inspectaient les fortifications. De cette ville, Joseph se rendait à Torre di Mare, y séjournait le 3 mai. Puis la Basilicate et la Pouille traversées, vite, on passait le 8 à Foggia, où le souverain éprouva les effets d'une fièvre assez violente. Le 10, à Caserte, il logeait au château royal et préparait son retour dans la capitale.

Le roi emprunte un carrosse et les chevaux de l'ancienne cour. Escorté des dragons, le 11, à midi, le frère de Napoléon sortait de Caserte, traversait Sainte-Marie, (l'ancienne Capoue) Aversa, et trouvait devant Casoria les représentants du Sénat napolitain, des nobles inscrits au livre d'or, le maréchal Jourdan, le commissaire général de la police. Complimenté, le souverain entrait à 3 heures et demie du soir en « sa bonne ville de Naples » au bruit du canon, entre deux rangées de soldats, quand les vivats partaient. Après avoir passé sous l'arc de triomphe élevé à l'entrée du Largo dello Spirito Santo, le prince descendait au centre de la place, recevait les bénédictions du cardinal archevêque qu'il dut suivre dans l'église du Saint-Esprit où le *Te Deum* fut chanté; cérémonie religieuse qui était terminée à 5 heures (1).

Devant son palais, Joseph voyait un groupe d'officiers groupés à la droite de Massena; et à sa gauche, la députation chargée de lui remettre le sénatus-consulte qui l'intronisait : le maréchal Pérignon, le général Ferino et le comte Rœderer. Ce dernier lut un discours auquel le roi sut répondre éloquemment. Ensuite, Joseph donnait un dîner et des divertissements.

Jourdan, que Napoléon avait éloigné de Paris, pour des raisons particulières, s'attribuait, le 12, tous les pouvoirs d'un chef d'armée. Il remplaçait Massena qu'on devait exiler à Portici. Il promettait de réduire

(1) *Diario della Storia Patria di Napoli.* Vol. XXV, p. 250.

Gaète. Il saurait bien amener tous les rebelles aux pieds du trône; parole non tenue.

Après quelques semaines de tranquillité, des combats allaient se livrer sur terre et sur mer. Guillaume Pepe, un agent placé à Reggio, écrivait le 10 mai :

« Le chef de masse Pane di Grano, major des troupes du Roi, a été chargé de susciter le brigandage dans les deux Calabres. Il a été autorisé par M. Acton de choisir parmi les galériens tous ceux qui sont capables de porter les armes pour aller en Calabre. Pane di Grano, outre les galériens, a formé un corps de trois cents émigrés avec le surnom d'élite, avec lesquels les hostilités doivent commencer en Calabre.

« Le général Acton, en présence du capitaine du génie Alberti, a fait beaucoup d'éloge de Pane di Grano, sur le zèle qu'il a manifesté de passer en Calabre pour y susciter la révolte; il a invité tous ses officiers à suivre son exemple. Pane di Grano a déjà revêtu tous les galériens qui doivent composer sa bande, en uniformes; il a dû envoyer le 1er de ce mois-ci plusieurs émissaires, au nombre de 18, avec des armes, pour en former un dépôt pour armer ceux qui voudraient prendre part avec lui; on ignore le lieu de son emplacement.

« Pane di Grano a promis à deux individus, l'un appelé Lingone et l'autre Manès, tous les deux détenus à Messine par l'ancien gouvernement, de les emmener en Calabre le 18 du courant avec lui, pour y suivre ses projets, moyennant la somme de vingt soldis par jour; mais ceux-ci s'y sont refusés, d'après la déposition qu'il en ont faite.

« La correspondance des chefs de masse et des émigrés en Sicile et des brigands de la Calabre est très active. Les indices qu'on a en ce moment, c'est la certitude que le fils de Nicastro, de Scigliano, a été envoyé en Calabre par son père émigré, pour y organiser une correspondance secrète entre eux. Il se trouve de retour à Messine où il a rendu compte de la réussite qu'il a obtenue. Ce dernier, de concert avec Pane di Grano, les colonels

Falzetti, Nunziante, Carbone, de Philippis, ci-devant préside de Catanzaro, et l'abbé Pizo, sont les chefs destinés par la cour pour fomenter cette nouvelle insurrection. Le lieutenant-colonel Pizo, père de l'abbé, doit arriver à Naples avec une prétendue démission donnée pour résider en cette ville, afin d'entretenir une correspondance avec la cour de Sicile.

« Fra Diavolo est arrivé à Palerme, le 1er de ce mois, venant de Gaète; il se présenta d'abord au contre-amiral anglais commandant la flotte de la Méditerranée. Ce dernier le présenta à la reine avec laquelle on concerta les moyens de fomenter l'insurrection dans la Terre de Labour. A la sortie de cette conférence, Fra Diavolo réunit le même soir tous les chefs de masse pour concerter ensemble les moyens d'exécution des projets de la reine.

« La reine a promis au major Castroni de faire parvenir ses lettres à ses parents pour seconder ses actions de révolte. Le roi de Sicile avait formé le projet de réunir toutes les troupes de ligne dans la plaine de Castro-Giovanni pour résister à la descente, mais les Siciliens n'ayant pas voulu se réunir, ce projet s'est évanoui. Les Anglais recrutent en Sicile et ils font courir le bruit qu'ils attendent des renforts de Gibraltar... »

Sidney Smith, que son gouvernement avait chargé de ne pas laisser aux Français un instant de repos, comptait déjà, en capture, *la Becque*, de 18 canons, arrêtée devant Civita-Vecchia, après un combat livré par le capitaine Rowley à une flottille. Ses canonnières bloquaient l'embouchure du Garigliano, renforçaient à Gaète l'escadrille napolitaine, transportaient des milices sur plusieurs points de la côte.

Le 11 mai, une escadre anglaise entrait dans le golfe de Naples, entendait les salves qui annonçaient l'entrée de Joseph, et préparait l'occupation de Capri, île où Tibère avait donné au monde romain le spectacle de ses débauches.

Smith écrivait sur cet événement à Collingwood, le

24 mai, à bord du *Pompey*, au large de Scalea (1) :

« Aucune considération n'eut de prise sur mon esprit pour m'empêcher de déloger la garnison française de l'île de Capri, laquelle, par sa situation, qui protège les communications le long de la côte du sud, était un point très important à lui enlever. Je sommai donc le commandant français de se rendre (2). Sur son refus, j'ordonnai au capitaine Rowley, montant le vaisseau de Sa Majesté l'*Eagle* de couvrir le débarquement des soldats de marine et des équipages. Ce brave officier plaça son bâtiment à l'endroit voulu et n'ouvrit son feu qu'après l'avoir embossé et évalué la portée par l'effet d'une fusillade partie du gaillard d'arrière où le premier lieutenant James Crawley tomba blessé et un marin fut tué. Un feu d'une heure, tiré des deux ponts de l'*Eagle* (entre 9 et 10 heures), joint à celui de deux bateaux à mortiers napolitains, placés sous la direction du lieutenant Rivera, chassa les ennemis des vignobles, jusque dans l'enceinte de leurs murs. Les soldats de marine débarquent, vaillamment conduits par le capitaine Bunce, les matelots de même par le lieutenant Morrell, de l'*Eagle*, et le lieutenant Reding, du *Pompey*, et tous, officiers en tête, esca-

(1) Dossiers de l'Amirauté. Vol 412. N° 17.

(2) Le capitaine Chervet qui commandait 100 hommes du 22e d'infanterie légère, avait reçu cette sommation de Sidney Smith : « Monsieur. Avant d'ouvrir un feu qui réduira fatalement une forteresse d'occasion, isolée et sans défense, je pense qu'il est opportun (selon les coutumes de la guerre) de vous sommer d'évacuer le poste que vous occupez. Si vous refusez, je dois vous prévenir que vous serez obligé de céder à des conditions plus ou moins favorables suivant le déploiement de forces et le temps que vous me forcerez à y consacrer pour vous réduire à cette extrémité. Vous voyez donc, monsieur, que les termes de capitulation de ce poste dépendent entièrement de vous aujourd'hui... Dans l'espoir d'une réponse qui évitera l'effusion du sang des deux côtés, j'ai l'honneur, etc. »

Chervet avait répondu : — Le commandement de Capri au contre amiral Sidney Smith. — Je viens de recevoir, monsieur, votre lettre de ce jour et en réponse je dois vous observer qu'un véritable soldat ne doit pas se rendre sans avoir tenté tout ce qui est en son pouvoir pour mesurer sa force avec celle de son adversaire. Vous êtes, monsieur, trop bon et brave soldat pour me blâmer; je n'accepte pas votre aimable invitation. (Dossiers de l'amirauté.)

ladèrent les degrés, car la route à suivre n'était qu'une passe étroite par laquelle seulement l'ascension pouvait s'effectuer. Le lieutenant Carrol eut donc une occasion de se distinguer particulièrement. Le capitaine Stannus, commandant vaillamment les soldats de marine de l'*Athenian*, poussa de l'avant, atteignit les hauteurs et le commandant français fut tué de sa main. Dès que l'événement fut connu, l'ennemi battit la chamade; une lettre du commandant en second demanda quelles conditions on lui ferait; mais sa lettre étant datée du 12 après minuit, il en résulta quelques difficultés, car l'espace du temps que j'avais assigné était précis; mais sur l'assurance qu'on avait battu le tambour avant minuit, la capitulation fut signée et la garnison put sortir de ses lignes et passer à Naples avec tous les honneurs de la guerre, après qu'on eut enterré, selon le respect qu'il convenait, leur ancien et brave commandant. »

Réellement, suivant le dernier article de la capitulation signée entre Rowley et le capitaine Létang du 22e, les soldats furent conduits à Massa qui devait être attaqué, le 13, par les Anglais. Une autre entreprise, dirigée sur le cap Misène, échouait. Le 16, les canonnières du *Pompey*, que dirigeait le lieutenant Beaucroft, prenaient devant Salerne un bâtiment marchand du port de Scalea. Le 23, attaque de Scalea, occupation du château, enlèvement des canons et de la poudre. Mais des canonniers gardant Ischia et Procida tenaient l'Anglais à distance. Et le général Camus assurait la défense de Castellamare.

Pendant que Jourdan dirige les affaires militaires, Joseph s'occupe des affaires civiles. Rejetant les conseils de l'Empereur — cédant plutôt aux instances de César Berthier — il fait du comte Rœderer un ministre. Autre faute, le 25, il exile le cardinal archevêque de Naples « pour avoir refusé de prêter serment de fidélité qu'il me doit, il se rendra à Rome ». Le 31, il donne au marquis de Gallo le portefeuille des Affaires étrangères.

Massena était chargé, depuis le 20, de transformer

Capoue en un camp retranché et de réduire Gaète. Dulauloy achevait l'armement des côtes (1). On enrôlait jusqu'aux forçats pour assurer le service très pénible des transports, dans l'intérieur.

Augmentée et bien disciplinée, la police redouble partout de surveillance. Néanmoins, on trouve des voleurs occupés à couper les routes, autour de Naples. Un réveil du Vésuve, le 31 mai, portait les diseuses de bonne aventure à prédire le retour très prochain de Ferdinand IV. Plus tard, la destruction du fort de Civitella del Tronto (2), bâtiment frappé par la foudre, indiquera un tremblement de terre, suivant les alarmistes.

Quand l'insurrection s'étend chaque jour dans les provinces, quand les marins anglais redoublent d'activité, quand Reynier a été battu en Calabre, Joseph écrit, le 30 juillet, à Napoléon :

« Sire. — Les nouvelles que je reçois de l'intérieur du royaume sont toutes bonnes; les brigands sont partout chassés; dans la province de Montefasco où commande le général d'Espagne, il y a 10 000 hommes armés et inscrits dans la garde provinciale. J'avais de-

(1) Batteries du golfe de Naples : Cap Pausilippe, 9 pièces de 33. De la Pietra, sur la grande route qui relie Naples à Pozzoli, 3 pièces de 18. Fort de Pozoli, 12 canons : 6 de 33, 6 de 24. Fort et batterie de la baie, fort construit sur un rocher, 19 pièces, dont 8 de 24. Fort de Procida et alentours de l'île, 36 pièces. Ischia, le fort situé sur un rocher très élevé, 12 canons : 8 de 20, et 4 de 7. Batterie de Castellamare, 15 pièces de 33. Rovigliano, batterie sur un rocher, en mer, 8 pièces de 24. Batterie d'Uncino, 8 pièces de 33 Gallastro et Torre di Greco, 7 pièces de 33. Fortin de Granatello, 4 pièces de 33. Batterie de Pietrasso, 4 pièces de 33. Batterie de l'École, 7 pièces de 36, une de 24, 4 de 18, une de 12, toutes en fer. Batterie de Vigliano, placée sous le feu du fort des Carmes, 2 pièces de 8. Total : 152 pièces.

De Naples à Reggio : Sorrente, 4 pièces de 12, 2 de 10, 2 de 8. Campanella, 3 pièces de 4. Salerne, 4 pièces de 12, 2 de 36, 2 de 4. Capodella Licosa, 2 pièces de 24. Palinuro, 2 pièces de 36. Sapri, 2 pièces de 36. Tropea, 6 de 16, Palmi, 2 de 4. Bagnara, 2 de 24, une de 6, une de 4. Scilla, 3 de 24. Canatello, 3 de 24. Pentenvole, 2 de 8 et 2 de 4. Santa Cacconna, 2 de 24. Palazima, une de 8, une de 4. Fort de Reggio, 14 de 2 et 2 de 24. Total 67 pièces. (R. 44. P. 232.)

(2) Le 11 juin, à midi; la foudre tomba sur le magasin à poudre. Le capitaine Pichavy était commandant d'armes. Il y avait 23 000 livres de poudre et 79 000 cartouches. (Arch. Guerre.)

mandé à la ville de Naples 6 000 hommes pour avoir la garnison disponible; 15 000 hommes se sont inscrits volontairement.

J'organise un bon système d'impôts.

Je supprime la féodalité.

Je supprime les couvents de mendiants; ceux des possessionnés qui ont gardé le silence sur ceux des leurs qui ont passé au service de l'ennemi.

Je confisque les biens des propriétaires retirés en Sicile.

Je désarme tout le pays, excepté les gardes provinciales.

Je fais inscrire et imprimer les états de cette armée intérieure qui sera portée à 50 000 hommes tous ou propriétaires ou ennemis connus de la reine.

Les nouvelles de Calabre sont bonnes. Reynier n'écrit pas, ou du moins ses lettres ne parviennent pas; les colonnes sont en mouvement pour le rejoindre.

Les Anglais sont occupés à ramasser des huiles et des soies qu'ils embarquent; ils pillent tout ce qu'ils trouvent, ne payent plus rien, pas même leurs agents, depuis la prise de Gaète. Aussi, les paysans en massacrent tant qu'ils peuvent. »

Après la reddition de Gaète, Napoléon pouvait croire assurée la pacification du royaume napolitain.

CHAPITRE V

SIÈGE DE GAÈTE

La forteresse vue du littoral. — Gaète dans l'histoire des conquêtes. — Arrivée des Français devant la ville. — Cahier du capitaine Nempde. — Actions conduites par Sibille et par Lacour. — Une escadre anglaise vient ravitailler l'assiégé. — L'œuvre du bombardement. — Massena prend la direction des opérations. — Il somme le gouverneur de se rendre. — Le prince de Hesse est blessé. — Ouverture des brèches. — Reddition et évacuation de la place.

Gaëte est, par sa position géographique, le Gibraltar de l'Italie. Avec l'appui d'une flotte, cette place doit être imprenable. Le voyageur, descendu d'Itri, peut s'en rendre compte lorsque, la tour du tombeau de Cicéron dépassée, sa vue porte sur la presqu'île, jusqu'aux confins de ce territoire.

Une large arête des Apennins, le mont Cefalo, s'étend de Sperlonga au village de Conca. Au centre se trouve un ressaut que les historiens ont nommé Monte Secco (1). Haut de deux cents mètres, sa base est baignée par la mer, entre les tours Sant' Agostino et Scessura. Devant cette colline s'ouvre un terrain, dit de manœuvre, plusieurs fois déblayé, afin d'agrandir le champ de tir de la forteresse. Sa longueur dépasse 400 toises et sa plus grande largeur, prise entre le chemin de Formia et la plage sablonneuse de Serapo, est de 185 toises. Le bourg d'Elena (autrefois nommé Borgo di Gaeta), couvre à gauche ce terrain, et plusieurs maisons s'élèvent en amphithéâtre dans la pente du mont Alatrino, que couronnait jadis un temple de Jupiter.

(1) Quelques géographes écrivent Monte-Cristo

A droite d'Elena, sous l'horizon, le mont Orlando, dominé par une tour ronde (1), élève sa masse imposante entre la Méditerranée et la porte du Nord. L'entrée de la ville, masquée par des rideaux d'arbres, ouvre l'accès d'un long faubourg qu'un ravin assez profond sépare de la montagne; et la cité se cache, en partie, derrière cette élévation formée de craie, où tient le point central de la défense. Un port assez vaste se trouve creusé, c'est-à-dire abrité derrière l'Orlando.

Formia, ville bâtie au fond du golfe, peut contenir les approvisionnements nécessaires à l'assiégeant et couvrir sa marine. Les logements de l'état-major français devaient tenir, en 1806, dans un faubourg nommé Castelleone. De ce lieu, la route de Gaète longe un rivage bordé de rochers énormes et plats, sur lesquels on peut placer facilement du canon.

Il faut rappeler ici ce qu'a été Gaète.

Virgile en attribua la fondation à Enée dont la nourrice Cajeta aurait eu sa cabane à l'extrémité du promontoire. Rome en fit une ville municipale; et, Auguste voulant régenter l'Italie, on incorporait cette cité à la Campanie. Les Goths y placèrent des cohortes qui, les environs de la place fortifiés, résistèrent là, et pendant dix-huit ans, aux efforts des Grecs, envahisseurs aussi. Devenus maîtres, à leur tour, ceux-ci virent arriver les Lombards. Le pape Adrien reçut, de Charlemagne, Gaète en don. Mais il dut rendre cette place au prince de Bénévent qui la rétrocéda aux Grecs. Ensuite, elle eut pour maîtres : un comte de Capoue, un duc de Salerne, un pontife. Enlevée à Grégoire IX par Frédéric II, elle dut subir, en 1234, la guerre, la disette et la peste. Charles d'Anjou le conquérant y entra et y resta. Inutilement, Jacob, un roi de Sicile, en fit le siège. La ville se donna un roi en 1386, Ladislas, devenu, Urbain VI aidant, souverain de Naples. Mais Alphonse V, roi d'Aragon, veut conquérir le pays; il assiège Gaète,

(1) Tombeau de Munatius Plancus.

au secours de laquelle le duc de Milan arrive. Les deux partis se rencontrent devant l'île de Ponza, dans un combat naval; Aragon est vaincu. Néanmoins, une conjuration lui fait prendre pied à Naples; et son fils Ferdinand II vit tomber Gaète au pouvoir des soldats de Charles VIII. Après la perte de Naples, les Français trouvèrent en cette ville un refuge, lassèrent la patience du célèbre Gonzalve de Cordoue, l'assiégeant, battirent Ferdinand et n'ouvrirent les portes de la cité qu'à Frédéric d'Aragon. Ils revinrent sous ses murs en 1527, 1555, 1598, 1640 et 1647. La guerre de la succession d'Espagne amenait devant la ville les Autrichiens du maréchal Daun. Ce siège fut un enseignement dont profitèrent les Français.

« Cette ville était défendue par une garnison de 3 000 hommes que commandait en personne le duc d'Escalone, vice-roi de Naples (1). L'investissement du côté de terre se fit le 17 juillet 1707 par quelques escadrons de cavalerie qui interceptèrent l'entrée de la presqu'île. Le lendemain, une patrouille de 90 hommes, sortie de la ville, fut attaquée et taillée en pièces. Le 19, Daun fit une reconnaissance de la place et désigna l'emplacement des premiers ouvrages; mais quel que fût son désir d'ouvrir la tranchée avant la fin du mois, il se vit obligé de différer cette opération jusqu'à l'arrivée de ses renforts.

« Le 20 août, il avait rassemblé des troupes. Le 22, le général-major Batte fit occuper par son infanterie le faubourg de Gaète et resserra très étroitement la place. Les jours suivants se passèrent à canonner quelques galères ennemies qui s'approchaient du rivage pour troubler les travaux. Pendant ce temps, on avait construit le long de la côte quelques batteries que l'on démasqua en même temps et qui forcèrent les embarcations ennemies à se réfugier dans le port.

« Le 27, on commença les batteries de mortiers et de

(1) Manuscrit du lieutenant Corda, de l'état-major. (R. 45. P. 74.)

canons; 3 000 hommes furent employés à ce travail qui coûta des peines inouïes. On était obligé d'aller chercher au loin et sous le feu de la place, les fascines, les gabions, et jusqu'à la terre nécessaire à la construction des ouvrages.

« Le 30, on ouvrit, dans la nuit, une parallèle à 500 pas des ouvrages extérieurs. La nuit avait été orageuse et sombre. Le travail se trouva fort avancé au point du jour. L'ennemi ne l'eût pas plutôt découvert qu'il fit un feu terrible sur toute la ligne et força les assiégeants à suspendre leurs travaux jusqu'à la nuit. La construction des batteries n'avançait que très lentement et ce ne fut que le 12 septembre que l'assiégeant démasqua trente pièces de gros calibre et entama le feu. Il fut si bien nourri, que le 19, la brèche était ouverte dans un ouvrage extérieur et que peu de jours après le corps de place était entamé. On continua jusqu'au 28 à élargir cette brèche et on chercha à la rendre praticable. Daun résolut alors de livrer un assaut et rassembla tous les moyens propres à en assurer la réussite.

« Une petite flottille s'approcha du port vers la pointe du jour pour attirer l'attention de l'assiégé de ce côté. Les colonnes d'attaque sortirent de la parallèle à un signal convenu et s'avancèrent sous le feu de l'ennemi vers leurs points d'attaque. Tandis que la plus nombreuse se dirigeait sur la brèche, la seconde, qui consistait en 900 cavaliers démontés marcha sur la gauche, sur un ouvrage extérieur voisin de la mer, franchit le chemin couvert, descendit dans le fossé et courut renforcer la colonne d'attaque.

« La brèche avait été déblayée pendant la nuit et l'ennemi avait concentré tout son feu sur ce point; cependant, le courage des assiégeants vainquit tous les obstacles; trois rangs de fortifications placées en amphithéâtre ne purent les arrêter, et dans peu de temps, ils emportèrent les retranchements construits derrière la brèche.

« Les assiégés se retirèrent en combattant dans la ville

et y furent massacrés. Cependant, le vice-roi parvint à se jeter avec quelques fuyards dans la citadelle. Le général Daun le fit aussitôt sommer de se rendre, avec menace de n'épargner personne en cas de résistance. Cette sommation fit effet et le vice-roi se rendit le même jour avec environ 800 hommes. »

La guerre de la succession de Pologne ouverte, des soldats espagnols, obéissant à don Carlos chassèrent, en 1734, les Autrichiens de Gaète; et soixante-cinq ans plus tard, les soldats de Championnet pouvaient y entrer et y demeurer pendant quelques mois.

Reynier, arrivé le 10 février devant la tour de Cicéron, faisait occuper la redoute Saint-André qui pouvait battre le grand chemin de Formia et il envoyait sommer le gouverneur de Gaëte d'avoir à lui rendre la place; acte d'intimidation, auquel ne cédait pas le prince de Hesse (1). Et la première perte éprouvée devant cette bastille fut celle du général Grigny, décapité par un boulet. Immédiatement, le 6e de ligne formait un corps de blocus tenu assez loin du canon de la place, mais pouvant fermer la presqu'île.

La Régence napolitaine ayant abandonné, le 13, les provinces et places du nord du royaume, Joseph envoyait Tascher, un aide de camp, prier de Hesse de bien vouloir adhérer à ces conventions; mission si mal remplie, dans l'obscurité, que, croyant découvrir une attaque quand paraissaient des parlementaires, les gardes postés

(1) Biographie. Hesse-Philipstal (Louis de), second fils du landgrave Guillaume II. Né le 8 octobre 1766. Marié en 1791 à la comtesse Bergh de Trips dont il n'eut qu'une fille. Entré au service du roi de Naples, en janvier 1791, à la demande d'Acton. — Chef d'escadron le 26 décembre 1791. — Lieutenant-colonel, 1er décembre 1792. — Colonel, 6 avril 1795. — Brigadier, 26 mai 1796. Maréchal de camp, 8 novembre 1798. — Lieutenant-général, 4 novembre 1799. — Nommé gouverneur de Gaète, le même jour. (*Notes du colonel J. Ferrari.*) Mort le 15 février 1817. Il faisait suivre sa signature des titres : Prince de Hesse, de Philipstal et d'Hersfeld, comte de Catzenelnbogen, Dietz, Ziegenhayn, Nidda, Scaumbourg, Hanau, lieutenant général des armées royales, gouverneur propriétaire de la royale place Gaète, commandant général des Abruzzes, de la Terre de Labour, y compris Naples, son littoral, îles adjacentes.

au rempart firent feu. Le commandant Lamy tué, ses compagnons rentrèrent à Formia. Le 14, Lacour allait réclamer le corps de l'officier et demander une entrevue. Elle eut lieu le 15, à Borgo, dans la maison du consul de Turquie. De Hesse, craignant d'être enlevé, avait délégué Agostini, son aide de camp. Les deux partis, animés du désir d'arriver à une entente, rédigèrent les clauses d'un arrangement, mais le gouverneur refusa de le ratifier, sous prétexte qu'il devait, avant de livrer la ville, recevoir des instructions de Palerme.

Le refus, brutalement donné, de nous laisser occuper le front nord de Borgo, indisposa Lacour qui, au lieu de continuer des négociations pouvant aboutir à l'entente, jeta des soldats dans les maisons, rouvrit les hostilités, et l'on vit 2 500 Français décidés à réduire 6 000 Siciliens qui gardaient des murailles regardées, par le défenseur, comme infranchissables.

« En 1806, — écrivait le capitaine Nempde, du génie, — la place était défendue, du côté de la terre, par des fortifications taillées dans le roc qui sert en quelque sorte de muraille à la montagne d'Orlando et qui coupe d'un ressaut assez brusque l'isthme dans sa partie la plus étroite. Le reste de son pourtour est bordé d'escarpements vraiment inabordables dans la position battue par la mer, du large; et il est fermé par des murs et soutenu par des batteries dans celles qui forment la porte et la rade. Les établissements militaires étaient en assez bon état et les armements et approvisionnements suffisants pour les premiers moments de résistance. D'ailleurs, les assiégés avaient l'avantage de la mer pour se ravitailler. Ils gardaient dans le port une frégate, douze chaloupes canonnières et plusieurs bâtiments de transports (1). »

(1) Corps de Hesse. Aide de camp : Andrea Agostini, capitaine. Giovanni Borelli, lieutenant. Major Cornet, commandant la place. Felice Lerig, commandant l'état-major. Ferdinando Landini, major, commandant l'artillerie. Luigi Bardet, lieutenant-colonel, commandant le génie. La place, avait le 1er mars, 140 canons; elle devait en recevoir 81 des Anglais. Total : 221. Troupes : Régiment Caroline, 3e bataillon, 850 hommes; régiment du Prince, 600; 3e bataillon du Presidio, 990.

Le 18 février, on put reconnaître la place, de très près. Le général Vallongue et le colonel Lagouski, du génie, s'y employèrent. Quelques ruines, des arbres, une croix élevée sur l'emplacement de l'ancien couvent des capucins noirs et un gros bateau échoué leur servirent successivement d'abris. Vallongue, officier très clairvoyant, écrivait le soir qu'à défaut d'une marine assez importante pour battre les forces navales anglo-napolitaines, nous ne devrions conduire l'attaque, non sans difficulté, étant donné la nature du sol et l'armement formidable de Gaète, que par le front de terre. Il avait constaté que toute la partie qui s'étendait entre la pointe de Transylvanie et le bastion de Brescia était formée d'un escarpement inabordable et battue aux deux tiers de sa longueur par les flots (1). Construit en maçonnerie, le bastion de Brescia, d'un difficile accès, ne pouvait être abordé qu'au moyen de cheminements faits dans les jardins qui s'étendaient sous Monte Secco; et c'était alors le seul point vulnérable de la place. La courtine San Andrea, le bastion San Giacomo et la batterie de Fico, ayant leurs revêtements taillés en plein roc, ne pouvaient être facilement détruits. Les batteries Conca et Cappelleli, moins bien protégées, apparaissaient cependant formidables. Quant à la citadelle, on ne pouvait l'attaquer avec succès que si une marine n'en soutenait pas la défense.

Deux avantages obtenus au premier moment, c'étaient l'occupation de Monte Alatrino, arrête placée à 600 mètres des remparts et celle de Monte Secco, lieu où de Hesse n'avait pas mis de troupes, tant il craignait leur désertion. Hors ces hauteurs et les abris qu'offrait Borgo, les troupes assiégeantes, pour opérer efficacement, se trouveraient sous le feu des Napolitains; et, elles ne se couvriraient qu'en allant chercher de la terre derrière For-

chasseurs d'Apuli, 310; régiment Val di Mazzara, 600; Val Demone, 100; Val Dinotto, 100; volontaires arrivés le 3 juillet, 400; corps francs, 2 000; cavaliers, 16. Total : 6 207. (Cahier Nempde.)

(1) Voir notre plan.

mia, dure et longue corvée, et du bois près d'Itri. Et, pendant l'accomplissement des travaux d'approche ou d'attaque, plusieurs bataillons devraient couvrir et nos ouvriers et notre camp contre toute les entreprises des nombreux miliciens qui, en Terre de Labour, obéissaient aux ordres de Fra Diavolo.

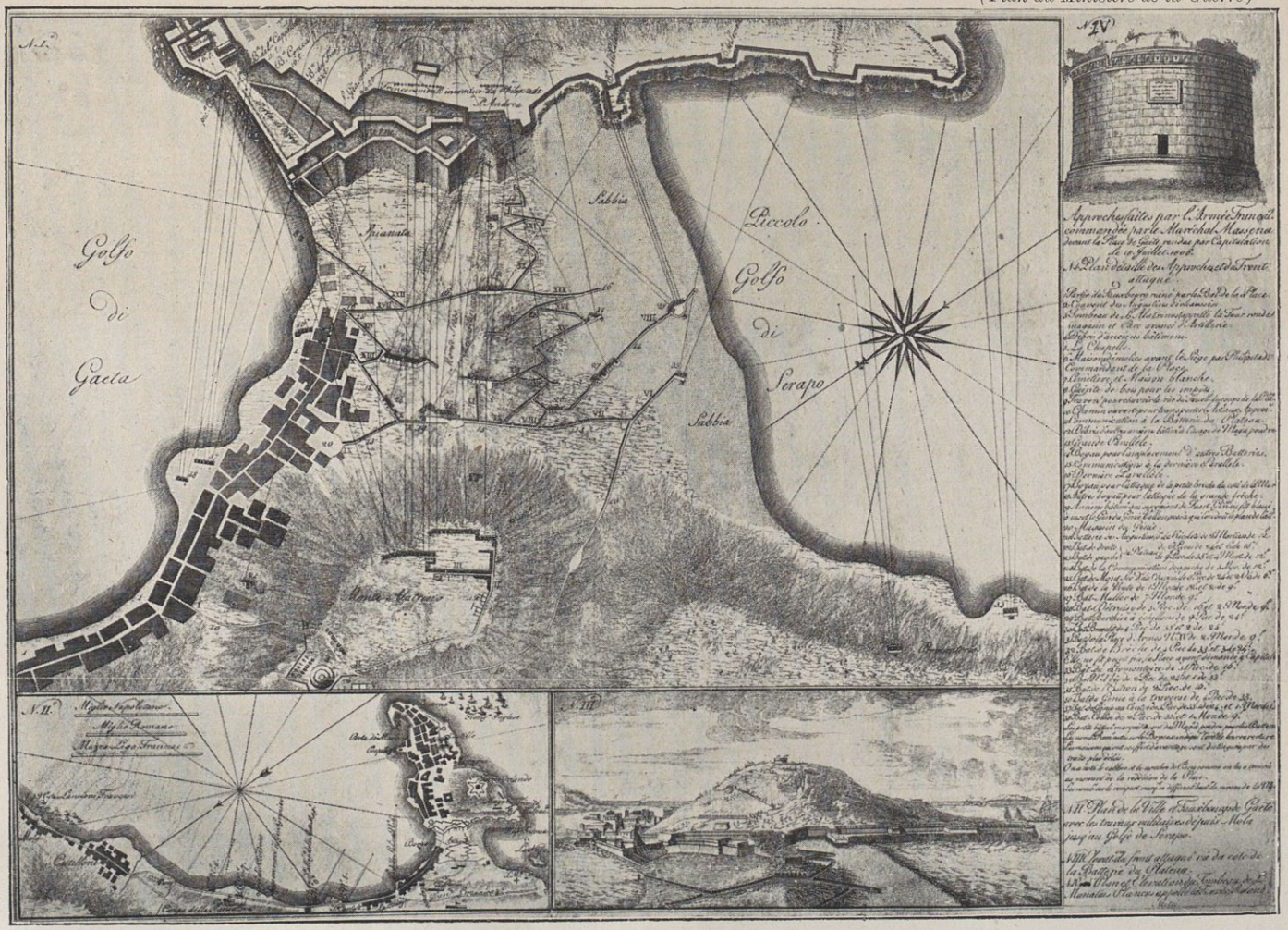
Une fois renseigné, Joseph réunissait ses généraux, le 1er mars. On décidait, dans ce conseil, de bombarder Gaète en faisant cracher six mortiers et en brûlant la flotte au moyen de boulets rouges. Berthier assurait que la population forcerait une garnison qui comptait surtout des forçats, à ouvrir les portes aux Français. On indiquait à Dedon les emplacements de l'artillerie : dans le jardin des Augustins, derrière un mur et au pont de Calegnano, derrière un parapet.

Dès lors, à l'impulsion que sut donner Massena, les troupes chargées d'assurer le blocus furent augmentées; renforts où l'on faisait entrer des Hanovriens, des Italiens, des noirs, hommes arrachés de leur pays ou mercenaires achetés, lesquels, obéissant à des officiers souvent impitoyables, eurent à supporter les plus rudes épreuves. On devait tirer de Capoue et de Naples les pièces nécessaires à armer nos batteries. Il fallut atteler jusqu'à vingt-quatre mulets pour traîner un canon. Des paysans, réquisitionnés, aidaient ou suivaient. Un étranglement de la rue, à Formia, causait des encombrements comme à l'entrée d'un défilé; Massena fit abattre deux maisons, malgré les protestations très vives des propriétaires, qu'on indemnisa. Suivant une nouvelle organisation, Dulauloy dirigeait l'artillerie et Campredon le génie.

Notre faible marine allait prêter son concours (1).

(1) Le brick *Endymion*, commandé par l'enseigne de vaisseau Ferrin, partit de Gênes le 3 mars, arrivé à Civita-Vecchia le 5, à Naples le 6, en repartait le 8, naviguant à la hauteur de Gaète sous pavillon anglais. Le 12, arrivée à bonne portée d'une frégate et de deux canonnières napolitaines, il les attaque, les force à gagner le port de Gaète, et se dirige vers Mola. Attaqué par douze canonnières, il répond au feu, éloigne l'ennemi, démâte un bâtiment et passe au nez des Napoli-

(Plan du Ministère de la Guerre)



Approches faites par l'Armée Française commandée par le Maréchal Masséna devant la Place de Gaëte rendue par Capitulation le 18 Juillet 1806.

N.I Plan détaillé des Approches et de l'Front d'attaque.

a Partie des Remparts ruinée par la Mine de la Place.
b Ouvrage du Corps du Génie pour l'établissement d'une Batterie de 6. Mortiers destinée à battre la Tour ronde et le magasin à Poudre.
c Petits Bâtimens.
d La Chapelle.
e Maisons détruites devant la Digue par l'Artillerie.
f Cimetière et Maison blanche.
g Galerie de bois pour les Troupes.
h Tranchée pour recevoir le reste des Troupes de la 1re Ligne.
i Communication entre la 1re et la 2e Parallèle.
k Batterie de 4. Mortiers et 2. Pièces de 24. pour battre le Bastion de Terre.
l Logement pour l'Artillerie.
m Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
n Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
o Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
p Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
q Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
r Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
s Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
t Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
u Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
v Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
x Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
y Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
z Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.
& Batterie de 2. Pièces de 24. et 2. Mortiers de 12.

Sibille, nommé à Naples capitaine du port, envoyait des canonnières. Leurs équipages forcèrent encore les chaloupes napolitaines à chercher des abris. Bavastro le corsaire, marin que sa conduite à Gênes avait rendu célèbre, arrivait le 19 mars devant Castelleone, sur une esperonnade. Par lui, une barque aménagée en brûlot était lancée dans la nuit du 21, contre l'escadrille ennemie; mais on coulait le redoutable engin avant son arrivée au but.

Dès le 18, Joseph et Massena avaient inspecté les travaux des sapeurs; ils assistaient au placement des deux batteries qui allaient tirer sur le front des remparts. Le 20, on braquait l'artillerie, dite du rivage, devant Borgo; une pièce de 24 porterait le boulet rouge; artillerie actionnée le 21, au point du jour, et qui continuait son feu le lendemain sans obtenir un résultat appréciable. La place, ainsi attaquée, répondit vivement avec quatre-vingts pièces. Dans ce tonnerre, une bombe atteignit l'un de nos magasins à munitions, qui sauta.

Dulauloy jugea l'essai inutile. Suivant l'ancien usage, on arriverait à la place au moyen de longs cheminements. Dans la nuit très noire du 10 avril, une première tranchée était ouverte sur l'Alatrino.

Vallongue remplaçait Campredon, doublait le nombre des travailleurs et ordonnait l'œuvre de nuit quand la grande chaleur du jour incommodait les soldats.

Lacour, commandant l'infanterie, comptait trop sur les défections possibles, il est vrai, de la garnison où se trouvaient des gens sans aveu. Assurés d'être bien traités chez nous, les Siciliens abandonnaient le prince de Hesse. Fin mars, Vincent Cascanti, capitaine commandant le port de Gaète, laissait rue du Grand-Christ sa femme et trois enfants pour venir proposer ses services aux Français. Le 10 avril, six forçats se laissaient glisser

tains pour regagner Naples. Mais n'ayant pas de pilote, il s'échoue sur un banc de sable. On répare; il revient à Mola. (Arch. nat., section marine. Reg. B. B^4 246, p. 73-74.)

du rempart dans la mer et venaient à nous. D'autres les suivraient.

Voulant arrêter nos travaux, le prince de Hesse fait risquer le 25 avril, à 4 heures du matin, une sortie; 150 Napolitains, débarqués à l'ouest, abordent la batterie de Serapo, surprennent les pionniers, enclouent une pièce de 16, voient arriver l'infanterie de garde devant Monte Secco. Ils doivent fuir, abandonner deux pièces à la Légion corse.

Sur mer, nous éprouvons des pertes. Le 7 avril, une corvette, *la Bergère,* était prise à l'embouchure du Tibre; trois barques portant du canon et se défilant la nuit, sombraient entre Naples et Castelleone. Seul, l'*Endymion*, croisant devant Mola, mettait en fuite, deux bordées tirées, un brick anglais qui voulait l'aborder.

Le 30 avril, les troupes surmenées et mal approvisionnées faiblissent. Quelques vieux soldats élèvent la voix; ils déplorent de n'avoir pas à leur tête Napoléon qui les conduirait certainement à l'assaut. Plusieurs vont réclamer la présence de Massena, chef que Jourdan, qui se croit généralissime depuis le 8 mai, fait occuper tantôt à Portici, tantôt à Resina. Des conscrits amenés sur cette presqu'île brûlante, un tiers tombait malade. Le soleil ardent blessait les yeux de tous. Une épidémie de fièvre passait et moissonnait. Des officiers, témoins des efforts consentis et des misères éprouvées, se communiquèrent, mais tout bas, que l'entreprise formidable du siège aboutirait à un échec.

Lacour faisait publier que les assiégés, manquant de vivres, allaient capituler. Du quartier de Castelleone, on voyait apparaître, au large, le 4 mai, un vaisseau de haut bord (1), un brick, deux frégates et dix navires de

(1) *Sidney Smith à Collingwood.* Du 24 mai. — Le 4 mai, j'eus la joie inexprimable de transporter (de Palerme) les fournitures les plus essentielles à Gaète et de communiquer à S. A. S. le gouverneur, dans la batterie des remparts (qu'il ne quitte jamais) l'assurance de mon aide ultérieure dans toute la mesure du possible pour la conservation de cette importante place forte, déjà gardée si longtemps par son intrépidité et par l'exemple si heureusement suivi de ses soldats

transport. Le 6, arrivée de deux vaisseaux; le 7, d'un troisième. Ce jour, de Hesse faisait diriger sur nos refuges un feu très violent. Le 9, l'escadre britannique cinglait vers Naples. Lacour trouvait, avec un déserteur, dans ce départ, la preuve des mésintelligences survenues entre Anglais et Siciliens. Mais Gaète était réapprovisionnée.

Un déplacement des bivouacs du 62e, régiment qui avait beaucoup souffert du feu des remparts, trompait le gouverneur. Il croyait que notre retraite était déjà décidée. Une reconnaissance le renseignerait. Elle sortit de la ville le 15 mai, entre 9 et 10 heures du matin, et courut vers Monte Secco. Alors, 100 grenadiers et 75 Corses reculent devant 400 Siciliens, gens qui vont enclouer deux canons et enlever des outils. Le tambour bat. Les pionniers noirs acccourent. Avec l'aide des Corses, vite ralliés, ils repoussent l'agresseur. Cette action assez vive nous coûte un officier et 86 hommes mis hors de combat; engagement transformé par le prince de Hesse en grande

très inexpérimentés et mal équipés. Les choses prirent un nouvel aspect dès l'arrivée des munitions; le feu redoublé de l'ennemi qui tirait à boulet rouge sur le môle (feu auquel on répondit avec une ardeur égale) n'empêcha point le débarquement de tout ce que nous avions apporté, y compris quatre canons du franc-tillac de l'*Excellent* pour répondre à la pluie de fer qui balayait le débarcadère. Un second convoi de l'*Intrepid* mit la garnison hors du besoin de quoique ce soit d'essentiel, et l'ennemi, après avoir porté ses postes les plus avancés à 250 yards fut, jusqu'à un certain point, réduit à la défensive, craignant une de ses sorties pendant lesquelles le prince de Hesse lui avait fait voir de quoi sa garnison était capable et qui étaient devenues une opération bien plus sûre maintenant que le feu de flanc de huit canonnières napolitaines que j'avais conduites avec moi, en outre quatre autres qu'avait employées avec succès, S. A. S., les couvriraient même jusqu'au delà des tranchées de l'ennemi. Des préparatifs furent faits dans ce but et d'après une sage proposition de S. A. S. on prit des dispositions pour embarquer une petite fraction de la garnison et la faire atterrir derrière les batteries de l'ennemi, au nord. Je confiai l'exécution de la partie maritime de ce plan au capitaine Richards, montant le vaisseau de S. M. *Juno* et mis sous ses ordres la frégate napolitaine et les canonnières. Comme S. A. S. possède l'expérience de la guerre en Europe et un esprit très résolu et comme ma présence ne pouvait plus être d'aucun secours à ce point, je me dirigeai sur Naples avec la file des vaisseaux de guerre : *Pompey*, *Excellent*, *Athenian* et *Intrepid*. (D. Amirauté, 412-17.)

victoire qui, annoncée aux populations de la Calabre, suivrait cette importante nouvelle : la mort de Napoléon (1).

Joseph, qui accuse Lacour de n'avoir pas prévu cette surprise, le place sous les ordres du valeureux Gardanne, le 17 mai. Et le 18, Massena, enfin nommé « Directeur du siège », arrivait devant Gaète. Aux soldats démoralisés, il allait rendre ce courage qui obtient la victoire (2). Les objets qui manquaient, il en exigeait la livraison. Des officiers d'état-major restés à Castelleone, le maréchal les forçait d'aller commander des compagnies, sous le feu. Lamarque était rudoyé (3). Massena, toujours accompagné de ses aides de camp, Losio Franceschi, Sibuet, Roos, Pini et Pelet, encourageait sans cesse les mineurs et se montrait, quatre ou cinq fois par jour, parmi les combattants. L'activité d'un tel chef animait les généraux Donzelot, Valentin et Lan chantin. Dedon, chef de l'artillerie, se distinguait, et Vallongue, en aidant ses mineurs, devait, le 12 juin, à sept heures du soir, être blessé mortellement (4).

(1) Le ciel, qui ne laisse rien d'impuni, a enfin fait connaître à l'univers la justice de ses vengeances. Bonaparte, l'usurpateur de la France et dont l'ambition insatiable lui suggérait de dominer le monde entier, en est l'exemple frappant, et son châtiment a été tout à fait singulier. Ce monstre hypocrite, sans foi, sans religion, sans morale et sans mœurs, a commencé par perdre la mémoire et la raison; le sang injustement versé durant la Révolution criait vengeance; il devait le rendre; et il l'a fait par plusieurs hémorragies, et enfin la maladie des cheveux qu'on nomme polonaise en a délivré la terre et l'a envoyé au diable, où sûrement, il a été reçu comme il le méritait. (Bibliothèque de Naples. Affiches.)

(2) Pour connaître tous les détails du siège, lire le chapitre *(g)* à l'appendice.

(3) Il devait se venger en traitant fort mal Massena dans ses *Mémoires*.

(4) Pascal (Joseph Secret), dit Vallongue. Né le 11 avril 1763 à Sauve (Gard). Élève ingénieur des ponts et chaussées, le 19 janvier 1788. Ingénieur ordinaire, le 24 octobre 1792. Chef de bataillon, le 18 brumaire an III. Chef de brigade, le 29 frimaire an VIII. Sous-directeur des fortifications, le 7 germinal an VIII. Général de brigade, le 4 nivôse an XIV. Mort à l'hôpital de Castelleone, le 17 juin 1806, à 2 heures du matin. Inhumé provisoirement dans le parc d'artillerie de siège, sur le bord de la grande route de Rome, près d'un ancien tombeau appelé le tombeau de Cicéron; mais l'armée faisan le siège de Gaète,

Massena s'opposait avec énergie aux actes de vandalisme. L'œuvre des sapeurs prenant leurs matériaux dans les maisons de Borgo et de Mola était arrêtée. Mossel était interpellé devant le tombeau de Cicéron : « J'exige, monsieur, que la cendre de l'illustre romain soit respectée; qu'on ne touche pas aux figuiers qui donnent de l'ombre à ce sépulcre. » Même défense était faite aux marins qui voulaient enlever les marbres de la grotte de Formia (1).

Des canonnières bien armées arrêtèrent toutes les embarcations que l'ennemi poussait vers la côte; nos marins capturaient même quelques pêcheurs sortis de Gaète. Bavastro pouvait jeter l'alarme, chaque nuit, parmi les équipages anglais. Et les batteries du rivage limitaient toute entreprise du capitaine Richardson.

Massena décidait de refouler le flot des curieux qui, sortis chaque jour de Naples, venaient assister au bombardement de Gaète : gens de toutes les classes, employant, suivant leurs moyens, le carrosse ou le mulet. Des espions se glissaient parmi eux, pour mieux compter nos bataillons. Mola s'animait, chaque soir, aux chansons des filles qui avaient accompagné de jeunes cavaliers. Le 30 juin, une compagnie de soldats noirs chassait devant elle, assez brutalement, la cohorte des

voulant honorer la mémoire d'un général aussi distingué désire que ses cendres soient transportées dans la place de Gaète quand elle sera prise et placées dans un monument que son intention est de lui faire élever. (Dossier administratif.) — En effet, le transfert eut lieu; et nous avons vu, le 3 juin 1905, à Monte Orlando, batterie de Philippstal, la tombe placée en face d'un médaillon du prince de Hesse, sur lequel deux femmes sont éplorées et penchées; la tombe, encastrée dans le mur du nord, est couverte d'une plaque de marbre à l'inscription : *Ci git le général de brigade Joseph Secret Pascal Vallongue, commandant le Génie au siège de Gaète en 1806, mortellement blessé à la tranchée le 12 juin. Il expira le 16 du même mois, âgé de 44 ans et deux mois. Il était né à Sauve, au département du Gard.*

(1) On voit, entre Mola et Gaète, les ruines de Formianum, maison de campagne de Cicéron, où l'on voit une grande salle entourée de sièges de marbre; il est dit que Cicéron y faisait ses conférences. Les eaux de la mer couvrent ces monuments antiques et les préservent d'être démolis pour servir de matériaux. (*Guide en Italie,* 1828, p. 212.)

fêtards qui ne pourraient dépasser désormais le pont du Garigliano, gardé par les troupes de Degiovanni.

Les équipages des 26 canonnières anglo-siciliennes attaquèrent le 4 juillet notre flottille ancrée devant Castelleone; mais huit chaloupes et deux batteries de terre leur répondirent. Des feux croisés obligèrent l'ennemi à exécuter une retraite; ennemi audacieux qui veut arrêter, le 6, tous les bateaux qui apportaient de Naples un ravitaillement; ces bateaux coulèrent deux canonnières et purent trouver un refuge à l'embouchure même du Garigliano.

Le 29 juin, Massena avait sommé le prince de Hesse de rendre Gaète. Refus du gouverneur. Il attendait les nouveaux secours qu'une escadre anglaise devait lui apporter le 3 juillet. Et son courage dominait toutes les faiblesses d'une garnison où la désertion faisait chaque nuit des vides (1). Une si louable résolution ne pouvait qu'exaspérer les Français et les porter à entreprendre les actions les plus vives.

A 3 h. 40 du matin, le 7 juillet, Joseph Napoléon étant présent, une bombe lancée de Monte Secco donnait un signal : commencer le grand bombardement. Aussitôt 89 pièces de gros calibre tiraient. Sous un ouragan de fer, dans le vacarme des explosions, les Siciliens abandonnèrent remparts et chemins couverts. Ramenés à leurs postes, après deux heures d'absence, ces hommes purent servir quinze canons bien abrités, pendant que des chaloupes manœuvraient en vue de mitrailler les flancs de nos groupes.

Pour entretenir ce bombardement jour et nuit, il fallut tirer des camps voisins plusieurs convois de poudre. L'un explosait près de Naples (2). Le 11, huit déserteurs

(1) « Les soldats désertaient par escouades et des compagnies entières seraient passées dans le camp sans l'extrême méfiance du prince (de Hesse) qui avait des espions partout. Les déserteurs se laissaient glisser dans la mer le long de la branche droite du bastion de la porte de terre; ils ne trouvaient, à cet endroit, que 60 à 70 centimètres de hauteur d'eau. (Manuscrit Nempde. P. 51.)

(2) Le 7 juillet, un convoi de poudre fait explosion à San Giovanni,

arrivaient à Borgo, informaient que le prince de Hesse avait été « mortellement » blessé dans le bastion de Brescia (1).

Massena, toujours porté à épargner le sang, fit sommer, le 12 juillet, vers huit heures du matin, les chefs de la défense d'arriver à une reddition. Donzelot, Costanzo, et Roos allaient parlementer devant la porte maritime.

Le major Hoz, remplacant de Hesse, réunissait un conseil de guerre; mais s'élevant contre toute discussion, des fanatiques, qui attendaient l'escadre anglaise, imposèrent une prolongation de la résistance. Les navires n'arrivaient que le 17, sans troupes de débarquement. Le feu des Français ayant rendu deux brèches praticables, on dut se décider, le 18, à 8 heures du soir, à hisser les drapeaux blancs.

Le lieutenant-colonel Bardet allait rédiger, avec Franceschi, les articles de la capitulation; texte écrit en italien, contre les usages qui n'admettent que la langue du vainqueur; faute que Napoléon, formaliste, devait reprocher au maréchal qui, des barrières jugées d'abord imprenables une fois forcées, recevait les compliments du roi Joseph, ajoutait un fait important à sa réputation de grand capitaine.

Quand les Siciliens et des habitants, embarqués, voguaient vers la Sicile, une garnison française, obéissant à Chavardès, occupait Gaète; et Nempde écrivait : « Pendant plus de quatre mois, 3 000 hommes excédés

entre Portici et Naples; soixante personnes périrent; plusieurs maisons s'écroulèrent. (Arch. de Naples.)

(1) Le major François Hoz à Smith, 11 juillet 1806. — La disgrâce arrivée hier, à une heure après-midi, à S. A. S. le prince de Hesse-Filipstadt, gouverneur de cette place, très gravement blessé à la tête d'un éclat de bombe ennemie, ce qui nous a obligé de le faire passer sur le vaisseau anglais *le Tonnant* qui se trouve en cette rade; circonstance qui m'a fait prendre provisoirement le commandement de la place, par élection du conseil de guerre tenu hier même, me met dans la nécessité de vous dépêcher une barque exprès pour vous en informer et vous prévenir en même temps que ce malheur n'a rien changé aux dispositions pour la défense de la place... (Correspondance de l'amirauté.)

de fatigue et mal nourris résistent seuls à 5 000 qui ne manquaient de rien et travaillent nuit et jour sous un feu constant de 100 canons auxquels ils n'opposent que la balle impuissante de leurs fusils. Que sont dix batailles, dix assauts auprès de cette continuité de souffrances et de dangers? Le Français s'est surpassé lui-même par ce courage, ce sang-froid et cette patience soutenue, si difficile à allier avec son bouillant caractère. »

CHAPITRE VI

OPÉRATIONS DE REYNIER

Premières révoltes. — Marche effectuée par Parrin. — Panedigrano se montre. — Arrivée des troupes anglo-napolitaines à Sant' Eufemia. — La bataille du 4 juillet. — Retraite opérée par les Français. — Les Suisses massacrent des paysans dans Marcellina. — Embarquement des blessés. — Horribles vengeances accomplies. — Verdier doit évacuer Cosenza. — Manœuvres opérées en présence des insurgés.

Le grand projet de Reynier, c'était d'expulser les Anglais de Messine *(h)*. Administrateur, sans cesser d'être le commandant des provinces méridionales, occupé à tracer des plans, à écouter l'espion Chatti, il n'assurait pas suffisamment la défense des cantons calabrais. On lui annonçait que les ferdinandistes avaient, le 1er juin, promené un drapeau blanc, barré de l'écusson des Bourbons, au bord de l'Adriatique. Verdier, posté à Cosenza, reçut l'ordre de faire une police nécessaire; il chargea Parrin d'aller disperser les bandes royales; Parrin, qui donnerait, de ses opérations, une relation (1) :

« Je suis sorti le 6 juin de Cosenza avec 100 hommes d'infanterie française, pour me rendre à Cotronci, village que les brigands avaient dévasté et mis en insurrection. Le 6, j'ai été coucher au Piani où 20 hommes de la garde civique sous les ordres de Joseph Antoine Rogliano se sont réunis à moi et avec lesquels je suis parti le 7 pour me rendre à San Giovanni in Fiore où je suis arrivé le même jour et où j'ai demandé quelques gardes civiques, pour les joindre à la troupe sous mes

(1) Arch. de Naples. Correspondance du chef d'état-major. Reg. 1045.

ordres. Le 7, jour de mon arrivée à San Giovanni, ayant appris que des troupes françaises et civiques étaient parties de Cotrone et de Catanzaro et s'étaient dirigées sur Cotronci et Spirello, j'ai marché le 8 avec mes 100 hommes de troupe française, 20 de la troupe civique, sur Dupiani et 20 de San Giovanni sur les village de Savelli, Cassino et Gerenza où j'avais la certitude que le drapeau de l'ex-roi de Naples avait été arboré. Arrivé à Cassino, j'ai trouvé la presque totalité des habitants qui avait quitté ses foyers et l'autre dans la désolation, craignant de voir le pays pillé et brûlé par mes troupes; mais ayant appelé chez moi le député et curé dudit lieu, je les ai rassurés et leur ai ordonné de faire rentrer les habitants et de les prévenir qu'étant informé qu'ils avaient été conduits à erreur par quelques brigands de Pedace et auxquels quelques mauvais sujets du pays s'étaient réunis pour les insurger, je voulais bien pour une fois les pardonner sous condition qu'ils seraient rentrés dans deux heures. Les députés envoyèrent de suite 2 ou 3 hommes dans les campagnes où la population s'était enfuie et avait emporté meubles et effets et dans moins d'une heure tout le monde rentra dans le village à l'exception de 8 mauvais sujets qui avaient communiqué avec les brigands de Pedace, mais que je voulais encore pardonner sous condition qu'ils se chargeraient d'arrêter les brigands de Pedace, Cotronci, Cacuri et Gerenza. Ces 8 mauvais sujets, ayant eu avis de leurs parents que je leur avais pardonné, 4 rentrèrent le lendemain et les 4 autres le jour après et une partie se rendit chez moi à San Giovanni in Fiore pour me remercier du pardon que je leur avais accordé et me promirent d'arrêter les brigands de Pedace avec lesquels j'avais la certitude qu'ils n'avaient été réunis que pendant leur apparition à Cassino.

« L'ordre rétabli à Cassino, je me rendis à Gerenza où je fis brûler la maison du nommé Fazio, reconnu pour un fameux brigand.

« Pendant mon séjour dans ces contrées, j'ai parcouru

les villages de Savelli, Cassino, Gerenza et Cacuri et j'ai fouillé tous les bois des alentours; 3 brigands ont été arrêtés par la garde civique. M. le baron de Barberio à qui je me suis adressé pour avoir quelques hommes que je voulais placer aux portes de Pesquale et autres lieux où j'étais prévenu que quelques brigands devaient passer pour se rendre à la Silla m'a fourni la force que je lui avais demandé et a montré le plus grand attachement au gouvernement actuel. Dévouement aussi de Rogliano et de Nicolas Verga de Piani. Je suis parti le 11 de San Giovanni, après avoir dirigé sur Cotrone et Catanzaro 56 hommes de mon détachement de troupes françaises que j'ai mis sous les ordres du commandant de Cotrone (1). »

Dans la basse Calabre, des agents anglais parviennent à rassembler les miliciens dispersés. L'argent distribué et les promesses de récompenses peuvent exciter aux actions violentes tout individu qui voit dans le Français un spoliateur. Une escouade de cinq hommes barre la route, près de Scigliano, à des officiers venus de Naples; il n'y eut qu'un cheval tué dans cet engagement. Les voltigeurs du 20e vont réprimer l'insurrection d'Avellino. On put joindre, à Lucidonia, trois hommes chargés de sonner le tocsin; on les sabra dans l'église. Un espion surpris le 24, à Reggio, périt de mort violente. Toute prise d'individus suspects était suivie d'exécutions.

Comment armer le littoral? Avec des canons expédiés de Tarente : œuvre de P.-L. Courier qui devait perdre, à l'embouchure du Crati, le 11, un convoi portant douze pièces; prise importante que faisait un brick anglais.

Conduits à Messine, les miliciens qui avaient suivi le prince François, allaient s'embarquer et prendre terre devant Pellaro. Panedigrano commande un bataillon

(1) Parrin indiquait, comme chefs du mouvement insurrectionnel de Spirello : Antonio Mereti; Luigi Mareca; Giacomo Galeano; Carmino Clausi; Stefano Cuomo. De Cacuri : Domenico Basil; D. Intula; fils Cicala; Angelo Luente. De Gerenza : Angelo di Fassio; Giovanni Urso; Giuseppe Oliverio.

qui, formant plusieurs groupes, va insulter les garnisons de Reggio et de Scilla. Repoussés et pourchassés, ces hommes traverseront l'Aspromonte, pilleront les propriétés des joséphistes, incendieront plusieurs maisons, s'introduiront la nuit à Monteleone pour y égorger cinq Français. Après ces courses et mauvaises actions, Panedigrano fait publier en Basilicate et en Pouille « qu'il marche de victoire en victoire ». Ses coups de main n'ont pour objet que d'ouvrir des chemins au général anglais Stuart.

Le 28 juin, Reynier est informé, à Reggio, que douze bâtiments de transport et des barques chargés de troupes se dirigent de Messine vers le Phare. Dans la soirée, trente-cinq bateaux longeaient la côte méditerranéenne. Un déserteur annonce que Carbone et Panedigrano commandent les galériens qui vont débarquer dans le golfe de Policastro. Inquiet, le divisionnaire va observer, le 29, du château de Scilla, l'expédition; et le 30, il arrive à Palmi.

Sir John Stuart avait pu réunir au Phare, le 1er juillet, 6 700 Anglais et 3 100 Napolitains; troupes remplies de confiance et abondamment pourvues; lesquelles purent débarquer, en partie, le soir, près de l'embouchure du torrent Lamato. Là, ils n'avaient eu à fournir que l'effort nécessaire pour éloigner du rivage trois compagnies de Polonais qui allèrent chercher un refuge derrière l'Angitolo.

Prévenu « qu'une bande » venait d'atterrir, Digonet sortit de Catanzaro, menant une compagnie de grenadiers et quelques pelotons du 9e chasseurs. La chaleur pesa lourdement sur ces troupes qui n'osèrent pas attaquer un ennemi nombreux et bien posté.

Stuart voulait-il, en achevant ses débarquements les 2 et 3 juillet, former un camp où se réuniraient tous les volontaires de la Calabre Citérieure, appelés à prendre les armes (1)? Ou bien ses instructions lui prescrivaient-

(1) Calabrais! Je suis débarqué avec un nombreux corps de troupes

elles d'exécuter une marche sur Cosenza? Voilà ce que se demandait Reynier, le 1er juillet, à Monteleone.

Ce général, qui eût dû se placer en observation sur les hauteurs de Nicastro, la droite appuyée à cette ville, la gauche couverte par Filadelfia, appeler Verdier, voir clair devant lui, laisser l'*Aria Catona* décimer le corps des alliés, ne pensait qu'à prendre l'offensive. Il employait la vieille formule : « Jeter les Anglais à la mer. »

Le gros du 2e corps une fois réuni près de Maida, Reynier assembla les officiers supérieurs et leur indiqua qu'il faudrait, le lendemain 4 juillet, au point du jour, se précipiter sur l'ennemi. Delonne-Franceschi osa présenter, après le colonel Lebrun, aide de camp de Napoléon, quelques observations. Aucun compte n'en fut tenu. L'ordre de bataille prescrivait le passage des

britanniques; d'autres débarquements seront faits pareillement sur votre côte. — Nous venons soutenir votre lutte, vous arracher à l'oppression des Français sous laquelle vous gémissez. — Le drapeau de Ferdinand IV va de nouveau flotter sur votre rivière; dépêchez-vous de vous unir à nous et accourez vous ranger autour; dépêchez-vous de rétablir les droits de votre bienfaisant et légitime souverain. Un usurpateur hardi a tâché de se donner le trône de Naples et a la présomption de vous appeler ses sujets. — Considérez les torts et les insultes sous lesquels votre pays est en train de verser des larmes; tournez votre pensée vers les insultes et les outrages auxquels sont exposés vos vénérables parents, vos femmes et vos enfants. C'est maintenant à votre courage de les réparer. — Nous ne venons chez vous que comme amis et comme vos libérateurs. Seulement, nous vous demandons le logement. Nous ne voulons pas de contributions. Les provisions que vous nous fournirez seront exactement payées. Nous vous fournirons armes et munitions pour employer à votre propre défense et si vous en avez encore besoin vous serez tout de suite secourus. Vos lois et vos coutumes seront maintenues; votre sainte religion et ses cérémonies seront honorées et respectées. De ce que vos frères de la Sicile ont expérimenté, vous jugerez de notre droiture et manière d'agir et de notre discipline. Et vos fidèles compatriotes que l'oppression avait forcés à s'éloigner de la Nation y reviennent avec nous vous apporter la liberté. Mettez de côté vos animosités privées; soyez unis pour oublier l'esprit de parti. Nous ne venons pas vous punir des défaillances passées, mais pour vous en éloigner. Ceux qui persisteront dans l'erreur et voudront s'opposer à nous seront châtiés; et les autres, plus ils seront fidèles en nous assistant, d'autant plus ils seront récompensés. Ceux qui se sont détournés, abaissés, s'ils reprennent les armes seront reçus avec pardon et seront protégés. — Le 1er juillet 1806. — Stuart. (Amirauté, 1806. P. R.)

Suisses entre la mer et Sant' Eufemia; ordre qui était retiré au moment d'agir, car l'ennemi, sorti de son camp à la faveur de l'obscurité, s'était rapproché de la Méditerranée et placé très prudemment sous la protection de ses navires. Mouvement qui trompait Reynier voyant, dans cette manœuvre toute stratégique, le désir qu'avait l'ennemi de se rembarquer (1). Toutefois, son illusion tombait lorsqu'une tête de colonne s'éloignait du rivage et se dirigeait vers le camp français, ou pour couper la route de Monteleone à Nicastro, ou pour amener à l'action 2 000 paysans insurgés qui couvraient, par groupes, les montagnes bornant la vallée.

Seulement, à 9 heures du matin, quand les Anglo-Napolitains eurent occupé une position déjà couverte par des vignes et disposé leurs tirailleurs de manière à ce qu'ils pussent fusiller nos voltigeurs, le général Compère quitta les abris d'un hameau avec les 1er d'infanterie légère et 42e de ligne : 2 400 hommes; c'était notre gauche. Au centre, Peyri avait 1 500 hommes : un bataillon suisse et 12 compagnies d'infanterie polonaise formés en échelons, presque derrière le 42e. A la droite, Digonet disposait de 1 250 hommes du 23e d'infanterie légère. Delonne-Franceschi commandait la réserve : quatre pièces d'artillerie et des pelotons du 15e chasseurs; il était placé derrière le centre.

Lancées en pointe, deux compagnies de voltigeurs bordèrent le lit du Lamato, alors desséché. Leur démonstration mit en mouvement la colonne anglaise déjà avancée, laquelle débordant à travers les prairies, poursuivit les Français passés vite de l'offensive à la retraite. L'ennemi veut franchir le torrent et engager un grand combat. Or, pour protéger les voltigeurs, le 1er régiment d'infanterie légère s'avança par sa gauche, pendant que sa droite et le 42e formaient des échelons que

(1) Stuart avait sous ses ordres : le régiment suisse de Watteville. Les chasseurs britanniques; les chasseurs corses; les volontaires écossais, les 20e, 27e, 35e, 39e, 58e et 81e régiments anglais; 6 705 hommes et on portait à 4 000 le nombre des Napolitains. (Amirauté.)

devaient prolonger les Suisses, les Polonais et le 23e.

Compère, voulant renouveler l'action de Campo-Temese, porta audacieusement le 1er régiment jusqu'à 60 mètres du front des Anglais qui, imitant les « Messieurs » de Fontenoy, restaient bien alignés et l'arme au bras pendant que leur artillerie, de huit pièces, nous prenait en écharpe. Afin d'animer sa troupe un moment immobile et hésitante, le brigadier fait sonner la charge aux cornets et battre les tambours du 42e; musique qui, répétée par les échos d'alentour, allait effrayer les paysans armés, suspendre leur marche. L'Anglais attendit notre arrivée à quinze pas pour commencer un feu de salve. Cette mousqueterie atteignait 150 hommes; et elle fut suivie de la bordée des navires bien embossés.

Les soldats allaient charger à la baïonnette. Un Napolitain enrôlé depuis quelques jours cria : *Sauve qui peut!* Ce sinistre avertissement d'un grand danger portait un régiment à faire demi-tour quand Compère, blessé, était fait prisonnier. Ses hommes prirent la fuite. Les Polonais suivirent un si mauvais exemple et la première colonne anglaise put s'avancer vers Maida.

Reynier, quittant Delonne-Franceschi, se porta au milieu des Suisses. A ces auxiliaires, on demandait de se dévouer. Leur bataillon se formait en carré, à gauche d'un petit bois et un front fusillait le gros de la colonne anglaise, qui s'arrêta. Si le 23e, porté vite en ligne, ne s'était pas étendu trop à droite, l'ennemi aurait pu être accablé et dispersé. Toutefois, le 23e occupait plusieurs bataillons Anglo-Napolitains pendant que les chasseurs manœuvraient devant la troupe qui avait décimé le 1er d'infanterie légère. Enfin, l'action combinée des Suisses et de l'artillerie de réserve forçait, vers onze heures du matin, les alliés à s'abriter. A midi, le feu cessait. Reynier pouvait emmener ce qui lui restait de soldats ayant gardé le rang et 320 blessés que l'on mit sur les chevaux d'officiers et de chasseurs; mais 715 hommes restèrent aux mains des ennemis.

Rentré dans son camp, le divisionnaire fit enlever les

tentes; il dirigea ses équipages sur la route de Catanzaro où les fuyards s'étaient arrêtés. Une charge, menée par cinquante chasseurs, éloigna les paysans armés qui menaçaient notre gauche. Les Anglais restaient auprès de leurs vaisseaux, Stuart payant 10 ducats à tout Calabrais qui lui amenait un prisonnier.

Vraiment, Reynier aurait dû réunir son corps devant Nicastro, envoyer ses blessés à Cosenza, attendre des secours de Verdier. Affolé, le divisionnaire abandonnait les soldats gardant à Monteleone des équipages, les gardes-côtes et les trois petites garnisons occupant Gerace, Scilla et Reggio (1). En marchant vers l'Adria-

(1) Aubrée, chef de bataillon, commandant la garnison du fort de Reggio, en a fait cette description : « Il est situé à l'est de la ville, qui le domine. C'est un quarré long d'environ 60 mètres sur 40 de largeur et flanqué par quatre tours rondes d'environ six mètres de diamètre intérieur. Il y a du côté de l'ouest, du nord et de l'est une espèce de berne qui diminue dans cette partie la hauteur de l'escarpe et qui peut servir comme d'ouvrage avancé. Il n'existe de fossé que du côté de l'ouest où se trouve une partie très faible et sans pont-levis. Ce côté et celui du nord sont vus par plusieurs maisons de la ville qui s'avancent jusqu'au bord du fossé et du toit desquelles on peut tirer pour ainsi dire à bout portant sur le rempart. » — La garnison, formée par des détachements des 1re et 23e légère, 42e de ligne, 4e bataillon suisse, 6e et 9e chasseurs, 1er, 2e et 4e d'artillerie, comptait un commandant, 8 capitaines, 15 lieutenants, 5 sous-lieutenants, un médecin, 651 sous-officiers, soldats et employés, avait 6 pièces d'artillerie. Le 7 juillet, le soir, elle apprenait la défaite de Sant' Eufemia. Depuis le 2, des partis l'assiégeaient. (Arch. Guerre.) — Le 10 juillet W. Hoste écrivait, de Reggio, à Smith. — « Monsieur. A mon arrivée à Messine pour prendre conformément à vos ordres du 6 courant le commandement des canonnières, je fus informé par le général Broderick qu'une expédition était en préparation pour une attaque de Reggio; attaque pour laquelle la coopération de l'*Amphion* et du plus grand nombre possible de vaisseaux à mortiers et de canonnières était requise. Tout étant prêt pour l'embarquement des troupes, j'acceptai la proposition du général de l'accompagner jusqu'en Calabre. En conséquence, le 9 courant, au matin les corvettes de Sa Majesté *Halcyon* et *Wizard* et 6 canonnières et bateaux à mortiers quittèrent Messine. Vers 7 heures, les troupes furent débarquées avec deux obusiers en cuivre et quelques pièces d'artillerie légère un peu au sud de Reggio. Un détachement de marins fut débarqué des corvettes pour traîner les obusiers. Les sommations du général Broderick restant sans réponse, les obusiers et l'artillerie ouvrirent le feu pendant que les canonnières, les vaisseaux à mortiers et toute l'escadre bombardaient la citadelle en croisant devant elle. Le soir, l'ennemi envoyait un parlementaire et la capitula-

tique, il accordait la victoire à Stuart, il excitait l'ardeur des chefs de masses, il préparait l'insurrection des Calabres; et ce général imprévoyant ne pensait pas, sa retraite commencée, à faire prévenir Verdier et Joseph, quand la route de Scigliano restait pourtant ouverte, dans la soirée du 4 juillet.

Ce jour, en descendant la colline qui couvre le village de Marcellina, les Suisses s'arrêtent. Une centaine de paysans, croyant reconnaître des Anglais sous les habits rouges, viennent à leur rencontre en criant : « Vive notre roi Ferdinand! Mort aux Jacobins! » Individus qui pénétrent au milieu des rangs et qui sont traités amicalement. On les accompagne sur la place; et, pour apaiser leur colère, les vaincus de Sant' Eufemia égorgent les manifestants, tuent même des femmes; massacre qui fut suivi du pillage des maisons, et les habitants épargnés durent porter nos blessés à Catanzaro.

La troupe campait devant cette ville où sonnait le tocsin et dont les portes ne purent être forcées que le 5, après midi. Des vivres réquisitionnés, les bataillons gagnèrent le rivage, trouvèrent dix-huit barques à Marina, embarquèrent leurs blessés à destination de Cotrone; mais au moment de doubler le cap Rizzuto, l'escadrille essuyant des vents très violents, les marins relâchèrent à la tour grecque. Rassemblés à Isola, des miliciens accoururent, et, aidés de quelques Anglais, ils saisirent les invalides, les maltraitèrent et les mirent tout nus. Ces barbares, voyant arriver une colonne mobile, livrèrent nos soldats à l'équipage d'un navire britannique.

Menacé le 6, par les insurgés descendus des mon-

tion était signée. » (Amirauté. Vol. 412, n° 241). — « Le château de Scilla, a écrit Michel, chef de bataillon du génie qui y commandait depuis le 1er juillet, est détruit à moitié depuis le tremblement de terre de 1783. Il n'y avait à Scilla que des batteries pour défendre la rade. La citerne de la forteresse était remplie en partie de décombres. » La garnison : des sapeurs, 40 canonniers, 2 compagnies de la 23e, en tout 250 hommes, fut attaquée le 7 juillet par un bâtiment anglais, le 8, par 300 Calabrais et des Anglais. Elle se défendit jusqu'au 23, se rendit, n'ayant plus d'eau, au colonel Oswald. Elle fut transportée à Toulon, à bord du *Laurel Berlington*. La garnison de Gerace put s'échapper.

tagnes, Reynier suivait le grand chemin qui reliait Catanzaro-Marina à Cotrone. Il ne put qu'arriver au bord du Tacina et occuper, sur l'Adriatique, le Castello. La troupe avait eu, dans Sechipani, le spectacle affreux d'un poste égorgé, les soldats cloués sur les portes des étables. La répression fut terrible. De justes vengeances accomplies, le 1er régiment d'infanterie légère traversa les hauteurs qui séparent la route de Cotrone du bourg d'Isola; bourg que des miliciens couvraient. Le 8, Reynier renforce cette troupe qui peut disperser l'ennemi, changer Isola en ruines et arriver le soir à Cotrone, ville gardée par des Polonais.

Derrière de bonnes murailles, les soldats surmenés et les malades allaient trouver un abri sûr et des subsistances. Là, ils pourraient attendre l'arrivée du corps de Verdier et des troupes répandues dans les Abruzzes; groupes vers lesquels Reynier envoya plusieurs courriers qui n'arrivèrent pas; il envoya aussi Lebrun à Tarente, d'où il pourrait courir sur Naples et donner au roi des nouvelles.

Verdier, se trouvant isolé au milieu de la Calabre insurgée, n'avait pas 1 100 hommes à opposer à des adversaires nombreux et cruels. La garnison d'Amantea, 420 soldats, pouvait le joindre. Forcé d'abandonner ses malades, il sortait de Cosenza, dans la nuit du 5 au 6 juillet, coupait le pont du Crati et cheminait vers Cassano. Ses habiles manœuvres rendirent inutiles toutes entreprises des insurgés qui le suivaient. Dans Cassano, on trouvait nos nationaux et partisans égorgés, œuvre d'une populace qui était, le 8, poussée dans le bas quartier et brûlée avec les maisons. Porté à chercher des nouvelles de Reynier, le 14e régiment allait explorer la route de Matera tandis que 250 Polonais s'avançaient jusqu'à Lauria, y étaient attaqués (1).

(1) De cette troupe, les 13 et 14 juillet, 100 hommes ont été tués et le reste, dont 25 dangereusement blessés, a été pris et conduit à bord des vaisseaux anglais dans la rade de Capri. Le chef de bataillon Biatonski, commandant de ce détachement, le capitaine Amira et le lieu-

A Valnora, Reynier reçut un courrier du roi Joseph. On lui ordonnait de s'arrêter sous Matera, d'y prendre la meilleure position militaire et d'aller couvrir, s'il était déposté, Ariano et Avellino, en attendant les secours d'une colonne de 1 200 hommes entraînés par Mermet. Celui-ci, trouvant le pays insurgé, ne put dépasser le bourg de Lagonegro.

Reynier, qui avait placé le gros de son corps à Catanzaro, en sortit le 25 juillet. Il allait à Cotrone. Il quittait cette ville le 26, parce que, depuis deux jours, un régiment anglo-italien occupait la Marina. Le chef de corps cheminait près des côtes que la croisière ennemie surveillait. Enfin, Peyri abandonnait Cotrone le 28, ne laissant pour garnison, de sa brigade très réduite, que deux compagnies de Polonais qui seraient bientôt forcés de rendre la place (1).

A leur suite, les généraux entraînaient plus de 2 000 insurgés dont la course était arrêtée, ici par des coups de mitraille, là par une charge de cavalerie. Une chaleur tropicale et le sirocco accablaient nos troupes à qui l'eau manquait souvent. Péniblement, l'avant-garde arrivait devant Strongoli. Quelques coups de fusil tirés des maisons exaspéraient la troupe, qui incendiait plusieurs bâtisses, faisait dure loi aux habitants et trouvait vingt-huit prisonniers entassés dans une cave.

Renonçant à occuper Ciro, petite ville bâtie sur une colline, Reynier faisait marcher le 30 sur Cariati. Des miliciens une fois éloignés, les habitants nous accueillirent avec joie. Le 31, même réception des citoyens de Rossano où un prêtre informait que l'ennemi occupait Corigliano, ville devant laquelle deux bataillons se présentèrent le 1er août. Une manœuvre attira les ferdinan-

tenant Hulot, adjoint à l'état-major, ont été également blessés et faits prisonniers. (Manuscrit Berthier.)

(1) William Hoste, commandant l'*Amphion*, sommait, le 29 juillet, le capitaine Souply de rendre le château que les Calabrais assiégeaient du côté de la terre. La capitulation fut signée le 30. (Arch. de l'amirauté.)

distes, loin de leurs abris; le 9e chasseurs les chargea pendant que le 1er régiment d'infanterie entrait dans la cité, pillait et incendiait jusqu'au palais du chevalier Polazzo. Le 2, les Français occupaient Oria. Ils combattaient le 3 devant Cassano. Des insurgés, nombreux et obéissant au lieutenant-colonel Falsetti, essayaient de nous tourner; ils perdaient 110 hommes; les autres fuyaient vers Castrovillari, avec les habitants; ils abandonnaient leurs bagages et deux pièces de canon.

Pendant que Reynier dirigeait ces opérations, Peyri faisait prendre au bataillon suisse et aux Polonais la direction de Roseto, joignait un contingent de Verdier à Rocca Imperiale, balayait un vaste territoire, laissait massacrer des insurgés qui avaient pris, encore, les troupes helvétiques pour des troupes anglaises.

Le 7 août, Verdier pouvait se rapprocher de Reynier qui, ayant rassemblé les traînards et armé des volontaires, disposait de 6900 hommes. Il n'avait que 500 malades ou blessés. Instruit que Carbone occupait Morano, le chef du 2e corps, prié par nos partisans de déposter un lieutenant de Caroline, envoyait 300 hommes vers un pays où le maréchal Massena devait arriver incessamment.

CHAPITRE VII

MASSENA DISPERSE LES INSURGÉS

Les conseillers du roi agissent. — Joseph croit à une paix prochaine entre la France et l'Angleterre. — Propos tenus par Saliceti. — On réserve à Massena la tâche de battre les Anglais. — Vive discussion entre le roi et le maréchal. — La troupe d'expédition est mise en marche. — Proclamations adressées aux Calabrais et aux soldats. — Combat livré dans Lauria. — Massena fait pendre les insurgés. — Jonction opérée avec Reynier. — Deuxième entrée à Cosenza. — Les troupes évoluent autour de cette place. — Division administrative des Calabres. — La chasse est faite aux partisans de Ferdinand.

Le roi Joseph se trouvait, fin juin, en face d'une situation militaire tellement grave, que l'état-major songeait à évacuer Naples. Autour d'un prince débonnaire, les intrigants agissaient. Plusieurs prétendaient à tout diriger : Jourdan, qui voulait être président du Conseil d'État, car conduire des soldats ne lui convenait plus (1); Mathieu Dumas, ministre de la Guerre, écrivain et rêveur, jouant le galant dans le palais Acton, auprès de Mme Combes, la femme de son secrétaire; César Berthier, homme perdu de dettes, lequel, frère du major général de la Grande Armée, s'accordait toutes les licences; le chambellan Pignatelli qui ne travaillait qu'au profit de ses amis; Clary, neveu et aide de camp du roi, mêlé à des opérations financières. Saliceti, seul, osait parler au roi avec franchise. Les autres ministres le trompaient, souvent.

(1) *Berthier à Joseph.* Le 25 juin. — Monsieur le maréchal Jourdan se croit indépendant et ne devoir aucun compte à l'État-major. (Arch. nat. Liasse F. 40, 88310.)

Joseph allait passer l'inspection des défenses qui couvraient sa capitale et s'assurer, le 29 juin, que Degiovanni gardait bien le pont du Garigliano. On le voyait ensuite devant Gaète. Campredon lui répondait quant à la reprise de Capri : « Sire, il faut demander ces moyens au maréchal Massena. » Il ne les demandera pas parce que, le 4 juillet, un envoyé de Napoléon lui annonce « que lord Yarmouth est en négociations à Paris ». Le roi s'abuse jusqu'à croire à une paix prochaine. Alors ces terribles Anglais le laisseront, croit-il, libre possesseur d'un trône usurpé sur les Bourbons. L'organisation d'une Garde royale fait, durant quelques jours, son occupation (1).

Mais le 9, un nommé Forli, venu d'Amantea, passé en barque au milieu des vedettes anglaises, annonçait à Mathieu Dumas : « La défection à Maida des troupes de Reynier, la levée en masse des miliciens, l'inondation de la basse Italie par des forçats venus de Palerme et habillés en soldats russes (2). »

Pour dégager et renforcer Verdier, Mermet doit conduire de Salerne à Cosenza le dépôt des Polonais. De plus, un bataillon de ligne, 1 200 hommes, suivra; troupes qui ne purent dépasser Lagonegro. Car Mermet, informé que l'escadre anglaise préparait des débarquements, devait monter une garde vigilante entre Salerne et Policastro.

La Pouille et la Basilicate, où des milices fidèles au nouveau roi — ou plutôt intéressées à ne plus retomber sous le joug des barons — assurent la tranquillité des villes, vont former vingt colonnes mobiles; ce qui permet d'amener devant Gaète et en vue de Naples : 1 200 hommes du 14e d'infanterie légère, 500 des 1er de

(1) Seulement le 26 août, la formation s'accomplissait : un régiment de grenadiers, un de voltigeurs, un de chevau-légers, 2 compagnies d'artillerie à pied, une compagnie de gendarmerie d'élite. Environ 4000 hommes. (Arch. Guerre.)

(2) Le 9, Joseph envoyait l'aide de camp Strolz prévenir Massena. Il demandait au maréchal de garder le plus grand secret sur cette affaire. (Cahier Forli.)

ligne, 24e et 28e dragons. Et Saliceti écrit le 10 juillet : « Nous sommes entourés de baïonnettes; les prisons regorgent de gens suspects; les agens de l'infâme Caroline se terrent; l'escadre anglaise ne peut plus mettre un homme à terre dans le golfe de Naples. Partout nous serons bientôt les maîtres et il faudra même au prix des plus dures violences le rester. »

Enfin, Gaète doit ouvrir ses portes. Jourdan, Berthier, Dumas et Melito, qui détestaient Massena, se montrèrent fâchés de son succès. Maintenant, le roi ne voudrait plus exiler le maréchal au palais Acton, de Portici. Le recevant, il l'embrassait et disait : « Vous avez acquis des droits éternels à ma reconnaissance; mais d'autres grands travaux vous sont réservés. » Faible prince qui, le 27 juillet, demandait au conseil des ministres : « Dois-je envoyer Massena en Calabre, à la rencontre de Reynier dont Lebrun vient de m'indiquer la détresse? » Les ennemis du maréchal allaient saisir l'occasion qui leur était offerte d'éloigner encore de Naples ce parfait conducteur d'hommes qui, menant des troupes fatiguées et peu nombreuses, pourrait échouer. Alors, on le verrait rentrer en fugitif. Une proclamation que le maréchal devrait adresser aux Calabrais, une fois rédigée, Joseph appelait Massena qui logeait au couvent de Santo Spirito.

Losio Franceschi vient de révéler, à Massena, les agissement de la coterie Jourdan; faits dévoilés sans doute par Saliceti.

Le roi indique au Niçois cette nouvelle organisation que le ministre de la Guerre vient de donner à l'armée. 4 grandes divisions militaires ont été créées. Déjà, la Pouille est placée sous la surveillance du général Frégéville; la Terre de Labour sous Espagne; les Abruzzes sous Dombrowski. Enfin, les Calabres insurgées étaient... réservées à Massena.

A la question : « — Acceptez-vous? » le maréchal répondit : « — Quels moyens extraordinaires pourront assurer la conquête et la pacification de ces pays? » Joseph se trouble; il avoue que le service des subsistances

et celui de la solde ne sont pas au complet; qu'il faudra vivre sur un pays où l'habitant se soumettra après avoir lu une proclamation qui lui indiquait ses devoirs. Mais cette proclamation, rédigée par Mathieu Dumas, remplie de menaces, Massena jugea qu'il serait dangereux de l'afficher au milieu d'une effervescence qui insurgeait tant de cantons. Il ne la signera qu'une fois modifiée.

Ensuite, le prudent maréchal demandait que ses officiers ne fussent, les vivres pouvant manquer et la troupe forcée de se procurer du pain en prises ou réquisitions, ni inquiétés ni contraints surtout à des remboursements si le chef de corps accordait des gratifications aux hommes les plus dévoués, suivant l'habitude, devenue un usage constant dans les armées impériales.

Ces conditions, Joseph les rejetait. Le prince parlait d'un contrôle nécessaire, affichait des défiances. La discussion s'élevait bientôt, entre les deux hommes, au ton de la dispute. Le roi était accusé « d'entretenir une camarilla surtout propre à déchirer les bons serviteurs de l'État, de n'avoir pas su défendre les intérêts des officiers à qui Napoléon réclamait des gratifications reçues en Vénétie (1); de le laisser accuser publiquement d'ignobles marchandages (2); de n'avoir recours à lui que dans les grands périls ».

(1) Le 6 juin 1806, Dejean écrit à César Berthier de faire verser dans la caisse du payeur : A François Chavardès, 48 000 francs qu'il a touchés à Véronette; à l'adjudant Delort, 20 000 francs touchés à Padoue; à Franceschi, le cadeau reçu dans la même ville : une épée valant mille sequins. (Arch. Guerre.)

(2) Note envoyée à Napoléon : « Le prince Joseph souffre beaucoup de la conduite du maréchal Massena. Je crois qu'il ne l'a pas laissé ignorer à Sa Majesté. Toutes ces contrariétés sont connues de l'armée et on en parle même jusque dans les cafés. Il a été demandé 60 000 piastres de la part de M. Massena à la commission des logemens à Naples. Le prince en a été informé et en témoigna son mécontentement. Il a été demandé 20 000 francs à un entrepreneur pour avoir les fournitures. Le prince l'a également sçu et en témoigna toute son indignation au maréchal. — Les habitans de Naples disent publiquement que le maréchal ne s'occupe maintenant qu'à ramasser des trésors. Ils en sont effarés et craignent la levée extraordinaire d'impositions pour fournir à sa cupidité. Il y a un nombre infini d'employés civils à l'état-

Joseph voulut apaiser un homme exaspéré et capable, alors, de manquer de respect à son roi. Il rappelait sa lettre du 7 mars à l'Empereur : « Je répète avec plaisir à Votre Majesté que M. le maréchal Massena se conduit avec le plus grand désintéressement. » Il le priait, au nom de Napoléon même, de chasser les Anglo-Siciliens du royaume. Enfin, il accordait 20 000 francs à distribuer aux officiers qui se dévoueraient, Reynier et Verdier étant entourés d'ennemis, pour rouvrir les communications avec Naples. Puis le prince s'engageait à conduire des réserves derrière le 1er corps, et disait : « — Oui, je serai le lieutenant très obéissant du maréchal. »

Massena acceptait de remplir une tâche qu'aucun de ses détracteurs n'eût voulu assumer. Des instructions détaillées parvenaient le lendemain, 29 juillet, aux généraux qui allaient faire évacuer aux troupes (1) les camps établis autour de la capitale.

major de Massena ; très peu ont des titres en règle ; ce sont de simples lettres de quelques agens des administrations et des commissaires ; beaucoup sont des gens tarés et servent d'espions pour rapporter au maréchal ce qui se passe chez le prince. J'ai lu un ordre du jour qui renvoie toutes les personnes non employées à l'armée ; mais cet ordre du jour n'a pas reçu son exécution. — A l'arrivée de Son Altesse Impériale à l'armée de Naples le maréchal Massena lui dit que douze cent mille francs suffiraient pour payer l'arriéré de l'armée. Il est connu que trois millions ne sont pas suffisans. Plusieurs mois d'appointements sont dus aux officiers, les gratifications d'entrée en campagne, frais de poste, etc. Toutes les réclamations sont faites journellement au chef d'état-major et aujourd'hui l'on dit que Massena les a empochées. On rapporte que le maréchal Massena avait envoyé chercher à Paris 160 000 francs pour frais d'espionnage. Il est constant qu'il n'a pas payé un sol. — En Italie, on dit que le maréchal a enlevé la valeur de 7 millions à Trieste, tant en argent qu'en marchandises qui ont été dispersées et vendues à son profit. En Italie, le parti dit *Italien* qui veut une République particulière de ce pays, ainsi que le même parti qui existe en Piémont, compte particulièrement sur le dévouement à cette cause du maréchal Massena. — L'opinion générale tant à Naples que sur les routes que j'ai parcourues est que le maréchal Massena est un ennemi déclaré du gouvernement impérial. » (Arch. Guerre.)

(1) Corps d'expédition des Calabres, commandé par Massena. — Le général de brigade J. B. Franceschi, chef de l'état-major ; le général de brigade Mossel, commandant l'artillerie ; le colonel Costanzo, commandant le génie. — Généraux de division : Reynier, Gardanne, Verdier ; — de brigade : Digonet, Compère, Valentin, Donzelot, Peyri, Vinti-

Le maréchal passait, le 3 août, devant Evoli, la revue de quatre régiments. Il disait aux soldats qui l'avaient acclamé : « Mes camarades, faisons ensemble un dernier effort, et la Calabre sera délivrée. » Cette Calabre, que Joseph mettait en état de siège, afin que, partout, l'autorité militaire pût agir suivant les désirs du roi ou suivant le bon plaisir des chefs de colonne.

Des effets, si nécessaires à l'avant-garde, ne lui furent remis que le 4. Cette troupe manœuvrait pendant que le centre restait durant deux jours à observer les navires anglais toujours prêts à balayer le chemin longeant le rivage; navires qui allaient prendre, en même temps que nous, la direction du sud-est.

Massena avait dépêché trois agents vers Reynier. Le 5, deux émissaires arrivaient et renseignaient Franceschi : « La troupe du général Verdier, un millier d'hommes, fermait aux insurgés calabrais l'entrée du pays de Bari; elle fabriquait du biscuit à Matera et à Gravina. Reynier avait son camp à Cassano et y avait de bonnes troupes. Un corps de brigands commandés par un prêtre se tenait à Roseto. Plusieurs milliers d'insurgés s'échelonnaient devant Lauria. Les Napolitains annonçaient le débarquement de Stuart à Palmi; ils annonçaient aussi la prochaine arrivée de Ferdinand à Reggio. »

Pressé de rencontrer l'ennemi, fût-il dix fois plus nombreux que les Français, le maréchal dirige son cheval vers Lagonegro. Un demi-régiment de dragons forme l'escorte. Arrivé le 4 août en cette retraite qu'est

mille, Degiovanni, Montbrun. — Adjudants-commandants : Dumarest, Chameau, Fournier. — Commissaire-ordonnateur : Colbert. — Inspecteurs aux revues : Emmery, Lepoutre, Marchand, Duchaumet. — Troupes. Infanterie légère : 1er régiment, 1943 h.; 1er bataillon du 14e, 730; 22e régiment, 1 527; 23e, 1 523; légion Corse, 1 714. Infanterie de ligne : 29e régiment, 1 481; 42e, 1 487; 52e, 1 361; 102e, 1 343; 1er régiment polonais, 2 528; 4e bataillon du 1er régiment suisse, 630. — Cavalerie. 7e dragons, 427; 29e, 371; 9e chasseurs, 458. Artillerie. 4 pièces de 6, 2 de 4, 2 obusiers de 6 pouces, 2 de 5 et 6 lignes, 7 pièces de 14 de montagne. Effectif total 17 503 hommes. Réduit par les maladies et absences à 15 000. (Arch. Guerre.)

la Chartreuse de Saint-Laurent, l'état-major s'installe dans les grands appartements de l'abbé, et il envoie répandre une proclamation adressée au peuple :

« Habitans de la Calabre ! — La rébellion qui a éclaté dans vos contrées va faire tomber sur vous les fléaux de la guerre. Vous voyez que de tous côtés vous êtes environnés et pressés par nos armées. Mais avant d'user des moyens de rigueur qui sont entre mes mains, j'ai à cœur de vous faire entendre le langage de la raison et de votre propre intérêt. Ouvrez les yeux, Calabrais ! Quels sont vos appuis ? Quelles sont vos espérances ? On vous a trompés, d'une manière déplorable. Au dehors, vous n'avez aucun secours à attendre ; la paix est faite avec les Russes qui adhèrent à tous les changements survenus dans le royaume de Naples ; elle le sera bientôt avec les Anglais qui déjà se préparent à s'éloigner de vos côtes. Au dedans, Gaète a capitulé pour éviter une prise d'assaut. Toutes les provinces sont tranquilles et jouissent des avantages d'un gouvernement sage et paternel. Votre pays seul, dans le royaume, est en proie aux malheurs de la guerre ; et pour qui vos bras sont-ils armés ? Pour un gouvernement qui a trahi ses serments et qui vous a même abandonnés. Contre qui vous montrez-vous rebelles ? Contre un roi qui, dès son entrée dans le royaume, est venu visiter vos contrées, qui ne s'est occupé que de votre bonheur et qui, prêt à frapper, voudrait encore n'avoir qu'à pardonner.

« Calabrais fidèles, restez avec sécurité dans vos foyers. Que ceux qui ne les ont quittés que par faiblesse ou par égarement y retournent sans crainte. Que les bons et paisibles habitans se séparent des révoltés, ils trouveront près de nous paix et protection, et je leur offre, au nom du roi, les plus sûres garanties pour leurs personnes et leurs propriétés. Les révoltés et les brigands apprendront le sort qui les attend, dans le décret du roi, dont l'exécution va commencer. »

Un moine de Saint-Laurent, qui nous servait depuis quatre mois, connaît et dévoile les projets de nos enne-

mis. On se prépare à surprendre ceux-ci, quand Joseph s'avance à la tête d'une forte réserve : troupe qui pourra limiter les entreprises des Anglais et garder les communications. Mais le corps d'expédition n'observe ni les règlements militaires, ni les lois de l'humanité, en traitant la province traversée en pays conquis, pire. Massena doit arrêter les ravages. Il fait publier cet ordre du jour (1), le 4 :

« Les désordres qui se sont commis dans la marche des troupes appellent la surveillance la plus sévère de la part des chefs. L'objet de la guerre que nous avons à faire est de punir et étouffer les rébellions et de rétablir la tranquillité du pays. Les habitans paisibles et soumis qui sont restés dans leurs foyers sont sous la protection des lois et nous leur devons sûreté et garantie. Les brigands, au contraire qui, stipendiés par l'étranger ou poussés par l'instinct du crime, se sont révoltés contre un gouvernement juste et légitime et portent les ravages dans leurs propres patries, provoquent toutes les rigueurs de la guerre; c'est contre eux que vous êtes armés ; c'est à vous d'en purger l'État.

« Mais le premier moyen d'atteindre ce but est dans l'exacte observation de la discipline; se livrer à des désordres contre les particuliers, commettre des pillages, des assassinats, ce serait se conduire comme ceux que nous devons punir; et il est indigne de vous, soldats, de suivre ces honteux exemples. Quelle serait donc la déplorable situation des sujets fidèles si, devenus l'objet de la vengeance des brigands, ils avaient encore à redouter d'être les victimes de vos excès; et quel serait l'odieux résultat d'une conduite qui tendrait à soulever les hommes les plus tranquilles, les forcerait peut-être à se jeter dans les rangs des rebelles et rendrait ainsi la guerre plus durable et plus désastreuse.

« Le maréchal de l'Empire, commandant en chef, invite MM. les généraux, chefs de corps et autres offi-

(1) Reg. 45, p. 5.

ciers de veiller soigneusement à la répression de toutes espèces d'excès et à prendre les mesures les plus efficaces pour empêcher le pillage, l'assassinat et leur rappelle qu'ils sont autorisés à livrer les coupables à des commissions militaires. »

La Chartreuse évacuée le 5, à 8 heures du matin — lieu où Joseph devait arriver le soir — Massena chemine assez lentement jusqu'à Lagonegro. Là, on lui apprend que Mermet, envoyé en reconnaissance vers Policastro, a été repoussé; que l'escadre anglaise prépare devant Sapri un débarquement (1). Il envoie dans cette direction. Gardanne (2), qui défile très vite au pied du Santa Lunga, lance ses dragons dans Torraca où des miliciens sont surpris et sabrés, et voit l'escadre anglaise s'éloigner à toutes voiles vers Salerne; point vers lequel Joseph va se porter.

Gardanne, après avoir placé des postes au bord de la mer, s'engage dans le chemin malaisé de Lauria. Entre Sapri et Monte Covello, des inondations ont coupé la voie. Au milieu d'une obscurité très dense, avec une troupe fatiguée, il faut revenir à Lagonegro; bourg devant lequel plusieurs régiments sont campés.

Le 8 août, dès 6 heures du matin, la portion principale du 1er corps est en marche; trois colonnes s'avancent parallèlement. Durant une grande halte faite au

(1) *Smith à Collingwood.* 17 août 1806. — J'expédiai quelques corps, sous les chefs les plus hardis, en avant, dans la principauté de Salerne et de Basilicate, pour défendre les passes les plus étroites et tenter de porter assistance à l'entreprise trop hâtive de don Francisco Stroduti qui avec son père avait soulevé les masses du Cilento et avait poussé vers le Nord pour tendre la main à d'autres insurgés dans la plaine d'Evoli. Le terrain fut à peine disputé et les deux partis gagnèrent et perdirent à tour de rôle. Mais la chute de Gaëte ayant rendu disponibles un plus grand nombre de troupes ennemies, l'armée, sous le général Gardanne, soutenue par celle de Massena, força le poste du major Nuca à la passe de Lago Negro que j'avais fortifiée avec les caronades d'un bâtiment. Il brûla Sapri, Torraca et Lauria. (Amirauté.)

(2) Gardanne aura sous ses ordres un bataillon du 29e, un du 52e, 50 dragons, 50 gendarmes, les Polonais et les Napolitains, un obusier et une pièce de canon. (R. 45. P. 6.)

village de Bosco, Massena donnait de nouvelles instructions. A gauche, Gardanne s'élevera sur le mont La Spina afin de parvenir à fermer toute retraite aux ennemis qui tenteraient, en quittant la grande route, de gagner les rives du Sinno. A droite, Donzelot garnira les collines qui dominent et Lauria et la vallée du Talago; puis tous chemins aboutissant à la Rotonda, le gros, suivant Vintimille, pourra attaquer Lauria de front.

Cette ville, de 9 000 habitants, aux maisons carrées et solides, couverte par une bonne muraille, garnit un défilé ouvert entre deux énormes piliers des Apennins et s'élève en amphithéâtre. Son vieux château, couronnant un mamelon, constituait un refuge très difficile à forcer. A droite et en arrière, la ceinture des rochers pouvait couvrir 5 ou 600 défenseurs. Un grand fanatisme avait armé ses habitants contre les joséphistes; habitants à qui des prêtres ne cessaient de promettre et la victoire et les récompenses du ciel.

A 11 heures, Massena s'était avancé près de la cité. Voulant épargner le sang de ses soldats, répugnant à ordonner le massacre d'une population surexcitée, il envoie deux paysans de Nemoli prier l'officier commandant la place d'en venir tout de suite aux arrangements. Inutile sommation, car un poste masqué derrière le mur d'un vignoble tira sur les parlementaires et rentra dans la ville.

Devant nos soldats pressés d'engager une action, les défenseurs, qui obéissaient servilement aux cinq frères Cucchi, fixaient la bannière de Ferdinand sur la tour du château. Le tocsin sonnait. Prêtres et moines, armés de fusils ou de couteaux, se jetaient parmi les miliciens et prêchaient la guerre sainte contre les impies.

Vintimille envoyait trois canons de montagne garnir un éperon situé à gauche de la grande route. Leurs boulets brisèrent la porte qui masquait une grande avenue. Cet obstacle écarté, le lieutenant Chasset s'avança avec un détachement du 29e dragons, que suivait la compagnie des carabiniers du capitaine Ligard

(22e d'infanterie légère). Cette troupe arrivait, à midi, devant la barricade. Sous les projectiles lancés des fenêtres, trois dragons et neuf carabiniers tombaient. Pour soutenir cette avant-garde, deux compagnies de voltigeurs marchaient vite et engageaient l'action contre des miliciens qui, avertis que les Anglais débarquaient enfin à Sapri, se promettaient de résister jusqu'à l'arrivée de leurs alliés.

Les Français, renonçant à faire le siège des maisons, incendièrent la première ligne des bâtisses. Un vent d'ouest, très violent, activa le développement des flammes qui, en deux heures, détruisirent la ville basse. Combien de miliciens périrent? Les autres laissèrent aux moines et aux femmes la tâche de défendre la ville haute. Ceux-ci ne purent arrêter nos voltigeurs défilant sous les pierres jetées des toits. Jusqu'à la nuit, Lauria fut en proie aux horreurs du pillage et de l'incendie. Seuls, un évêque (1) et quelques notables échappèrent à la vengeance qu'avait provoquée l'ennemi, en affirmant « qu'on leur avait fait violence ».

Plus de cent miliciens, réfugiés dans les grottes que vont visiter les soldats du capitaine Marthey, y sont égorgés. Gardanne et Donzelot, leurs mouvements d'enveloppement exécutés, font fusiller les fuyards. On trouva, dans Lauria, 417 cadavres, parmi lesquels étaient ceux de douze capucins et de cinq prêtres; 317 insurgés périrent hors de la ville; 341 restèrent

(1) *Massena à Joseph.* De Castrovillari le 21 août. — Je n'ai rien dit à Votre Majesté de l'évêque de Lauria dont la juridiction s'étend jusqu'à Policastro. Cet homme est resté chez lui. Il a fait et peut faire encore beaucoup de mal dans la contrée. C'est un agent connu de l'ex-reine et sous tous les rapports, il paraît indigne de son ministère. (R. 45. P. 15). — Ludovic de Ludovici, sacré d'abord évêque de Cotrone, fut nommé évêque de Policastro (et non de Lauria) en 1797. Agent de Ferdinand IV en 1805, il va prêcher contre les Français, avant l'invasion, dans les districts de Campobasso, Foggia et Bari. Arrêté par ordre de Joseph en 1806, il fut exilé à Assises; puis sur une pétition signée de ses paroissiens, on le leur rendit. (Extrait de *Synopsis historico-chronologica Dioecesis Polycastrensis* et communications du professeur A. Scadelferi de Policastro.)

prisonniers. Donc, d'un corps de 1 500 individus engagés, un petit nombre s'échappait. Aux hommes pris, qui ne portaient pas d'uniforme, Massena réservait une mort honteuse, à la potence (1). Mais il rouvrait la ville aux femmes et aux enfants entraînés dans les défilés; malheureux chargés d'effets mobiliers.

Ce combat nous coûtait dix-sept tués et trente-six blessés; il procurait aux vainqueurs un butin qui fut vendu le 9, aux mercantis qui suivaient l'armée, 90 000 ducats. Désormais, Lauria servirait d'abri à un détachement de 500 hommes d'infanterie et à 130 cavaliers qui feraient activement la police aux environs.

Devant la Rotonda, les dragons parurent le 9 à 10 heures du matin. Cette terrible leçon donnée la veille aux ferdinandistes portait à fuir tous les partisans de Caroline. Mermet, dont la troupe allait aider le 1er corps, faisait à gauche un long circuit et passait du bassin de l'Agri dans celui du Sinno, pour déboucher vers Sup. Alors, le corps principal s'échelonnait en vue du bourg où Massena plaçait son quartier général.

Le 10, une chaleur torride sévit. Les Français passent les défilés. Ils fatiguent et souffrent de la soif, car les sources sont rares dans les Apennins. Massena, arrêté à Morano, les voltigeurs peuvent atteindre Castrovillari le soir; quelques bruits d'armes signalent à l'attention des éclaireurs un ennemi resté sur ses gardes. Une voix interroge : « Qui vive! » Ce sont les soldats de Reynier qui gardent la place. Dans l'obscurité, les frères d'armes se joignent et s'embrassent.

C'était à Castrovillari, au carrefour des routes de Naples et de Cassano, que Massena établissait un hôpital

(1) *Massena à Joseph.* — Depuis le désastre de Lauria, il ne s'est commis aucune espèce de dommage. La Rotonda, Morano n'ont point soufferts. Les rebelles qui tomberont entre nos mains ne seront plus fusillés mais pendus; et je pense aussi que ce genre de supplice sera d'un exemple plus salutaire. (R. 45. P. 15.) Cette mesure fut attribuée à tort à Massena qui ne la prit que sur les instructions de Joseph, disant, lui, que la croyance populaire fermait le paradis à tout individu qui mourait sur le gibet.

et une prison (1). Y resteraient, 500 hommes du 52e, des volontaires italiens, des gendarmes, chargés d'exercer une active surveillance entre l'Adriatique et la Méditerranée. En ce lieu, le maréchal put conférer avec Reynier. Il apprit que, Joseph rentré à Naples, Lamarque gardait les environs de Salerne. Et connaissant les derniers mouvements opérés par les ferdinandistes, à l'est, il partageait son corps en plusieurs colonnes qui allaient assurer l'invasion des Calabres.

Le corps de Verdier passera à Della-Piane, San Stefano, Depignano, Lago et Fiume Freddo; il agira isolément. Reynier ira battre une troupe anglo-napolitaine qui occupe Terra Nova. Deux bataillons, que Donzelot surcharge de munitions, chemineront entre la Méditerranée et le grand chemin. Le centre ira droit à Cosenza. La gauche passera entre le centre et Reynier.

Colbert, commissaire ordonnateur, réglait, dans la soirée du 12, le service des subsistances. On fabriquerait le biscuit à Castrovillari et à Cassano. On tuerait les bœufs, moutons et porcs trouvés dans la Basilicate. On achèterait en route, aux paysans, le blé de la dernière récolte et les foins.

Quand Massena sort le 13, à 4 heures du matin, de Castrovillari, notre avant-garde est en présence des 1 200 insurgés qui occupent les hauteurs couvrant Spezzano. Une seule charge suffit pour éloigner l'ennemi. Un bataillon traverse Tarsia, le soir, va s'allonger dans la vallée du Crati, et ses premiers postes pourront entendre les appels des Napolitains qui, venus de Bisignano, cherchent leurs camarades dispersés. Mais le lendemain, à la vue des dragons, les miliciens fuient au travers des Apennins. Seuls, quelques audacieux essaient de barrer la route; ils sont sabrés ou pris; et, après avoir refusé

(1) On entassait les accusés de brigandage dans la tour étroite et malsaine de Castrovillari; l'infection s'y répandait, les prisonniers restaient plusieurs jours avec les cadavres. — On retirait les corps des suppliciés qui empoisonnaient le peu d'eau du Crati. (Arch. de Naples.)

de prêter, sur le nom de Joseph Napoléon, un serment de fidélité, Vintimille fait accrocher aux arbres qui bordent la voie ces patriotes ou bandits; lesquels vont offrir à nos régiments qui défilent au pas le triste spectacle d'une violente agonie; et plus tard, une pâture aux oiseaux de proie.

Cosenza peut résister. Un espion informe que tout le corps de Panedigrano s'y tient. Devant le village de Luzzi, Massena ordonne de prendre les formations de combat et d'enveloppement.

Le 14 août, à midi, les voltigeurs, que suivent cinq pièces de canon, vont remonter la rive gauche du Crati; et, dans une chaude journée, ils aperçoivent la capitale des Calabres ou *Citta dei sette colli*, bâtie sur la pente des mamelons et dominée, à droite, par les ruines d'un vieux château où mourut en 410, dit-on, le terrible Alaric.

De Sant' Antoniello, le maréchal a fait marcher un groupe vers Paola afin d'aider au besoin Donzelot dont les patrouilles ont fouillé San Felipo, à la jonction des routes. Il sait que Reynier, les insurgés une fois chassés de San Lorenzo, a occupé Bisignano afin de bien couvrir la gauche de notre arrière-garde.

Panedigrano, craignant d'être enveloppé à Cosenza, s'était porté sur la route de Reggio; et il avait dirigé son lieutenant Costanzo vers Amantea. Dans la précipitation de sa retraite, le chef de masses nous abandonne deux pièces de canon, huit voitures et une grande quantité d'effets militaires.

Les autorités de la ville furent complimentées. N'avaient-elles pas caché vingt-sept blessés français abandonnés le 6 juillet par Verdier? L'archevêque remettait un dépôt de pharmacie ayant appartenu aux corps de Reynier. Des habitants, le plus grand nombre offrait à nos soldats arrivés couverts de poussière et affamés ses subsistances de réserve, du fromage, des figues et du vin. Puis, des citoyens, qui regardaient comme perdue la cause du roi Ferdinand, acclamaient encore le nom de Joseph Napoléon.

Massena prit son logement dans le faubourg édifié sur la rive gauche du torrent Bacento, au palais Misassi (1). A peine installé au premier étage, il apprenait l'exécution des insurgés de San Lorenzo qui, étant rentrés en bande après le passage des troupes de Reynier, avaient tenté de piller un grand convoi qui suivait l'armée. Ces Calabrais avaient été refoulés, entassés et brûlés dans une église.

A 4 heures du soir, le maréchal visitait la ville coupée d'une seule grande rue (2) bordée de maisons à balcons. Cette voie longeait la cathédrale et se terminait au jardin que domine la porte de Reggio. Dans la haute ville, où s'enchevêtre le réseau des ruelles noires et les montées abruptes d'escaliers, les soldats fouillaient des refuges et arrêtaient quelques individus qui avaient, disaient nos partisans, servi Panedigrano (3).

(1) Aujourd'hui maison blanche à trois étages, nos 31-33, via Rivocoti.

(2) Le Corso Telesi.

(3) Au nom de l'Empereur Napoléon. Jugement rendu par la commission militaire séante à Cosenza, contre les nommés Pietro Antonio Allemagna, Luigi Puzzo, Raffaële di Francesco, accusés de brigandage. — Cejourd'hui, 12 septembre 1806, la commission militaire créée en vertu d'un décret de S. M. J. Napoléon, roi de Naples et de Sicile, du 31 juillet 1806 et composée, conformément à ce décret, de MM. Louis Amato, colonel de la gendarmerie royale napolitaine, François Guilleto, chef de bataillon de l'artillerie, J.‡S. Reguiski, capitaine au 1er régiment d'infanterie de ligne polonaise, rapporteur et faisant fonctions de procureur impérial, J. B. Blanchard, capitaine au 14e d'infanterie, Giuliano Guibani lieutenant à la Légion corse, Jean Osieki, lieutenant au 1er polonais, Hyppolite Méant, sous-lieutenant au 14e. Tous membres nommés par M. le général de divison Verdier, commandant la province, assisté du sieur Florent Lemoine, sergent-major au 14e, greffier nommé par le rapporteur. La commisson convoquée par ordre dudit général s'est réunie dans la maison Giudicessa, lieu ordonné des séances ici à Cosenza.

La commission, délibérant à huis clos, rendait ce jugement : Luigi Puzzo, âgé de 23 ans, natif de Cosenza et y demeurant, perruquier de profession, accusé d'homicide sur la personne d'un charpentier de la ville et qui a suivi les brigands avec le grade de sergent : *à mort*. P. A. Allemagna, 41 ans, né à Sporani, habitant Cosenza depuis vingt-six ans, écrivain du tribunal, et R. di Francesco, 35 ans, marchand fruitier, natif de Ceresano, domicilié depuis vingt ans à Cosenza, accusés d'avoir pris part à la révolte contre les Français : le premier

La jonction de trois colonnes s'étant opérée le 14, devant Cosenza, Mermet couvrait cette cité; Gardanne restait auprès du maréchal. Les autres généraux allaient conduire des expéditions (1). Et les services d'administration agissaient à côté du service militaire : nomination d'un conseil provincial de la Calabre Citérieure; organisation d'une garde civique de 220 hommes qui obéiraient à Salvio de Rosa; aménagement d'un grand hôpital au monastère de Saint-François, pour lequel les cinq couvents de la ville devaient fournir 100 lits (2). Ensuite, les sapeurs allaient créneler les murs du vieux château qui reçut six canons et une garnison de 200 hommes; puis des ouvriers ouvraient un camp sur les hauteurs dominant le Bacento; ce qui mettrait les soldats hors de

sera mis sous la surveillance de la police du pays, le second sera détenu jusqu'à la pacification des deux Calabres. (Reg. des jugements. Arch. de la préfecture de Cosenza.)

(1) Franceschi au général Berthier à Naples, 15 avril. — Le général Reynier est parti ce matin avec ses anciennes troupes, les 1re et 23e légères, 42e de ligne et 9e chasseurs pour se porter sur Cotrone. Il arrivera ce soir à Aprigliano, demain à San Giovanni in Fiore où plusieurs bandes de rebelles se sont rassemblées; le troisième jour à Rocca di Meta, le quatrième à Cotrone. S'il apprenait que Cotrone fût tombée entre les mains de l'ennemi, ses instructions sont de se rabattre sur Scigliano où on lui enverra des ordres pour ses mouvements ultérieurs. — Le général Verdier partira demain 16, avec environ 1 800 hommes pour se rendre sur les côtes et balayer le pays depuis Paola jusqu'au cap Suvero. Il emmènera la Légion corse et le 1er régiment polonais. — Le général Mermet va prendre position à 4 milles de Cosenza, à Caroleja. Ses forces seront d'environ 1 200 hommes : 102e de ligne et 7e dragons. Deux régiments : 22e légère et 22e de ligne resteront à Cosenza, sous les ordres de Gardanne, avec tous les grenadiers réunis.

Le 16 août la division Mermet s'est portée de Rende à Caroleja. Elle a chassé devant elle quelques brigands qui faisaient partie du rassemblement de Cosenza. Elle a pris position sur les hauteurs de Caroleja, à l'embranchement des routes de Scigliano à Cosenza. (Arch. de Naples.)

(2) 16 août. Ordre de Massena. Les cinq couvents de Cosenza fourniront 100 lits complets pour l'hôpital. Les médicaments laissés par Verdier à l'archevêque seront versés à cet hôpital, deux médecins du pays en feront le service. Une commission de cinq membres sera chargée de l'administration. L'adjudant-commandant Leberton et un commissaire des guerres en feront partie avec trois membres nommés par le Presidio; douze gendarmes seront à la disposition de la commission. (R. 45. P. 19.)

l'atteinte des fièvres pernicieuses régnant à cette époque dans la cité; lieu ou vint s'abattre, le 17 août, une tribu des pires trafiquants.

Suivant les usages de la guerre, mauvais et dissolvants pour la discipline, tout soldat des colonnes mobiles était propriétaire du butin rapporté d'une expédition, quel qu'il fût. Les trois places du Pont, de la Cathédrale, du Roi étaient transformées en marchés permanents. Juifs, Maltais et Siciliens y achetaient jusqu'aux ferrailles. A Naples, ils expédiaient sur des ânes leurs marchandises qui se perdaient souvent en route. On a estimé au chiffre de 300 000 ducats les sommes versées à la troupe, du 18 août au 15 décembre; ce qui peut expliquer la ruine totale de quelques cantons.

Au vu des pétitions envoyées par cinquante-six municipalités, Massena décidait de créer un grand corps de gardes civiques qui pourraient donner désormais la sécurité au pays. Le 20 août, il dictait des instructions très précises (1). Le 21, des gendarmes allaient parcourir les routes. Le 22, Franceschi installait à Cosenza, en

(1) « Vu la demande de plusieurs communes de la Calabre Citérieure, tendant à être autorisées à armer des gardes civiques à l'effet de repousser les brigands et les empêcher de continuer les ravages qu'ils exercent sur les propriétés des habitans paisibles, attachés au gouvernement de S. M. le roi Joseph Napoléon, ordonne ce qui suit : Article 1er. — Il sera organisé provisoirement dans chaque commune dont la population sera de mille âmes une garde civique provinciale composée d'un capitaine commandant, un lieutenant ou sous-lieutenant, un sergent-major, 2 sergents, un fourrier, 4 caporaux, un tambour et 50 fusiliers. »

Pour 2 000 habitants : 100 fusiliers; pour 3 000, 124; pour 4 000, 166. Au-dessus de 10 000, un bataillon de 5 compagnies de 62 hommes chacune, avec augmentation, bien entendu, de l'état-major.

L'article 4 du décret indiquait : « Les gardes civiques seront composées de propriétaires intéressés à la conservation du bon ordre, notoirement connus comme amis des Français et attachés au gouvernement de S. M. le roi J. Napoléon. Tous ceux qui ont marché volontairement avec les rebelles ou qui n'auront pas obéi à l'appel de déposer les armes seront exclus de l'honneur de faire partie de cette garde. Art. 5. — Ces compagnies prêteront serment de fidélité au roi Joseph. Art. 6. — Le général Lucotte, le colonel Amato commandant la gendarmerie et le président de la province des Calabres, sont nommés commissaires organisateurs de ces compagnies. (Arch. de Naples.)

qualité de commissaire central de police, Salvator Marni de San Demetrio; homme sévère qui se promettait d'arrêter tous les agents de Caroline.

Massena, encore indigné de la conduite des soldats qui, sans raisons valables, multipliaient les incendies, élevaient chaque jour des gibets, toléraient les pires fantaisies de leurs guides, outrageaient des femmes respectables, s'absentaient irrégulièrement des régiments, ordonnait de mettre en jugement les plus coupables; et le 1er septembre, il dictait cette nouvelle proclamation (1) :

« Peuples de la Calabre. — Après avoir donné des exemples d'une juste sévérité, touché de compassion pour les malheureuses victimes de la scélératesse et de l'ambition de quelques hommes dépravés, j'ai jugé, d'après les intentions paternelles de S. M. le roi Joseph Napoléon, devoir accorder une amnistie à la partie du peuple Calabrais que des intrigans ont entraîné dans la révolte pour se mettre eux-mêmes à l'abri des châtiments que méritaient leurs crimes.

« Sa Majesté veut bien faire grâce aux hommes faibles et sérieux. Sa justice n'en sera pas moins sévère à l'égard des chefs qui ont soufflé le feu de la rébellion et ont osé armer les mains des habitans des campagnes, naturellement bons et faciles à tromper. Ses intentions sont de récompenser amplement ceux qui arrêteront les chefs et les livreront aux autorités militaires et civiles.

« Les Anglais, dont les perfides manœuvres avaient excité la révolte, se sont embarqués et ont lâchement abandonné à la discrétion du vainqueur les malheureux qu'ils avaient exposés à une perte assurée et à une mort certaine. Leur retraite a été marquée par le pillage de vos magasins d'huile et des productions de votre sol; fruit de la sueur des pauvres Calabrais.

« La Russie, connaissant ses vrais intérêts, s'est hâtée

(1) R. 45. P. 38.

de conclure la paix avec la France. Il ne reste sur le continent qu'une poignée de troupes levées à la hâte en Sicile, que Ferdinand avait jetées sur vos côtes pour avoir l'air de protéger votre insurrection. Ces troupes n'osent pas attendre l'approche de nos colonnes.

« Que peut donc être l'espoir de ceux des Calabrais qui persistent dans la révolte? Abandonnés des Anglais qui devaient les soutenir, ils vont être victimes des fautes et des crimes d'un gouvernement corrompu. Comment un rassemblement de paysans armés à la hâte, sans ordre et sans discipline peut espérer de résister à une armée formidable qui a dispersé et vaincu les troupes les plus braves et les plus aguerries de l'Europe?

« Calabrais! ouvrez enfin les yeux. Connaissez vos vrais intérêts. Venez déposer vos armes. Que votre prompte obéissance vous mérite le pardon que la clémence de Sa Majesté vous assure. La voie du repentir est la seule qui vous reste; mais si vous persistez dans la révolte, n'espérez plus d'être considérés comme des hommes égarés. L'armée vous traitera comme des rebelles, ennemis de leur patrie et de leur souverain légitime. »

En effet, les insurgés éprouveraient la rude punition après la défection. Sans l'obstination des chefs de masses qui voulaient obtenir moins l'estime que la reconnaissance de Caroline, quelques centaines de miliciens auraient accepté cette paix que leur offrait, opportunément, un vainqueur généreux.

Massena n'obtint pas tous les succès militaires auxquels il prétendait. Verdier, après avoir purgé d'insurgés Spezzano, Pedace, Rogliano, où le chef Gabrielli fut pris, échouait devant Amantea, parce que l'aide de Reynier lui manquait. Ce divisionnaire, qui reprochait au maréchal d'avoir jugé trop sévèrement son échec de Sant' Eufemia, avait conduit lentement ses troupes vers Cotrone, quand un corps de 800 Siciliens obéissant au duc de La Foresta gardait cette place, expulsé des miliciens de Gerlani, escarmouché devant San Giovanni

in Fiore et pris la route de Scigliano. Là, il recevait, le 28 août, les reproches de son chef (1).

De Reggio à Catanzaro, des émissaires, venus de Messine, annonçaient le débarquement prochain d'un corps anglais de 8 000 hommes. Massena ne le croyait point et l'écrivait à Joseph le 31 août. Des ravages que causait la fièvre, il s'alarmait plus que des menaces de nos ennemis. L'épidémie fauchait. Bravant les ordres des médecins, le maréchal allait visiter chaque jour l'hôpital général; il écoutait les doléances des malades; il s'attardait auprès du général Vintimille et du colonel Gaëtano, braves officiers qui devaient mourir le 2 septembre.

Mais des instructions verbales, qu'envoyait Joseph, allaient orienter Massena vers Reggio. Verdier, rentré à Cosenza, reçut le commandement de cette place. Dans le camp que Gardanne évacuait, se plaçaient les Polonais et le gros de la Légion corse, tandis qu'un bataillon du 14e occupait la ville.

Pour aller joindre Mermet cantonné devant Rogliano, Massena mettait en marche, le 3 septembre, les quatre mille hommes restés disponibles. Alors, les insurgés n'osaient plus quitter les couverts de la montagne. La division Gardanne cheminait jusqu'à Monteleone. Des notables sortis de Scigliano et de Nicastro, gens avisés, nous souhaitèrent la bienvenue. Un bourg, Filadelfia, avait été pillé par les Siciliens. Franceschi consolait et secourait les habitants. Le clergé et les magistrats de Monteleone venaient supplier le maréchal d'accorder

(1) 27 août. *Massena à Reynier.* — Je n'ai reçu que ce matin à 7 heures vos deux dépêches datées de Scigliano, l'une du 25, l'autre du 26. Ils est malheureux qu'elle me soyent parvenues si tard. Lorsqu'un mouvement est ordonné, ceux qui sont chargés de son exécution doivent le faire sans se permettre, sous aucun prétexte, de n'y rien changer; c'est ce qui vient de vous arriver. Vous êtes trop bon militaire pour ne pas en sentir toute la conséquence. Il vous était ordonné de marcher sur Fiume-Freddo. Vous deviez y arriver le 24. — Le général Verdier sera donc aujourd'hui à Amantea avec 1 000 ou 1 100 hommes; vous sentez bien que sa position est critique puisque vous-même vous avez craint de marcher sur ce point, avec la certitude qu'il y serait pour vous seconder. (R. 45. P. 36.)

« sa protection à la cité qui avait gardé le plus profond souvenir de la visite du roi Joseph ». Massena allait loger, le 7 septembre, chez le baron de Francia.

Reynier qui, durant la marche du corps de Gardanne, avait couvert sa droite, trouvait devant Sant' Eufemia, deux mille insurgés qui voulurent tenir où Stuart avait vaincu. Vite dispersés, leurs chefs allaient chercher un refuge à bord des navires anglais qui gardaient le golfe; les hommes trouvaient l'abri de la forêt.

Par un cordon de troupes, Massena pouvait barrer l'isthme calabrais, de Marina di Catanzaro au cap Suvero. Moyen d'arrêter tous miliciens, paysans et bandits qui viendraient du sud. De plus, trois officiers très actifs, Mermet, Delonne-Franceschi et Leberton devaient explorer les Apennins, fouiller les refuges, recruter des auxiliaires et fixer au sommet des clochers le drapeau tricolore.

Monteleone devint le grand quartier général. On y établit un hôpital et des magasins. Colbert fait habiller et chausser des soldats chargés d'argent, mais déguenillés. Massena tient là une cour dont Mme Leberton, née Renique, est la reine, qui domine les belles dames ayant suivi, au travers de mille dangers, leurs maris. On s'amuse. Une troupe de comédiens joue au théâtre improvisé des pièces françaises. Le jeu fait rage. Des jaloux et des mauvaises têtes multiplient les duels.

Le maréchal, au moins coupable de tolérer des licences si pernicieuses, s'occupait néanmoins et presque sans relâche des affaires civiles et militaires. Et ses lieutenants agissaient. Verdier pouvait dégager chaque semaine Cosenza de l'enserrement des insurgés, forcer la soumission de San Giovanni in Fiore. Gardanne allait surveiller Fiume Freddo. Digonet occupait le Pizzo. Reynier s'avançait vers Scilla, établissait un poste avancé à Mileto. Partout brutalisés, les miliciens n'osaient plus accepter le combat. Seulement le 25 septembre, les Anglais pouvaient débarquer à Castel San Giovanni quatre cents forçats qui se jetaient dans l'Aspromonte;

nouvelle apportée à Massena par le général Compère renvoyé et arrivé à Monteleone le 27 ; ce général démentait l'information : « Que la Sicile était cédée à l'Angleterre; que le chevalier Acton était emprisonné; que Ferdinand et Caroline, renonçant au trône de Naples, allaient passer en Allemagne. »

Alphonse Colbert distribuait la Calabre Ultérieure en quatre arrondissements (1). Les soumissions des miliciens étant reçues à partir du 1er octobre, l'officier napolitain Dani était chargé d'organiser quatre compagnies de ces hommes. On remettait en service les gardes-côtes. Tout propriétaire avait droit à notre protection. Le 10 octobre, l'armée recevait des renforts : 10e de ligne et 14e chasseurs. Mermet, que Joseph rappelait, était remplacé à Scigliano par Digonet. Une colonne d'expédition recherchait le chef des masses Pappasidero, occupait Cermanchi, pays natal du fugitif, brûlait sa maison et dispersait trois rassemblements. Pappasidero remontait dans la Calabre Citérieure. Et Reynier décimait, le 25, 1 400 insurgés qui s'étaient approchés de Mileto. Verdier, attaqué dans un camp ouvert devant Carolei, battait les volontaires de Micheli; et par une marche rapide, il allait atteindre, près de Bisignano, les cohortes de Neco qui assiégeaient 50 Corses réfugiés dans le château; heureuses entreprises accomplies lorsque Delonne-Franceschi gardait Cosenza avec 400 voltigeurs.

Ces succès n'amenaient pas la pacification générale que désirait tant obtenir Massena. Le 1er novembre, un rapport le renseignait quant à ses pertes. Des 15 000 hommes engagés dans les Calabres, 950 avaient été tués ou blessés; 772 avaient succombé aux maladies; 270 étaient disparus ou pris; 2 146 habitaient les hôpi-

(1) Décret du 20 septembre. — 1er arrondissement : Nicastro, 18 communes, 26 500 habitants; la ville en avait 7 000 et Sant' Eufemia 200. — 2e Pizzo, 15 communes, 19 000 habitants; la ville 5 000. — 3e Monteleone 33 communes, 29 800 habitants; la ville 9 100. — 4e Mileto, 33 communes, 17 800 habitants, la ville 1 400. (R. 45. P. 188.)

taux. Les renforts comptés, 12 000 soldats et volontaires restaient sous les drapeaux; mais combien, fatigués ou atteints de maux d'yeux, se trouvaient impropres à assurer les durs labeurs des attaques et des poursuites toujours nécessaires? En novembre, le froid sévissait entre les hautes murailles des Apennins. Les chemins devenaient impraticables. Des convois, expédiés de la Basilicate, n'arrivaient pas. Souvent, le soldat était réduit au quart de ration. Quelques-uns murmuraient.

Le 15 novembre, Reynier quittait ses cantonnements. Il allait déloger les miliciens occupant Palmi et Bagnara. Ces insurgés fuyaient à travers la Scilla, se promettaient des revanches prochaines, mais avec l'aide de Fra Diavolo qui devait, disait-on à Messine, de la Terre de Labour, passer dans les Calabres. Les Siciliens ignoraient que le chef des partisans du nord avait déjà subi, à Naples, la mort réservée aux bandits.

CHAPITRE VIII

LE VRAI FRA DIAVOLO

Enfance de Michel Pezza. — Il suit Damas et seconde Ruffo. — Pourquoi il fut nommé « Frère le Diable ». — Pezza épouse Rachele de Franco. — Ferdinand le nomme colonel. — En 1806, Michel se réfugie dans Gaète. — Les Français veulent acheter ses services. — Ententes établies avec les Anglais. — Expéditions suivies de retraites. — Rentrée à Itri du chef de milices. — Nouvelle fuite. — La ruse et la force sont employées. — Marche exécutée vers le Nord. — Passage du Volturno. — Désastre subi aux cabanes de Miranda. — Fra Diavolo perd ses derniers compagnons. — Un apothicaire de Baronissi livre Pezza aux gardes civiques. — Entrée à Naples. — Condamnation et exécution.

Michel Pezza, fils de Francesco et d'Arcangela Matrullo, est né à Itri en 1771 (1). Baptisé le 8 avril en l'église de Sainte-Marie-Majeure, son père, possesseur de terres plantées d'oliviers, le verra bientôt afficher des turbulences dans cette bourgade qui, couronnant un mamelon, peut surveiller, entre Fondi et Gaète, le ruban de la grande voie Appienne.

Déserteur d'une école que dirigeait le curé de sa paroisse, Michel peut se soustraire aux corrections d'une mère brutale en s'éloignant; il va garder les chèvres à Maranola. Ramené de force au foyer paternel, l'enfant acceptera de se livrer à de dures besognes agricoles. Il sera conducteur de mulets, jusqu'à 15 ans, près de Joseph Antoine, son frère; il marquera peu d'amitié à ses deux puînés : Vincent et Nicolas. Ses plaisirs étaient

(1) Plusieurs des renseignements contenus dans cette étude ont été tirés du livre du docteur Bruto Amante : *Fra Diavolo e il suo tempo.*

de jouer au soldat; de frapper même ses camarades; de braver toute autorité.

Gabriel Forli, qui l'approcha, nous en a laissé ce portrait : « Le visage était coloré; les yeux petits, noirs et ardents. La bouche, le nez et le front étaient réguliers. La taille était ordinaire. Il parlait peu et d'un ton toujours grave. On reconnaissait, après l'avoir entendu, une grande intelligence. Ses gestes indiquaient le gaucher (1). »

La protection d'un abbé, F. Ancora, tirait Michel de l'étable où il dormait entre les mulets et les chèvres. On fit de lui, à seize ans, l'aide du courrier postal, quand son père eut joint au négoce de marchand d'huiles, celui de messager. Il porta le sac aux lettres de Naples à Terracine, d'une grande poste napolitaine à une grande poste papale. Le courrier mort, Pezza put obtenir la licence royale et gagner ainsi 50 ducats par an. Ce poste, il l'eût gardé sans l'accusation de violences portée contre lui par une jeune femme qui habitait Mola. Remplacé, le caractère aigri, exécutant encore les dures besognes du laboureur, Michel ne put vivre longtemps en bonne intelligence avec ses voisins. Son père, d'ailleurs, entretenait un conflit d'intérêts, dont le nommé Eleutero, habitant près du couvent des capucins, sera la victime. En 1796, Eleutero périt de mort violente; du coup de fusil tiré derrière une haie, les autorités civiles accusent Michel. Est-il coupable? Aucune preuve ne sera fournie; mais le muletier, craignant pour sa liberté, va se cacher dans les Apennins, laissant les siens en état de vendetta qui fera, plus tard, une nouvelle victime.

Deux années passèrent. Michel, qui a mené une vie d'aventures, mais sans voler, sollicitait au mois d'oc-

(1) Era il Pezza di bassa statura, di sguardo vivace e penetrante, di carattere fermo ed inclinato alla generosità; di spirito fino et coltivato; bravo, attivo, intraprendente, instancabile. Univa a tutte queste qualità quella di essere abilissimo cacciatore ed il più bravo camminatore del regno, come pure il più leale ed affezionato suddito di re Ferdinando. (Marulli, *Ragguagli storici del regno di Napoli*, vol. II, p. 404.)

tobre 1798, la faveur d'être enrôlé, pour expier quelques fautes. — On a écrit qu'il reconnaissait avoir tué deux hommes. — Étant à la veille de commencer la guerre, Ferdinand voulait bien suspendre l'action de la justice, à cette condition : « L'accusé fera treize ans de service dans les troupes siciliennes. » En somme, il était traité comme une recrue tirée des présides.

Enrôlé au régiment de Messapia, Michel allait prendre part, sous Damas, à l'expédition de Rome. Fait sergent, pendant cette déroute qui dispersait les Napolitains, les généraux remarquèrent son audace et le trouvèrent occupé, parmi l'arrière-garde, à rallier les fuyards. Conduisant trente-cinq hommes, il voulait garder près de Gaète la porte du royaume. Chassé de cette position, Pezza réunit une compagnie de volontaires, occupe le défilé ouvert derrière Fondi. Mais au premier coup de canon tiré par les soldats de Championnet, ses camarades l'abandonnent. Que doit-il faire? S'enfermer dans Gaète, qui capitulera le 4 janvier 1799.

Ferdinand passé en Sicile, Naples occupé, Pezza se libérait du service militaire et rentrait à Itri. Des travaux agricoles l'occupèrent. Mais lorsque Fabrizio Ruffo eut, le 12 février, comme chef de la *Santa Fede*, appelé tous les hommes valides du royaume à prendre les armes, fusil ou sabre, pour chasser l'étranger des foyers napolitains, Michel réunissait cent quinze miliciens et se portait dans les Abruzzes. Là, il faisait contre les soldats de Macdonald la guerre des partisans, cruellement, d'après la mode que suivaient ces demi-barbares à qui leurs princes commandaient des actions réprouvées par notre civilisation.

Le chef de cohorte reçut, daté de Matera, le 7 mai, un parchemin de Ruffo qui le nommait « major des volontaires de l'ouest ». Y était joint l'ordre de sortir des Abruzzes pour harceler, au cours de leur retraite, les troupes françaises qui, rappelées en haute Italie, où Souvarow agissait, se dirigeaient de Naples vers Rome.

Ces volontaires, qu'excitait le brigadier de Navana et

que conduisait Pezza, refusèrent de franchir la ligne des Marais Pontins. Leur chef les ramenait au siège de Gaète, ville bloquée depuis le 8 mai et qui dut ouvrir ses portes le 31 juillet, Nelson aidant à combattre par là les Français.

Depuis le 20 mai, Ruffo était arrivé à Naples.

Au cours de cette campagne, l'ancien sergent du régiment Messapia fut, par le chef de masses Donatis, surnommé *Fra Diavolo*, à cause de son habileté à tromper l'ennemi, à passer même le jour entre ses postes, à se déguiser, car il courait les sentiers, habillé d'un froc de moine, un long crucifix en bois au côté. Quoiqu'il n'eût pas le don d'ubiquité que les paysans, devant lesquels Pezza avait prêché, lui attribuaient, des milliers d'individus voyaient en lui un personnage extraordinaire.

Son dévouement à la cause royale, signalé au roi Ferdinand, le prince, qui avait d'abord traité Michel en forçat, en faisait un chef : « Comandante a Massa di Sua Maesta. » Quelques officiers virent là une œuvre du général Acton qui s'était attribué, à tort, tous les bénéfices de la prise de Gaète réellement dus à Pezza. Donc, les levées d'hommes et inspections dans la Terre de Labour lui seraient désormais réservées.

A 28 ans, Michel Pezza veut se marier. Déjà, il avait rencontré, à Naples, Fortunata Rachele de Franco, fille d'un sieur Amello et d'Anna Comte, née le 2 juillet 1781, dans une maison située près de la rue Marinella, en la paroisse du Saint Archange de Loreto. Il lui avait écrit durant l'occupation française. Leur union fut bénie le 14 août 1799. Le major avait pour témoins deux officiers des milices : Jean Merluzzi et Michel de Bellis.

Dans l'organisation d'une nouvelle armée, Pezza est nommé colonel. Conduisant l'aile gauche des troupes obéissant à Ruffo, il arrive, la voie Appienne suivie, à Velletri, le 9 septembre 1799 et à Rome le 23. Les pillages portés au compte de ses miliciens et les dénonciations de plusieurs officiers le firent rappeler à Naples. Acton, qui avait été son ami, l'accuse publiquement de

concussions. Transporté et interné à Palerne, il pourra se justifier au mois de janvier 1800, — et se plaindre qu'une pension due, de 2 500 ducats, ne lui a pas été payée. On ne rendit, toutefois, la liberté à Pezza qu'après la réception d'un rapport très favorable des magistrats d'Albano. Et pour faire oublier des avanies dont avait souffert un tel soldat, Ferdinand le nommait commandant général du district d'Itri; et son frère Vincent lui servirait, au besoin, de lieutenant.

Un règlement d'argent amène le colonel aux hostilités avec sa famille. A chaque heure, ces hommes violents sont prêts à tirer leurs couteaux. Le parti de Pezza père injurie, chaque jour, Rachele qui habite une grande et belle maison (1).

En juillet 1800, Caroline fait ordonner la levée des milices, Bonaparte devant, publiait-on, se porter sur Naples. L'affaire de Marengo désarme le parti autrichien. Le parti sicilien n'osa pas engager une grande bataille. Une paix signée dans Florence, les masses se dispersent. Fra Diavolo, rentré à Itri, y reprend le commerce et la culture, non sans avoir critiqué l'arrangement franco-napolitain qui plaçait le royaume sous la surveillance du général Saint-Cyr. Toutefois, l'homme de guerre — désignation qu'il veut toujours s'accorder — déteste autant les Anglais que les Français. Ce qui explique son indifférence quand les Anglo-Russes débarquèrent à Naples, le 21 novembre 1805.

Officier discipliné, Pezza va obtempérer aux ordres du ministre Forteguerri qui le convoque à paraître le 18 décembre. Il ira du palais Acton au palais royal, en carrosse. Caroline le comble d'attentions. Ferdinand promet l'anoblissement : duc d'Itri ou de Cassano? Cela convient au plébéien qui, né en France et servant son pays, aurait pu gagner les récompenses nationales. Il reçoit la mission : « Fermer, si l'ennemi s'avançait de

(1) Cette maison carrée, à colonnades et balcons, est située via Santa Maria, avec perspective sur la petite place du même nom, et entrée via Sant' Angelo, nº 1. L'immeuble appartient au pharmacien Enrico Pezza.

Rome, la route et les défilés qui se trouvent entre Terracine et Gaète. » M. de Damas lui parle de Léonidas, toujours donné en exemple. L'officier connaît le sacrifice consenti aux Thermopyles; mais il n'aura point à ordonner au passant : « Va dire aux Napolitains que nous sommes tombés ici pour obéir à leurs ordres. »

Son nom très populaire, ses talents d'habile conducteur d'hommes, son ardent patriotisme allaient placer Pezza parmi les premiers chefs.

L'officier que les Français traitèrent en bandit n'a fait piller le paysan que pour assurer l'existence de sa troupe. Les exécutions qu'il ordonna n'atteignirent que des individus convaincus de trahison. Les hameaux brûlés, c'était nécessité afin d'accumuler des obstacles sur un chemin que suivrait l'ennemi. Pezza se battit, jusqu'à l'épuisement de ses moyens d'action, même de ses forces, en répétant : *Per il Re e Padre.*

Le 10 janvier 1806, Pezza avait organisé les cadres d'un bataillon de volontaires. Un décret, non publié, du prince héréditaire, mettait le colonel aux ordres du prince de Hesse, gouverneur de Gaète. On lui avait promis des uniformes qui n'étaient pas livrés. En les réclamant au maréchal Gualenghi, qui occupait Capoue, le chef de masses entendit les quolibets, assez méchants, de quelques jeunes officiers de ligne qui durent, sous la menace d'une correction, faire des excuses à l'ancien berger, devenu leur supérieur.

Suite d'un changement d'attitude de la cour, Forteguerri ordonnait à Pezza, le 3 février, de ne pas attaquer les Français, s'ils débordaient du territoire romain. Alors, on tentait de négocier. Ruffo et le duc San Teodoro allaient supplier Joseph Napoléon de les traiter en amis; inutiles prières.

Le colonel faisait couper la voie Appienne, à 2 kilomètres d'Itri, quand le gouverneur de Gaète rappelait tous contingents employés aux alentours; et ses 170 miliciens passaient dans la place qui, le 10 février, fermait ses portes devant l'envahisseur.

M. de Hesse avait son plan : « Laisser les ennemis s'engager entre Mola et le Garigliano; couper ses communications, jusqu'à Pescara; l'affamer partout; harceler ses colonnes avec l'aide des Anglais, pendant que l'armée napolitaine, débouchant de Salerne, remonterait vers Naples. » Actions approuvées par M. de Damas; elles devaient rester à l'état de projet.

Pendant qu'un corps de blocus surveillait Gaète; que Joseph Napoléon établissait un nouveau gouvernement à Naples; que l'armée napolitaine allait perdre le combat de Campo-Temese, Pezza préparait une expédition. Mais sa marine, composée de sept bateaux, ne put sortir du port de Gaète que le 6 mars. Le colonel emmenait cinq officiers, dont étaient ses frères, et soixante-quatre hommes; miliciens qui, placés sous la protection d'un navire anglais, purent débarquer entre Sperlonga et le lac de Fondi. Une nuit noire favorisait la marche de cette troupe qui passait entre les postes des 10e et 62e de ligne gardant la route de Terracine. Elle tournait le mont Petrella, se grossissait des partisans commandés par Alexandre Abruzzese, et préparait dans un hameau, à loisir, une marche vers le pont du bas Garigliano laissé à la garde de 300 grenadiers.

Chef des troupes placées devant Gaète, le général Lacour fait surveiller les environs. Deux espions le renseignent. Formée le 21 mars, une colonne mobile qui obéissait au chef de bataillon Bonetti va chercher les ennemis, débouche le 22 devant Sant' Olivo, se trouve en présence des 250 miliciens que Fra Diavolo tenait postés sur un mamelon de Monte Croce. « Ce pays est, écrivait Bonetti, environné de murailles et de forts rochers où il avait formé (Pezza) deux petites batteries. Les habitans de ce pays ainsi que ceux de Monticello ne manquaient pas d'être en son aide avec les armes à la main (1). »

Pezza sut garder Sant' Olivo le 23. Pourtant, trois

(1) Reg. 1405. Arch. de Naples.

colonnes françaises, tirées du 62e de ligne, passèrent un ruisseau qui alors couvrait la bourgade, sous le canon et sous la fusillade. On se battit au pied des murailles, pendant quatre heures, presque corps à corps. Si la rivière fut deux fois franchie, des bagages enlevés et parmi eux six flambeaux qui servaient à donner des signaux pendant la nuit, Bonetti dut se retirer le soir, en officier prudent, à Rocca Guglielma. Il emportait six morts, un officier et quinze hommes blessés; il ramenait onze prisonniers, dont un capitaine, Jean Primolo, surnommé Saccodipaglia, milicien qu'on fusilla à Naples. Retraite qui excitait les ferdinandistes à chanter victoire (1). Mais après cette manifestation, Fra Diavolo, voyant que le chemin du Garigliano lui est fermé et craignant le retour des joséphistes, redescendait vers Fondi, trouvait cette ville bien gardée et proposait à ses hommes de se jeter dans Terracine. Les insurgés ne veulent pas tenter l'aventure qui pouvait amener leur prise et leur exécution. Néanmoins, ils allaient suivre le colonel sur les collines qui dominent le cours du Sacco. De là, des émissaires se portaient à la rencontre des renforts promis par l'amiral Sydney Smith. Mais il ne parut pas un Anglais sur le rivage.

La petite troupe, imprudemment aventurée en Terre de Labour, doit subir des privations et répondre aux attaques des gardes civiques enrôlées sous le drapeau français. Quelques hommes, découragés, s'évadaient du camp que, par précaution, l'on changeait chaque nuit. Des officiers, rentrés à Itri, acceptaient les offres d'argent de Saliceti, ministre de la police à Naples, pour amener Fra Diavolo aux soumissions (2). Cette proposition d'entente avec les Français était portée à Pezza gardant le refuge des ruines de l'église Saint-Christophe (3). Le fier Napolitain refusait de trahir la cause de

(1) Il est venu, Fra Diavolo; — Il nous a apporté des petits canons; — Pour tuer les Jacobins; — Ferdinand est notre Roy. (Cahier Forli.)
(2) Forli nomme Jean Merluzzi et Antoine Pezzucca.
(3) Renseignement : « Lacour, dont le quartier général est à la plage

son roi et lorsqu'on lui eut indiqué que Massena ayant estimé ses services à 50 000 ducats, Joseph voulait réduire à 12 000 francs, il s'écria : « Je croyais valoir mieux que cette misérable somme. »

Ne pouvant s'en faire un auxiliaire, Lacour envoyait trois cents hommes à sa recherche. Pezza pouvait encore se dérober. Il reprenait la mer à Sperlonga, pour Gaète où se trouvaient sa femme et ses deux enfants, Charles et Clémentine. Mais on accusait le colonel d'avoir eu des conférences avec l'ennemi; accusation du prince de Hesse qui voyait là un crime de haute trahison. Michel se justifiait. Et ne voulant plus servir sous un officier tellement soupçonneux, le chef de masses demandait à Smith de l'employer.

Le colonel allait passer dans l'île de Capri, port militaire et dépôt de troupes anglaises. On lui donnait le commandement des deux cents Siciliens arrivés de Palerme, parmi lesquels se trouvaient une centaine de forçats asservis, il est vrai, à la plus dure discipline; compagnie qui irait de Castellamare à l'attaque d'Ischia, sans succès. Puis Pezza restait auprès d'Hudson Lowe, gouverneur de l'île. Il préparait des insurrections en Terre de Labour, Basilicate et Abruzzes, où le baron de Ricci agissait.

Un navire anglais le porte en face d'Amantea. Stuart ayant gagné la bataille de Sant' Eufemia, Michel se rend à Cosenza. Les Calabrais refusent de lui obéir. Dépité, l'officier rentrait à Capri quand Ferdinand le nommait duc de Cassano, sans qu'il eût passé ou combattu en ce pays.

Smith lui écrivit que ses collègues : Panedigrano,

de Gaète, a vu le 23 avril, l'officier de gendarmerie chargé par Saliceti de traiter avec le colonel Pezza. Les hommes de Pezza demandent la sécurité. Il est convenu que Pezza viendra causer avec Lacour au bord de la mer, vers San Augustino, le 25 avril. Lacour propose de le renvoyer, une fois acheté, dans Gaète, pour y former un parti qui ouvrirait les portes aux Français. Si Fra Diavolo ne venait pas, une colonne s'emparerait de ses deux lieutenants et de sa famille qui seraient gardés en otages. » (R. 44. P. 189 *bis*.)

Dell'Orso, Michele, Gabrielli, Carbone, Pappasidero, Laino, Mirabelli, Sciarpa, Francatrippa et Mescio vont rentrer incessamment en campagne, car des volontaires et des forçats composent leurs troupes. Il doit, de son côté, agir sur les derrières de l'armée française.

Massena ayant pris Gaète, Fra Diavolo est admis au conseil tenu à bord du *Pompey*. Il accepte la mission d'aller occuper Fondi. Mais une dépêche annonce la marche d'une expédition sur Reggio. Se jeter entre Salerne et Cosenza est nécessaire.

Le 12 août, Pezza est porté à la pointe de la Licosa; il voit débarquer deux pièces d'artillerie et cinq cents hommes qui marcheront bravement sous le drapeau blanc que Caroline a envoyé à « son cher et aymé colonel (1) ». L'expédition finit le 20, Montbrun étant survenu, en véritable désastre. Recueilli sur le *Pompey*, Michel fait entendre des plaintes. Il accuse les Anglais de l'avoir deux fois abandonné. Ceux-ci vont le parquer à Capri, avec ses volontaires, au milieu du vignoble.

Aux nouvelles instructions d'Angelo de Fiore, chambellan de Ferdinand, le colonel obéirait. Sa troupe occuperait la Terre de Labour. Smith devait assurer le transport des miliciens et assurer leur approvisionnement. Une pareille collaboration ramenait forcément, entre les deux chefs, une réconciliation.

Les miliciens devaient quitter Capri le 23 août, dès le point du jour. Des orages et des tempêtes forcèrent la troupe de Fra Diavolo à garder ses abris jusqu'au 3 septembre. Le 4, sept bâtiments anglais et napolitains levaient l'ancre à 11 heures du matin. L'escadre, essuyant un gros coup de vent, fut poussée vers Gaète où le canon de la place lâcha quelques bordées. On passa la nuit au large. Le 5, les navires portant 530 combattants, s'approchèrent de Terracine; deux canonnières, envoyées en reconnaissance, essuyèrent le feu du fort,

(1) Drapeau des Sanfédistes qui portait, d'un côté une croix et sept fleurs de lys; de l'autre, les armes des Bourbons et l'inscription : en haut *Viva Dio. Viva il Re;* en bas : *Exultat in regno suo.* (B. AMANTE.)

puis celui de la batterie du rivage; un boulet de 33 tua un homme et en blessa six. Smith ordonna de louvoyer. Dans un calme relatif, à 11 heures du soir, le *Pompey* peut s'approcher à trois encablures du quai de Sperlonga, Pezza envoie aux nouvelles un émissaire nommé Latto. L'émissaire vient rapporter que le bourg n'a pas de garnison française.

Les gardes civiques dormant, deux ferdinandistes rassemblent quelques partisans, à 2 heures du matin, le samedi 6, pour aider au débarquement des quinze officiers et des volontaires que Michel formera en trois compagnies dirigées, le jour venu, à gauche du mont Cefalo, vers la route qui reliait Fondi à Itri.

Deux postes, des fantassins corses et des chasseurs, en voyant apparaître cette troupe, abandonnèrent leurs tentes et gagnèrent Fondi. Un courrier, porteur d'argent, était arrêté devant la chapelle de Civita. Des dépouilles d'un homme tué, les galériens font tout de suite des trophées. Pezza, montant un mulet gris, entrait à midi dans Itri; trente grenadiers français venaient d'en sortir; sept étaient pris dans une poursuite, ramenés et abandonnés aux forçats qui, campés loin de leur chef, les mirent en croix pour leur ouvrir le ventre.

Fra Diavolo goûte les joies du triomphe. Devant sa maison, le capucin Bonaventure Ranallo, dit Ducenta, le complimente; ce qui vaut au moine d'être choisi pour aumônier du corps expéditionnaire. Les cloches des églises et des couvents sonnent à toute volée. Mille cris de : « Vive notre roi Ferdinand! » s'élèvent quand le drapeau sicilien est planté sur une vieille tour. En deux heures, 150 volontaires s'enrôlent. Le soir, un grand festin fut donné et Pezza dictait à Pietro Vanni, le copiste, une proclamation que d'agiles chevriers allaient répandre aux alentours : « Au nom du roi Ferdinand, légitime souverain des Deux-Siciles et du colonel Michel Pezza, son premier lieutenant, tous les habitants des provinces du nord prendront les armes, se réuniront par district, éliront leurs chefs et chasseront les enva-

hisseurs des pays qu'ils occupent contre le droit des gens. Aucune grâce ne sera faite aux prisonniers si nos partisans sont pendus. Les Anglais vont débarquer auprès de Naples au nombre de 30 000 soldats aguerris. Le général Stuart a repris les deux Calabres et Bonaparte, le tyran du continent, est mort empoisonné. Hommes, femmes et enfants, aux armes! pour aider notre père et roi. » Lorsque les messagers s'éloignaient, la fête continuait, se prolongeait dans la nuit; et les ferdinandistes, pris de vin, allaient s'endormir assez tard.

Le 7 septembre, à 11 heures du matin, la fusillade crépitait au sud d'Itri. Chassés d'un poste avancé, les miliciens rentraient dans le bourg. Pezza réunissait ses compagnies, étant bien décidé à défendre une place que la nature avait elle-même fortifiée.

Valentin, commandant la garnison de Gaète, avait dirigé sur la route de Terracine l'adjudant-commandant François Chavardès qui entraînait le 2e bataillon du 3e régiment italien; et pour fermer l'accès d'une route maritime aux miliciens, le 1er bataillon du 1er de ligne allait forcer à se rembarquer précipitamment les matelots anglais qui occupaient Sperlonga, réoccuper la route de Fondi, aborder Itri du côté de l'ouest, placer l'ennemi entre deux feux.

Fra Diavolo, vigilant et intrépide, sut tenir en échec le bataillon italien, jusqu'à l'arrivée de la colonne tournante. Ne pouvant garnir toutes les murailles, forcé de tasser son monde devant les tours romaines, il vit, d'une fenêtre, l'assaillant envahir les ruelles, escalader les barricades, enfoncer les portes des maisons, tuer et ravager. Néanmoins, durant cinq heures, Pezza put garder la ville haute, s'y défendre à coups de crosses, de pierres, de tuiles. La nuit venue, le feu gagnant ses abris, il s'ouvrit un passage au travers des lignes ennemies, traversa la voie Appienne, prit le chemin d'Esperia. Mais il abandonnait 132 hommes tués ou blessés, Veldieghen son secrétaire, et cinq galériens; misérables qui, par représailles, furent cloués aux quatre membres,

sur les portes des granges, à la place que nos grenadiers avaient occupée.

Chavardès, qui a perdu 17 hommes dans cette action, met aux trousses de Pezza deux compagnies de grenadiers; il laisse à Itri, en garnisaires, 426 soldats. Lui-même échelonnera entre cette cité et Fondi, les troupes passées à Sperlonga et 175 cavaliers du 25e chasseurs. En outre, cinq compagnies de gardes civiques devront patrouiller la nuit; sûr moyen de barrer la route aux Anglais et aux ferdinandistes, s'ils voulaient pénétrer de nouveau dans ce district.

L'échec, pourtant grave, qu'il avait subi le 7 septembre, ne décourageait point Fra Diavolo. Ses volontaires, ralliés entre deux bois, sous le mont Faggeto, Michel reprenait sa robe de moine et son bonnet rouge. A ses officiers, le colonel parlait d'une revanche prochaine et nécessaire. Aux hommes fatigués, Ranallo promettait « les secours assurés du ciel contre l'impie que le démon a rendu momentanément victorieux ».

Avant que l'aube eût paru, le 8, les ferdinandistes ont levé leur camp. Des grenadiers suivent; la poursuite devient vive; on tiraille. Fra Diavolo perd vingt-deux hommes et son aumônier, fanatique à qui un Napolitain fait remplir la bouche de terre pour l'inviter ensuite « à lui débiter un beau sermon ».

Dans la soirée, les miliciens croient avoir trouvé un sûr refuge à Guglielma. Tard, des paysans vont prévenir le colonel que Joseph fait marcher trois brigades contre lui. C'est vrai. Dirigé vers les États romains, Duhesme descend la route reliant Frosinone à Ponte Corvo. De Capoue, le chef d'escadron Forestier va à Spigno. Cavaignac menace Teano et Venafro.

Que peut faire le chef de masses? Manœuvrer entre ces groupes ou leur livrer combat tour à tour? Pezza réfléchit. Il croit que l'insurrection, partout prêchée, arrêtera les lieutenants de Joseph Napoléon. De plus, un gros d'insurgés des Abruzzes, réuni à quelques soldats anglais près de Sulmona, pourra le joindre au pre-

mier jour. Toutefois, la crainte d'une surprise nocturne portait le colonel à former un camp au sommet des Apennins. Laissant trente hommes, des éclopés, à Guglielma, il allait prendre son nouveau refuge, sous des sapins, au mont Calvilli.

En ce lieu, Pezza reçoit des partisans venus de Ponte Corvo, Ceprano, Mignano. Le joignant et l'acclamant, quelques gardes provinciales déchirent la cocarde française pour reprendre celle des Bourbons. Les prêtres de Pastina envoient des vivres et vingt femmes viennent s'offrir, en servantes.

Fra Diavolo se voit chef d'armée; chef orgueilleux qui prétend au grand rôle qu'a joué Ruffo. Après avoir fait prêcher « que personne ne pouvait lui résister », il écrit : « Mon invincible légion. » Mais le bruit d'une attaque lui fait déposer aussitôt la plume. Forestier, que l'épreuve d'un orage a retardé, aborde les Siciliens, tue ou prend quinze hommes et des mulets; et il force à fuir 1 100 ferdinandistes, fuyards qui, arrivés devant San Germano, y sont attaqués. Leur chef les dirige vers Arpino; marche de nuit, très pénible au travers des ténèbres, quand on doit passer à gué un gros affluent du Sacco.

A 6 heures du matin, Pezza entrait dans Arpino, y trouvait un chanoine chargé de répandre sur lui les bénédictions de l'évêque d'Atina. Des 14 000 habitants, les trois quarts acclamaient le colonel et juraient de le servir; ils le suivaient, en effet, lorsque vers trois heures du soir, les chasseurs de Forestier approchaient; et ce fut dans la montagne où, abandonnés, beaucoup moururent de faim. Pezza, toujours courant, conduisit à Sora un corps que la désertion avait réduit, en quelques heures, à 386 combattants.

Sora, que la nature et l'art avaient fortifié, Fra Diavolo veut en faire une place d'armes devant laquelle pourront se briser tous les efforts des Français. Michel y donne rendez-vous au chef Sciabolone (1) qui réunis-

(1) Les Français écrivaient Scabione, dans leurs rapports.

sait les miliciens des Abruzzes. Des succès obtenus, le colonel pourrait manœuvrer vers la Méditerranée ou vers l'Adriatique.

Le 18 septembre, Forestier fait reconnaître la position de Sora, puis avancer ses troupes. Chasseurs et voltigeurs, se prêtant un mutuel appui, quittent Castelliri, remontent la rive droite du Liri, font halte à La Selva et menacent l'ennemi. Une compagnie voit 400 hommes sortir de la cité, imprudents qui s'avancent à découvert. Embusqués, des cavaliers obéissant au sous-lieutenant La Bourdonnaye, chargent ces miliciens, en font un carnage et ne sont arrêtés que sous les remparts.

Forestier croit avoir devant lui 5 à 6 000 insurgés. Redoutant des surprises, après avoir prévenu son chef, le général Espagne, il établit sa troupe, qui a rétrogradé, entre Isola del Liri et Arce; lieu près duquel Cavaignac arrivait le 22, conduisant 627 hommes.

Des escarmouches du 18, Fra Diavolo fait une bataille qu'il transforme en victoire. Le soir, il écrivait à Ferdinand, à Smith et au chef de masses Piccioli, un même texte : « Un corps entier du roi Joseph a été détruit; les autres fuient; des milliers de volontaires vont grossir mon armée. » Le lendemain, les tours de Sora portaient le drapeau blanc des Bourbons. Dans deux églises, on chantait le *Te Deum*. Ensuite, Pezza faisait armer les bourgeois et les haranguait : « Défendez votre roi et vos foyers. » Un ingénieur, Vizentini, crénelait les maisons qui dominaient la vallée, masquait les douze canons du secteur sud, établissait des barricades à 100 mètres derrière les portes. Le 20, tout un système défensif s'achevait. Le 22, une compagnie de miliciens allait insulter la grand'garde de Forestier.

Espagne, se trouvant chargé de diriger la marche de quelques milliers d'hommes : soldats et gardes civiques, apprend le 21 que Goullus tient en sujétion la province d'Aquila, que Valentin surveille la route qui relie le pont du bas Garigliano à Terracine, que Cavrois impose nos lois dans les Abruzzes, que Tisson est à San Germano

avec des grenadiers et des Corses. Alors, le divisionnaire doit enfermer Fra Diavolo dans un cercle de fer, tuer ou prendre ce chef de partisans. Sora vu, le général fait, le 23 septembre, un plan d'attaque. Le 24, Cavaignac quitte les maisons de Campoli et marche sur la porte San Lorenzo; des obstacles naturels et la résistance de quelques miliciens bien postés retardent son arrivée devant la ville, qu'on avait fixée à 10 heures du matin. Forestier s'avance avec un bataillon italien et les noirs du *Royal Africain*, de Castelliri par La Selva, avant de pouvoir remonter le val Rovetto et tourner la ville, à gauche. Entre ces deux troupes, le chef de bataillon Thomas, du 10e de ligne, longe le Liri et se présente devant la porte de Ponte Corvo. Partout, l'ennemi entretient un feu continuel. Trois fois, les voltigeurs du 10e entrent dans le lit du fleuve qui borde la cité; aucun ne parvient à escalader la rive gauche, très escarpée. Employant des canons de montagne, on ne peut réduire au silence les pièces du rempart ni celles du château. Midi sonné, Espagne se met à la tête des soldats, après avoir ordonné à Thomas d'enlever une batterie qui prenait notre centre en écharpe. Cette fois, voltigeurs et grenadiers passent le Liri, enfoncent la porte et se précipitent, par escouades, à travers les ruelles.

Fra Diavolo avait déjà préparé sa retraite. Craignant d'être enveloppé, vers deux heures du soir, il abandonne ses blessés, 5 drapeaux, 8 gros canons et une population qui, d'insurgée le matin, devenait servile devant le vainqueur. Celui-ci avait, en pertes, 2 officiers, les capitaines Courzot et Chenavia du 10e, blessés mortellement, et 18 hommes du même corps. Cavaignac et Forestier indiquaient 10 soldats blessés.

Un pont jeté sur le Liri, Thomas allait établir ses 300 hommes à Sora. Forestier suivait Pezza vers Veroli. Cavaignac manœuvrait jusqu'à Tagliacozzo, fouillait les villages, ramassait des fusils, imposait aux paysans l'obéissance à nos lois.

Fra Diavolo va accuser les habitants de Sora de trahi-

son. Menant vite ses volontaires, le colonel peut trouver un refuge dans les montagnes escarpées; 450 hommes — sur les 2 665 comptés la veille — escaladent les pentes du Pedicino, atteignent à plus de 1 700 mètres d'altitude. Leurs canons, emportés à dos de mulet, une fois jetés dans l'abîme, les miliciens ouvrent un camp au bord du torrent Amaseno. C'est là que Michel leur promet une grande revanche. Une nuit de repos est suivie d'une nouvelle marche rapide. On redescend, car le froid des hauteurs incommode. Le 26, à Veroli, Pezza impose, au nom du roi Ferdinand, une contribution de 10 000 ducats. Un refus eût amené le pillage de la cité. Michel projette d'arriver, par Frosinone, Ceccano et Piperno à Terracine où la flotte anglaise doit se trouver. Mais qu'apprend Pezza le 28? Frosinone est gardé vigilamment. On ne saurait franchir, en suivant un vieux chemin, la frontière des États romains, car les habitants de Subiaco sont sous les armes. Elle est fermée aussi, la route du duché de Bénévent. Fra Diavolo, servi par le mauvais temps qui a immobilisé ses ennemis, se décide à remonter vers le nord; il doit — au prix de quels efforts physiques! — atteindre l'énorme escarpement du mont Viglio et placer, à 6 000 pieds d'altitude, un camp de fortune, du plus difficile accès, car il s'étend entre le miroir d'un lac et la masse des neiges éternelles.

Sa troupe est augmentée de quelques recrues : des chevriers pauvres et des gens sans aveu. Manquant de vivres, elle descendra, dans la matinée du 3 octobre, vers la Chartreuse de Trisulti. On peut y prendre langue. Les moines, bons ferdinandistes, informent que le général Espagne est rentré à Capoue. Pezza déclare qu'une crainte a éloigné l'ennemi. Et, formés en trois groupes, les volontaires dévalent à grands pas les sentiers de la montagne.

Dans Pofi, un prêtre apprend à Pezza que, depuis deux jours, le général Partouneaux fait sillonner les routes par des reconnaissances. Devant un danger proche, il faut ruser. Fra Diavolo coupe sa barbe,

endosse un habit bleu, s'arme d'un fusil français, prend le nom de Dominique Salvierta, se mue enfin en chef des milices toujours dévouées à Joseph Napoléon. Près de Ceprano, Pezza peut passer le Sacco en présence des dragons français et gravir les pentes du mont Calvilli. Arrivé le soir sous San Giovanni in Carico, il se fait ouvrir les portes, en disant « que les gardes recherchent la bande de Fra Diavolo ». Au bon de réquisition, signé Matteo, qu'il présente au syndic, des vivres et de l'eau-de-vie lui furent accordés ; mais son bataillon, craignant une surprise, sortait du bourg le 9 octobre, avant qu'eût paru l'aube. De San Giovanni à une plate-forme du mont Appiolo, la course est longue.

Fixé au mont Appiolo, le colonel pourrait rouvrir des communications avec l'escadre anglaise et rentrer à Itri. Le 10 octobre, quand son corps avait 428 volontaires armés, 27 femmes et 12 muletiers, Pezza apprenait, d'un habitant de Mola, que 3 régiments d'infanterie napolitaine, un bataillon de Corses, 6 compagnies de nègres, 2 escadrons de chasseurs, 4 de dragons et des gardes civiques se mettaient à sa recherche. C'était l'écrasement prochain. Fra Diavolo changeait ses plans, pour distancer les troupes joséphistes. Il décidait de passer dans les Abruzzes, de traverser la Basilicate et d'arriver, les Calabrais étant toujours insurgés, auprès de Panedigrano ; et si les défections devenaient partout totales, il gagnerait la Sicile.

Réorganisation de sa troupe, le 10 octobre. Les quatre compagnies obéiront aux capitaines Vincent et Nicolas Pezza, Gaëtano Compagna, Vito Adelizzi. Le major se nomme Lorenzo Mazza. Chaque volontaire porte du biscuit et soixante-dix cartouches. On lui promet de l'argent anglais ; jusqu'à ce versement, il devra vivre sur le pays, de réquisitions.

Forli rapporte que dans la nuit du 10 au 11, Fra Diavolo, déguisé en berger, put entrer à Itri, embrasser Rachele et ses enfants ; même entendre d'une vieille femme, des prédictions : « Ton calvaire va commencer. Prends

garde! » Le 11, à 5 heures du matin, les ferdinandistes s'équipent. Jusqu'à eux, les roulements des tambours montent, indiquant qu'une troupe part de Fondi, en recherches. Ils accélèrent leur retraite. Fra Diavolo doit rencontrer à Rocca Guglielma un émissaire de Caroline et des partisans. En chemin, deux moines venus d'Esperia lui apprennent que le chef du bataillon corse, Joseph Hugo (1), parti de Naples le 10 octobre, conduisant les chasseurs du 2e régiment d'infanterie légère napolitaine, avait couché le soir à Capoue, rallié les voltigeurs de la garde royale, puis le 1er de ligne napolitain. Arrivées à Teano, ces troupes renforcées de nègres formaient plusieurs détachements chargés d'explorer la montagne, entre la mer et le Liri, puis d'occuper fortement Rocca Guglielma.

Pezza va tomber aux situations les plus critiques. Deux de ses lieutenants osent conseiller le licenciement des miliciens. Le colonel s'indigne que de tels propos puissent être tenus devant lui. Fût-il entouré de toutes parts, réduit à la famine et blessé, Michel est bien décidé à vendre sa vie dans le combat, à succomber pour la cause de son roi. Fière attitude qui excuse en partie, croyons-nous, ces excès que Fra Diavolo dut commettre pour servir, dans la pire adversité, le Bourbon qui lui avait confié une épée.

Ne pouvant s'arrêter ni à Ponte Corvo gardé par des dragons, ni à San Germano occupé par les Napolitains, Pezza fait enterrer le drapeau de la Santa Fede avant d'ordonner une marche forcée. Dans l'adversité, il usera, selon les circonstances, de ruses ou de violences. Cette mobilité qui a plusieurs fois sauvé sa troupe lui permet de passer le Liri sans encombre au pied du mont d'Oro et le Gari devant Sant' Angelo; mais durant le trajet, 16 miliciens et 5 femmes s'arrêtent; gens épuisés de fatigue ou découragés. Les autres volontaires dé-

(1) Père de Victor Hugo. Il s'est attribué à tort, dans ses *Mémoires*, la prise de Michel Pezza.

chirent leur cocarde; ils se diront, l'ennemi survenu, gardes civiques ou voyageurs. D'ailleurs, le colonel dit aux paysans rencontrés qu'il est du parti des Français et lieutenant du major Hugo.

Les ferdinandistes peuvent occuper San Vittore del Lazio à 3 heures du soir. Chaque habitant doit fournir des vivres aux hommes affamés et très exigeants. Fra Diavolo se loge à la cure. Il dit attendre des ordres du roi Joseph. On le réveille à 3 heures du matin, le 12. Un aide de camp de Partouneaux disait : « Monsieur le capitaine royal, réunissez vos gardes principales afin d'aller à San Germano où des brigands sont attendus. » Pezza fait sonner le tocsin; il rassemble ses hommes et les conduit vers le Volturno qu'on pourrait passer devant Sesto. Des Siciliens, formant le groupe d'avant-garde, sortent du village de San Pietro Infine à 10 heures; tournant le bloc énorme du mont Cesina, engagés entre deux bois, ils sont rencontrés par les nègres du capitaine Hippoletti. Leur affirmation : « Nous sommes gardes provinciales, réquisitionnés » ne contente pas un sergent-major qui demande des papiers ou des ordres écrits qu'on ne put lui présenter. Ces noirs, impitoyables, saisissent et massacrent dix miliciens dont les cris annoncent à Fra Diavolo l'approche d'un danger. Aussitôt, le colonel fait volte-face; c'est au pas de course que ses hommes rentrent à San Vittore, y prennent du vin et s'élèvent jusqu'au bourg d'Acquafondata où ils trouvèrent 27 insurgés venus des Abruzzes. Ces deux troupes prirent un camp que 8 sentinelles vont couvrir contre toutes surprises.

Le 14, à 9 heures du matin, les chasseurs corses du capitaine Galvani, venus de Venafro, forcent Pezza à reprendre sa course. Au premier arrêt fait entre des précipices, quelques Napolitains rejoignent et disent que l'ennemi, incommodé par une pluie diluvienne, garde l'abri d'Acquafondata, paraît vouloir ajourner toute opération militaire. Toujours méfiant, Michel renvoie ces informateurs, sous prétexte qu'il n'a pas d'armes à leur

donner. Devenu soupçonneux, en conséquence plus cruel, il donne l'ordre, devant Casale, de poignarder une bergère, seulement accusée d'avoir envoyé un chevrier prévenir les Français « que le brigand courait vers Atina ». Cet assassinat commis, les ferdinandistes fuient et traversent, têtes baissées, une tempête de neige. Au soir, ils peuvent atteindre Filignano, réquisitionner des vivres, aller à Montaquila et descendre enfin sur la rive du Volturno. Même, l'obstacle des eaux si considérablement grossies depuis deux jours ne doit pas arrêter les fuyards qui, les trois bras franchis, 14 hommes noyés ou perdus, suivent un guide nommé Montello et arrivent aux cabanes de Miranda.

Fra Diavolo, qui voulait aller chercher plus loin le refuge d'une forêt, prévient ses compagnons : « Sachez que l'ennemi est à notre poursuite; il pourrait nous surprendre dans ce lieu. » Des hommes las veulent demeurer. Mais le 16 octobre, avant midi, 120 gardes civiques venus d'Isernia et une compagnie de la garde royale que conduit Cochet, attaquent les miliciens qui, bravement, acceptent le duel, commencé à coups de fusil; duel livré entre des cabanes et des arbres. Pezza perd, en deux heures, 125 hommes (1). Lui-même a reçu cinq balles dans ses vêtements. Il est entraîné hors des mêlées par Pujoli, son nouveau secrétaire, déjà informé qu'Hugo, ayant passé le Volturno dans la nuit, manœuvre afin de devancer les ferdinandistes à Cantalupo. Ses deux frères, Vincent et Nicolas, ont disparu; le dernier, avec quelques hommes portés sur Cerro où des gardes obéissant à Pascal Tagliente les entourèrent.

Des 3 compagnies formées le 11 octobre au mont Appiolo, il ne restait plus, après l'affaire de Miranda, que 42 hommes, suivant Campagna et 36 suivant Adelizzi; miliciens endurcis qui traînaient des haillons et qui

(1) Le Bulletin portait : 80 morts dont un capucin et un prêtre, 45 prisonniers fusillés sur-le-champ. Prise de 6 mulets chargés de vivres et de l'argent réquisitionné. (*Moniteur napolitain* du 17 octobre.)

allaient pieds nus dans un pays que le dernier tremblement de terre avait dévasté. Partout, l'horreur du désastre semblait ajouter à l'horreur de leur situation. Ils restaient muets, le front plissé et les regards mauvais, durant des heures. Ils tuaient des bergers pour prendre leurs chèvres afin de vivre. Ils suivaient des sentiers à peine tracés. Couchant à la belle étoile dans la rigueur d'un automne neigeux, ils se croyaient abandonnés de leur Dieu et de leur roi. Pourtant, ils accordaient leur dernière confiance au colonel qui les dirigeait.

Pezza songeait qu'il ne pourrait passer en Calabre lorsque 10 ou 15 000 ennemis barraient les routes. Un coup d'audace le conduira à Salerne où le parti des mécontents grossirait sa troupe. Telle confiance devait causer sa perte.

Un itinéraire tracé le 15 octobre, après la si cruelle défaite, sera suivi, d'abord au long du Brio et du Trummaro. Du 16 au 22, les volontaires traversent Bojano, les bois de Vinchiaturo où, attaqués, ils perdirent le lieutenant Arido, 5 hommes et leurs derniers mulets.

Poursuivi par les nègres, Pezza passe en vue de Morcone, Pontelandolfo et Benevento; il passe le Calore à Castelpola. En marchant le 23, sur la route d'Avellino, la rencontre d'un détachement de 120 dragons ne l'effraie pas. Fra Diavolo disparaît; le « capitaine Antri, des gardes civiques », aborde un officier français, annonce qu'il poursuit les derniers partisans de Sciarpa. Ainsi, il peut obtenir des vivres et des cartouches, quitte le soir de si confiants adversaires et va placer son camp devant Ospedaletto.

Le 24, il est renseigné par un colporteur. Des colonnes mobiles sillonnant tout le massif des monts Picentini, ont reçu les instructions particulières de Farina qui commande le district de Salerne. D'autre part, le général Espagne fait explorer les deux rives du Calore. Nègres et Napolitains, obéissant à Hugo, vont quitter Naples et porter des reconnaissances sur tous les chemins. En somme, le chef de masses est entouré

d'ennemis; il conduit son faible contingent, 35 hommes, au-dessus de Forino; il le cache dans une étable isolée. Les miliciens demeurent là, jusqu'au 27. Des gardes civiques, auxquelles on ne peut donner le change, se présentent. Un combat s'engage; 11 insurgés tombent, morts ou blessés; 9 se rendent. Les autres, profitant d'un brouillard qui couvre la vallée, fuient vers Resina. Le 28, lorsqu'ils traversent le massif de Pertuso, une fusillade en met 5 à terre. Les survivants du « bataillon sanfédiste », affamés et exténués, abandonnent la cause de Caroline, sauf 3 hommes qui se montrent assez dévoués pour suivre Michel jusqu'au bord de la mer, près d'Amalfi.

Fra Diavolo n'ayant pu, le 29, ni se procurer une barque, ni faire des signaux aux vedettes anglaises, ses derniers soldats, Campagna et 2 volontaires, remontent le chemin de Gragnano. On croit que Pezza prit, aussitôt, la détermination d'aller chercher un refuge au monastère de l'Incoronata, près d'Avellino. Il se fait raser la barbe; il achète un manteau noir; il déchire sa commission d'officier et quelques papiers; il sort d'Amalfi et chemine, dans la boue, vers le nord. Le 30, Michel fut hébergé au couvent des Augustins de Sant' Angelo de Cappella. Le 31, craignant d'être surpris sous Avellino, Pezza peut aller à Siano, chez un parent de sa femme. Si, près de San Severino, deux bergers lui font l'aumône, une patrouille aperçue, l'allié de Sidney Smith resta caché pendant six heures. La course reprise, un orage le surprend à l'orée des bois. Sous un grand marronnier, le voyageur s'abrite. Décidé à atteindre Evoli, il peut, au milieu de la nuit, se diriger vers l'est. Sorti d'un long défilé, trois maraudeurs le joignent et l'arrêtent. C'étaient, croit-on, les aides du fameux brigand Musolino. Ils demandent de l'argent et n'en pouvant obtenir de bon gré du voyageur, ils frappent et dépouillent l'officier. Resté seul, dans les ténèbres denses, le blessé se traîne, arrive au bord du torrent Inno, lave ses plaies, repart et contourne Battipaglia.

Au delà du village, dans un chemin pierreux, Michel est rejoint par une laitière qui se rend à Baronissi; il la suit et peut passer derrière elle la porte du bourg quand le brouillard masque en partie les objets; puis, suivant une ruelle, il s'arrête devant la boutique de Matteo Barone. L'apothicaire, après avoir enlevé les volets d'une large devanture, aperçoit l'étranger. Le visage tuméfié, la veste et la culotte courtes, qui couvraient un corps tout tremblant de froid, les pieds nus qui saignaient, cela excitait tout de suite la compassion du commerçant qui s'avança vers Pezza.

— Pauvre garçon, qui êtes-vous et où allez-vous?

Michel répondit :

— Je suis Calabrais. J'attends des amis pour aller à Naples. Rendez-moi le service d'un petit secours.

L'apothicaire faisait entrer Pezza, lui remettait un baume, du pain et du vin; puis il se rappelait un avertissement publié la veille : « Fra Diavolo le brigand a perdu tous ses hommes et cherche à gagner les navires anglais. » Si c'était lui? Une prime de 4 000 ducats est promise à qui livrera le chef de masses. Le bienfaiteur du prétendu Calabrais envoie un domestique prévenir Nicolas Barone, son frère, lieutenant de la garde civique. Ainsi, le Napolitain vend son compatriote. Cinq hommes viennent arrêter l'étranger. Il déclare se nommer Joseph Malora, charretier. N'importe, enfermé à la prison, puis placé sous bonne garde, on le conduisait à Salerne le 2 novembre. Ce suspect, livré à Vorster, commandant la gendarmerie de l'arrondissement, doit subir un long interrogatoire. L'officier ne croyait tenir qu'un vagabond intelligent lorsque le sergent Mathieu Ravese, du 2e régiment d'infanterie légère napolitaine, venu en courrier, reconnut Pezza qu'il avait vu à Itri (1). Pezza ne se troubla point :

— Oui, je suis Fra Diavolo. Je demande à être traité, suivant les lois militaires, en colonel napolitain.

(1) *Courrier de Naples* du 3 novembre.

Vorster et Farina ne lui accordèrent que le traitement réservé aux pires criminels. Un bataillon d'infanterie entoura la maison où il fut détenu. Des cavaliers allèrent prévenir le roi Joseph.

Le 3 novembre, vers 11 heures du matin, Pezza entrait à Naples (1). Enveloppé d'un froc noir, tête nue, les mains liées et fixées derrière le dos, forcé à se tenir debout entre deux gendarmes, dans une longue charrette, un escadron de cavalerie polonaise formait son escorte; des troupes d'infanterie et des chasseurs bordaient la voie maritime sur laquelle le peuple s'était porté en foule pour voir passer un héros qui ne baissait pas la tête et qui regardait, souvent, vers Capri. On allait l'écrouer à la vieille prison des Carmes, dans une cellule qui ne recevait jour et air que d'une meurtrière.

Ce prisonnier appartenait au ministre de la police. Saliceti voulut lui arracher ses secrets et l'inscrire au service du roi Joseph (2). Refusant de nommer les amis qu'il avait à Naples, de servir contre Ferdinand, d'acheter ainsi une clémence royale, il dut comparaître, le 10 devant un tribunal extraordinaire (3). Sa ferme et fière défense tint en quatre mots : « J'ai fait mon devoir. » Après deux heures d'interrogatoire, de plaidoirie, car il eut un avocat nommé d'office et de réquisitoire, Pezza fut condamné à mort (4). Et Joseph repoussa

(1) Aujourd'hui, à 11 heures, est entré par la porte Toledo Michel Pezza, accompagné d'un peloton de cavalerie polonaise. De l'infanterie et de la cavalerie assuraient le service d'ordre. Le peuple était sur la route, nombreux et silencieux. (Diario de Nicola.)

(2) Le ministre Saliceti lui dit de la part de Joseph Bonaparte que s'il voulait servir dans l'armée française, il lui serait conservé son grade de colonel de la gendarmerie, titre, pensions et autres choses accordées déjà par le roi Ferdinand, et qu'on l'obligerait seulement à maintenir la tranquillité du royaume. Pezza mit quelque temps avant de répondre, pour refuser. (Marulli, vol. IV, p. 403.)

(3) Nous n'avons pu trouver, ni dans les archives, ni dans les publications, la composition du tribunal extraordinaire. A Naples, il nous a été rapporté que tous les documents concernant cette affaire avaient, au retour de Ferdinand, été détruits.

(4) Le tribunal extraordinaire de Naples s'est réuni le 10 à 10 heures pour juger Michel Pezza, autrement nommé Fra Diavolo. L'audience a

la requête de l'amiral Smith, priant Jourdan de lui accorder l'échange du colonel.

Quand le directeur de la prison lui demanda quel dernier désir il voulait exprimer : « Voir une dernière fois ma femme et mes enfants (1). » Satisfaction que Saliceti faisait refuser. A 11 heures du soir, le duc de Laurenzana, directeur général de la police, signifiait à Louis Trenca, officier judiciaire du quartier Mercato, quelles mesures extraordinaires, propres à réprimer toutes manifestations, il aurait à prendre le lendemain. Ensuite, le duc faisait prévenir le supérieur de la congrégation des Pères blancs qu'il avait la liberté de faire assister, en secours religieux, Fra Diavolo.

Le 11 novembre, vers 9 heures du matin, Pezza, qui avait mangé de bon appétit, recevait la visite d'un moine. Il se confessait et remettait à son assistant des cheveux pour sa femme. Ensuite, escorté de dix agents, il allait entendre une messe basse à l'église des Incurables. De l'église, le colonel était conduit, entre deux haies de curieux, par les rues Saint-Jean et Carbonara, jusqu'au lieu du supplice, à l'heure même où Joseph Napoléon se rendait en carrosse à Capodimonte. Alors, des nuages voilaient le ciel. Du Vésuve, des grondements sortaient. Le canon tonnait devant Castellamare.

La potence avait été dressée entre les deux fontaines monumentales, place du Marché. Là, des troupes tenaient une plèbe insolente à distance. Au pied de l'échafaud, les pénitents abandonnèrent le condamné qui prononça quelques paroles perdues dans le bruit qui montait d'une foule. Un bourreau remplissait son terrible office quand midi sonnait aux horloges de la ville ; et après une exposition de quelques heures, le corps du

duré deux heures. Le gouvernement a fait observer la justice ordinaire. L'avocat a parlé longuement. Fra Diavolo a été condamné à mort par la force ; la sentence sera exécutée le 11, à douze heures de France, ou midi. (*Courrier de Naples*, n° 39, du vendredi 12 novembre.)

(1) Le roi Ferdinand accorderait une pension à Rachele Pezza. Son fils, Charles, devait épouser Marianne di Massa. Joséphine s'unirait à Joseph Amidei. (AMANTE, p. 71.)

supplicié fut porté, nous apprend Bianchi, aux Incurables, et enterré le 12.

Michel Pezza avait subi la mort réservée aux voleurs de grands chemins. Le général Hugo, Scribe et Dumas en ont fait, injustement, un bandit. L'historien impartial ne peut voir, dans cet homme, qu'un brave officier qui, malheureux au cours de sa dernière campagne, ne méritait pas le supplice que lui infligea un tribunal extraordinaire.

CHAPITRE IX

UN RÉGIME MILITAIRE

Mouvements opérés par la flotte anglaise. — Organisation civile du royaume. — On pend les insurgés d'Isernia. — Affaire de la Licosa. — Lamarque traverse le Cilento. — Cosati est pris. — Maratea doit ouvrir ses portes. — Excursions dans les Abruzzes. — Naples connaît la tranquillité. — Gratification accordée à Jourdan. — Blâme que subit César Berthier. — Départ du maréchal Massena.

Joseph Napoléon ne craint plus, Massena occupant les Calabres, qu'une armée napolitaine ne monte du sud pour seconder les actions de la flotte anglaise, laquelle battait les côtes de son canon, débarquait des partis en dix endroits et trouvait un bon mouillage derrière Capri, île où commandait Hudson Lowe, le futur gouverneur de Sainte-Hélène.

Le roi, après avoir porté une partie de sa réserve, le 5 août, jusqu'à San Lorenzo, fait ramener ses troupes sur le littoral, quand Salerne est menacée; et, porté à régler des affaires civiles, l'ancien lieutenant-général de l'Empereur confie à Lamarque la lourde charge d'assurer la garde des côtes, pour aller préparer, avec son conseil des ministres, l'organisation tout à fait rationnelle des provinces.

« Par décret du 9 août 1806, le territoire du royaume est divisé en treize provinces, ci-après désignées : Naples, les trois Abruzzes, la Terre de Labour, Principat extérieur, Principat ultérieur, comté de Molise, Terre de Bari, Otrante, Basilicate, Calabre citérieure et Calabre ultérieure. Les chefs-lieux de ces provinces, pour l'administration, sont : Naples, Teramo, Aquila, Chieti,

Santa-Maria, Salerne, Avellino, Foggia, Bari, Lecce, Potenza, Cosenza, et Monteleone. Chacune de ces provinces est divisée en départements qui ont aussi leur chef-lieu pour l'administration. Chaque district est divisé en arrondissements. Le rayon de chacun et leur nombre sont réglés suivant les localités. Dans chaque province, il y a un magistrat chargé de l'administration civile, financière et de la haute police, sous le nom d'intendant, un conseil d'intendance et un conseil provincial. Il y a un secrétaire général pour chaque intendant, nommé par Sa Majesté. Les conseils provinciaux se réunissent une fois l'an. Leur session ne peut durer plus de vingt jours. Le traitement des intendants de province est de 1 800 ducats. Celui des secrétaires généraux est de 600 (1). »

Mais il faut considérer que l'administration des provinces ne pourra être parfaitement assurée qu'ensuite d'une pacification. Or, quand les troupes de réserve et les gardes civiques, contingents tenus constamment en éveil, peuvent maintenir Naples sous la domination napoléonienne, les colonnes volantes vont travailler à éteindre vingt foyers d'insurrection. De sa villa royale *Qui si sana*, bâtie près de Castellamare, Joseph suit, dès le 17 août, tous les événements militaires.

Les trois îles, qui forment en Adriatique le groupe Trimiti : San Domenico, San Nicola et Caprara, bloquées par une croisière anglaise et souvent attaquées, restaient en notre possession (2). Nous tenions, en Méditerranée, Civita Vecchia depuis le 11 juin. Livourne et l'île Capraia immobilisaient des navires de Collingwood (3). On annonçait toujours qu'une flotte allait quitter Toulon afin d'aller bombarder Messine.

(1) Aff. étr. Naples, Supplément. Reg. 7. P. 156.

(2) Smith écrivait le 17 août à Collingwood : « Je n'ai pas le rapport du capitaine Durban sur la prise des îles Tremiti, dans l'Adriatique, mais elles sont occupées par un détachement de l'armée. » Il se trompait. Les Anglais n'avaient pu prendre pied qu'à l'île Pianosa.

(3) Le chevalier de Rossi, secrétaire des commandements du roi de Sardaigne, à M. Elliot. — Cagliari, 18 mai 1806. La voix qui se soutient

En terre ferme, des pillards, ayant placé à Andria leur quartier général, peuvent sillonner la Pouille, déborder dans Trani, enlever du mobilier et des otages; maraudeurs qui fuiront devant quelques gendarmes. Il n'y a que quinze agitateurs autour de Lecce, et l'habitant, devenu prudent, tant il craint l'application des rudes pénalités, va refuser d'écouter leurs conseils.

Le général Dombrowski surprend dans Isernia, pays des Abruzzes, le baron Ricci et son état-major, groupe de 21 individus qui devaient former les cadres d'un régiment de miliciens; officiers et fonctionnaires que l'on accrocha au gibet.

En Basilicate, un bataillon du 14e régiment d'infanterie légère attaque les Napolitains gardant Senise; tous fuient vers Chiaromonte, voulant passer en Calabre. On put les arrêter près de Nocpoli; ils obliquèrent pour aller chercher au cap Sputico le refuge des navires anglais.

Lamarque, dont la juridiction s'étendait au delà de Castrovillari, charge le major Cosella, en résidence à Lauria, d'échelonner ses troupes : 120 gendarmes et volontaires, et 200 hommes de gardes provinciales, entre Maratea et Montegiordano, sûr moyen d'arrêter toute émigration d'insurgés, des Calabres en Basilicate. Cette police, excitée à frapper et à détruire, exécuta d'horribles besognes.

La flotte anglaise : 8 vaisseaux ou frégates, 2 corvettes, 2 bombardes, 8 barques canonnières et 12 bâtiments de transport chargés des troupes venues de Sicile, louvoyait dès le 10 août devant Castellamare. Sous le feu de nos canons, l'ennemi gagnait le large. Un parti,

des vues très hostiles de la France contre ce royaume et quelques mouvements qui se font effectivement dans l'isle de Corse, ne peuvent qu'augmenter nos craintes d'être pris au dépourvu et qu'un coup de main imprévu ne vienne nous enlever notre dernière ressource. Par une lettre du 4 de ce mois, j'ai déjà eu l'honneur de vous informer d'un débarquement d'environ 4 000 hommes qui se préparait à l'isle de Capraïa et d'après cela vous reconnaîtrez aisément le besoin que nous avons d'un prompt secours. Quelques frégates qui se tiendraient en croisière dans le nord de l'isle pourraient suffire pour éloigner le danger... (Amirauté. Vol. 412-176. P. 10.)

profitant du vent favorable, cinglait vers la pointe de la Licosa, mettait le 12, à terre, 500 Napolitains conduits par 4 officiers, dont était Fra Diavolo. Les Anglais donnant, notre poste de garde assailli, puis entouré, dut mettre bas les armes (1). Un homme, échappé, allait prévenir Montbrun qui commandait la place de Salerne; général qui dirigeait 150 soldats vers le cap. Cette compagnie, trop faible numériquement pour jeter les ennemis à la mer, devait, après avoir livré des escarmouches, se réfugier dans Castellabate. Le 15, elle arrêtait, pendant cinq heures, un adversaire s'acharnant à vouloir la déposter. Les 16, 17 et 18, le contingent français tenait les Anglo-Siciliens, renforcés des insurgés du Cilento, en respect. Lamarque arrivait le 19, et engageait deux régiments. Les alliés se rembarquaient le 20, abandonnant François Fusco, un ami de Pezza, ferdinandiste, qui, traîné à Naples, y fut fusillé. La troupe anglaise qui avait détruit notre fortin de la Licosa, eut à essuyer, à bord du *Pompey*, le feu très meurtrier des pièces amenées sur le rivage.

Quoique cet échec l'eût fort affecté, Smith ne veut point renoncer à occuper le Cilento. Les émissaires de Caroline n'ont-ils pas promis aux habitants de cette pro-

(1) *Smith à Collingwood.* Le 17 août. « Dans l'attaque pour la prise du fort de la Licosa, j'ordonnai aux volontaires placés sous les ordres du colonel Pezza de marcher de Palinuro à Licosa, en longeant la côte et le lieutenant Waller du *Thunderer*, qui arrivait de Gaète avec des dépêches offrit magnanimement ses services pour diriger les canonnières. Cette tâche, il l'accomplit habilement. Les vaisseaux durent couvrir les volontaires et eux, à leur tour, aidés par les soldats de marine du capitaine Horlock nous couvrirent et firent taire l'artillerie ennemie du fort en escaladant les constructions voisines, tandis que les vaisseaux bombardaient les travaux de couverture. L'attaque eut lieu le 12. Ce ne fut que dans la nuit du 14 que la garnison fut réduite à capituler. Pendant ce temps, les troupes ennemies firent mine de dégager le fort, mais furent délogées des hauteurs par le colonel Pezza, dont la conduite fut véritablement celle d'un brave accompli. L'ennemi tenta à deux reprises d'arrêter le capitaine Pearse de l'*Halcyon* à qui j'avais confié la mission délicate de faire sauter les tourelles et les blindages. » (Amirauté.) — Smith mentionne la perte du lieutenant Hessor, la pluie de fer qui tomba pendant trois heures et demie sur le *Pompey*, mais il ne parle pas de sa défaite.

vince l'appui d'un corps d'armée russe et de 5 bataillons anglais? Trois bâtiments partis de Capri vont porter des fusils, le 23 août, à 1 200 insurgés qu'un chef de masses, Stoduti, avait pu rassembler entre Ascea et Pisciotta. Parmi eux, des hommes échappés aux massacres de Lauria et de Sapri, projetaient de couper la grande route, devant Lagonegro. Mais pendant que les chefs discutaient, Lamarque manœuvrait.

Le général a laissé son premier régiment en observation, devant Castellabate. Le deuxième quitte Castelluccio, marche vers le sud et disperse en quelques heures des hommes qui s'étaient promis d'aller imposer, à Naples, le bon plaisir du roi Ferdinand.

Un détachement anglais, revenu à la Licosa, le 23, y perdit 30 hommes et un colonel frappé dans une barque par les balles françaises.

Le 27, nouvelle tentative de débarquement; 2 bombardes, 10 canonnières et 14 barques s'approchèrent de Pisciotta. Ce point étant bien gardé, la flottille, forcée de s'éloigner, allait jeter l'ancre non loin de Sapri, en face de Maratea; 10 compagnies étaient, cette fois, mises à terre; petit corps de 1 500 hommes qui avait encore Lagonegro pour objectif et la tâche de couper les communications de Massena.

Debelle, qui garde Lagonegro, n'a qu'un faible bataillon à opposer aux alliés. Néanmoins, ce général veut couvrir Rivello. Il peut contenir l'ennemi les 31 août et 1er septembre. Le 2, sa troupe est renforcée par le 2e bataillon du 14e. Le 3, il va déloger un détachement d'insurgés occupant, sur la route des Calabres, une maison de poste. En outre, 400 hommes manœuvrent afin d'attirer les Anglo-Napolitains dans un vallon. Peyri, venu au pas de course, prend en flanc des miliciens qui, après vingt minutes de combat, vont chercher le refuge des Apennins et quelques-uns celui des barques anglaises. L'ennemi a perdu 177 hommes; nous n'avons eu que 30 blessés.

Lamarque, que Joseph a chargé de purger le Cilento

des insurgés qui se livrent aux démonstrations les plus bruyantes, doit s'emparer de Camerota, place fortifiée, où, depuis quatre mois, le duc de Podria tenait 300 hommes alimentés et munitionnés par les Anglais (1). Le 31 août, des voltigeurs tournent la place, vers Cosati. Le 1er septembre, une partie du 6e de ligne et les grenadiers du roi menacent le front nord, arrivent au pied des murailles, essuient un feu très vif. Leur tir interrompu, car une pluie diluvienne empêche de charger les armes, les soldats cherchent à forcer la grande porte d'une ville dont chaque habitant prend part à la défense. Vite, les sapeurs y travaillent. Mais un garde du roi Joseph, nommé Tarenne et le voltigeur Voisin découvrent une embrasure de canon que l'ennemi n'occupe pas. Ils passent là, traversent un grand bâtiment et entraînent 17 grenadiers; section qui, débouchant sur une place en criant : « Vive l'Empereur! » cause une panique parmi les assiégés. Déjà, la porte était renversée, une colonne d'assaut envahissait les rues, tuait, pillait, incendiait, et jetait dans le fossé quiconque osait résister. Succès payé du sang de quelques hommes, quand 327 individus, miliciens et Camerotains étaient couchés parmi les décombres.

Le 2, Lamarque faisait suivre, dans la montagne, une colonne de fuyards. Des femmes et des enfants se virent arracher des effets qui constituaient leur seul bien. Les grands chênes servirent de potences aux paysans sortis imprudemment de leurs villages. Quelques jeunes gens, pouvant porter les armes, formèrent un lot de prisonniers qu'on livra, le soir, aux insultes des volontaires

(1) Depuis quatre mois, les brigands commandés par le duc de Poderia, fils du marquis de Camerotta, travaillaient à fortifier cette place dont la position par elle-même est extrêmement forte. Les deux tiers de son enceinte sont bordés par un précipice de plus de 400 pieds de profondeur. Le reste, où l'on ne peut parvenir qu'en gravissant des rochers escarpés et défendus par des murs crénelés et des tours carrées qui les flanquent; sept pièces de canons défendaient ce front, seul point attaquable. Les brigands étaient renforcés par les fuyards de l'affaire de Palinuro et par un détachement de la garnison de Gaète, malgré la capitulation. (Manuscrit Berthier.)

napolitains. On tua tout homme armé; massacre qui peupla les sentiers de cadavres et qui donna des pâtures aux fauves.

Rentré à Lagonegro, Debelle ne restait pas inactif. Puisque 1 200 miliciens, venus du Nord, ont pu se loger le 3 septembre à Trecchina, dans un pays d'accès difficile, le chef d'escadron Martigue est chargé d'aller les déposter; il conduit 400 hommes. Un combat fut livré le 4. Employant la baïonnette, les Français eurent raison de toutes les résistances. Ce qui réchappe de la milice va se placer sous la protection d'un bataillon anglais campé devant Maratea. Celui-ci fut forcé de rentrer dans cette ville, bientôt entourée par des postes d'observation qui s'éloignaient pourtant le 6.

Lamarque, général intrépide et cruel, achevait la conquête du Cilento. Sorti de Camerota, cheminant au bord du rivage, un chef d'insurgés le fait sommer de « se rendre à discrétion ». Folie, 500 insurgés couvrant Vibonati veulent arrêter deux régiments. A leurs cris, les roulements du tambour répondent; en une heure, 263 miliciens périssent, et ce qui a fui est sabré par un escadron du 28e dragons. Vibonati paiera cher ses complicités.

Montbrun peut, le 9 septembre, secourir le poste de Positino, que les Anglais avaient attaqué par terre et par mer; une compagnie forçait la troupe britannique à regagner ses barques.

Suivant les instructions de César Berthier, des gardes civiques gardant tous les grands chemins du Cilento, Lamarque rentrait à Lagonegro, camp de repos et centre d'approvisionnements. Le général Espagne, qui venait de conduire une colonne en Terre de Labour et de remonter le Calore, pouvait joindre le brigadier dans la matinée du 11. Des rapports d'espions lus, les deux généraux délibéraient. Leur première tâche? Surprendre Maretea qui abritait une forte garnison d'insurgés. Mais le 13, les habitants de cette ville accueillaient nos soldats en amis; car, apeurés, les miliciens couraient depuis

deux jours vers Saracena. Espagne allait pouvoir reprendre ses inspections et Lamarque devait exercer une très active surveillance autour de Castelluccio.

On ne trouve, dans les Abruzzes, que quelques agitateurs. Des gendarmes leur causent cette terreur qui porte, souvent, tout perturbateur de l'ordre public à la fuite.

Mais les miliciens chassés du Cilento et réunis aux hommes qui n'ont pu tenir la campagne en Calabre, se réunissent sous la bannière de Pappasidero et projettent de couper la route de Naples à Cosenza. Trompés par un espion qui leur a montré Lagonegro et Castelluccio dégarnis, ils arrivaient le 26 septembre devant le dernier bourg. Lamarque manœuvre pendant la nuit et surprend une troupe qui, trop confiante dans ses propres moyens, chantait déjà victoire. Alors, le brigadier empêche la jonction de Pappasidero et de Necco que Peyri vient de battre devant Mormarmo; et quand les miliciens, débandés, courent vers Sapri, le chef de bataillon Carascosa peut distancer la masse, lui couper toute retraite. Devant Torlora, Peyri survenu, on massacre des insurgés qui, pourtant, demandaient grâce. Deux chefs de masses sont pendus. Des prisonniers sont poussés vers Lauria. Si Pappasidero nous échappe, ses partisans abandonnent, jusqu'à Paola, les rives de la Méditerranée; même les Anglais, car Smith est rentré le 16 à Messine, avec son escadre et ses troupes de débarquement. Stuart l'y avait précédé dès le 5 septembre.

« Naples est tranquille », écrivait César Berthier, le 24 août. La crainte des rudes répressions rendait très prudents les partisans de Caroline. Il n'y avait plus de communications entre la ville et l'escadre anglaise. Les consuls devaient confier leurs dépêches à nos courriers. Tout soupçon de trahison, porté contre un individu, fût-il prince ou simple citoyen, amenait son arrestation. Si l'état de siège n'avait pas été décrété, des lois de sûreté générale donnaient tous les droits à la police. Des serviteurs de l'ancienne monarchie, réduits à une affreuse

misère, venaient, après avoir boudé durant quelques mois, demander des places. Une fois salariés, on les tenait en sujétion. Un journal, *Corriere di Napoli*, devenait feuille officielle qui n'enregistrait que nos succès. Et Saliceti obtenait des lazzaroni, moyennant subsides, qu'ils acclamassent, au cours de ses sorties, le nouveau roi des Deux-Siciles.

Ce roi allait, à l'exemple de Napoléon, accorder des gratifications. Le 1er septembre, il remboursait 100 000 francs dus au maréchal Massena qui avait purgé les Calabres, et il donnait une même somme à Jourdan qui n'avait presque rien fait. La nouvelle de cette libéralité, publiée, indigna les officiers. Joseph promettait la Légion d'honneur pour les belles actions, et son administration faisait payer la solde assez régulièrement.

Le prince est obligé de réprimander César Berthier qui, chef d'état-major peu discipliné, a correspondu, sans la permission du souverain, avec Hudson Lowe. Aussi, Melito sera blâmé pour avoir pris quelques mesures aussi arbitraires qu'inutiles envers des bourgeois, les plus paisibles gens.

A l'annonce d'une nouvelle guerre, entreprise contre la Prusse, Joseph s'était montré inquiet. Mais deux victoires remportées, à Saalfeld et à Iéna, il envoie quatre nobles (1) complimenter son frère; et plus tard il pourra assurer sur les côtes d'Italie l'exécution du rigoureux blocus continental.

Napoléon, les Prussiens une fois écrasés, marche de Berlin vers la Vistule, et demande qu'on lui envoie Massena. Le roi des Deux-Siciles déclare qu'il va perdre son meilleur général, tacticien qui voulait faire occuper Amantea avant de quitter l'Italie.

Pendant que des combats et des sièges désolaient encore la Calabre, les Abruzzes, les Terres de Bari et de Labour étaient pacifiées. Quelques hardis marins pou-

(1) Le prince Pignatelli Strongoli, les ducs de Monteleone et de Carignano, le marquis Serra de Cassano, dépêchés le 14 novembre 1806. (Aff. Étr. Naples, R. 131. P. 174.)

vaient ravitailler les îles Tremiti. Des gardes civiques faisaient échouer une entreprise anglaise, préparée à Messine, visant à insurger Vieste, afin d'assurer aux ferdinandistes la possession du massif de Gargano.

Massena arrivait à Naples le 28 décembre. Les troupes l'acclamaient, tant sa popularité était grande. Les gens de cour le comblaient d'attentions durant le dîner donné le 1er janvier 1807, en son honneur. Avec Jourdan, il allait assister, dans la grande loge royale, à la représentation du théâtre San Carlo. Le 12, il partait pour Paris; et Stanislas de Girardin écrivait : « Massena part avec peine; peu de personnes le voient partir avec plaisir. Son absence peut devenir une calamité si nous étions sérieusement attaqués au printemps prochain. Le nom seul de Massena inspire de la terreur aux ennemis et de la confiance aux soldats. Il a l'œil d'un aigle et un esprit de conduite très remarquable. Son caractère est prononcé et son principal talent réside dans la tenacité. Il est heureux à la guerre; et c'est un grand point, comme à tous les jeux du hasard. Le roi lui a donné une plaque de la Légion d'honneur en diamants. »

N'était-ce pas le plus bel éloge que le chambellan pouvait faire, en quelques mots, du vainqueur de Lauria?

CHAPITRE X

VERS LA PACIFICATION

Places fortes à reprendre — Reynier distribue les tâches. — Siège d'Amantea et reddition de cette ville. — Fiume Freddo doit capituler. — Le prince de Hesse rentre en scène. — Manœuvres du général Abbé. — Sommation faite à Reynier. — Combat livré devant Mileto. — Poursuite des Napolitains. — Réoccupation de Cotrone. — Exposition dite des cages de fer.

Massena parti, Reynier était de nouveau lieutenant-général du roi Joseph dans les Calabres. Il devait surveiller toutes les manœuvres des Anglais, détruire — ou éloigner des villes — vingt bandes d'insurgés, prendre Amantea si maladroitement manqué par Verdier (1), puis les châteaux couvrant Scilla et Reggio; enfin, occuper la place si importante de Cotrone.

Dans une saison rigoureuse, la neige couvrant tous les Apennins, les communications étaient difficiles à maintenir. Mais ces vents violents qui balayaient le littoral, forçaient les vaisseaux de Smith à garder l'abri

(1) Verdier écrivait, le 8 décembre 1806, de Cosenza, à Massena : « C'est avec regret que j'ai l'honneur de vous rendre compte que j'ai manqué la place de la *Amantea*. Cette place a résisté à l'effort de deux obusiers, des pièces de montage et à celui de douze à quatorze cents hommes que j'avais emmenés pour faire cette opération. Ayant tenté deux escalades qui n'ont point réussi, usé toutes mes munitions et mes vivres, et ma communication avec Cosenza coupée par plus de 3 000 insurgés qui, du premier jour sont venus s'établir entre Lago et moi, j'ai dû penser à me retirer, ce que j'ai fait hier et aujourd'hui, sans autre perte que celle de quelques blessés que j'ai eus avant de remonter à Lago. — Cette tentative infructueuse a coûté quatre à cinq hommes tués et environ 60 blessés, la plupart à coups de pierre. Du nombre sont MM. les chefs de bataillon Mont-Mayor, de Droit du 1er de ligne. (R. 45. P. 309.)

du port de Messine. Les ennemis prenant leurs quartiers d'hiver, la troupe française, que les fièvres ne décimaient plus, avait le temps de se refaire et de s'approvisionner complètement, dans les vastes cantonnements qu'elle occupait (1). Du 16 au 30 décembre 1806, le chef de corps s'employait à organiser les gardes provinciales, suivant des instructions très précises laissées par Masséna (2).

Le 20, des reconnaissances vont chasser de Solano, Melia, San Stefano, quelques groupes d'insurgés qui, craignant surtout nos baïonnettes, se dispersèrent dans

(1) 15 décembre 1806. Situation des troupes distribuées dans les Calabres : — *Seminara*, surveillant le pays et encourageant les gardes civiques. Chef le colonel Abbé : 23e d'infanterie légère, 650 hommes; détachement du 9e chasseur, 15 hommes. — Nicotera, bataillon suisse, 240 hommes. — Tropea, détachement du bataillon suisse, 60 hommes. — Mileto, détachement du 2e de ligne, 180 hommes; 9e chasseurs, 75 hommes et deux pièces de montagne. — Monteleone, du 14e de ligne, 280 hommes; de la 22e légère, 400 hommes et trois pièces d'artillerie. — Pizzo, le 102e, 650 hommes. — Gerace, colonne mobile, du 22e infanterie légère, du 14e, du 102e : 450 hommes. — La Serra, colonne mobile de la 22e légère, 70 hommes. — Catanzaro et environs, de la 14e légère, et 102e de ligne, 650 hommes. — Nicastro et environs, 22e d'infanterie, 860 hommes; 9e chasseurs, 55 hommes. — Soveria, 1er régiment d'infanterie légère, 400 hommes. — Scigliano, 42e d'infanterie, 560 hommes. — Cosenza et colonne mobile aux environs, 1er régiment d'infanterie, 800; 52e, 350; Polonais, 300; Corses, 400; détachements de conscrits et d'hommes sortis des hopitaux, 800. — Bassignano, Corses, 210. — Castrovillari et environs, 52e régiment, 400 hommes; Polonais, 300; 9e chasseurs, 40.

Soldats emmenés par le maréchal Masséna à Naples : Grenadiers des 29e et 52e, 180; voltigeurs de la 1re légère, 160; de la 22e 140; carabiniers du 1er régiment léger, 100; compagnie d'élite du 29e dragons, 50. — Total des présents sous les armes : 9 825. (Cahier Reynier.)

(2) La garde provinciale a pour uniforme : veste courte, gilet et pantalon bleu, collet et parements rouges, boutons blancs, avec le chiffre de S. M. couronné. Chapeau rond rehaussé avec plumet bleu et rouge, comme il a été réglé par M. le maréchal Masséna pour les chasseurs cosentins. — Chaque village fournit une escouade, chaque district une compagnie. — Districts : Montelone, Catanzero, Gerace, Reggio, (à Palmi en attendant la prise), soit, 14 officiers, 37 caporaux, 328 hommes pour la Calabre ultérieure. — Pour la Calabre citérieure, districts : Cosenza, Amantea, Castrovillari, Rossano, 9 officiers, 40 caporaux, 304 hommes. — En plus, il y aura des compagnies d'éclaireurs, s'élevant pour les deux provinces à 8 officiers, 10 sous-officiers, 16 caporaux, 18 trompettes et 188 soldats. (Cahier Reynier.)

l'Aspromonte. D'eux, on ne put saisir que trois prisonniers; des hommes loquaces disposés à fournir des renseignements pour arriver à mériter leur grâce.

Il y avait au château de Scilla 300 Anglais servant 14 pièces et dans le port 6 canonnières bien armées. Reggio restait une place d'armes napolitaine; on logeait là le brigadier Canceliere, le conseiller di Fiore, quelques agents de Caroline, chargés de répandre les proclamations, un détachement de 800 hommes du régiment Sammite, des volontaires calabrais : 500 fantassins et 60 cavaliers. Amantea venait de recevoir 300 miliciens portant l'uniforme et obéissant au lieutenant-colonel Rodolfo Mirabelli. Aussi, les insurgés de Belmonte se gardaient contre l'invasion française. Un habitant de Cotrone rapportait : « Il y a une cinquantaine de soldats napolitains que la ville a retenus à sa solde pour y entretenir la police et empêcher les brigands d'y entrer. Ils s'embarqueront dès l'arrivée d'une garnison française; mais si on tarde d'envoyer des hommes, les administrateurs pourraient bien recevoir des renforts et l'ordre de résister. »

Le 30 décembre, Reynier ordonne à ses colonels : « Surveillance plus active du massif de Scilla, puisque, faute d'artillerie, on ne peut déloger les Anglo-Siciliens de la pointe. Reconnaissance à conduire vers Squillace. Occupation de Cotrone. Investissement d'Amantea, puis de Fiume Freddo. »

Verdier, rappelé à Naples, sera remplacé par Peyri. Joseph Napoléon, cédant aux conseils de C. Berthier, va éloigner de l'armée le général Franceschi, accusé de dilapidations; Lucotte, officier d'une mauvaise santé et difficile; le colonel Pignatelli, des dragons de la Reine. Ce sont les coupes sombres qui commencent. Une bonne mesure suit la mauvaise : la sortie des hôpitaux qui, le 25 décembre, abritaient 4 000 individus (1), des

(1) Hôpitaux : trois à Naples, Capoue, Gaète, Salerne, Saint-Laurent, Andria, Tarente, Pescara, Monteleone, Cosenza, Castrovillari, Nicastro, Scigliano, Lagonegro, Procida. Ces hôpitaux contenaient

soldats pouvant reprendre du service et qui, en nombre, allaient remplacer, à Castrovillari, les noirs qui se rendaient à Cosenza. Le roi voulait porter son armée à 62 000 hommes, dont l'entretien coûterait, disait le ministre du Trésor, annuellement, 6 182 689 ducats.

Dans le sud, Reynier agit. Pappasidero, qui s'est placé entre Squillace et La Rocella, s'enfuit, le 6 janvier 1807, à l'approche des gardes civiques que des troupes régulières suivaient. Le 8, le colonel Billard conduit à Cotrone un détachement du 26e, auquel les habitants font un bon accueil; ce qui amène la prise, au château, de 60 soldats siciliens, et, dans le port, de cinq bâtiments. Le 10, nos patrouilles peuvent circuler, le long de la mer Ionienne, jusqu'au cap Spartivento.

Au siège d'Amantea, commencé depuis le 3 janvier. Peyri emploie 3 600 hommes (1). Cette ville, située à une petite distance de la mer, est assise sur un monticule dominant la vallée d'Ajello, de 40 mètres. Sorte de nid d'aigle, couronnant un rocher de forme oblongue, on la voit à distance, entourée d'épaisses murailles, protégée par des tours et par un château bastionné. Elle ne peut être dominée, mais d'assez loin, que des hauteurs situées à l'ouest.

Ils croyaient trouver là un asile sûr, les insurgés irréductibles. En vain, le colonel Amato, chef de la gendarmerie des Calabres, écrivait-il à Mirabelli, qui commandait la garnison, que la lutte inutilement prolongée aboutirait à un massacre. En vain, deux assauts étaient-ils tentés; miliciens et habitants continuaient à défendre bravement les remparts, à compter sur les secours attendus du dehors; mais ni l'action des navires anglais, ni celle des insurgés sortis du bois de Sant' Eufemia, ne pouvaient lasser, cette fois, la constance des assiégeants

3 975 hommes et 552 infirmiers. Dans les trois hôpitaux de Naples, 1815. (Rapport de l'ordonnateur Arcambal. Arch. Guerre.)

(1) Verdier dispose, pour réduire Amantea et alentours : 1er de ligne, 600 hommes; 56e, 760; 29e légère, 640; 42e, 400. Le colonel Goguet, avec les voltigeurs, 800. (Cahier Reynier.)

qui se décidèrent le 4 février à ruiner la cité, contre laquelle deux pièces de 12 entretinrent un feu continuel; puis les sapeurs entamèrent le rempart afin d'ouvrir une brèche aux grenadiers du 22e.

Le 5 février, à midi, un enfant remettait une lettre aux avant-postes. On demandait aux Français de cesser le feu. Mirabelli voulait amuser Peyri. En réponse, une pluie de boulets tombait dans Amantea. Par d'horribles cris, les habitants signalèrent leur détresse. Enfin, le 6, à 8 heures du matin, un drapeau blanc était hissé sur le château. La capitulation (1), trop favorable aux assiégés, nous rendait maîtres enfin d'une place importante.

Le 29 janvier, Berthelot-Desgraviers et Huard, conduisant de gros détachements des 1er et 42e, avaient enveloppé, dans Longobardi, un parti de 200 insurgés. Belmonte, assiégé par les bataillons de Peyri, ouvrait ses portes le 12 février. Fiume Freddo capitulait aussi. Reynier écrivait à Joseph : « Tous les rassemblements de brigands sont actuellement détruits; les populations qui étaient rebelles demandent grâce et il ne reste plus que des bandes partielles et une irritation dans les esprits qu'on pourra bientôt dissiper par un gouvernement ferme et une administration probe. »

(1) Capitulation d'Amantea : Article 1er. — La ville et le château d'Amantea s'en remettront à la générosité française. — II. La porte de Paraporlo et celle extérieure du château seront démolies sans délai. — III. Le château sera rendu de suite aux troupes françaises. — IV. On accorde jusqu'à 21 heures d'Italie pour la reddition de la ville afin d'avoir le temps d'établir la police la plus exacte. — V. Les masses ayant fait des demandes particulières et ayant été convenu qu'il serait présenté une liste de ceux qui désireraient jouir de l'amnistie et se retirer dans leur famille, il sera statué sur leur sort par le général en chef; on aura des égards pour ceux qui seront recommandés par les otages. — VI. Tous les habitans déposeront les armes et jouiront d'un pardon général après avoir promis fidélité à S. M. Joseph Napoléon, à l'exception néanmoins de ceux qui seront désignés pour avoir empêché l'exécution des conditions plus favorables proposées le 31 janvier, ainsi que l'auteur de la lettre insolente. — VII. M. Ridolfo Mirabelli, ainsi que toute sa famille, ainsi que M. Stocchi pouront se retirer en Sicile. Il leur sera délivré à cet effet un passeport. Signé : Le lieutenant-colonel Ridolfo et le général Peyri. (Arch. Guerre.)

Une expédition anglaise, préparée dès le 20 février, ne pouvait, le 6 mars, sortir du port de Messine, tant les vents étaient violents. Elle irait devant Naples, disaient deux espions. Non; le 25, elle cinglait vers les Dardanelles, dans le temps où Sébastiani faisait fermer ce détroit aux ennemis de la France.

Ferdinand, aiguillonné par Caroline, veut tenter un grand effort pour reconquérir son royaume. Quand les Anglais répugnent à des travaux toujours inutiles, le roi accorde au prince de Hesse, guéri de la blessure reçue à Gaète, le commandement d'un corps d'invasion, lequel comptait 5 400 individus. Panedigrano et Francatrippa assurent qu'ils pourront réunir, en terre ferme, 10 000 insurgés; hommes restés cachés dans les montagnes et paysans fatigués de subir la domination française. Dans la nuit du 9 au 10 mai, 34 bâtiments venus de Messine débarquent les Siciliens à Reggio. La garnison de cette ville va augmenter de 400 hommes une petite armée qui se promet des succès; tant, qu'on entend les aumôniers annoncer que les soldats de Joseph Napoléon, effrayés, fuiront jusqu'à Rome; et les volontaires se répandent à travers les montagnes de la Scilla. Alors, le généralissime bourbonien comptait sur la diversion que devait opérer une flottille : 30 barques qui, parties du Phare le 21, devaient porter 500 volontaires à la plage de Giojo; barques qui furent reçues à coups de canon et forcées de regagner le détroit.

Le général Abbé gardait les lignes de Seminara. Il couvrait Monteleone. On l'attaquait le 25 mai, après-midi. Un escadron du régiment Val di Mazzara, 100 chasseurs de Gaète et 300 miliciens obéissant à Panedigrano, débouchent entre Terranova et Radicena, abordent près de Serrata un groupe du 23e régiment d'infanterie légère. Les Français, rompus à toutes manœuvres, vont précipiter leur retraite; bon moyen d'attirer en champ découvert un ennemi trop confiant; et lorsque celui-ci crie déjà victoire, 80 chasseurs du 6e régiment sabrent son flanc gauche, lorsque l'infanterie, exécutant une volte-

face, fait tête. Débordés, les ferdinandistes prennent la fuite; ils abandonnent 117 hommes, morts ou blessés.

M. de Hesse va réunir ses échelons. Devant 4 ou 5 000 hommes, le 23e doit se retirer. Il peut joindre Reynier, derrière Mileto. Marche du 26. Le lendemain, sommation est faite à Reynier de quitter Monteleone, d'évacuer les Calabres, sous peine de subir une destruction totale; ultimatum auquel on dédaigna de répondre, à la veille de livrer un combat.

Reynier dispose des 22e, 23e légère et 52e de ligne, du 6e régiment de chasseurs, d'un contingent de gardes civiques, de 6 pièces et obusiers; au total : 3 246 hommes qui pourront battre 4 000 Siciliens. Les Français quittent Rosario à 2 heures du matin. Ils voient, le jour venu, les ferdinandistes occupant le plateau d'un accès facile, qui s'étend derrière Mileto. De Hesse pousse sa cavalerie contre notre première ligne. Les rangs du 22e sont enfoncés; mais de ses feux, le 23e arrête l'agresseur qui, chargé à son tour par les chasseurs, précipite sa retraite vers le sud; étrange manœuvre qui découvre l'infanterie. Dessus, Reynier porte le 52e. Non, des miliciens ne peuvent arrêter longtemps des troupes réglées. Après avoir brûlé quelques cartouches, devant la baïonnette, ils se mettent à fuir. Des 3 800 hommes engagés par M. de Hesse, il resta sur le champ de bataille 21 morts et 157 blessés. Une vive poursuite nous donnait 85 officiers et 1 207 volontaires faits prisonniers (1). Les Français eurent 2 officiers et 11 soldats tués, et 70 blessés.

Poursuivre et traquer les vaincus est ordonné. Le général Abbé s'y emploie. Sur la route de Palmi, on égorgeait tout fuyard qui ne portait pas d'uniforme. Près de Seminara, les chasseurs sabraient un groupe de miliciens; hommes qui avaient pourtant jeté leurs armes. Tout paysan convaincu d'avoir servi les ferdinandistes était pendu. Le 29 mai, on traversait les défi-

(1) A la bataille de Mileto, Pane di Grano s'étant barbouillé le visage et les vêtements de sang, fut pris pour mort pendant l'action et échappa par cette ruse aux vainqueurs. (Rivarol, p. 136.)

lés de la Scilla. Le 30, les carabiniers arrivaient devant Reggio. Une artillerie, celle des quatre canonnières échelonnées devant le port, arrêtait nos soldats lorsque s'achevait l'embarquement des Siciliens, de Hesse étant déjà loin, car escorté de 50 cavaliers, il avait pu faire, à cheval, d'une traite, 60 milles, pour éviter la captivité. Mais avant d'aller se réfugier à Messine, le prince avait ordonné au brigadier Canceliere une diversion en attaquant Amantea, place qui se trouvait peut-être sans garnison. Une expédition de quinze chaloupes emportait 220 hommes; elle échouait. Au fort de Reggio, un officier commandant 200 soldats refusait d'accepter la capitulation que lui offrait Abbé. Ne pouvant, faute d'artillerie, entreprendre un siège, les Français allaient rentrer dans leurs anciennes positions.

Reynier avait imprudemment dégarni Cotrone. Le chef de masses Santoro y conduisait 500 miliciens. Peyri dut assiéger cette ville du 27 mai au 9 juillet. De Hesse allait, de sa présence, encourager les volontaires qui souffrirent beaucoup du bombardement; et l'habitant porté à favoriser les Français, la première ligne des fortifications occupée, la garnison du château s'embarquait dans la nuit du 11 au 12 juillet et s'éloignait.

Ces succès obtenus, à travers le royaume de Naples, la troupe ne faisait plus que des besognes de police. Le massacre des nôtres accompli à Gli Parenti était suivi de rudes répressions. Alors, Lamarque, nommé chef d'état-major de Joseph, commandait cinq cents petites cages de fer. Tout insurgé pris, fusillé ou pendu, était décapité. Les cages contenant les têtes des « brigands » étaient placées entre Naples et Salerne, fixées sur des pieux enfoncés au bord du chemin.

En août, Joseph Napoléon allait préparer, en secret, une expédition qui devait porter, à Corfou, des troupes d'occupation.

CHAPITRE XI

OCCUPATION DES ILES IONIENNES

Une ancienne possession française. — Notre sentinelle avancée, en Orient. — Description territoriale. — Napoléon recherche l'alliance d'Ali-Pacha. — Article secret du traité de Tilsit. — Voyage du capitaine Terrier. — L'armée de Naples fournit un corps d'envahissement. — Traversée du détroit d'Otrante. — Augustin Cardenau, puis César Berthier abordent à Corfou. — Conduite des Russes à notre égard. — Craintes éprouvées à la vue d'une croisière anglaise. — Rapport détaillé que fait le gouverneur à Napoléon. — Services administratifs et militaires. — Les réprimandes de l'Empereur. — Berthier indique les agissements du pacha de Janina. — L'occupation française est prolongée jusqu'en 1814.

Le général Bonaparte avait fait insérer, en 1797, dans le traité de Campo Formio, un article qui nous assurait la possession d'une partie des îles du territoire vénitien. Ainsi, nos troupes allaient rester postées entre la mer de Candie et le grand canal d'Otrante. Il plaisait au vainqueur d'Arcole, guerrier tant imaginatif, d'étendre vers l'Orient la domination française, non sans arrière-pensée de conquêtes.

Ne connaissait-il pas, ce conducteur d'hommes qui pouvait se comparer, déjà, aux grands capitaines, les histoires — ou les légendes — de Corfou, antique colonie de Sybarites, après Pœstum; Corfou, près de laquelle se livra cette bataille d'Actium qui devait décider du sort d'Antoine et de Cléopâtre; de Paxo, ancien paradis de quelques sages; de Sainte-Maure, en quel lieu Auguste, vainqueur, donna des fêtes à ses marins; d'Ithaque, devenue Théaki, terre nourricière du vagabond Ulysse et de la patiente Pénélope; de Céphalonie,

isola célèbre par le drame qui mit au tombeau, un même jour, le roi de Thessalie et son épouse; de Zante, la belle colonie de la fastueuse Corinthe; et aussi de Cerigo, l'ancienne Cythère, où la déesse Vénus était trop adorée?

Pays décrits, surabondamment, par Homère et passés au cours des temps latins et chrétiens, de la domination romaine à celle de Byzance; puis cédés, au treizième siècle, à ce qu'on appelait « La toute-puissante Venise » qui en fit, de par la volonté du Conseil des Dix, une fois Mahomet établi sur le Bosphore, des stations maritimes, même des nids de pirates, dont les gardes et les forbans devaient fermer le vaste couloir de l'Adriatique aux flottes qu'équipait le musulman.

Venise, une fois reconnue coupable d'avoir réédité, sous les yeux du lion de Saint-Marc, la sanglante tragédie des vêpres siciliennes, devait perdre ses colonies grecques; républiques aussi, dont les citoyens n'éprouvaient, à changer de maître, aucune répugnance, sauf quelques agitateurs, toujours prêts à se vendre, selon les circonstances, aux Turcs ou aux Anglais.

Bonaparte avait déjà formé le projet de porter dans les Indes une armée assez forte pour détruire les troupes britanniques maltraitant Tippo-Sahib et des Rajahs. Nos ports étant bloqués, on devait prendre, afin d'arriver au bord du Gange, la route de Constantinople. Or, fixés dans les îles Ioniennes, nous étions placés sur les frontières de la Turquie. En ces îles, l'administration française, dirigée par le commissaire Comeyras, organisait trois départements : Mer Egée, Corcyre et Ithaque.

Souvarow ayant, en 1799, éloigné les Français de Milan, les Russes et les Turcs, alliés cette fois, envahirent nos colonies, sur lesquelles le capitaine Utinger devait écrire ces notes, à la fin de 1807 :

« Les Sept îles (1) renferment une population de

(1) Iles, capitales et bourgs : De Corfou, chef-lieu Corfou; Liapades, Choriachiana, Peretia, Cassopo, Agrafus, San Nicolo, Affiora, Ypso, Lakonas, Gastouri, Omulus, Spagus. — De Paxo, chef-lieu Porto-Gaïo;

180 000 âmes, divisées en quatre classes, savoir : la noblesse, le clergé, les marchands et le peuple. Aucun enregistrement n'ayant eu lieu depuis plusieurs années il est difficile de déterminer au juste la population particulière de chaque île et des principales villes et des bourgs.

« L'île de Corfou, qui a environ 120 000 mètres de circonférence, renferme 59 000 âmes; la ville, avec les faubourgs, en compte environ 14 000.

« L'île de Céphalonie, qui a environ 160 milles de circonférence est peuplée de 50 000 âmes, elle renferme deux villes : Lixuri et Argostoli; la première compte 6 000 et la seconde 3 600 habitans; le port d'Argostoli passe pour être propre à contenir 400 bâtimens de guerre. Le port de Samos, appelé vulgairement vallée d'Alessandria, est également très vaste et peut contenir

Porto Longone, Laka. — De Sainte-Maure, chef-lieu Amaxichi; Hagia-Maura, Anzi, Merinato, Azani, Clymeno, Kandarena, Eviro. — De Théaki ou Ithaque, chef-lieu Vathy; Oxoï, Arroï, Lerka, Porto-Molo, Porto-Hagios Andreas. — De Céphalonie, chef-lieu Argostoli; Lixori, Borgo, Pilaro, Andipata, Livadia, Samoli, Samo, Kularata, Anomeria Dangata. — De Zante, chef-lieu Zante; Anaphonitra, Lika, Galan, Ambelo, Chilomena, Melinadho, Kartala, Belesi, Sigadhakia. — De Cerigo, chef-lieu Capsali; Modari, Lindo, Kakoplaga, Pelagia.

Placées à l'ouest de la Grèce, sous l'influence de zéphyrs doux et pluvieux, ces îles jouissent d'un long printemps et d'un été modéré. L'hiver se passe sans glace et sans neige, mais cette saison est pluvieuse. La température moyenne y est de 16 degrés centigrades; les chaleurs de l'été atteignent 35 à 36 degrés. Le sol est généralement calcaire et sec; les seules productions minérales qu'il fournit sont l'asphalte à Zante; à Corfou et à Paxo, des pierres meulières, des pierres de taille et des pierres à potier. Où il se trouve un peu de terre, les oliviers, les citronniers, les orangers, les figuiers y étalent sans interruption leurs fruits, leurs fleurs, leur feuillage. On fait dans plusieurs endroits les vendanges quatre fois l'année, et on cueille des roses et des giroflées au cœur même de l'hiver. Dans les endroits susceptibles d'être arrosés, on récolte la plupart des grains de l'Europe, mais généralement les céréales ne donnent que des produits insuffisants. Les pâturages étant très rares, il n'existe pas beaucoup de bêtes à cornes; les moutons sont peu nombreux et ne réussissent bien qu'à Corfou, à Céphalonie et à Cerigo. Le bétail étant en nombre insuffisant, presque tous les animaux livrés à la consommation sont tirés de l'Albanie et de la Grèce. On élève quelques chevaux de petite race; les chèvres et les ânes sont en grand nombre; il y a peu de gibier et de volailles, mais les côtes abondent en poisson. (Géographie de Malte-Brun.)

beaucoup de bâtimens de guerre. Le port de Fochi peut contenir des frégates et celui de Fissurolo des petits bâtimens.

« L'île de Zante a 60 milles de circonférence. On y compte 36 000 habitans, dont la ville en contient 15 000. Sa rade est dangereuse.

« L'île de Sainte-Maure a 70 milles de circonférence; sa population s'évalue à 18 000 habitans. La ville d'Amaxichi en contient le tiers. Les ports d'Aglimeno à l'est et celui de Sivato sont vastes et capables de contenir plusieurs bâtimens de guerre.

« L'île de Paxo a 20 milles de circonférence; on y compte 6 000 habitans; le principal bourg est celui de Gai. Le port du même nom peut contenir des bâtimens de guerre; mais son entrée est difficile.

« L'île d'Ithaque a environ 30 milles de circonférence et renferme 7 000 habitans. Il n'y a pas de ville; elle contient à l'est trois ports : celui de Vathi est le plus considérable, ainsi que le bourg du même nom.

« L'île de Cerigo, qui a environ 50 milles de circonférence, renferme 7 000 habitans. Le bourg de Capsali est le plus considérable de l'île. Il y a un petit port nommé Saint-Nicolas où les gros vaisseaux peuvent mouiller en sûreté. »

Au mois de juin 1802, le célèbre Ali-Pacha (1), qui

(1) Ali-Pacha est né en 1741 à Tepeleni, en Albanie, dans la tribu des Toskites. Fils de Kamco, femme de grande énergie, son père n'ayant pas laissé de fortune, il se livra, dès son jeune âge, au brigandage, battit les pachas de l'Épire, se créa un gouvernement. Employé en 1787, par le sultan, il servit, contre l'étranger, sous les ordres du grand vizir Yousouf et il obtint en 1788 le pachalik de Janina. Allié aux Français en 1797, il leur concède Prevezza. Il fut pris et tué à Janina, par les Turcs, le 5 février 1822.

Ripoul écrivait de lui, en 1806 : « C'est un homme de cinquante ans, fort, robuste, barbe blanche, figure pleine, structure athlétique. Pour se servir de l'expression des Grecs du pays : — il jette du miel sur ses paroles. — Il dort trois ou quatre heures au plus et emploie son tems aux affaires; il entre dans les plus petits détails domestiques. »

Barthélemy Bacheville écrivait en 1817 : « Un turban étincelant de pierreries ceignait son front étroit et pâle; son corps était enveloppé d'une robe rouge fixée par une ceinture de diamants; deux superbes

dirigeait les affaires d'Albanie et qui commandait parfois à Constantinople, adressait au Premier Consul des compliments d'une marque vraiment orientale : « Grand, magnanime et très heureux prince que je veux regarder comme le soleil toujours brillant des peuples d'Occident. » Cet homme, riche par ses rapines, faisait demander des subsides; seul moyen qui lui permettrait, disait-il, de défendre la politique française contre l'envahissement des Russes; gens que le fier musulman qualifiait de « vils mécréants ». Mais Bonaparte qui craignait, alors, d'indisposer François II et Alexandre, se contenta d'envoyer des cadeaux et de recommander la prudence. Toutefois, en 1805, la Grande Armée du camp de Boulogne une fois acheminée vers Vienne, Napoléon décidait de susciter, en ennemis, au tsar, les Turcs portés à déchirer le traité de Jassy. Or, vers Ali-Pacha, qui pouvait influencer le sultan Sélim III et nous faciliter la reprise des îles Ioniennes, l'Empereur dépêche une mission. Jules Bessières, consul général du golfe Adriatique, en est le chef. Le secrétaire du groupe, c'est l'avocat Ripoul; agent chargé d'entretenir des relations avec nos partisans de Corfou.

Cet exprès, précédant Bessières, touchait à la côte d'Albanie — alors barbaresque, puisque la plupart des voyageurs, venus pour en reconnaître les abords, étaient saisis et maltraités — le 3 février 1806. Le bruit de nos victoires avait circulé dans les districts. Les Albanais se plaçaient à genoux en prononçant le nom du vainqueur d'Ulm. Ripoul et ses hommes, faisant métier d'espions, quittaient Porto Palerma le 5, ils traversaient lentement l'Épire et s'arrêtaient à Dioja, où Bessières rejoignit.

Ali-Pacha, accompagné de ses principaux officiers, y vint trouver l'ambassade. Il apprit là le fait si important

poignards à lame recourbée se croisaient sur sa poitrine. Il avait les lèvres plates et livides; l'expression de ses yeux grisâtres inspirait une secrète horreur. »

d'Austerlitz. Ali se jeta sur Bessières pour le serrer dans ses bras et l'embrasser à pleine bouche. Caresses d'un homme astucieux qui attendait encore des cadeaux. Le consul lui présenta, en don, un fusil du plus parfait travail. Le vizir s'écria : « Je jure par le grand Mahomet que je ne m'en servirai que pour défendre la cause sacrée de Sa Majesté l'Empereur Napoléon, le *Surnaturel Empereur*, mon Maître. Apprenez et allez répandre la nouvelle que moi et mes deux fils nous sommes les soldats aveuglément dévoués de Bonaparte. »

A défaut de subsides, le vizir ne pouvait rien entreprendre, déclarait-il, en vue de faciliter notre retour aux îles Ioniennes.

Derechef, Napoléon va l'exciter à combattre les Anglais et les Russes. Le 28 janvier 1807, sur des instructions venues de Varsovie, le roi de Naples chargeait d'une mission confidentielle et importante, le capitaine de Montigny. Cet officier arrivait à Prevezza le 22 mars, allait à Nicopolis, traversait des montagnes sans être molesté et s'arrêtait le 25 à Janina. Ali envoyait sa garde particulière lui rendre des honneurs extraordinaires et recevait en grande pompe, le 28, l'envoyé français qui annonçait l'envoi, en présent, de deux canonnières et des artilleurs chargés d'assurer à bord le service des canons. Montigny disait au pacha :

« Le grand Napoléon a détruit trois armées russes et ses soldats campent sur les neiges de Wilna; cependant, la Sublime Porte, pour qui cette guerre a été entreprise, voit ses provinces en proie à un ennemi qui a juré de rétablir l'Empire Grec sur les ruines des mosquées, sans prendre aucune mesure raisonnable de salut. Cet ennemi est à vos portes. Il occupe Sainte-Maure. Parga vient de vous être enlevé. Chaque jour il vous fait quelque insulte. Vous-même, attendez-vous de combattre qu'il vous ait mis hors d'état de lui résister? Sa Majesté, le roi de Naples, fait à Votre Altesse un appel honorable auquel elle doit répondre sans doute avec l'énergie de son caractère connu. »

Ali-Pacha répondit : « J'ai blâmé moi-même l'inaction du sultan Sélim. Que Dieu lui coupe la vie ! »

Il s'engageait, cette fois, à suivre les instructions de Napoléon. Pendant que le pacha parlait, une secousse prolongée de tremblement de terre, fit du plafond tomber plusieurs glaces, sans qu'il se montrât effrayé; preuve de son impassibilité.

Le capitaine, sorti de l'audience, observe et rapporte « qu'on doit se fier à la parole du Turc ». Mais le jugement qu'il portait sur les Grecs, que Napoléon voulait émanciper après les Polonais, est sévère, peut-être faux dans le fond (1).

Au lendemain de l'entrevue, Ali réfléchit. Son armée, mal organisée, ne pourrait vaincre les Russes gardant les Sept Iles; ceux-ci étant soutenus par les Anglais. Il se décide à garder l'expective. De Montigny sort de Janina, après avoir envoyé cette note :

« Vous êtes un fils de la Gloire et vous conservez pour cette mère généreuse un amour religieux. Grand par votre courage, vous devez à cette vertu votre puissance, l'estime de la terre; vous lui devez plus encore; vous lui devez l'estime du Magnanime Empereur des Français, qui voit en vous le plus ferme soutien de la Sublime Porte.

« Cependant, l'ennemi commun est à vos portes; il insulte vos côtes, et votre bras levé sur lui ne l'a point encore atteint; vous l'atteindrez et vous anéantirez avec lui mille projets honteux d'usurpation. L'aigle russe, fuyant les plaines de la Pologne, n'aura plus de refuge

(1) Qu'on cesse de gémir sur le sort des Grecs esclaves; ce ne sont plus les précepteurs des peuples; on chercherait même vainement des hommes parmi eux. Livrés à des pratiques superstitieuses et dominés par tous les vices, les Grecs ignorent même le nom de vertu. Ignorants, luxurieux, cruels, lâches à l'excès, toujours prêts à commettre incessamment toute sorte de trahisons, la délation est l'arme meurtrière avec laquelle ils se font entre eux une guerre honteuse. Ils haïssent les Turcs; incapables de résolutions, ils n'entreprendront rien pour leur nuire. Au contraire, ils chérissent les Russes qui n'en doivent attendre aucun secours, si ce n'est des rapports d'espion. L'objet de leur exécration est un Latin. (Arch. Guerre.)

sur les tours de Parga et les rochers de Sainte-Maure.

« Cette opération préliminaire, très importante, ne sera qu'un premier pas fait dans la carrière. Les rives du Danube fixent ensuite vos regards; c'est là que sous votre conduite, les troupes de Votre Altesse, unies à celles des princes, vos voisins, pourraient obtenir les plus grands résultats. Sa Majesté verrait avec plaisir les armées de Roumélie rangées sous un vizir dont elle connaît le génie guerrier. »

Ali fut flatté, mais point convaincu alors de la nécessité de prendre les armes.

Les Russes sont, la bataille de Friedland livrée, vivement refoulés au delà du Niémen. Alexandre se trouve contraint à demander la paix. Napoléon fait insérer dans les clauses secrètes du traité de Tilsit : « Restitution aux Français des Bouches de Cattaro et abandon des Sept Iles qui devraient désormais appartenir à la France, en toute propriété. »

Napoléon voulait, si la Russie étendait un jour son autorité jusque sur le Bosphore, et qu'un conflit survînt pour mettre les deux puissants empires en l'état de guerre, être prêt à traverser l'Albanie. Marmont allait occuper Cattaro et descendre, le long des côtes, à Butrinto, en face de Corfou. L'Empereur confiait au commandant Terrier la mission de porter des instructions à Milan et à Naples. Le prince Eugène expédierait des provisions aux troupes que Joseph Napoléon ferait embarquer incessamment (1).

(1) Tilsit sur le Meinen, le 8 juillet 1807. — A Sa Majesté le Roi de Naples. — Sire. — L'Empereur me charge d'avoir l'honneur d'adresser à Votre Majesté la notice qui annonce la signature de la paix entre l'Empereur et Roi Napoléon et l'Empereur Alexandre. Parmi ces articles, Corfou doit être remis à la France. Sa Majesté a nommé comme gouverneur de cette île et de ses dépendances le général César Berthier. L'intention de l'Empereur est qu'un régiment français, qu'un régiment italien du royaume d'Italie, deux compagnies d'artillerie française, deux compagnies d'artillerie italienne, deux compagnies de sapeurs formant ensemble au moins une force de 4 000 hommes, commandés par un général de brigade, soient tout de suite cantonnés à Otrante et à Tarente afin d'être prêtes à être transportées à Corfou, aussitôt que les ordres de

Terrier sortit de Tilsit le 13 juillet, en compagnie d'un officier russe qui devait prévenir l'amiral Siniavin, chef des escadres russes dans la Méditerranée. Il voyait Joseph le 2 août. Il allait de Naples à Brindisi où son embarquement eut lieu le 7, le soir. Arrivé le 9 à Corfou, le commandant se rendait chez le comte Mocenigo, chargé aux Sept Iles des affaires moscovites. Ce diplomate, déjà informé des concessions faites par son maître, joua la surprise et déclara qu'il ne pouvait traiter de l'occupation française qu'après en avoir référé à l'amiral qui tenait la station de Ténédos. Terrier osait dire qu'un refus de la part de l'ambassadeur pouvait amener des conflits. Un langage aussi ferme décidait Mocenigo à se soumettre. Le 9, à 8 heures du matin, l'ambassadeur promettait « de bien recevoir le général Berthier ». Il en prenait même l'engagement par écrit. Terrier se rendait au Sénat septinsulaire qui, l'annonce d'une paix signée entre Napoléon et Alexandre entendue, fit éclater de longs applaudissements. Le commandant quittait Corfou le 12, touchait à Otrante le 14, allait à Lecce rejoindre César Berthier, que Joseph avait chargé d'occuper les îles (1). Et Terrier renseignait :

l'Empereur de Russie arriveront. Jusque-là, le général César Berthier continuera d'exercer les fonctions que vous lui avez confié; il est important, Sire, de garder le plus grand secret sur l'occupation de Corfou et de Cattaro. Cette dernière place doit également être remise au pouvoir des Français. Votre Majesté voudra bien donner des ordres à son ministre pour que les explications de la notice soyent envoyées à tous les bâtiments russes, en les prévenant qu'il trouveront dans les ports de vos États, comme dans ceux de France tous les secours qui dépendraient des deux nations. J'enverrai incessamment les provisions au gouvernement de Corfou et je lui ferai connaître le traitement qui lui sera alloué. Je présente à Votre Majesté l'hommage de mon respect. — Le major général, prince de Neufchâtel, Alexandre Berthier.

(1) Naples, 3 août. — Joseph à César Berthier. — Général, d'après les ordres de l'Empereur, vous devez vous rendre à Corfou dont vous prendrez possession en son nom. Le chef d'état-major vous enverra la notice des officiers et des troupes que vous aurez sous vos ordres. — Vous vous embarquerez à Otrante dès que vous serez instruit par l'officier d'état-major de la Grande Armée que le commandant russe vous remet la citadelle. — Vous traiterez le mieux possible les troupes russes. J'ai donné les ordres de faire approvisionner Corfou par tous les ports de l'Adriatique. (Arch. Guerre.)

« Les Russes se montrent navrés de nous céder les îles. — Quoiqu'il m'eût promis de garder le secret sur votre prochaine arrivée à Corfou, Mocenigo pourrait bien prévenir l'Anglais qui alors nous fermerait le canal d'Otrante. — La marine ne s'en ira pas sans murmurer contre les ordres qu'elle doit exécuter. — Des Ioniens ne savent pas trop quelle ligne de conduite ils doivent tenir. — Il y a dans le Sénat quatre ou cinq créatures des Anglais. — Les Russes ont persécuté les habitants et plusieurs se trouvent exilés en Sibérie. — Je crois que la troupe française sera bien reçue. »

Ces avertissements donnés, César Berthier va garder siennes les inquiétudes qu'il éprouve. Manquer l'occupation ordonnée? Napoléon, qui ne connaissait pas d'obstacles à l'exécution de ses ordres, mettrait en disgrâce même le frère du major général. La mesure prise, le 8, à Barletta, et déjà communiquée aux chefs de service, de partir avec le premier convoi, est rapportée le 16. Berthier laisse entendre qu'on doit obéir à de nouveaux ordres, venus de Naples. Au général de brigade Augustin Cardenau va être imposée la tâche, maritime et militaire, d'ouvrir la route et de préparer un logement à S. E. M. le Gouverneur des Sept Iles.

Depuis quinze jours, les administrations civiles des deux royaumes de Naples et d'Italie, avaient dirigé d'assez gros approvisionnements vers Brindisi. Lamarque, nouveau chef d'état-major du roi Joseph, envoyait par écrit la composition du corps d'occupation (1). Berthier

(1) Etat des troupes de l'expédition, *État-major :* Le général César Berthier, commandant; le général de brigade Cardenau, commandant en second; l'adjudant-commandant Forestier, chef de l'état-major; le colonel Dedon, commandant l'artillerie; le chef de bataillon Baudrand, commandant le génie; Brisse, commissaire des guerres; Dessougeau, adjoint. Officiers employés à l'état-major : Ancler, chef de bataillon, Tornay, lieutenant, aux ordres de Forestier; Meunier, Coguely, Morel, capitaines, aux ordres de Dedon; Leon, Montval, capitaines; Augoyet, Logerot, lieutenants; Chelly, Pescasio, officiers napolitains, aux ordres de Baudrand. *Troupes* : 1er et 2e bataillons du 6e de ligne, 55 officiers et 1 587 hommes présens sous les armes; 1er bataillon du 5e de ligne italien, 29 officiers et 997 hommes; 11e compagnie du 2e d'artillerie à

formait, au sud-est de l'Italie, un petit camp de Boulogne. Des espions allaient répandre la nouvelle qu'une expédition qui tenterait, le cap Spartivento doublé, d'arriver en Sicile, partirait le 20 de Cotrone. L'escadre anglaise s'échelonnait devant Syracuse, sauf un brick qui, louvoyant à la hauteur de Manfredonia, put capturer quelques barques.

Le capitaine Sibille, ne disposant alors que de moyens ordinaires, avait organisé supérieurement sa flottille. Trente-quatre barques de pêcheurs seraient escortées et défendues au besoin par les deux navires : l'*Étoile de Bonaparte* et le *Véloce*. Corti et Pignatelli commandaient à bord de ces bâtiments désignés : demi chébeck et felouque (1); bons marcheurs armés en course. Trois mouches, des bateaux à rames, devaient ouvrir la marche et reconnaître, d'assez près, tout vaisseau naviguant sans pavillon.

On embarquait, dans la nuit du 15 au 16 août, 1 317 hommes de troupe (2), et quelques provisions. Mais des vents violents, survenus à 4 heures du matin, empêchèrent de quitter Otrante le 16. Le calme ne revint que le 17, après minuit. Cardenau ordonna, le jour levé, de s'orienter vers Corfou. La garde dut, sur le rivage, exercer une sévère police, car des soldats voulaient s'enfuir, tant leur crainte était grande d'aller terniser misérablement leur existence sur les pontons

pied, 4 officiers et 63 hommes; 15e compagnie du même régiment, 3 officiers et 70 hommes; 1re compagnie du 3e bataillon de sapeurs, 2 officiers et 60 hommes; 2e compagnie du 1er bataillon de sapeurs italiens, 2 officiers et 60 hommes. Total : 95 officiers et 2 848 hommes. *Nota*. Le 52e régiment avait d'abord été désigné pour former la portion française. En raison des pertes éprouvées au siège de Cotrone, Joseph Napoléon envoyait le 6e de la même arme. (Arch. Guerre.)

(1) La désertion avait réduit les équipages. L'*Étoile*, ayant en rôle 70 hommes, n'en portait que 15. Même nombre à bord du *Veloce* au lieu de 49. Le premier, longtemps corsaire, avait pris, quand il était commandé par le capitaine Tessière et que son port d'attache était Tarente, plusieurs navires russes dans l'Adriatique. (Aff. étr. 131. P. 209.)

(2) Neuf cent cinquante hommes du 5e régiment italien; 150 du 6e de ligne français, 160 artilleurs et 57 sapeurs italiens.

anglais, car eux aussi, croyaient à l'expédition de Sicile. Les mesures sévères et les encouragements donnés par des officiers ramenaient la tranquillité, puis rendaient la confiance aux hommes, qui apprenaient enfin qu'on allait aux îles Ioniennes.

Si les soldats du 6e de ligne restaient silencieux, une fois arrivés au large, car plusieurs se rappelaient des épreuves subies à Corfou (1), les matelots et les soldats italiens chantaient quand une faible brise portait la flottille au sud; chants interrompus lors de l'apparition d'une grande voile qui formait un vaste écran sur l'horizon. D'une barque à l'autre, les hommes s'interrogeaient : « Est-ce l'ennemi? » A ce moment, le vent tombait. Il était midi. Au milieu des légères ondulations d'une eau verte, les bateaux restaient presque immobilisés. A cinq heures, une ventée portait dans la toile restée tendue. Le jusant donnait. L'escadrille roulait, en quelque sorte, à travers le champ de l'Adriatique; elle n'arrivait, le soleil s'étant couché dans un réseau de brumes, qu'à cinq lieues au nord-ouest de l'île de Fano. Il fallut s'ancrer, entre les navires de guerre, pour éviter tout accident et toute surprise. Sage précaution, car pendant toute la nuit se succédèrent les coups de vent, l'orage, la pluie diluvienne; trois hommes, tombés à la mer, se noyèrent. Les autres, mouillés, ne purent apercevoir, le jour levé, la masse de Fano, le brouillard régnant; et chacun craignait la surprise que pouvait préparer une escadre anglaise.

Une mouche, détachée en reconnaissance, allait découvrir un brick russe qui passait de Corfou à Trieste. Ce navire perdu de vue, la flottille s'avançait et tournait Fano. A défaut de vent, on manœuvrait les rames; on

(1) Le 6e régiment de ligne arrive aux isles Ioniennes le 21 novembre 1797. Il y resta jusqu'au 20 mai 1798, époque à laquelle il fut appelé à faire partie de la division du Levant. Ses détachements, restés aux isles, se battirent contre les Russes, les Turcs, les Albanais, les Anglais, à Cerigo, à Gozzo, Prevezza, Zanthe et Sainte-Maure. Ils furent en partie détruits en défendant ces territoires. (Historique du régiment.)

ne faisait que quelques lieues; on s'arrêtait le soir au sud d'un îlot qui paraissait inhabité. Si aucune alarme ne traversa la nuit, un épais brouillard, qui couvrait la mer, rendit le 19, jusqu'à 11 heures du matin, la navigation périlleuse. Seulement à midi, les bateaux se couvrirent de toiles; et à 4 heures et demie l'*Étoile de Bonaparte* arrivait devant l'*Asia*, navire moscovite qui gardait la rade de Corfou. Un salut de onze coups de canon était fait à la citadelle qui répondit aussitôt. Cardenau faisait débarquer ses troupes; manœuvre exécutée en quinze minutes, devant nos partisans. Tous les soldats mis à terre, Sibille se rendait à bord de l'*Asia* pour y rendre visite, au nom du général français, au capitaine Cortes. Cet officier reçut froidement Sibille, le renvoya après trois minutes d'entretien, et ne daigna pas descendre à terre pour complimenter, suivant l'usage, le chef de l'expédition. Mieux élevé, ou plus diplomate, le général en chef Nazimoff allait combler nos officiers d'attentions et il faisait remettre, le lendemain, aux Français, les forts et les casernes.

Sibille avait repris la mer à 11 heures du soir. Ramener à Otrante les trente-quatre bateaux, telle était sa mission. Ses équipages, qui se trouvaient animés par le vin pris, paraissaient bien résolus à braver tous les dangers. Toutefois, dans la brume on ne pouvait obtenir une vitesse qui eût vite porté à la côte italienne. Le 20, à 4 heures de l'après-midi, la flottille s'avançait en colonnes au nord-ouest de Fano, quand les vigies signalèrent, sur la gauche, une division anglaise. Elle était composée d'un vaisseau de 74 canons, d'une frégate de 50, d'un brick de 18, d'une goëlette de 14 et d'un autre petit bâtiment. N'avait-elle pas pour mission de capturer l'escadrille française? La frégate nous invitait, d'un coup de canon, à hisser le pavillon. Sibille n'obtempérait pas; favorisé par le vent, il faisait courir jusqu'à la côte d'Albanie. L'Anglais ne bougeait point. Et la nuit venue, le capitaine se dirigeait, sans fanaux allumés, sur Otrante où il arrivait à 4 heures du soir, le 21 août.

L'embarquement du second corps et des subsistances (1) eut lieu le 22. On portait la flottille à trente-neuf voiles par le renfort de cinq bateaux autrichiens, loués. César Berthier faisait donner, à 5 heures du matin, le 23, le signal du départ. Encore, l'*Étoile de Bonaparte* éclaira la marche, sans qu'au large l'ennemi parût; mais le 24, à l'entrée du canal de Corfou, un brick venant du nord causa des inquiétudes. La nuit venue, Sibille voulut rallier trois grandes barques qui avaient quitté le convoi; mais trop tard; elles furent abordées et prises par les Anglais; nous perdions le colonel Devillers, du 6e, sa femme, des femmes d'officiers, des employés, 370 hommes, des bagages et des subsistances. Effrayés, les matelots de la flottille entrèrent au plus vite dans un petit port où le débarquement de la troupe, apeurée aussi, ne se fit pas sans confusion. César Berthier, déjà arrivé à Corfou, avait rejoint Cardenau.

Soit prudence, soit mauvaise humeur, le nouveau gouverneur voulut ajourner sa rencontre avec les officiers russes qui le cherchaient (2). En eux, il ne voyait,

(1) Subsistances du corps d'expédition : 45 000 rations de biscuit; 45 000 de légumes secs; 45 000 de sel; 16 000 de lard salé; 34 092 de vin; 38 000 de vinaigre, 23 000 d'eau-de-vie. En outre, les troupes emportaient pour quatre jours de vivres. (Arch. Guerre.)

(2) Le général-major Th. Nazimoff au général César Berthier. — Monsieur le général. J'ai l'honneur de présenter à Votre Excellence l'état de l'artillerie de la place de Corfou appartenant à la République Septinsulaire qui doit être remise au troupes de Sa Majesté, l'Empereur des Français; et, puisque vos intentions, monsieur le général, sont, d'après ce que M. le général Cardenau a bien voulu me communiquer, que la consigne soit faite à M. le colonel Dodon, je n'eus rien de plus pressé que de donner les ordres nécessaires relativement à cet objet, à notre major d'artillerie, M. Larionow. Je m'empresse en même tems de faire connaître à Votre Excellence que je viens également de charger M. le colonel Payres, commandant notre corps de génie, de remettre tout ce qu'il pourrait avoir de plans et d'instruments du génie, ainsi que des matériaux de la République à M. le lieutenant-colonel Baudrand, commandant le corps du génie français...

Votre Excellence est arrivée à Corfou le 24 août, et, comme elle ne fut visible que vers le soir du même jour, je ne pus avoir l'honneur de lui rendre mes devoirs qu'à 7 heures du soir. Le lendemain, 25, Votre Excellence a été invisible pendant toute la matinée, M. le capitaine du haut bord Lely s'étant rendu chez elle avec des officiers de la marine reçut

depuis le moujick plié sous les servitudes militaires, jusqu'au boyard qui commande, que des êtres hostiles à notre domination et vendus aux Anglais. Le 27, d'accord avec Mocenigo et Nazimoff, Berthier préparait l'occupation des îles. Le 29, on lui refusait de saisir l'ambassadeur d'Angleterre qui s'était, suivant un rapport, réfugié à Zante (1). Le 1er septembre, il faisait du territoire ionien une province de l'Empire français (2). Puis il écrivait à Napoléon :

des excuses de ce que Votre Excellence ne pouvait les recevoir qu'à 5 heures après-midi. Aussi ne crûs-je pas à propos de l'importuner d'une seconde visite. Ce même jour, Votre Excellence me fit l'honneur de passer chez moi à 4 heures. (Correspondance de Nazimoff.)

(1) Cet ambassadeur était parti de Corfou pour Messine. Nazimoff écrit le 1er septembre : « Il est certain que M. Minuth (gouverneur de Zante) n'avait aucune mesure à prendre à la suite de l'arrivée du ministre d'Angleterre. Rien ne l'autorisait à commettre de son chef une hostilité dans un moment ou nous ne savions pas que les rapports existants entre la Russie et l'Angleterre soient rompus. »

(2) Au nom de Sa Majesté, l'Empereur des Français, Roi d'Italie. — La République Septinsulaire devient l'un des gouvernemens dépendant de l'Empire français. Les habitans des Sept Isles sont sujets de S. M. l'Empereur des Français et Roi d'Italie. — Les armes et le pavillon de l'Empire sont communs. — Le gouvernement conservera provisoirement son organisation présente pour toutes les isles du gouvernement actuel. — La liberté des cultes est conservée et la religion grecque sera, comme antérieurement, celle dominante. Les cours et les tribunaux continueront à exercer, soit en matière criminelle, correctionnelle, civile ou autres, comme par le passé, et les lois et les actes resteront en vigueur. — Les membres du Sénat sont maintenus jusqu'à nouvel ordre dans leurs fonctions. Une députation de cinq membres se réunira tous les lundis et jeudis pour faire part à M. le gouverneur de ses travaux et lui proposer tout ce qui pourrait tendre au bien public. — Le Sénat devra faire sanctionner ses décrets et approuver tous les arrêtés pour les diverses isles par M. le gouverneur général au nom de S. M. l'Empereur et Roi, sans quoi ils ne pourraient avoir force. — Les secrétaires d'Etat sont réduits à trois : M. Sordina, chargé du département des finances, M. Framburiari, du département de l'intérieur, M. Corazia, des départements réunis de la justice et de la police générale. — M. le secrétaire d'État chargé des finances se rendra chez M. le gouverneur les jours précités, mais avant la réunion des membres du Sénat afin de lui faire part directement des objets qui devront lui être communiqués. — M. le gouverneur général aura un conseil privé qu'il convoquera lorsqu'il le jugera convenable. Il comprendra : S. E. M. le président du Sénat, les trois secrétaires d'État et le général Cardenau. Le gouverneur général est commandant en chef de toutes les troupes armées qui sont organisées dans les Sept Isles. Elles ne peuvent recevoir d'ordres que des

« En arrivant ici, j'ai trouvé le Sénat dirigeant la République des Sept Iles sous l'influence entière de la Russie et de l'Angleterre; les membres en ont été nommés par les ambassadeurs russes et anglais. Ce gouvernement était un fantôme. L'arrivée des Français a fait plaisir à tout le peuple et à la plus grande partie de la noblesse; les autorités sont méprisées et détestées. Les troupes ont été bien reçues par les habitans qui sont contents de faire partie de l'Empire français. La communication que j'ai fait ouvrir avec la terre ferme par Aly-Pacha et avec la Pouille pour les vivres et les grains rendra meilleur marché les denrées de première nécessité qui sont ici exorbitamment chères.

« Les troupes russes ont vu les Français avec peine. Les officiers généraux de terre et de mer avaient de la peine à croire que la paix fût entièrement conclue entre la France et la Russie et ils ne comptaient jamais qu'une expédition française pût venir occuper les îles de Corfou. L'ambassadeur d'Angleterre n'avait quitté cette place que pour se rendre à Zanthe, dans l'espoir d'y revenir bientôt et avait assuré que pas un bâtiment ne sortirait des ports d'Italie. La plus grande partie des marchandises anglaises a été embarquée sur les bâtimens russes et serrée dans leurs magasins de la place, de manière que l'arrêté que j'ai pris pour la déclaration de ces marchandises qui auraient dû être très considérable se réduira à peu de chose, malgré la recherche.

« J'ai eu infiniment de peine dans les premiers momens à éviter les querelles parmi les officiers français et russes qui tenaient des propos; mais actuellement, ayant eu beaucoup de circonspection, tout est tranquille. Les officiers de la marine russe, seulement, sont très mal-

commandans français, d'après ceux qu'il leur aura transmis. Elles sont relevées de tous les autres ordres qu'elles pourraient recevoir. Toutes ces troupes prêteront serment de fidélité à S. M. l'Empereur et Roi Napoléon Ier et jureront de se battre, avec les troupes françaises, dont elles font partie, envers et contre tous les ennemis de l'Empire français. (Papiers Berthier.)

honnêtes, malgré les plaintes portées à leurs chefs qui font ce qu'ils peuvent. Il y a parmi eux plus d'Anglais que de Russes.

« Il y a dans la place de Corfou cent vingt-trois pièces en batterie, prêtes à faire feu. Nous avons assez de boulets rouges mais pas d'autre poudre que celle appartenant aux Russes et dont je serai obligé de me servir. L'approvisionnement qui leur appartient est très considérable en tous genres et il leur sera impossible d'emporter tout; ils occupent les trois quarts de la ville. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour que l'on me cédât les choses dont nous avons extrêmement besoin, mais inutilement, ne voulant pas sortir d'une ligne de leurs instructions.

« Le matériel du génie est nul. Les fortifications en général sont en assez mauvais état; on n'a rien entretenu et la citadelle est en décombres; les maisons qui avaient été détruites par les effets du bombardement n'ayant pas été réparées.

« J'ai fait mettre l'île de Vido (de la Paix), en état de défense, et comme la chaleur est excessive et qu'il n'y existe aucun abri, j'y fais construire des baraques pour cinq cents hommes, ainsi que deux fourneaux à boulets rouges, craignant que les Anglais ne tentassent de s'en emparer.

« Le développement des fortifications de la place est très grand; et il y a beaucoup d'ouvrages inutiles que je ne pourrais occuper si j'étais attaqué; mais avec les mille huit cents hommes que j'ai dans la place, la garde soldée du pays et un bataillon d'Albanais que je vais y réunir, je suis en état de me défendre, surtout lorsque les Russes l'auront évacuée, l'ambassadeur et le général russe m'ayant formellement assuré qu'ils n'étaient pas autorisés, par les instructions de leur souverain, à se battre avec nous, si le cas l'exigeait. Ils ne veulent même s'en aller que lorsque tous leurs postes dans les îles seront relevés, ce qui retardera.

« Jusques alors, la croisière anglaise m'avait empêché d'y envoyer des troupes, ne voulant pas les risquer, le

nombre dont je pouvais disposer étant insuffisant pour les défendre avec succès en cas d'attaque. Ce n'est qu'hier, à l'insu de tout le monde, que j'ai fait partir à trois heures du matin, cinq cents hommes commandés par M. l'adjudant Forestier pour prendre possession de Pargua, petite ville du continent qui était occupée par les Russes, n'ayant pas voulu la remettre au visir Aly-Pacha qui me la fait demander, mes instructions ne l'ordonnant pas. Sainte Maure, où il y a un petit fort et deux petits ouvrages construits par les Russes et Zanthe, la plus intéressante des îles par sa position, était le seul point où pouvaient se retirer les Anglais dans l'hivernage, s'ils venaient à s'en emparer.

« J'ai pris toutes les précautions possibles pour qu'il n'arrivât rien à ce petit convoi et j'espère que ces îles seront en notre pouvoir avant deux jours. M. Forestier a ordre de faire occuper Céphalonie par soixante hommes, selon ce qui se passera à Zanthe. Quant à Cerigo et Paxo, il m'est impossible de les occuper dans ce moment, sans recevoir des renforts, ayant plus de trois cents malades, mais peu dangereusement.

« De concert avec le visir Aly Pacha, il doit faire construire une batterie à Bucintro qui sera servie par des canonniers et un poste français et j'ai ordonné la construction d'une batterie à l'extrémité du promontoire de l'île de Corfou, qui est vis-à-vis, avec un fourneau. J'espère par là fermer l'entrée du canal et tirer parti de cette position pour protéger les bâtimens qui arriveraient à Corfou.

« Il existait dans les Sept Iles, au service de la Russie et payé par elle un corps de trois mille Albanais réfugiés des États d'Aly-Pacha, qui étaient répartis dans toutes les îles et servaient sous le titre de chasseurs de montagne; ce corps n'était ni nourri ni habillé (1) et rece-

(1) Ces troupes sont divisées en trois bataillons, chacun commandé par un major. Le colonel Zarotti les commande en chef. Elles ne reçoivent aucune subsistance et ne sont point admises dans les hôpitaux. Leur solde journalière est d'une piastre turque (25 sols). Il n'existe

vait une solde de 91 000 piastres turques, par mois. L'ambassadeur de Russie, ayant reçu l'ordre de licencier ce corps, m'a prévenu de son intention. Me trouvant avec peu de troupes, ignorant l'époque où je pourrais recevoir des renforts et considérant que ces hommes, bien sûrs d'avoir la tête tranchée s'ils rentraient dans la terre ferme, se trouvant en assez grand nombre répartis dans toutes les îles, pourraient devenir dangereux, s'ils étaient abandonnés, étant déjà même travaillés par les gens de l'Angleterre, j'ai cru ne pas devoir hésiter, vu les circonstances, de les prendre provisoirement au service de la France, quoique mes instructions ne me donnassent pas cette latitude. J'en changerai la répartition et leur solde sera assurée pour un mois par les îles où ils se trouvent, et je ne doute pas que dans tous les événements je ne puisse en tirer un bon parti, en leur donnant surtout un chef français.

« Il existait encore une garde soldée très belle et bien organisée, composée d'environ cinq cents hommes que j'ai également conservée et qui marchera partout où l'on voudra sous les drapeaux français.

« Avant le départ de l'expédition pour les petites îles, j'ai passé la revue des troupes. Il y avait sous les armes deux mille six cents hommes : le 6e avait la plus belle tenue possible; le 5e italien était aussi bien qu'il pouvait être, vu le délabrement de son habillement, les vestes que S. M. le roi de Naples leur avait accordées étant encore à Otrante.

« A mon arrivée ici, je n'avais aucuns fonds à ma disposition pour les premiers besoins des troupes; j'ai été obligé, pour assurer le service des subsistances pour un mois, de donner au commandant de l'artillerie et du génie les fonds nécessaires aux réparations de première néces-

pour elle ni ordre, ni discipline. Elles n'ont aucune idée du service ni d'une organisation militaires. Elles sont habillées à l'albanaise, très mal armées et malpropres à l'excès. Chaque soldat s'habille à son compte; il n'y a presque pas de différence entre les officiers et les soldats. (Notes d'un officier.)

sité et accorder une faible gratification aux officiers du 6e qui par la perte de leurs effets pour la seconde fois dans la même île se trouvaient nuds et sans ressources, ainsi que pour l'établissement des hôpitaux qui étaient dans un état horrible, d'emprunter vingt mille Fallaris (101 713 livres) qui sont bien peu de chose vu nos besoins. J'ai été également obligé à de fortes dépenses pour la marine.

. . . . . .

« Le Sénat est composé de dix-sept membres, de Secrétaires d'État chargés des différents départemens, un *Pritano* chargé de la police des ports et de l'entretien; de plus, une haute police dépendante absolument de l'ambassadeur de Russie. Le Secrétaire d'Etat des finances commandait la force armée. Dans les premiers jours de mon arrivée, craignant de trop faire ou pas assez, j'ai cru devoir ne rien changer pour le moment à la forme du gouvernement. Je me suis annoncé comme Gouverneur général mais sans en communiquer les pouvoirs. J'ai cru devoir chercher à connaître l'esprit du peuple et à sonder son opinion; j'ai laissé flotter pendant quelques jours le drapeau Septinsulaire, par cause politique, les Anglais bloquant l'île; mais les témoignages non équivoques que j'ai eus du désir que la grande majorité avait de savoir s'ils faisaient partie de l'Empire français et d'après ce qui se passait entre l'ambassadeur de Russie et le Sénat et l'influence que conservaient les Russes, j'ai cru devoir faire connaître au Sénat un projet d'organisation provisoire. J'ai supprimé le Secrétaire d'État des Affaires étrangères, cette place devenant inutile. Le pavillon français a été hissé au bruit du canon, au son des cloches et à la satisfaction des habitans, sans avoir prévenu M. l'ambassadeur de Russie et M. le général Nazimoff, croyant qu'ils auraient salué le pavillon français, mais leur froideur et leurs craintes sont sans exemples et je suis obligé de fermer les yeux sur beaucoup de choses.

« Corfou est absolument dans l'enfance pour les arts

et la civilisation; il n'y a que les hommes un peu aisés qui ont quelque connaissance. Il n'y a point d'instruction publique ni d'industrie; il faut pour cette colonie un regard bienfaisant de Votre Majesté; il est essentiel d'envoyer ici des outils de toutes espèces; ils trouveront à s'occuper et tous les habitans soupirent après. Le gouvernement républicain ne s'est occupé que d'obéir aux Russes qui s'embarrassaient fort peu du peuple. Ils ont dilapidé le trésor et il est essentiel de changer entièrement l'organisation; je suis même obligé de supprimer plusieurs membres du Sénat qui sont nos ennemis et je suis sûr de faire plaisir aux habitans.

« Tous les petits pachas de la côte m'ont envoyé des députations pour demander l'amitié des Français. Mais comme sous la protection de la Russie ils s'étaient révoltés contre Aly-Pacha, j'ai cru devoir attendre pour leur faire une réponse.

« Les habitans de Corfou portent la cocarde française. »

César Berthier, s'exagérant les devoirs qu'il devait remplir envers l'Empereur, va gouverner de la manière rude. Moyen propre, dit le général, à imposer aux Ioniens un respect mêlé de craintes (1), à rendre circonspects les Albanais, à dominer enfin les Russes qui témoignent envers le soldat français d'une hostilité qu'entretient toujours le vaincu envers son vainqueur. Mais le vainqueur s'accorde, il est vrai, des droits de contrôle et de commandement qui ne lui appartiennent pas (2). On voit un tambour de Cardenau exiger dans la rue le salut

(1) M. Dioniso Serandapali se promenant sur l'esplanade avec des Russes, disait à M. Cristadulo « qu'il voulait faire ses ordures sur le pavillon français ». — M. Rimberti, l'un des anciens chefs de la haute police, disait il y a quelques jours à M. Cenachi : « Allons, prenez courage, les Anglais ne tarderont pas à venir. » Cet homme porte la décoration de Toscane et l'uniforme russe. (Rapports de police.)

(2) Hier, au théâtre, ont été arrêtés plusieurs officiers et soldats de la garnison qui se sont permis d'insulter des officiers russes. Ce matin, ils ont été renvoyés à la police de leur corps. Un fourrier du 81e, un tambour d'artillerie et un soldat du 6e, s'étaient placés à l'entrée du théâtre et fermaient le passage sans vouloir se déranger. Ils ont été arrêtés et mis en prison. (Rapports de la place du 5 septembre.)

d'un capitaine de Nazimoff. Aussi, les officiers des deux nations sortent-ils facilement l'épée du fourreau. Ces querelles eussent abouti à de très graves conflits si Berthier, averti par son chef d'état-major de tout ce qu'on devait craindre d'une rupture qui amènerait l'effusion du sang, n'avait réfréné la licence des troupes franco-italiennes et envoyé de service au château Saint-Ange les plus mauvaises têtes. Il souhaitait alors, sa conservation lui commandant la prudence, que les Russes prolongeassent, en alliés, leur séjour à Corfou (1). Et sa poudre brûlée, le général en demanda aux Moskovites. Service et prêt refusés, quand l'Anglais ne cessait d'insulter la côte.

Le 5 septembre, l'estafette du gouverneur, dirigée vers Otrante, doit se réfugier à l'île Macera, près de Fano; seul moyen qu'elle eût de sauver des dépêches importantes. Sa barque est prise. L'homme se défend, derrière les rochers, avec l'aide des insulaires; et il parvient à regagner Corfou le 8. Son aventure porte Berthier à envoyer contre l'ennemi deux corvettes ioniennes, lesquelles, chargées de soldats français, purent déblayer la voie du canal. Puis le *Veloce*, encore corsaire, allait enlever, au sud, une corvette anglaise chargée de blé et de quatre pièces de dix-huit, et une demi-galère maltaise. Menacés d'être surpris, dans la nuit, nos ennemis se réfugient dans les parages de Malte; retraite qui permit au capitaine Duclos d'amener à Corfou, le 28 octobre, une escadrille, armée à Toulon par le contre-amiral Cosmao (2).

(1) Berthier à Clarke. — Je ne presse pas absolument le départ des Russes, étant bien persuadé qu'aussitôt partis, les Anglais bloqueront les isles, et je n'aurai plus de communications. (Arch. Guerre.)

(2) Chaunay-Duclos part de Toulon le 7 octobre 1807, à 4 heures du soir. Son escadrille est formée des frégates *Pomone* et *Pauline* et d'une corvette, *la Victorieuse*. Il prend, le soir, son mouillage aux Vignettes, pour dépister une croisière anglaise. Reparti le 8, suivant les instructions de Napoléon, il se dirige vers le cap Bon qu'il peut doubler le 10; il longe les côtes de Barbarie, jusque devant Tripoli. Le 23, il se trouve à l'entrée du golfe de la Sude. Le 27, à 10 heures du matin, il arrive à la hauteur de Zante où il prend un pilote. Il avait pu éviter, les 1er et

Dès lors, on pourrait assurer l'occupation et le ravitaillement des Sept Iles, couvrir Fano, maintenir les relations avec Ancône, Venise et Trieste, inquiéter la croisière anglaise qui, en novembre, put arrêter une partie des troupes du 14e envoyées à Corfou, en renforts.

Aux affaires civiles, Berthier donnait une partie de son temps. Or, l'examen de la situation administrative l'occupait presque entièrement, du 1er au 5 septembre. Les hommes fiers du Sénat septinsulaire, — ceux qui n'avaient plié ni devant les Turcs ni devant les Russes — furent traités en ennemis, c'est-à-dire renvoyés. Assurer le gouverneur d'une entière soumission était imposé, le 3 septembre, aux sénateurs qui voulaient conserver, à tout prix, les prérogatives attachées à leurs fonctions (1). Le gouverneur les obligea, une commission d'exécution formée, à chercher les moyens d'augmenter les ressources de l'impôt dans un pays qui donnait annuellement, en revenus — douanes, dîmes, fermes, salines, — 1 400 000 francs, et dont les autorités ne voulaient nourrir qu'une police ou milice de quatre cents hommes, lorsque l'occupation française allait nécessiter, en dépense, 340 178 francs, mensuellement.

Le crédit du pays, les Russes laissés longtemps, par leur gouvernement, sans solde, sans subsistances et sans vêtements, l'avaient épuisé (2). Les paysans, peu aptes à s'assurer des productions rémunératrices dans un pays

10 octobre, deux navires anglais. En vain, l'escadre anglaise de Malte l'avait-elle cherché sur les côtes de l'Italie. Son arrivée à Corfou donna lieu à des manifestations. Des officiers de marine furent portés en triomphe jusqu'au logement de Berthier. Le 2 novembre, l'escadrille va donner la chasse, au nord de Corfou, à une frégate anglaise la *Melpomène* et à un brick, qui fermaient la route d'Otrante. Le 5, un mauvais temps la force à s'abriter. Le 10, elle chasse une frégate au nord de Fano. (Rapport de Duclos.) (Arch. nat., Section marine B B4 no 258.)

(1) Antonio Lefcochilo, vice-président; Americ Capo d'Istria; Gio Condoleo; Emanuel Teotochi; Demetrio Tossardi; Marino Metafa; Giovanni Mastora; Stelleco Micalezzi; Gio Antonio Metichi; Gio Lean; Spirazian Naranzi. Les secrétaires d'État : comte Framburiani, comte Sordina, comte Corazia.

(2) Les Russes devaient à la République des Sept Iles plus de deux millions de piastres. (Cahier Benaki.)

où la fertilité du sol dépend du travail de l'habitant, nous demandaient des secours en argent; ils étaient donc bien éloignés de nous venir en aide. Ne fallait-il pas tirer des provinces turques des vivres, du pain et de la viande, alors que le payeur du corps d'occupation n'avait pas un sou? Le commissaire Brisse ignorait même l'usage que Berthier avait fait des 100 000 francs emportés de Naples. Ce général peu scrupuleux, harcelé par de nombreux créanciers, s'était occupé, sans doute, d'en désintéresser quelques-uns.

Vigouroux, ancien agent commercial du gouvernement français, et après lui le consul Bourbaki, tous les deux expulsés de Corfou, le 15 novembre 1806 (1), alors que les Russes y faisaient dure loi, avaient prévenu le gouverneur que parmi nos ennemis plus particulièrement dangereux, il fallait compter les prêtres de toutes les confessions. Des agents étaient chargés de les surveiller et d'indiquer, impartialement, leur état d'esprit; rapport qui fut favorable aux personnes soupçonnées, un moment, d'avoir excité des citoyens contre nous. « L'archevêque grec, qui réside à Corfou, est de la famille Cigala. On vante beaucoup sa piété; il paraît attaché aux Français. Sa jurisprudence s'étend sur l'île de Paxo. Sainte-Maure a un évêque grec, ainsi que Cerigo; ces deux hommes admirent Napoléon et nous ont rendu des services. Céphalonie et Zante en ont un seul qui nomme son vicaire à Ithaque; c'est un sage qui s'écarte de la politique. Il y a de plus à Corfou un évêque de l'église latine, mais il ne réside jamais dans l'île; un vicaire le remplace; il en est de même à Zante; ces vicaires prêchent pour nous. » Berthier se trouva désarmé, cette fois.

Mais son administration subissait les censures de l'Empereur. Par ordre, Clarke, ministre de la Guerre, lui écrivait le 8 octobre : « Général. — S. M. l'Empereur et Roi me charge de vous informer qu'Elle a reçues les

(1) Aff. Ét. Naples, Reg. 131. Pièce 177.

lettres que vous lui avez adressées de Corfou les 1er et 6 septembre. Sa Majesté m'ordonne en même tems de vous indiquer tout son mécontentement de ce que vous vous êtes écarté de vos instructions en vous mêlant des choses qui ne vous concernent pas. Sa Majesté a remarqué à ce sujet que vous n'étiez pas chargé de faire placer les armes de l'Empire et que ce n'était pas à vous à préjuger la question. L'intention de Sa Majesté est que les Sept Isles continuent à être gouvernées, sous votre commandement, suivant leur constitution et que rien n'y soit changé ni innové sans son ordre. Vous savez, général, que l'intention de Sa Majesté est que les habitans de Corfou soient traités avec tous les ménagemens que comporte leur nouvelle situation; qu'aussi, il ne pourrait être question d'ajouter à leurs impôts ou de leur faire supporter directement de nouvelles charges qu'autant que vous recevriez à cet égard des ordres formels d'une autorité supérieure à la vôtre. »

Nouveaux reproches, envoyés de Paris le 13 : « Sa Majesté a trouvée très déplacée la question que vous lui avez soumise pour savoir si Elle serait disposée à céder la ville de Parga à Ali-Pacha. L'Empereur me charge de vous prévenir, général, qu'il n'appartient point à ses généraux de rien céder ni de mettre en doute l'exécution de ses ordres. L'Empereur veut enfin, général, que toutes les fois qu'Ali-Pacha vous fera des demandes ou des propositions, vous lui répondiez que vous allez envoyer auprès de Sa Majesté. Au reste l'intention de sa Majesté est que vous viviez en bonne intelligence avec tous les Pachas et les Grecs. Votre dilemme doit être que la paix étant faite, tout le passé doit être oublié et que tout le monde doit vivre en bonne amitié. Sa Majesté vous recommande surtout, général, de ne pas être dupe d'Ali-Pacha et de ne vous permettre aucune négociation diplomatique ni partage inutile (1). »

(1) Le major général Berthier, intervenant en faveur de son frère, Napoléon accordait, le 12 novembre, une commission de Gouverneur, ainsi rédigée : « Napoléon, Empereur des Français et Roi d'Italie, ayant à

En effet, depuis le 4 septembre, Berthier entretenait des correspondances avec Ali; il lui refusait de mettre garnison à Parga, petite forteresse qui nous ouvrait l'Épire; il l'excitait sans cesse, mais inutilement, contre les Anglais. Ses garnisons complétées (1), le gouverneur va dénoncer le tyran de Janina, dans un rapport écrit le 31 décembre 1807 et adressé à Clarke :

« On assure qu'un capitaine de navire arrivé d'Ancône, a dit avoir porté aux bâtimens de transport russes qui sont ici l'ordre de se retirer le plutôt possible dans le port de Goivino; mesure qui semblerait annoncer une attaque prochaine des Anglais.

« Andrea Calverisso disait hier à un paysan que l'augmentation de la croisière anglaise n'avait d'autre but que d'empêcher les Français de recevoir des renforts avant que l'isle ne fût attaquée, ce qui arriverait sans doute bientôt.

« Un armistice illimité a été signé entre la Porte et l'Angleterre. C'est Aly-Pacha qui en a été le lien et le négociateur; on dit même que la paix est faite entre les deux puissances. Cette nouvelle est antérieure à celle où il est parlé de l'emprisonnement de l'ambassadeur français aux Sept tours.

« Aly-Pacha, dans son dernier message, apporté par Meck Bet Effendi, le même qu'il a envoyé à Tilsitt auprès de Sa Majesté, cherchait à savoir ce que l'Empereur des Français lui donnerait, et ce qu'il deviendrait

nommer un gouverneur pour être employé en cette qualité aux Isles Ioniennes, a fait choix du général de division Berthier (César). Il est, en conséquence, ordonné aux officiers généraux, aux officiers d'état-major et à ceux de l'artillerie et du génie et aux inspecteurs aux revues, aux commissaires ordonnateurs et ordinaires des guerres, aux commandans des corps et à tous autres qu'il appartiendra de le reconnaître et faire reconnaître en ladite qualité par ceux étant à leurs ordres. » (Arch. nat., Liasse F. 40, 88310).

(1) Garnisons au 31 décembre 1807 : Corfou, 2 652 hommes; Sainte-Maure, 1 755; Céphalonie, 164; Zante, 177; Paxo, 52; Cerigo, 11; Parga, 1 182. — Berthier n'avait perdu, depuis le 17 août, qu'un officier, Trompel, capitaine au 14e, tué le 7 décembre, en défendant l'approche de Céphalonie. (A. Martinien. *Tableau des officiers tués et blessés de 1805 à 1815.*)

s'il abandonnait la Porte, dans le cas où elle déclarerait la guerre à la France; mais en protestant toujours de l'amitié la plus sincère et le désir de vivre en bonne intelligence avec nous, il rassemble à Janina 10 000 hommes de troupe. Son fils Mouphta Pacha vient à Prévésa avec des troupes; il a écrit à Mustapha Pacha, qui réside à Deloina, en face de Corfou, qui est ami des Français, et sur lequel je compte le plus, étant un homme franc, qu'Aly-Pacha a ruiné et à qui il a enlevé une partie de ses Etats, qu'il fallait chercher à soulever les Albanais contre les Français et à se tenir prêt à leur faire la guerre; que la Porte avait fait la paix avec les Anglais, lui faisant entendre que l'escadre anglaise, réunie à celle des Turcs, viendrait bientôt assiéger Corfou. C'est ce Pacha qui m'a envoyé un de ses confidents pour m'instruire de ces nouvelles, en me disant qu'il attendait un courrier de Constantinople et qu'il m'enverrait les dépêches qu'il recevrait. Il réclame protection et secours des Français.

« Ibrahim Pacha, de Bérati, est sur le point d'être attaqué par le visir Aly-Pacha qui vient lui faire la guerre pour une querelle assez peu importante, ce qui me ferait croire que ce serait un prétexe pour réunir ses troupes et se mettre en état d'attaquer Sainte-Maure. Je me méfie de tout et me tient sur mes gardes.

« La correspondance d'Aly-Pacha avec les Anglais est toujours fréquente. Trois officiers, dernièrement, ont débarqué près des *Santi Quaranta* et ont été reçus par le commandant turc; ils ont eu des chevaux et ont été à Janina. J'en ai écrit à Aly-Pacha en lui observant encore qu'il avait donné l'ordre sur la côte de ses États de ne laisser approcher aucun bâtiment français et armé, ce qui a été prouvé par le rapport de la canonnière le *Requin* qui, se rendant à Vuno, pour y chercher des Français venus d'Otrante, voulut faire aller à terre sa chaloupe pour faire quelques provisions et trouva sur le rivage une trentaine de soldats du visir, qui lui crièrent de se retirer, en lui répétant l'ordre qu'ils avaient reçu.

« J'envoie à Votre Excellence la traduction de la lettre

du visir qui tient toujours le même langage vis-à-vis de moi et je le maintiens depuis que je suis ici en lui protestant la plus grande amitié, et profitant de cela même pour lui faire connaître que je sais tout à fait ce qu'il fait. Cette lettre est écrite dans le même style que les autres et donnera à Sa Majesté l'Empereur et Roi une idée de ma position actuelle avec le visir. Sa Majesté le connaît trop bien pour ajouter foi à toutes ses phrases; il est nécessaire de le tenir par une crainte quelconque ou par l'espoir d'un intérêt et de l'ambition; il cherche à couvrir tous ces mouvements de troupes et ne fera rien et n'entreprendra que lorsqu'il y sera forcé par une puissance plus forte que lui et qu'il ne pourra pas faire autrement, sentant sa faiblesse et craignant beaucoup les Français.

« Il m'a envoyé une lettre de l'ambassadeur Sébastiani, datée du 10 décembre, de Constantinople, où il paraît que les nouvelles que l'on avait répandues sur le Continent sont fausses et controuvées et que la tranquillité y règne. Ce qui le prouve davantage est le style du visir et que les vivres arrivent continuellement de ses États. Je dois lui rendre cette justice, c'est qu'il a permis l'exportation de tous les vivres nécessaires aux Isles; il y a un peu d'interruption; mais cette variation suit son humeur et ses caprices. La conservation de Pargua lui en a donné un peu, et il croyait que je devais l'attaquer, il me craint beaucoup et est persuadé que Sa Majesté l'Empereur m'a envoyé ici pour m'emparer de ses États; il commence à se rassurer un peu et se défie moins de moi. Je le traite avec tous les égards possibles, et il est difficile qu'il en ait davantage pour moi. Je tire tout ce que je peux de ses États, en vivres et bestiaux sur pied et les Isles sont passablement approvisionnées.

« Il m'a fait demander mon avis pour savoir s'il ferait bien d'envoyer à Paris son Reis Effendi, auprès de l'Empereur, disant qu'il y avait un Congrès pour traiter des affaires de la Russie et de la Porte. Le fait est qu'il est très inquiet, qu'il ne sait quel conseil donner à la Porte

dans cette circonstance. Il paraît avoir une grande influence sur le Divan; mais son esprit tourmenté pour ses intérêts seuls déroute absolument sa politique astucieuse. Il me parle toujours de Sa Majesté l'Empereur avec un grand enthousiasme; il porte au col un Napoléon attaché avec une chaîne de Venise; il me disait un jour en me parlant du consul Pouqueville qu'il n'aime pas et qui quelquefois le traite trop légèrement « que quand même lui Pouqueville, par ses rapports, le ferait sortir de l'amitié des Français par la porte, il y rentrerait par la fenêtre ». Mais c'est un homme si fin et si faux qu'il faut se méfier de tout. Il désire beaucoup me voir et m'a proposé plusieurs rendez-vous que je n'ai pas cru devoir accepter. Je pourrais ignorer beaucoup de choses sur sa conduite, mais je suis bien instruit et il n'y a pas de doute que les Anglais font tout ce qu'ils peuvent pour l'engager à les aider à attaquer Saint-Maure et à leur céder ses ports pour faire des vivres et de l'eau dont ils manquent. Ils sont obligés d'avoir un bâtiment qui continuellement va en Sicile pour en faire et prendre des vivres. Les fils du visir suivent aveuglément les opérations de leur père, quoique Moustapha Pacha, plus franc, voit avec peine que son père se fasse détester et qu'il est entouré d'ennemis.

« Il paraît certain que la plus grande partie du Chamouri s'est même déclarée contre le visir et sans la présence des Français, il serait en guerre avec le pacha de Bérati, les Chamouriens et Mustapha Pacha qui se joindrait à eux. On pourra tirer le parti que l'on voudra de ces différents princes qui ne demandent qu'à secouer le joug du visir Aly-Pacha et à se débarrasser de son voisinage.

« Quant à ses forces, elles se réduisent à dix ou douze mille hommes, presque toujours en insurrection, qu'il ne paie pas et qu'il licencie et réunit à chaque moment; encore, y a-t-il beaucoup d'Albanais qui déserteraient. »

Par groupes, les troupes russes qui comptaient dix-neuf bataillons de quatre cents hommes, à l'arrivée des

Français, évacuèrent Corfou. La première colonne, embarquée le 14 novembre 1807, était composée du régiment Nazimoff. Un deuxième convoi partait le 24 décembre. Le 26, c'était l'escadre obéissant au commodore Sultanow, qui cinglait vers Trieste. Siniavin était déjà loin. Il ne restait, en 1808, aux Sept Iles, que quelques centaines de soldats, campés ou mal logés; et un accord parfait allait y régner, dès janvier, entre Berthier et le consul Benaki qui dominait, de son autorité impérative, les officiers du tsar.

Les marins anglais recommencèrent leurs attaques. Ils ne devaient s'éloigner, encore, de nos postes avancés, que lors de l'arrivée, fin février, de l'escadre de Ganteaume, laquelle avait suivi, depuis Toulon, pour gagner l'archipel et Tarente, le chemin tracé sûrement en octobre par l'escadrille du capitaine Duclos.

Berthier était relevé de ses fonctions de gouverneur « pour abus d'autorité et maladresses ». Les pouvoirs passaient, le 28 mars, au général Donzelot. Et jusqu'au traité de Paris, du 11 avril 1814, les habitants des Sept Iles devaient vivre sous une domination française, à la fois paternelle et bienfaisante. Le protectorat de l'Angleterre, puissance qui voulait toujours dominer, dans la Méditerranée, serait imposé, ensuite, aux Ioniens.

CHAPITRE XII

INSPECTIONS ET RAPPORTS

Napoléon envoie des instructions. — Clermont-Tonnerre visite la Pouille. — Nouveau voyage entrepris par le roi Joseph. — Lamarque rapporte, en août, les événements militaires. — Siège et prise de Scilla. — Marche des Français sur Reggio. — Capture du brick le *Delizet*. — Joseph envoyé à Madrid, Murat le remplace. — La garnison postée à Capri se trouve forcée de nous céder cette île.

Parmi les instructions verbales, que Napoléon faisait donner à son frère, en décembre 1806, la principale avait trait au rendement des impôts dans le royaume de Naples; recettes qu'il eût fallu doubler afin de faire face, promptement, aux dépenses militaires, si importantes en raison du grand nombre de soldats à entretenir pour assurer la pacification.

Joseph s'emploie à étudier les ressources financières de ses États. Il envoie aux renseignements, dans les provinces, des inspecteurs. Parmi eux, Clermont-Tonnerre est chargé de visiter la Pouille; et il écrit au roi, le 5 janvier 1807 :

« La distance de Naples à Foggia est de 90 milles, environ 40 lieues. La route passe par Avellino et par Ariano. Avellino, dans une position agréable, à 28 milles de Naples, est une ville d'environ 6 000 âmes, assez commerçante. Ariano, ville de 12 000 habitants, à 54 de Naples, est au point de partage des eaux. C'est une position très forte, la plus importante sur la ligne de Foggia à Naples, jouissant sur tous les points d'un horizon immense, escarpée sur tout son pourtour et dominant à

une grande hauteur sur toute la contrée. Il y a une espèce de château-fort; la plupart des maisons sont creusées dans le tuf.

« De chaque côté d'Ariano, jusqu'à la plaine de Pouille, jusqu'à celle du Cratère de Naples, la pente générale de la route est assez douce. L'Apennin présente à peu près la même nature de terrain qu'on observe entre Bologne et Florence; on ne traverse guère de terrains incultes; mais tout dans la structure et la disposition actuelle porte l'empreinte des fréquens tremblemens de terre qui affligent ces contrées où d'ailleurs tous les lieux habités présentent les tristes restes des bouleversemens plus ou moins récens.

« Un point intéressant sur cette route est la taverne du Pont de Bovino, à l'endroit où l'on sort de la montagne pour entrer dans la plaine de Pouille. La route s'y divise sur Foggia et sur Barletta et Matera. Cette seule maison rapporte 4 000 ducats chaque trois ans au prince de Bovino et en a rapporté jusqu'à 8 000. J'ai considérablement surpris le régisseur général du prince qui a sur ce seul canton 50 000 ducats de revenus en lui demandant si le vin de Bovino qui est fort bon se conserverait; il m'avoua qu'il n'avait jamais eu l'idée d'en garder d'une année à l'autre afin de savoir s'il gagnait en qualité par l'effet du temps, ce que sa nature sembla m'indiquer dès le premier moment. Et il me dit ensuite que son prince qui faisait beaucoup d'huile dans sa principauté aimait mieux se servir d'huile de France que d'essayer à en faire de l'aussi bonne avec les excellentes olives que son territoire produit.

« On fait de Foggia à Naples une nouvelle route par Troja et Benevento qui aura environ vingt milles de moins que celle par Ariano; celle-ci alors ne sera plus que la route de la marine pour Barletta et la Terre de Bari et d'Otrante et pour Tarente aussi bien que pour la Basilicate, jusqu'à ce que celle de Gravina à l'Auletta par Potenza lui enlève encore cette partie importante du passage.

« Les Romains levaient un impôt sur les troupeaux qui passaient alternativement l'hyver en Pouille et l'été dans les Abruzzes; et sous diverses formes, cet impôt s'est perpétué. Il rapportait en 1254, 5 200 onces au fisc; en 1327, 2 florins d'or par 100 moutons; en 1411, 20 ducats pour 100 vaches et 2 pour 100 brebis; en 1443, Alphonse d'Aragon remit au domaine, avec la condition de location perpétuelle, tout ce qui appartenait à des particuliers, dans l'étendue de ce qu'on nomme le *Tavogliere,* c'est-à-dire dans la plaine d'environ 30 milles de largeur qui s'étend de Civitale à Andria, sur une longueur de plus de 70 milles. Il partagea le Tavogliere en locations composées de la *Terra Salda* ou terre de Pâture pure, sur laquelle sont placés les abris appelés *Postes* où les troupeaux particuliers se réunissent; de terres labourables appelées *Terra da portata,* et de pâturages boisés pour les bœufs de labour appelés *Mezzane.* Il fixa des chemins de 60 pas de large pour le voyage des troupeaux de l'Abruzze à la Pouille et le retour, appelés *Tratturi* et fixa divers points de repos pour la traversée. Enfin, il accorda différens privilèges pour encourager la pâture et entre autres, il institua une foire privilégiée à Foggia en avril et mai, où le seul produit des locations se levait. On payait 88 carlins par 100 moutons et 275 par 100 vaches ou jumens. En 1474, on voit au Tavogliere 1 700 000 bêtes à laine (en comptant, suivant la supputation reçue, 10 brebis pour vache ou jument). Ainsi, le revenu se montait à 658 240 francs.

« La pâture, en 1550, avait gagné, par abus, 2 060 milles carrés sur l'agriculture. On fixa à 10 000 carrés, capables de nourrir 900 000 bêtes, la part de la pâture. En 1555, à l'occasion d'une disette, on en reprit 1 000 pour l'agriculture, et en 1560, on en retira encore 500. Enfin, en 1715, une mortalité des animaux en fit retirer encore 450.

« Aujourd'hui, la superficie du Tavogliere est de 15 600 carrés, dont environ 9 000 sont donnés à la pâture et le nombre des animaux est de 1 500 000, en comptant

30 000 vaches ou jumens pour 300 000 brebis, suivant la supputation reçue.

« En 1556, le Régent Revertera, qui vint faire ce qu'on appelle la réintégration du Tavogliere et qui ne vint chercher en effet que le moyen de mieux écraser le pays, le Régent Revertera imagina de substituer à la classification avec énumération établie par les Constitutions d'Alphonse Ier, en vertu de laquelle on distribuait les locations, la classification volontaire, en vertu de laquelle on donnait à chaque postier une quantité d'herbe proportionnée à ce qu'il annonçait, de manière qu'une location d'un nombre déterminé de brebis se donnait à un homme qui en annonçait fictivement trois fois autant qu'elle en pouvait contenir. Ce que la location pouvait contenir se nommait *Pecore reali fisse* et payait 132 ducats par 1 000 brebis; le reste se disait *Professazione in alia* et payait seulement 32 ducats, au moyen desquels on avait la permission d'avoir hors du Tavogliere l'excédent de la *Professazione* sur la *reali fisse* de la location; où il est facile de sentir les abus d'une pareille enchère et du changement de domaine d'année en année, qui s'ensuivait pour chaque pasteur. C'est à cette administration qu'il faut imputer la dépopulation et la nudité sous le rapport des arbres du Tavogliere de Pouille. Le Gouvernement semblait rivaliser de vexations et de fiscalité avec quelques seigneurs qui y avaient réunis, en perpétuelle location, des terrains considérables.

« Le Tavogliere rapportait 425 600 ducats; par l'opération que le gouvernement actuel vient de faire, il rapportera 550 000, indépendamment d'une somme une fois payée d'avance d'à peu près autant et le pays gagnera tellement qu'on peut espérer qu'en moins de dix ans il sera assez florissant pour que le revenu du fisc y monte à un milion de ducats.

« L'opération du Gouvernement a consisté principalement à partager le Tavogliere en une certaine quantité de parties d'un prix et d'une étendue déterminés et à le laisser en propriété, moyennant une rente rachetable,

une somme d'avance et le payement par la suite des impositions régulières. Par là, l'agriculture et l'industrie pastorales encouragées et rendues libres, donneront à un pays aujourd'hui désert et dépouillé d'arbres, des établissements, des plantations et un accroissement de population qui, de cent mille habitans qu'on compte aujourd'hui, s'élèvera peut-être à un million.

« Une partie du Tavogliere de Pouille, surtout celle au couchant de Foggia, n'a pas plus de deux pieds d'épaisseur de terre végétale, sous laquelle on trouve le caillou roulé ou la craie déposée. Sa grande calamité est le manque absolu d'eau. Cependant, les arbres et surtout les oliviers y viennent bien quand ils sont soignés.

« C'est un spectacle intéressant, à l'époque de civilisation actuelle, que de voir près de la colonne à huit pans élevée à Foggia par Alphonse d'Aragon et à laquelle répondent autant de *Trattieri,* partir du 1er au 8 may, 4 à 5 000 bergers qui conduisaient 12 à 1 500 mille brebis et qui reviennent tous dans le courant d'octobre, conduisant avec eux les pannetiers, les cordonniers, les bourreliers, les tailleurs, enfin tous les ouvriers dont ils ont besoin. Ceux qui sont de Pouille laissent leurs femmes à Foggia l'été; ceux des Abruzzes laissent les leurs dans les villages de ces montagnes très élevées; et toute la colonie, dans le courant d'octobre a quitté les pâturages de l'Abruzzes pour revenir dans ceux de Pouille.

« Avant la loi du 21 may 1806 qui a arrêté l'opération actuelle, le Tavogliere était administré par un tribunal composé d'un Président, deux juges, un greffier, un fiscal, un percepteur indépendant. On propose maintenant un Intendant et un juge économique, espèce de juge de paix devant terminer sur les lieux les procès des bergers. »

Le roi, lui-même, va visiter ses sujets. Sorti de Naples le 14 mai, il veut assurer les administrations civiles et quelques monastères d'une haute protection. Monte

Cassino profitait déjà des bienfaits du prince (1).

L'œuvre des troupes, achevant le désarmement — ou l'exécution — des ferdinandistes irréductibles, était suivie, de près, par le frère de Napoléon. Sur cela, Lamarque devait renseigner le ministre de la guerre, et très exactement, le 25 août :

« Le brigandage, qui s'était rallumé sur plusieurs points du royaume, commence à se calmer. Nos troupes, continuellement en mouvement, battent les brigands partout où elles les rencontrent; mais ils se divisent en petites bandes et échappent souvent à toutes les poursuites. Sa Majesté vient de prendre des mesures administratives qui produiront sans doute d'heureux résultats : Elle a donné beaucoup de latitude aux généraux et les a chargés de la haute police.

Abruzzes. — Les trois Abruzzes étaient les provinces les plus tranquilles du royaume. Sa Majesté y avait été reçue avec enthousiasme et on crut pouvoir en retirer quelques troupes. Plusieurs chefs de brigands, retirés dans les États pontificaux où ils ont toujours trouvé sûreté et protection, profitent de ce moment; ils pénètrent dans la province de Teramo, y forment de nombreuses bandes et y commettent toutes espèces d'excès. Poursuivis par les détachements envoyés contre eux, ils se jettent dans les hautes montagnes qui séparent le Teramo de l'Aquila où il est presque impossible de les atteindre. Dans la nuit du 11 au 12, les brigands réunis au nombre de quatre cents ont traversé à gué la Pescara qui est basse dans ce moment et ont pénétré dans la province de Chieti par San Valentino; mais les gardes civiques et les divers détachements de nos troupes les ont obligés de se retirer et ils ont gagné la province de l'Aquila en traversant la vallée de San Leonardo. Les communications ont été un moment interrompues entre Naples et Chieti et les brigands ont eu l'insolence d'attaquer Sul-

(1) Consulter le travail si précis d'Ernesto JALLONGHI : *Borbonici e Francesi a Montecassino.*

mona; mais il ont été totalement défaits par un détachement du 2e régiment napolitain et du 6e chasseurs à cheval. Une cinquantaine sont restés sur la place et un plus grand nombre a été blessé; ils ont abandonné une quarantaine de chevaux. Un officier du 6e et deux chasseurs ont été blessés. Dans le même moment, M. Monval, officier du génie, qui se rendait de Pescara à Otrante, a été assassiné avec une escorte de cinq à six hommes sur les frontières des Abruzzes et du comté de Molise.

Sa Majesté, voulant faire cesser tous ces désordres, a pris les dispositions suivantes. Le 6e régiment de chasseurs, qui devait partir des Abruzzes le 25, a été provisoirement conservé dans cette partie. On a envoyé un bataillon du 10e, qui a été remplacé à Gaète par un bataillon du 101e; des détachements du Royal corse et du 2e régiment italien ont marché sur Venafro et Isernia pour garder la plaine des *Cinq Milles*.

Labour. — La province de la Terre de Labour est tranquille; quelquefois il se montre des brigands entre Itri et Fondi; mais ils n'osent pas se mesurer avec le plus petit détachement et une escorte de dix hommes suffit pour être en sûreté (1).

Les environs de Sora étaient inquiétés par une bande assez nombreuse, mais elle a été se réunir aux brigands des Abruzzes. Deux cents hommes gardent Sora, point important par sa position particulière et son voisinage du pays romain où les brigands trouvent des armes, des munitions et des partisans.

Le comté de Molise se trouve menacé par la réunion des brigands dans la province d'Aquila. Une colonne de trois cents hommes est partie de Naples, sous les ordres d'un aide de camp de Sa Majesté.

Pouille. — La paix avec la Russie et l'occupation de Corfou ont produit une amélioration sensible dans l'es-

(1) Mesures rigoureusement observées depuis la mort du colonel Claude Bruguière, du 4e chasseurs, assassiné le 22 octobre 1806, à l'endroit nommé Carrefour de Saint-André, près de Gaëte.

prit des habitants des trois provinces de Foggia, Bari et Otrante.

La Basilicate, frontière des Calabres, couverte de vastes forêts et hérissée de montagnes, a été de tous les temps le refuge de nombreux comitives; il y a un mois qu'elle était infestée au nord vers Mana et Montemilone et au sud vers Marsico et San Quirico. Mais un bataillon du 20e et un escadron du 25e chasseurs ont donné une chasse si vigoureuse aux brigands que plus de trois cents ont été ou tués dans les combats ou fusillés à la suite des jugements. Un plus grand nombre a mis bas les armes. Tout annonce que sous peu de jours la Basilicate sera tranquille.

Naples jouit toujours de la plus grande tranquillité et il n'y a pas de capitale en Europe où il se commette moins de désordre. L'esprit public est très amélioré depuis la paix avec la Russie et le bruit qui se répand que Ferdinand et Caroline ont abandonné la Sicile ôte toute espérance au très petit nombre de leurs partisans. Les îles d'Ischia et de Procida, qui font partie du gouvernement de Naples sont bien fortifiées et en état d'opposer une longue défense. Les côtes, depuis le cap Misène, jusqu'à celui de la Campanella, qui forment le pourtour du vaste cratère de Naples, sont partout bien armées. Les forts sont approvisionnés pour un an.

Salerne. — Les deux principautés, Ulra et Citra sont tranquilles dans la plus grande partie de leur étendue. Une bande de brigands, commandée par un nommé Vuozzo, fameux par ses crimes, s'était formée du côté de Melfi et avait un moment menacé les communications avec la Pouille. Mais elle a été poursuivie avec tant de vigueur par des détachements, dont les mouvements étaient combinés, qu'elle a été presque entièrement détruite et que Vuozzo s'est enfui avec un ou deux de ses compagnons.

La plaine de Pœstum, le Cilento, la vallée de Viane, le Val de Policastro peuvent être parcourus sans escorte.

Les environs de Lagonegro sont cependant encore le théâtre des excès d'une bande assez nombreuse; mais poursuivie par 300 Corses, il est à croire qu'elle sera promptement dissipée.

Il y a deux mois que de Lagonegro à Castrovillari, les communications étaient sans cesse interrompues; 3 à 400 brigands, commandés par un ci-devant Préside nommé Caraciulo et un jeune prêtre nommé Paladini, ravageaient ce pays en se portant tour à tour d'une mer à l'autre. Caraciulo et Paladini ont été arrêtés par des officiers de La Tour d'Auvergne (1) qui se sont fait descendre dans une profonde caverne où ces scélérats se croyaient en sûreté; ils ont été pendus à Lagonegro et les communications avec les Calabres sont aujourd'hui assurées (2).

Les Calabres. — Depuis la défaite de Philipsthal (3) et le siège de Cotrone, les ennemis ne tiennent plus dans les Calabres que Reggio et le fort de Scilla; il n'y a, dans les Calabres, que de petites bandes de brigands qui cherchent à voler et non à combattre; mais elles inquiètent beaucoup nos troupes par les nombreux détachements et les marches pénibles qu'ils faut faire. »

On comptait alors près de 700 hommes dans les hôpitaux (4).

(1) Joseph avait à son service deux régiments étrangers : Latour d'Auvergne et Isembourg.

(2) Lamarque ne mentionne pas la fin d'un chef de masses célèbre. Rivarol a écrit : « On n'eut Parafanti que mort et criblé de coups. Retranché dans un sillon de rocher où il ne pouvait être pris que de biais, les cuisses rompues par les balles, mais les bras encore libres, il sacrifia plusieurs victimes à sa vengeance. Aucuns de ses coups ne portaient à faux. On exposa sa tête à Rogliano, lieu de sa naissance. (page 129). — Un autre chef réfugié dans une meule de foin, s'incendia lui-même avec sa dernière cartouche pour ne pas tomber vivant entre les mains de ceux qui l'entouraient (p. 130).

(3) Le prince de Hesse.

(4) Presque tous malades des fièvres. — Ce qui caractérise ces fièvres soudaines, dont les résultats sont si prompts, c'est un abattement immédiat, une absence totale d'appétit, une chaleur brûlante, des nausées, des étourdissements et la mort. Elles sont plus redou-

En septembre 1807, il ne s'opère que quelques battues; véritable chasse à l'homme, poussée à travers des fourrés où, auprès des derniers partisans du roi Ferdinand, quelques prêtres fanatiques allaient prêcher, chaque dimanche, la résistance aux Français.

Un seul événement majeur s'enregistrait dans le mois d'octobre : Moore, général anglais, que des désaccords éloignaient de Caroline, quittait la Sicile.

Le 25 novembre, Joseph Napoléon ordonnait au ministre de la guerre de procurer à Reynier tout le matériel nécessaire pour réduire Scilla et Reggio; derniers refuges des ferdinandistes. Partis de Naples, des chariots tirés par vingt bœufs transportèrent en Calabre les pièces lourdes. Un navire en portait cinq au Pizzo. L'artillerie et le génie organisaient un train à Palmi pendant que les paysans réquisitionnés réparaient le chemin de Seminara. Enfin, le 31 décembre, l'infanterie s'engageait dans l'Aspromonte et allait assiéger Scilla. Canceliere voulut inquiéter notre action en débarquant à Bagnara des milices; Napolitains qu'un bataillon pouvait jeter à la mer.

Un corps de réserve s'échelonnait, à partir du 15 janvier 1808, entre Naples et Cosenza; sûr moyen d'observer les entreprises des Anglais et des insurgés. A cette surveillance furent employés : la garde royale, deux bataillons du 102e, 800 Suisses et 420 Napolitains. Le roi, arrivé à Persano, était prêt à se porter avec 3 000 hommes au secours de Reynier.

Contre Scilla, on va armer six pièces de 24, six de 12, trois mortiers et deux pièces de 6 établis au sommet de la montagne qui se prolonge, en crête, jusqu'au vieux château qui domine la mer et la ville. L'infanterie

tables encore si le sirocco vient à souffler. Vent perfide qui dure souvent des mois entiers et cause des épidémies subites et mortelles. Gros d'orages, il frappe d'inertie l'atmosphère qu'il embrase. La langueur, le dépérissement, l'atonie ne laissent aucune action aux organes, produisent la stagnation, la putridité des humeurs et abandonnent aux ravages violents de la fièvre une machine sans ressort et sans énergie. (Rivarol, p. 77.)

forme un camp à l'est; bon moyen de couvrir le blocus, lorsque l'ennemi décide une nouvelle attaque. En effet, 600 soldats — parmi lesquels se trouvent des Anglais débarqués à Canatello dans la nuit du 27 au 28 janvier — vont aborder, dès le petit jour, les voltigeurs formant la grand'garde. Des agresseurs, mal dirigés ou peu aguerris, ne purent entamer la troupe restée sur ses gardes. Chargés à la baïonnette, 60 parviennent à regagner les barques; 45 fuient à travers les Apennins; 127 restent prisonniers. On a tué ou massacré les autres. Cette rude leçon devait porter l'ennemi à ne plus désormais s'aventurer aveuglément.

Du 3 au 15 février, un feu d'artillerie très vif forçait les défenseurs de Scilla à garder l'abri. Le 15, deux batteries de brèche éventrent le rempart qui s'écroule en produisant un horrible fracas. A 2 heures du soir, le feu de la place est éteint. Le 16, une colonne d'assaut se loge dans la ville, y prépare l'escalade du château; mais le 17, à midi, la garnison anglaise, voyant les murs déjà franchis, se précipite vers le port; elle défile sous une très vive mousqueterie et couvre son chemin de cadavres. Une grande barque surchargée, après avoir longé le haut rocher, est coulée par nos pièces battant la mer; aussitôt, 50 matelots et soldats servirent de proie aux requins. En fuyant, les auxiliaires de Ferdinand nous abandonnaient tout leur matériel (1).

Reggio était, depuis quinze jours, au pouvoir des Français. La marche du 30 janvier, que dirigeait Cavaignac, avait porté à Pimpinello les grenadiers du 62e. Ils prenaient quatre chaloupes bien armées qu'on dirigea sur Tropea. Le même jour, un brick anglais commandé par le capitaine Gladstone, venu pour canonner notre avant-garde, s'échouait et devenait une bonne capture. Le *Delizet* portait quatorze caronades de 24, deux pièces de 6 longues, quarante-trois matelots napo-

(1) L'ennemi a abandonné douze pièces de divers calibre, deux mortiers, deux obusiers et des magasins assez bien fournis. (Arch. Guerre.)

litain et soixante-quatre Anglais, dont six officiers.

La ville de Reggio déjà occupée, un major-général anglais, Sherbivocke, voulut nous inquiéter. Quelques boulets éloignèrent ses troupes venues de Messine; et les premiers coups de nos pièces de 12, entamant le fort, amenèrent la garnison à capituler aux conditions imposées par le lieutenant du roi Joseph (1).

Alors, la domination française s'étendrait désormais le long du rivage des deux mers. Ferdinand et Caroline ne pourraient plus qu'intriguer contre le nouveau gouvernement. A la dernière, on attribuait l'attentat qui avait failli amener la mort, le 31 janvier, dans sa maison de Naples, du ministre Saliceti.

Maurice Mathieu, divisionnaire, qui remplace Reynier en Calabre, fera lever l'état de siège. Cette amnistie, accordée aux paysans restés si longtemps insurgés, doit amener le repeuplement des campagnes. La Basilicate sera purgée de quelques coureurs obéissant au chef Il Monaco. Il n'y a plus, en Terre de Labour, que vingt forçats évadés qui ravagent.

Déjà, les Français travaillaient aux réorganisations d'un pays trop longtemps ravagé par la guerre : ouverture des routes, amélioration des cultures, encouragement du commerce, extension de la pêche, récompense de l'initiative privée.

Joseph est porté du trône des Deux-Siciles à celui d'Espagne; nouvelle faute que commet Napoléon. Appelé à Bayonne, auprès de son frère, il donnera, de cette ville, le 20 juin, une constitution au peuple que Joachim Murat allait gouverner, à partir du 1er août.

Murat voulut, dès sa prise de possession, expulser les

(1) Capitulation de Reggio. Entre le général Cavaignac, commandant l'avant-garde du corps d'armée de Calabre et le colonel de Sandur, commandant le château de Reggio, le 2 février 1808. — La garnison est prisonnière de guerre et sera conduite dans l'intérieur du royaume : 318 chasseurs du bataillon Valdemme; 312 chasseurs d'Apulie, 25 cavaliers du régiment Valdemazzara, 14 artilleurs; 9 pièces des divers calibres, les canonnières du port; 45 000 cartouches d'infanterie; barils de poudre. (Arch. Guerre.)

Anglais restés à l'entrée du golfe de Naples, avant d'armer, suivant l'ordre qu'en avait donné l'Empereur, contre la Sicile. Pendant que l'escadre britannique s'abritait à Messine, redoutant les vents d'équinoxe, l'ancien grand-duc de Berg réunissait tous les bateaux en station de Salerne à Gaète. On embarquait des troupes (1) devant le château de l'Œuf et Lamarque conduisait, le 4 octobre, une expédition vers le sud.

Cette expédition était formée en trois divisions. Partie à deux heures du matin, elle naviguait dans les ténèbres très denses, et par une forte houle. A cinq heures, la première division se plaçait en face des hauteurs d'Ana-Capri, tandis que les autres manœuvraient afin d'inquiéter l'ennemi au moyen de fausses attaques.

Le colonel anglais Law, qui disposait de mille sept cent cinquante hommes, était résolu à se défendre jusqu'à l'épuisement entier de ses moyens d'action. La veille, prévenu d'une attaque prochaine, il avait envoyé demander des secours à Messine. A 2 heures du soir, les Français débarquaient à la pointe d'Orico, sous un feu violent. Pourvus d'échelles et de grapins, les braves grenadiers escaladaient rochers et murailles, forçaient l'ennemi à reculer; et, avec le renfort d'une seconde division, ces troupes audacieuses envahissaient un plateau et pénétraient, vers 7 heures, dans un jardin retranché où l'on fit 214 prisonniers — la garnison d'Ana-Capri. Les autres troupes britanniques, employées de ce côté, avaient gagné le refuge du fort de Monte Solaro. Succès qui nous coûtait 103 hommes, dont le lieutenant-colonel Livron trouvé parmi les morts.

Pendant la nuit, les sapeurs déblaient l'escalier qui conduit à la plaine Sainte-Marie. Le fort de ce nom, attaqué le 5, capitule au vingt-cinquième boulet envoyé. Lamarque compte en prise 457 hommes. Quand les deux premières colonnes françaises s'étendent, la troisième,

(1) Troupes employées à l'expédition : 10e, 20e, 52e, 102e, régiments français; grenadiers corses et suisses, fusiliers d'élite; carabiniers napolitains, régiment Isembourg. (Rapport de Lamarque.)

obéissant au général Monserrat, débarque à la petite marine et marche en bon ordre jusque sous les murs de Capri. Vite, l'artillerie établit des batteries pour canonner la grande marine, et pour couvrir les débarquements des renforts, qui arrivent les 6 et 7, aux bains de Tibère. Ce jour, au coucher du soleil, une escadre anglaise paraît et s'embosse à l'ouest (1). Le 8, son tir est dirigé sur nos camps. Nous sommes pris entre les feux de la garnison et ceux de la marine. A midi, l'escadre s'approche afin d'effectuer un débarquement. Une pluie de boulets de 24, et un feu de mousqueterie balayant les ponts, forcent les navires à s'éloigner. Les équipages prendront-ils une revanche sur nos canonnières? Non, car celles-ci peuvent couvrir l'ennemi de mitraille et se mettre à l'abri, derrière les rochers.

La pluie et le vent contrarient les travaux d'Hautpoul qui fait retrancher les troupes et armer des batteries. Œuvres accomplies les 9, 10, 11, 12 et 13 octobre, quand trois frégates anglaises continuaient à bombarder nos positions. Le 13, un grand convoi, parti de Naples, escorté par 20 canonnières, passait devant l'escadre ennemie, débarquait en face de Sorrente, donnait du matériel. Le 14, à 8 heures du matin, Lamarque fait ouvrir un feu terrible sur Monte Solaro. Les canonniers anglais abandonnent leurs postes, cherchent à occuper une seconde position, en sont délogés par les obus. A trois heures et demie, le général Reynier, qui s'est embarqué à Sorrente, amène des renforts. Cela permet d'étendre l'action de l'infanterie. A 6 heures, tous les points dominants de l'île sont en notre pouvoir. Vingt minutes plus tard, Lamarque envoie sommer Law de capituler. Le colonel anglais, effrayé, à la vue de nos formidables moyens d'action et ne voyant pas paraître les troupes attendues de Messine, se résigne à nous rendre la place. Reddition signée le 16, à 7 heures du matin. Et

(1) L'escadre était composée de six frégates, deux bricks, une galère et de quatorze chaloupes canonnières (Amirauté).

Murat pouvait, le 18, écrire à l'Empereur : « Les signaux de Capri et les drapeaux de Votre Majesté flottant sur les tours m'annoncent que l'ennemi a capitulé. »

Ainsi s'achevait, après trente-deux mois de luttes, la conquête d'un royaume dont Ferdinand IV ne reprendrait possession qu'en 1815, le triomphe d'une dernière coalition lui ayant rouvert, enfin, les portes de sa capitale.

APPENDICE

NOTE DE L'AUTEUR

Que d'événements se rattachant à la *Troisième campagne d'Italie* ont, jusqu'ici, été insuffisamment étudiés, et par suite inexactement rapportés! Des erreurs, de la diminution ou de l'amplification des faits, dix mémorialistes doivent être rendus en partie responsables. Chacun a dit son conte de bivouac en affirmant que telle chose rapportée fut vue. De plus, des historiens semèrent aussi l'erreur, à loisir. Thiers fait prendre à Massena 4 000 Autrichiens devant Caldiero; E. Maréchal, auteur classique, porte l'armée d'Italie de 1805, à Vienne, avec le prince Eugène, au commencement de novembre; Rocquancourt, professeur à l'école Saint-Cyr, ne donne que 60 000 hommes à l'archiduc Charles, en octobre; le général Koch ignore quels ordres Napoléon envoyait à Massena; Mathieu Dumas, Colletta et Botta ont souvent dénaturé la conduite des généraux français pour encenser ou pour accuser tel individu dont le caractère leur plaisait ou déplaisait.

Reprendre des textes erronés et les corriger ne nous convient point. Afin d'établir une sorte de *Précis*, une méthode de travail depuis longtemps suivie nous conduit aux sources historiques. Pour compléter la lecture de tous les imprimés traitant de cette campagne, environ 200 volumes et brochures, nous avons examiné 7 456 pièces d'archives, à commencer par celles de l'Amirauté à Londres, pour terminer par celles de Messine, avant la destruction de cette cité. Sûr moyen d'investigation, pour que rien de ce qui est concluant n'échappât à notre curiosité. Parmi les pièces lues, analysées ou copiées, plus de 3 000 sont classées dans les archives de Massena. — Il nous faut redire, d'un cœur ému, avec quel affable empressement le petit-fils du maréchal, M. le prince d'Essling, mort tout récemment, avait encouragé nos

travaux. Les autres documents furent tirés des archives anglaises, françaises, autrichiennes et italiennes.

Une telle moisson faite, nous avons parcouru à longues journées les routes qu'ont suivies les armées d'Italie et de Naples. Trois visites au champ de bataille de Caldiero, des recherches poussées jusqu'au delà du Prewald, l'exploration des chemins vraiment difficiles que parcourut Fra Diavolo et jusqu'aux sentiers mal tracés qui permirent l'invasion de nos troupes dans les provinces napolitaines : voilà quels furent les travaux quant à l'étude du terrain. Ensuite, le choix des cartes se fixait : sur celle de Rizzi-Zannoni, édition de Venise, 1806, pour l'Italie; sur celle de J. Guerra, de 1794, pour les environs de Naples. Les noms portés dans ces cartes y sont orthographiés selon l'usage du temps, ainsi que dans le corps de l'ouvrage. De tels matériaux assemblés, deux années de labeur furent nécessaires pour achever l'œuvre, en tant que rédaction et placement des notes.

Notre tâche de chercheur a été facilitée par de bienveillants auxiliaires, à qui nous voulons payer ici notre tribut de gratitude : M. Charles Gérard, bibliothécaire de M. le prince d'Essling; M. J. Claine, ancien consul de France à Corfou; le lieutenant-colonel Picard, chef de la section historique française; le colonel J. Ferrari, chef de la section historique italienne; le comte Grabinski et l'avocat Raimondo Ambrosini, de Bologne; Mgr Ferraro, coadjuteur de l'archevêque de Gaète; le comte Ludovic de La Ville, de Naples; les professeurs et archivistes E. Jallonghi, Permacchio, Missasi et Ghergi.

Ajouter à notre histoire nationale un nouveau chapitre, n'est-ce pas nécessaire pour situer exactement l'œuvre des soldats qui combattirent en 1805 et 1806? Démosthène a dit, si judicieusement : « *Les affaires que chaque jour amène se décident d'après les lois et les faits; mais dans les grands intérêts de l'État, ayez devant les yeux la grandeur de vos ancêtres.* » Connaissons bien ces aïeux qui portèrent jusqu'aux Iles Ioniennes notre drapeau. Ils ont, croyons-nous, bien mérité que leurs travaux fussent impartialement présentés aux hommes qui s'intéressent, aujourd'hui, plus particulièrement aux faits de l'Épopée.

DOCUMENTS

A

NOTE SUR L'ARMÉE FRANÇAISE EN ITALIE

REMISE A M. LE MARÉCHAL MASSENA PAR M. LE MARÉCHAL JOURDAN (1)

Les Autrichiens s'étant réunis en force sur l'Adige, et annonçant le projet de commencer les hostilités, le maréchal Jourdan, qui n'avait reçu d'autre ordre que celui de faire ses dispositions, crut néanmoins, qu'afin de prévenir toute surprise, il devait réunir l'armée; en conséquence les divers corps se sont mis en mouvement, les 17 et 18 fructidor, et l'armée occupe aujourd'hui les cantonnements ci-après désignés :

Première division. — Cette division est composée des : 22e régiment d'infanterie légère; 52e régiment d'infanterie de ligne; 29e régiment d'infanterie de ligne; 101e régiment d'infanterie de ligne; 3e régiment de chasseurs; 14e régiment de chasseurs; 15e régiment de chasseurs.

Cette division occupe Vérone. Mille huit cents hommes d'infanterie en sont détachés pour former la garnison de Legnago, au besoin. Cinq cents hommes de ce corps sont dans la place, et le reste est cantonné à proximité de Legnago. Le 14e régiment de chasseurs éclaire l'Adige depuis le Canal blanc jusqu'à la mer. Le 15e chasseurs éclaire l'Adige depuis Bussolengo jusqu'à Rivoli. Le 3e régiment de chasseurs éclaire l'Adige depuis Vérone jusqu'à Legnago. Cette division est commandée par le général de brigade

(1) Arch. Massena. R. 41.

Solignac, faisant fonction de général de division. Il a sous ses ordres le général Lenchantin.

Deuxième division. — Cette division est composée du 8e d'infanterie légère; du 1er régiment d'infanterie de ligne; du 53e régiment d'infanterie de ligne; du 106e régiment d'infanterie de ligne; un bataillon du 106e est en garnison à Peschiera pour les travaux de la place. Les autres troupes de cette division sont cantonnées à Castelnovo, Sonna, et Somma Campagna.

Le 23e régiment de chasseurs qui arrive demain, venant de la 27e division militaire, sera attaché à la deuxième division de l'Armée; il occupera Bussolengo, et le 15e régiment de chasseurs entrera à Vérone.

Cette division est commandée par le général de division Robin, ayant sous ses ordres le général de brigade Camus.

Troisième division. — Cette division est composée : du 14e régiment d'infanterie légère; du 23e régiment d'infanterie légère; du 9e régiment d'infanterie de ligne; du 10e régiment d'infanterie de ligne; du 62e régiment d'infanterie de ligne. Le 14e d'infanterie légère était à Parme, M. le maréchal Jourdan a cru pouvoir dans la circonstance lui donner l'ordre de marcher, quoique ce régiment ne fût plus sous son commandement.

Cette division est cantonnée à Valeggio, Goito, Roverbella et lieux circonvoisins. Elle est commandée par le général de division Zayonchek, ayant sous ses ordres les généraux de brigade Digonet et Brun.

Le maréchal Jourdan avait reçu ordre de donner le commandement de cette division au général de division Verdier. Il a, en conséquence, envoyé ordre à ce général, qui est à Livourne, de se rendre à l'armée; mais comme il n'est point encore arrivé M. le maréchal a cru pouvoir laisser provisoirement le commandement au général Zayonchek.

Division de dragons. — Cette division est composée des 23e, 24e et 29 régiments de dragons et de six pièces d'artillerie légère. Elle est cantonnée aux environs de Vérone. Elle est commandée par le général de division Espagne.

Division de cuirassiers. — Cette division est composée des 4e, 6e, 7e et 8e régiments de cuirassiers. Elle est cantonnée à Villafranca et environs. Elle est commandée par le général de division Pully.

Parc d'artillerie. — Le maréchal Jourdan a reçu le 16 du courant ordre de faire organiser l'équipage de campagne. Le géné-

ral de division Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie, travaille à cette organisation, avec la plus grande activité. Six pièces sont déjà à la division de dragons, et d'autres arriveront incessamment. Un équipage de pont a été envoyé à Mantoue, par ordre du ministre de la Guerre.

Le maréchal Jourdan ayant reçu ordre de faire acheter cinq cents mulets pour le train, et n'ayant pas un sou à sa disposition pour aucun des services de l'armée, a prié S. A. S. Mgr le prince Eugène d'avoir la bonté de faire verser une somme de cinq cent mille francs dans la caisse du payeur. Son Altesse ayant bien voulu adhérer à la proposition du maréchal, il a mis à la disposition du général Lacombe Saint-Michel la somme de deux cent mille francs tant pour l'achat des mulets que pour les besoins extraordinaires du service de l'artillerie.

Un pont de bateaux a été jeté sur le Pô à Plaisance. Les ordres ont été donnés pour qu'il en soit jeté un second sur le point où on passe le Pô pour aller de Pavie à Voghera. Il a été ordonné de réunir des moyens pour en jeter un troisième à Casal-Maggiore.

Le général Lacombe Saint-Michel a été chargé de reconnaître aujourd'hui les points sur lesquels il serait convenable de jeter des ponts, sur le Mincio, et de rechercher les moyens qui seraient nécessaires pour cela.

Génie. — Le ministre de la Guerre ayant ordonné de faire des approvisionnements d'outils, et le maréchal Jourdan ayant jugé nécessaire d'ordonner quelques travaux de campagne il a prié S. A. S. Mgr le prince Eugène d'avoir la bonté de faire verser une somme de 200 000 francs dans la caisse du payeur. Sur cette somme il a mis celle de 150 000 francs à la disposition du génie.

M. le maréchal n'a encore ordonné que la construction d'une tête de pont à Plaisance et la construction de quelques travaux sur la position de Valeggio.

Administration. — M. le Commissaire ordonnateur en chef ayant reçu ordre d'organiser tous les services sur le pied de guerre, et n'ayant point reçu de fonds pour cela, M. le maréchal a mis à sa disposition, pour les besoins du moment, la somme de 300 000 francs, prise sur les fonds versés par ordre de Son Altesse Sérénissime.

Ce trop faible moyen et la rapidité de la marche des troupes n'ont point encore permis à M. l'ordonnateur en chef d'organiser les services, de manière que la troupe vit encore par les soins de l'administration civile, or, qu'il n'y a encore, à la suite de l'armée, ni équipage, ni ambulances, ni aucun des moyens qui sont nécessaires.

Troupes venant de la 27e division militaire. — M. le général chef de l'état-major général présentera à monsieur le maréchal Massena l'état de ces troupes; elles doivent arriver successivement à Brescia, d'où elles seront ensuite dirigées sur Lonato. Le maréchal Jourdan s'est proposé de les faire entrer en ligne au fur et à mesure de leur arrivée, et de les organiser en division.

Généraux. — Le ministre de la Guerre a annoncé les généraux de division Miollis et Molitor, pour être employés en ligne, il a également annoncé le général Campredon pour commander la place de Mantoue.

Le nombre des généraux qui sont à l'armée étant bien inférieur à celui qui serait nécessaire, le maréchal Jourdan a écrit au général Menou pour le prier de lui envoyer les généraux Rostoland et Galzer.

Fait au quartier-général de Villafranca le 21 fructidor an XIII.

SUPPLÉMENT

Armement. — Dans chaque régiment il y a à peu près un tiers ou la moitié des fusils hors d'état de faire la guerre. Depuis que le général Lacombe Saint-Michel a réuni sous son commandement la 27e division militaire, il a donné des ordres pour faire venir des fusils neufs de Turin.

Légion corse. — Cette légion dont l'effectif est à peu près de 2 400 hommes est à Livourne. Son organisation a été confiée par le ministre de la Guerre au général Verdier. Sa Majesté désire beaucoup que cette légion soit promptement en état d'entrer en campagne. Le ministre a annoncé lui avoir donné l'ordre d'être rendue à Brescia avant le 28 fructidor, cependant cette légion est dans le plus grand dénûment et ne sera vraisemblablement pas en état d'entrer en campagne avant le printemps prochain.

Effets de campement. — Il n'existe à l'armée ni bidons, ni marmites. M. le commissaire ordonnateur en chef travaille à s'en procurer, il a fait espérer de pouvoir commencer à en envoyer dans quelques temps.

Places fortes. — Le général Chasseloup rendra compte à M. le maréchal Massena de la situation des fortifications. Cette situation est peu satisfaisante.

L'approvisionnement des places se fait par les soins de S. A. S. Mgr le prince Eugène. Déjà beaucoup d'objets ont été versés. Son Altesse espère que les approvisionnements seront complétés au 1er vendémiaire. L'armement des places a été ordonné. Le général

Lacombe Saint-Michel rendra compte de sa situation. M. le maréchal Massena verra que l'armement est peu avancé.

Ingénieurs géographes. — Il y a à l'armée, sous la direction de M. le colonel Brossier, un corps d'ingénieurs géographes, qui est chargé de lever la carte d'Italie. Ce corps est composé de jeunes gens très instruits et qui peuvent être très utiles à la guerre. M. le maréchal Jourdan se proposait de les employer, soit à l'état-major général, soit dans les divisions comme officiers d'état-major.

M. le colonel Brossier, officier distingué, donnera à M. le maréchal Massena tous les renseignements qu'il désirera sur les travaux des ingénieurs géographes.

Reconnaissance sur Vérone. — Le ministre de la Guerre ayant ordonné à M. le maréchal Jourdan de faire reconnaître la partie de Vérone, occupée par les Autrichiens, à l'effet de voir si après avoir effectué le passage de l'Adige, on pourrait former une tête de pont, au moyen des murailles de cette ville et de quelques flèches, qu'on y ajouterait, et de quelques redoutes qu'on ferait construire sur l'emplacement du vieux château, le maréchal Jourdan a chargé de cette reconnaissance le sieur Pelet, capitaine ingénieur géographe, officier distingué sous tous les rapports. Le sieur Pelet a fait à M. le maréchal le rapport que M. le maréchal Massena trouvera ci-joint.

B

RAPPORT DE L'OBSERVATEUR SECRET ENVOYÉ DANS LES ÉTATS AUTRICHIENS (1)

En exécution des ordres de Votre Excellence (2), je suis parti de Milan le 6 août pour me transporter dans les États autrichiens pour y observer la situation militaire, étant aujourd'hui 10 septembre de retour, je vous tracerai le résultat de tout ce que j'ai vu avec mes propres yeux.

Le 11 août j'étais à Balzer sur la rive droite du Rhin, premier pays autrichien dans la Souabe qui confine avec les Grisons, et je le trouvai entièrement dégarni des troupes comme aussi Bludenz et Feldkirch. Le 12, deux mille tyrolliens chasseurs qui formaient la garnison sont partis pour Innsbruk, et étant arrivé moi-même ce jour dans cette ville, j'ai su qu'ils avaient passé en Italie par Brixen et Clagenfurt.

A Feldkirch j'ai fait des efforts pour prendre le chemin d'Innsbruk qui n'est éloigné que de trente-six heures, mais inutilement. On n'a pas voulu m'accorder un passeport impérial, en conséquence je pris le parti de passer à Bregenz gros bourg sur le lac de Constance où j'ai trouvé une garnison d'un bataillon du régiment Wurtemberg. Bregenz n'a aucune fortification, mais il est rempli de magasins considérables de farine.

Je suis passé d'ici à Lindau où j'ai trouvé deux autres bataillons du même régiment Wurtemberg. Cette ville, par rapport aux fortifications, présentait rien à l'œil. Les canons n'étaient même pas montés sur les remparts, il y a cependant des magasins considérables de farine, beaucoup d'avoine, mais point d'artillerie, aucune munition de guerre, aucun fourrage.

Les Autrichiens ont acheté beaucoup de blé en Suisse, Souabe, Brisgovie et dans la Bavière, et tout a été transporté en Bohême et dans le Tyrol.

Je suis parti de Lindau le 13 août pour me rendre à Augusta (3). Aussi dans cette ville vains efforts de ma part pour pénétrer dans les États autrichiens.

Cette ville est divisée en deux partis : les protestants, *partisans*

1) Arch. Massena. R. 40.
(2) Le maréchal Jourdan.
(3) Augsbourg.

des Français, et les catholiques *partisans* prononcés des *Autrichiens*.

Ici je me suis déterminé d'aller à *Monaco* (1) où par la voie des recommandations et d'amis puissants, j'ai pu obtenir un passeport autrichien pour traverser le Tyrol et me rendre en Italie. Ainsi, si mon plan de passer en Autriche ne pouvait pas s'exécuter, il fallait prendre ce parti, pour voir au moins ce qui se faisait dans le Tyrol.

En attendant je vous ferai remarquer que les habitans de la *Bavière* sont des ennemis nés de la maison d'Autriche, les prêtres et les moines exceptés. L'Électeur a une armée de 36 000 hommes dont 8 000 de cavalerie et toute la troupe est bien habillée, bien montée et d'une jeunesse choisie.

Le 24 août ayant obtenu le passeport autrichien, je suis pénétré dans le *Tyrol*.

Le 26, j'étais aux lignes fameuses de *Pesannitz* qui défendent l'entrée par la Bavière; dans le Tyrol du côté *Vallantée*. Ces lignes étaient absolument dégarnies.

La troupe commence à se trouver en cantonnement à *Seefelt* et *Zirl*, où j'ai trouvé un régiment d'infanterie qui observe aussi les barrières du Tyrol allemand du côté des Grisons. Ce régiment dont le nom (la mémoire l'a oublié) est composé de 3 000 hommes.

Innsbruk, capitale de tout le Tyrol allemand et italien a en garnison le régiment de l'archiduc Louis. Ce régiment est bien tenu. Il est sur le pied de guerre avec la paye, et doit être ainsi toute l'année d'après les ordres venus, mais pour le 1er de septembre. Chaque soldat a 60 cartouches dans tout le Tyrol et toute l'Italie.

Dans tout le *Tyrol allemand*, la force de l'armée est de 20 000 hommes en commençant des deux pays ci-dessus cités, jusqu'à *Péri* deux postes au-dessus de Vérone sur l'Adige. Ici, à *Innsbruk* il y a de très grands magasins de blé, ou pour mieux dire, des farines dans les barriques et beaucoup d'avoine pour les chevaux. Point de cavalerie dans tout le Tyrol, point d'artillerie, point de munitions de guerre.

Innsbruk est la ville d'où sortent et où se forgent les nouvelles contre les Français. Tout est pratiqué pour tenir en haleine l'armée à laquelle on fait croire les millions des Russes qu'ils sortent, les richesses qu'elle aura pour l'invasion en France, en Italie, etc.

Aux confins du *Tyrol allemand* avec les Grisons il y a très peu de piquets qui empêchent la sortie ou l'entrée. Ce nombre monte de 5 à 600 hommes du régiment stationné à *Zirl*. *Innsbruk* fournit pour cet objet à Ala éloignée d'une lieue sur la rivière Inn une compagnie du régiment du prince Louis.

L'armée du Tyrol est divisée en deux corps. Celui du Tyrol alle-

(1) Munich.

mand à son quartier général à Innsbruk et est commandé par le lieutenant maréchal Muller qui a sous lui le général Ausperg, vieux général et d'une nullité absolue. Muller a déjà fait la guerre au Rhin.

Le corps dans le *Tyrol italien* est commandé par le maréchal *Simbschen*. Son quartier général est à Trente, il a sous ses ordres les généraux *Dedovich* et *Giullai*. Le général *Chasteler* d'origine française a été il y a peu de jours appelé à Vienne. Comme il passe pour être partisan des Français, on l'a fait organisateur de la levée en masse, et il est parti pour Vienne pour y recevoir des instructions.

A la fin d'août on a fait le tirage des milices. Elles ne sont que 5 000 dans tout le Tyrol. Elles demeurent chez elles, font l'exercice les jours de fête, et en cas de besoin marcheront. Le capitaine de la compagnie de la ville de *Trente* est le baron *Tassis*.

Je suis parti le 29 d'*Innsbruk* et je suis arrivé le 30 à *Bolzano*.

Du premier pays en sortant d'*Innsbruk*, tout le long du chemin jusque Lavis une poste au-dessus de *Trente*, il y est en cantonnement le régiment *Spork* qui est composé des vagabonds, déserteurs et autres mercenaires de tous les pays.

A *Brixen* il y a beaucoup des dispositions faites pour y ériger une forteresse, mais jusqu'à présent il n'y a que quelques lignes tracées. Cette ville est petite avec des vieux murs qui ne résisteraient pas deux heures à une demi-brigade. Dans les fauxbourgs il y a des magasins de farines, d'avoine. *Brixen* est la clef principale du Tyrol allemand en allant par *Trente*.

A *Bolzano*, ville ouverte et riche, il y a les hôpitaux militaires du Tyrol italien. Beaucoup de magasins de farines, mais nulle artillerie, point de munitions de guerre. — Ici à *Bolzano* j'ai cherché à pouvoir entrer dans la *Carinthie* pour passer à *Clagenfurt*, et de là venir à *Laybach*, *Trieste* et retourner ensuite à Milan par *Palma Nova*, *Udine*, etc... Mais tout fut inutile et par l'argent et par les amis. J'ai cru donc qu'il serait pas moins important de savoir la situation de *Trente*, ainsi pour ne pas perdre du temps je suis arrivé à *Trente* la nuit du 2 au 3 septembre.

Cette ville est dans la dernière désolation pour les fortifications que l'on y construit. Elles sont imposantes, et occupent un très grand espace de terrain. La garnison est composée de deux régiments d'une laideur effroyable. L'un est *Croate*, l'autre *Hongrois* d'infanterie, avec un escadron de cavalerie d'*Hohenzollern*. Trois autres escadrons étaient attendus du même régiment, avec 60 canonniers et beaucoup d'officiers du génie. Plus de 1 500 soldats, et 500 paysans fournis par les communes travaillent journellement aux fortifications. Il y a aussi quelques chasseurs tyroliens et quelques dépôts d'autres régimens. La garnison peut monter à 7 000 hommes y compris 1 500 malades, maladies pro-

duites par le raisin point mûr que les soldats prennent dans les campagnes. Les soldats qui travaillent ont 24 sols de Milan par jour en billets qui perdent le 40 pour 100.

Au Palais *delle Albere*, à la distance d'un quart de mille de Trente, existe le *Parc d'artillerie* en 47 pièces de canons de campagne, 60 petits chariots légers couverts de toile avec des munitions de guerre. On y attendait 300 pièces de canon qui devaient être extraites des arsenaux de l'Autriche, dont 140 doivent rester à *Brixen* et le restant à Trente. Mais tout ce convoi n'était pas encore arrivé le 3 septembre à Trente.

J'ai recueilli, par les discours, que la cour de Vienne fonde son grand espoir dans le Tyrol, soit pour en empêcher l'entrée aux Français, soit pour avoir une retraite assurée en cas des revers. C'est l'avis de plusieurs vieux officiers, avec qui j'ai parlé.

Le 26 août à Vienne n'était pas encore décidé dans le Cabinet la question si les généraux en chef des armées pourraient, après une action, se diriger selon les circonstances, ou attendre des nouvelles instructions dépendantes du conseil aulique de guerre. Le général en chef du Tyrol italien pense qu'il sera décidé que les généraux pourront s'écarter du plan tracé, après une bataille gagnée ou perdue.

Tous les habitans de la *Souabe autrichienne* comme aussi ceux du *Tyrol allemand*, sont attachés à la maison d'Autriche, mais. les habitans du *Tyrol italien* et principalement ceux de *Trente* la détestent infiniment, et sont attachés à Napoléon. C'est pour cela, qu'ils sont rudement traités. Une personne d'un très grand crédit m'a assuré que le *premier général français* qui arriverait chez eux avec promptitude pour les délivrer, aurait un cadeau de 200 000 florins déjà préparés en or *ad hoc*.

Les fortifications de *Trente* sont immenses. Elles commencent par le torrent *La Fersina* et descendent jusqu'à l'Adige in *Campo trentino* au-dessus de Trente. Elles reprennent après sur la rive droite de l'Adige, la montagne de la *Verruca* qui domine Trente et au delà, c'est-à-dire grande partie du *Campo Trentino*. La plaine au-dessous de Trente, le chemin du lac et le chemin pour l'Italie, sont fortifiés avec des redoutes. Cette montagne quoique d'une petite hauteur est cependant très rapide de tout côté, et les hauteurs de la *Saldagna* qui la dominent garantissent aussi, par leur élévation, toute la plaine de Trente, et l'on y voit partout des batteries construites et que l'on construit, qui ont le double objet, d'empêcher l'attaque de la *Verruca*, et de défendre une grande étendue de terrain. De *Saldagna*, qui est presque perpendiculaire sur la rive droite de l'Adige, jusqu'à l'Adige même, on y a construit des lignes, lesquelles cependant selon l'avis des ingénieurs mêmes, ne seraient pas capables de soutenir une attaque quoique la situation même la rendrait difficile. Au moment de mon séjour

il y avait plus de quarante redoutes et remparts construits, mais aucun n'était garni de troupes ni des munitions.

Avec toute l'activité possible qu'on pourrait employer pour achever ces fortifications, on ne pourrait réussir que dans l'espace de cinq à six mois.

J'ai fait une observation que les Autrichiens ont partout de très grands magasins d'avoine, mais ils n'ont pas encore pensé à en former de foin.

Toute la troupe autrichienne qui garde les confins du Tyrol italien avec le royaume d'Italie n'arrive pas à 3 000.

Depuis Trente jusqu'à la Porte de Saint-Georges (1), il y a des piquets dans tous les pays, mais leur nombre en tout peut être de 400.

Toutes les frontières des États autrichiens du côté de l'Allemagne y comprises celle du *Tyrol* du côté de la *Bavière* sont sans défense d'hommes et je suis presque assuré qu'en *Autriche*, *Bohême* et *Styrie* il n'y a pas plus de 30 000 hommes, et la garnison de Vienne seule en absorbe une bonne quatrième partie.

RÉCAPITULATION DES TROUPES DANS TOUT LE TYROL

A *Seefelt*, *Zirl* et toute la ligne du confin du *Tyrol* allemand avec les Grisons.....	3 000	hommes.
Innsbruk et *Ala*.....	3 600	—
Depuis *Schœnberg* une poste au deçà d'*Innsbruk* jusqu'au Lavis, y compris *Brixen* et *Bolzano*.....	3 000	—
Trente.....	7 000	—
De *Trente* à *Péri* et jusque aux portes de Vérone.....	400	—
Confins du Tyrol italien avec le royaume d'Italie du mont Tonal jusqu'à *Torbole* et Riva.....	3 000	—
TOTAL.....	20 000	hommes.

Je peux assurer ce nombre et peut-être il y en aura 500 de plus ou de moins.

Jusqu'ici j'ai pu tracer tout ce que j'ai vu moi-même, mais les connaissances que j'ai acquises soit dans le Tyrol, soit chemin faisant jusqu'à *Vérone*, m'ont mis aussi à la portée de savoir le nombre des troupes autrichiennes en Italie. Je ne les garantis pas pour la vérité, n'ayant pas pu porter mon observation de ce côté-

(1) De Vérone.

là, mais Votre Excellence par des autres rapports pourra bien, en les comparant, vérifier le tout.

A Venise en permanence	22 000	hommes.
A Udine	3 000	—
A Palmanova	3 000	—
A Padoue	12 000	—
A Vicence	12 000	—
A Mestre, Treviso et Castelfranco	4 000	—
A Chioggia et Brondolo	6 000	—
A Saint-Michel et Saint-Martin dehors de Vérone, Vérone et sur la rive de l'Adige.	12 000	—
A Este, Monselice, Montagnana et Padoue. Cavalerie	18 000	—
Un régiment d'artillerie, beaucoup de compagnies de chasseurs tyroliens, environ..	3 000	—
TOTAL	95 000	hommes.

Le général Somariva était dimanche à Vérone, et le quartier général à Padoue.

C

ARMÉE D'ITALIE (1)

SITUATION AU 1er BRUMAIRE AN XIV (23 OCTOBRE 1805)

QUARTIER GÉNÉRAL A ALPO

État-major général.

Le maréchal Massena, commandant en chef; le général de division Charpentier, chef de l'état-major général; le général de brigade Fririon, sous-chef de l'état-major général; adjudans-commandans employés à l'état-major général : Dufresne; Brossier. Employés auprès de M. le maréchal : Bailleul, Strolz, major du 19e régiment de chasseurs à cheval, faisant fonctions d'adjudant-commandant; le général de division Lacombe Saint-Michel, commandant l'artillerie; le général Dulauloy, commandant en second l'artillerie; le général Chasseloup, commandant le génie; le chef de bataillon Gassernot, vaguemestre général; le général de brigade Félix, inspecteurs aux revues; Joubert, ordonnateur en chef.

1re DIVISION (QUARTIER GÉNÉRAL A VÉRONE)

Général de division : Gardanne. Adjudant-commandant chef de l'état-major : Lecat.

	Présents.	Effectif.
Général de brigade : Compère.		
1re brigade { 22e légère (3 bataillons)	1 484	2 230
1re brigade { 52e de ligne (3 bataillons)	1 335	1 874
Général de brigade : Lenchantin.		
2e brigade { 29e de ligne (3 bataillons)	1 564	2 081
2e brigade { 101e de ligne (3 bataillons)	1 587	1 911
23e chasseurs à cheval (4 escadrons)	499	710
15e compagnie, 2e artillerie à pied	55	71
4e compagnie, 6e bataillon *bis* du train	64	68
TOTAL	6 588	8 945

Matériel d'artillerie de la division : canons de 6, 8; de 3, 2; obu-

(1) Arch. Massena, R. 42.

siers de 6 pouces, 2; caissons de 6, 12; de 4, 2; d'obusiers, 6; d'infanterie, 6; chariots à munition, 2; forges de campagne, 2.

2e DIVISION (QUARTIER GÉNÉRAL A CASA CARLI)

Le général de division : Verdier. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Delort.

	Présents.	Effectif.
Le général de brigade : Digonnet.		
1re brigade — 23e légère (3 bataillons)	1 409	1 956
1re brigade — 10e de ligne (3 bataillons)	1 292	1 743
Le général de brigade : Brun.		
2e brigade — 56e de ligne (3 bataillons)	1 090	1 471
2e brigade — 62e de ligne (4 bataillons)	1 438	2 261
L'adjudant-commandant : Ormancey.		
3e brigade — 4e régiment de chasseurs (4 escadrons)	429	564
3e brigade — 19e régiment de chasseurs (4 escadrons)	413	539
Dragons à pied réunis, (bataillon formé des détachements des 23e, 24e, 28e, 29e, 30e)	324	333
Deux bataillons de grenadiers, composés des grenadiers des 4e régiment de la division	981	981
17e compagnie du 2e régiment d'artillerie à pied.	59	73
3e compagnie du 4e régiment d'artillerie à cheval	49	52
1re 4e et 6e compagnies du 4e bataillon principal du train	150	158
TOTAL	7 624	10 131

Matériel de l'artillerie de la division : canons de 6, 8; obusiers de 5 p. 7 lignes, 5; caissons de 6, 12; d'obusiers, 10; d'infanterie, 6; wurtz d'obusiers, 2; chariots de munitions, 3; forges de campagne, 2.

3e DIVISION (QUARTIER GÉNÉRAL A CA DI DAVID)

Général de division : Molitor. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Garobuau.

	Présents.	Effectif.
Général de brigade : Launay.		
1re brigade — 23e de ligne (4 bataillons)	1 802	2 542
1re brigade — 79e de ligne (4 bataillons)	1 231	1 636

	Présents.	Effectif.
Report.....	3 033	4 178
Général de brigade : Herbin.		
2e brigade : 5e de ligne (3 bataillons).....	1 690	1 827
Général de brigade : Valory.		
3e brigade : 60e de ligne (4 bataillons).....	2 089	2 501
29e régiment de dragons.....	410	700
5e compagnie du 4e d'artillerie à cheval.....	51	56
8e compagnie du 2e d'artillerie à pied.....	58	70
2e et 4e compagnies du 4e bataillon *bis* du train.....	109	117
TOTAL.....	7 440	9 483

Matériel de l'artillerie de la division : canons de 6, 5; caissons de 6, 8; d'infanterie, 8; chariots à munitions, 2; forge de campagne, 1.

4e DIVISION (QUARTIER GÉNÉRAL A SAINTE-LUCIE)

Général de division : Duhesme. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Ducomet.

	Présents.	Effectif.
Général de brigade : Goullus.		
1er de ligne (3 bataillons).....	1 578	1 880
102e de ligne (3 bataillons).....	1 611	2 039
Général de brigade : Lecamus.		
14e légère (3 bataillons).....	1 571	1 952
20e de ligne (4 bataillons).....	2 164	2 917
25e chasseurs à cheval.....	434	601
19e compagnie du 2e d'artillerie à pied.....	53	67
2e et 3e compagnies du 6e bataillon *bis* du train.....	86	90
TOTAL.....	7 497	9 546

Matériel de l'artillerie de la division : canons de 6, 5; caissons de 6, 9; d'infanterie, 6; chariots de munitions, 2; forge de campagne, 1.

5e DIVISION (QUARTIER GÉNÉRAL A PIOVEZZANO)

Général de division Séras. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Monfalcon.

		Présents.	Effectif.
Général de brigade : Gilly.			
1re brigade	8e légère (2 bataillons)	1 062	1 253
	53e de ligne (3 bataillons)	1 587	1 851
	Carabiniers corses (5 compagnies)	484	497
Général de brigade : Guillet.			
2e brigade	106e de ligne (3 bataillons)	1 576	1 885
	81e de ligne (3 bataillons)	989	1 255
	Elite du bataillon de pionniers (2 compagnies et détachement de la 3e)	300	300
Général de brigade : Mallet.			
3e brigade	13e de ligne	973	1 043
	Dragons de la reine (4 escadrons)	495	539
Général de brigade : Schilt.			
4e brigade : 9e de ligne, 3e bataillon		550	630
Une compagnie d'artillerie italienne		60	64
Train d'artillerie italien		64	64
TOTAL		8 140	9 381

Matériel de l'artillerie de la division : canons de 6, 2; de 3, 2; obusiers de 5 p. 7 l., 2; caissons de 6, 3; de 4, 2; d'obusiers, 6; d'infanterie, 6; chariots à munitions, 2; forge de campagne, 1.

CAVALERIE LÉGÈRE DE L'ARMÉE D'ITALIE (QUARTIER GÉNÉRAL A ZEVIO)

Général de division Espagne. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Ramel.
Général de brigade : Debelle.

	Présents.	Effectif.
1re brigade — 3e chasseurs à cheval (4 escadrons)	386	507
1re brigade — 14e chasseurs à cheval (4 escadrons)	428	545
Général de brigade : le colonel Maurin du 24e chasseurs faisant fonctions.		
15e chasseurs à cheval (4 escadrons)	506	657
24e chasseurs à cheval (4 escadrons)	424	704
4e compagnie du 1er régiment d'artillerie à cheval	46	51
1re compagnie du 6e bataillon *bis* du train	59	62
TOTAL	1 849	2 526

Matériel de l'artillerie de la division : canons de 6, 4; obusiers de 5 p. 7 l., 2; caissons de 6, 6; d'obusiers, 6; chariots à munitions, 2; forge de campagne, 1.

DIVISION DE CAVALERIE DE L'ARMÉE D'ITALIE
(QUARTIER GÉNÉRAL A ISOLA DELLA SCALA)

Général de division : Pully. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Pully.

	Présents.	Effectif.
Général de brigade : Fresia.		
1re brigade — 4e de cuirassiers (4 escadrons)	369	611
1re brigade — 6e de cuirassiers (4 escadrons)	353	537
Général de brigade : le colonel Davenay du 6e cuirassiers faisant fonctions.		
2e brigade : 23e régiment de dragons	286	749
TOTAL	1 008	1 897

DIVISION DE RÉSERVE D'INFANTERIE, DITE DE GRENADIERS
(QUARTIER GÉNÉRAL A CASTELDAZZANO)

Général de division : Partouneaux. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : X.
Général de brigade : Solignac.

	Présents.	Effectif.
1re brigade — 1er bataillon de carabiniers	501	501
1re brigade — 2e bataillon de grenadiers	496	498
1re brigade — 3e bataillon de grenadiers	498	498
1re brigade — 4e bataillon de grenadiers	498	498
Général de brigade : Valentin.		
2e brigade — 5e bataillon de grenadiers	495	498
2e brigade — 6e bataillon de grenadiers	415	415
2e brigade — 7e bataillon de grenadiers	416	419
2e brigade — 8e bataillon de grenadiers	498	498
4e compagnie du 4e d'artillerie à cheval	64	68
1re compagnie du 4e bataillon *bis* du train	68	68
TOTAL	3 949	3 961

Matériel de l'artillerie de la division : canons de 6, 4; obusiers de 6 pouces, 2; caissons de 6, 6; d'obusiers, 6; chariots à munitions, 2; forge de campagne, 1.

DIVISION DE TROUPES A CHEVAL, DITE DE RÉSERVE
(QUARTIER GÉNÉRAL A BUTTA PIETRA)

Général de division : Mermet. Adjudant-commandant, chef de l'état-major : Molard.

	Présents.	Effectif.
Général de brigade : Lacour.		
1re brigade — 24e dragons (4 escadrons)	369	830
1re brigade — 30e dragons (4 escadrons)	309	758
Général de brigade : le colonel Offenstein du 7e cuirassiers faisant fonctions.		
2e brigade — 7e cuirassiers (4 escadrons)	456	634
2e brigade — 8e cuirassiers (4 escadrons)	452	639
3e compagnie du 1er d'artillerie à cheval	51	56
3e et 5e compagnies du 6e bataillon *bis* du train	65	65
TOTAL	1 702	2 982
A déduire : 50 hommes à pied du 24e détachés de la 2e division; 116 hommes à pied de 30e détachés de la 2e division et qui sont portés.	166	166
RESTE	1 536	2 816

Matériel d'artillerie de la division : canons de 6, 4; obusiers de 5 p. 7 l., 2; caissons de 6, 6; d'obusiers, 6; chariots à munitions, 2; forge de campagne, 1.

TROUPES DANS LES PLACES

Général de division : Miollis, gouverneur de Mantoue.
Général de brigade. } Campredon, commandant le génie à Mantoue.
Général de brigade : Jalras, commandant à Legnago.
Général de brigade : Buchet, commandant l'artillerie à Mantoue.

Présents sous les armes : 4 335; effectif, 5 412.

PERSONNEL DE L'ARTILLERIE ET DU GÉNIE

	Présents.	Effectif.
2e régiment d'artillerie à pied (1er, 4e, 11e, 13e, 18e, 20e compagnies)	334	412
1er régiment d'artillerie à cheval (5e, 6e compagnies)	97	106
6e bataillon *bis* du train (6e compagnie)	55	62
4e bataillon *bis* du train (3e et 5e compagnies détachées du 1er	100	105
4e bataillon principal du train (5e compagnie).	63	68
10e compagnie d'ouvriers d'artillerie	40	42
2e bataillon de pontonniers	450	472
TOTAL	1 139	1 267

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE

	Présents.	Effectif.
1re division	6 588	8 945
2e division	7 624	10 131
3e division	7 440	9 483
4e division	7 497	9 546
5e division	8 140	9 381
Division de cavalerie légère	1 849	2 526
Division de cavalerie	1 008	1 897
Réserve — Division de grenadiers	3 949	3 961
Réserve — Troupes à cheval	1 536	2 816
Personnel de l'artillerie et du génie	1 139	1 267
TOTAL DES TROUPES ACTIVES	46 770	59 953
TROUPES DANS LES PLACES	4 335	5 412
TOTAL GÉNÉRAL	51 015	65 365

MATÉRIEL DE L'ARTILLERIE

Artillerie de campagne existant à Plaisance, à la réserve et au parc de l'armée : canons de 12, 14; de 8, 8; de 6, 17; de 4, 8; de 3, 10; obusiers de 6 pouces, 14; de 6 p. 7 l., 3; de 5 p. 6 l., 68; caissons, 141; chariots à munitions, 24; forges de campagne, 10.

Artillerie de montagne : canons de 3, 20; obusiers de 6 pouces, 4; mortiers de 6 pouces, 2; forges de campagne portatives, 3; charrettes, 46.

Matériel du génie : outils, pelles, 3 486; pioches, 1 246.

L'effectif des troupes au 1er brumaire est de	65 365
L'effectif des troupes au 10 brumaire est de	66 266
L'effectif des troupes au 20 brumaire est de	66 257
L'effectif au 1er frimaire	66 625
L'effectif au 10 frimaire	66 096
L'effectif au 20 frimaire	57 721

(La 2e division se trouve portée sur la situation du corps d'armée de Naples qui se trouvait devant Venise et auquel on avait donné la dénomination d'aile droite de l'armée d'Italie, qui elle-même prit le nom de 8e corps de la Grande Armée.)

D

CHEMINS D'INVASION (1)

Terracine. — Terracine dont le terroir produit d'excellent vin, est bâtie près de la mer sur le penchant et à la pointe orientale des montagnes qui bordent le côté nord des marais pontins; elle occupe une position très forte et un site qui prévient agréablement; mais l'air y est rendu malsain en été par les vapeurs grossières qui s'échappent des marais. Le grand chemin de Naples qui en traverse la partie basse, est au delà de la tour grégorienne, immédiatement au sortir de la ville, renfermé entre la mer et une suite de rochers taillés à pic, où deux pièces du calibre de douze et cinquante hommes suffiraient pour arrêter une armée.

L'ennemi pourtant trouverait à mi-côte un passage plus découvert pour arriver à Terracine, en rétablissant la partie ruinée et depuis longtemps abandonnée de l'antique voie appienne, qui s'embranche avec le susdit grand chemin dans la plaine de Fondi, tout près et au deçà de la Tour de l'Epitaphe; mais on peut lui ôter cette ressource en achevant de détruire la dite voie, en y pratiquant de profondes et larges coupures en formes de ravins, en construisant une forte redoute sur la montagne de Saint-Angelo, et en faisant quelques réparations à la vieille enceinte de Terracine et à son petit fort qui a une bonne tour. Cette dernière précaution est surtout indispensable pour être en mesure contre les partis d'infanterie qui peuvent venir du côté de Monticello et de Sonnino en s'aventurant dans les montagnes. — Cette ville mérite toute l'attention du gouvernement, car bien fortifiée, elle devient une des clefs de l'État et prépare les succès de la guerre en facilitant l'entrée dans la plaine de Fondi; elle prépare aussi ceux de l'ennemi, même en l'état où elle est, s'il s'en empare. C'est un point qui assure sa retraite et ses communications. — Le desséchement des marais pontins et le commerce seraient pour Terracine des sources inépuisables de richesses. Les plus gros bâtiments y abordent, au delà de la Tour grégorienne et même en deçà, on peut mouiller par 6, 10 et 15 mètres d'eau. Le fond de la mer est d'assez bonne tenue, le local assez bien abrité, pour permettre un ancrage sûr, et un bon port si l'on y faisait des jetées. — L'ancien et beau port de Trajan depuis longtems comblé par les sédimens des eaux du canal navigable qui jadis s'y

(1) Arch. Massena. R. 45.

dégorgeoit et par les sables que les vents y déposent, pourroit être nettoyé et rendu de nouveau à la navigation, par le moyen des dragues et d'une écluse de chasse que les eaux rapides de l'Amaseno mettroient en jeu; elles y seroient introduites par une vanne afin de pouvoir les détourner à volonté. De Terracine au cap Saint-Felice, il y a environ douze milles, le chemin qui y porte est assez bon quoiqu'en partie au travers du bois. Pour aller à Netuno, on suit la route neuve jusqu'à Treponti, ou un autre chemin plus court qui est sur la lisière septentrionale de la forêt.

Vallée de Fondi. — A un mille au delà de Terracine, la grande route de Naples laisse à droite le bord de la mer et côtoie le pied des montagnes qui circonscrivent au Couchant, au Nord et à l'Est la jolie plaine de Fondi où est le lac du même nom. — Il y aurait peu d'endroits aussi convenables pour la culture en grand des plantes exotiques, du nombre desquelles seroient la canne à sucre de Taïti et le cotonnier commun, que cette plaine fertile, inaccessible aux vents froids, environnée de montagnes qui reçoivent, concentrent et réfléchissent toute la chaleur du soleil en son midi : mais on y sent le marécage, l'air y est humide la nuit, et le pays dépeuplé à cause de la proximité du lac, que selon moi, on pourrait mettre à sec; j'en ferai pressentir les moyens à l'article du desséchement des marais pontins.

Position militaire en avant de Terracine, de Frosinone et de Veroli. — Depuis la mer jusqu'au village de Monticello et au-dessus de Fondi, ces mêmes montagnes qui se projettent circulairement en saillie, présentent une position avantageuse pour la droite d'une armée sur la défensive ou en observation. Le lac et les ruisseaux qui s'y déchargent en augmentent considérablement la force. L'emplacement du centre et de la gauche plus favorable à l'attaque et par conséquent plus propre à recevoir la majorité des troupes, commence au-dessous de Falvaterra où le concours du Sacco et du Liri produit le Garigliano, comprend les collines à droite du Liri, sur lesquelles sont les bourgs de Ceprano, et du mont Saint-Giovanni, les villages de Colle et de Castelluccio, et se termine aux grandes montagnes au-dessus de Sora.

Chemin le long du Liri. — On aura soin de garder les gorges très praticables de Liri qui communiquent avec la plaine de Celano par Balzerano, Rocca Di Vivo, Redenara, au-dessous de Civitella di Roveto, de Canistro, de Pesco-Canale où l'on traverse le Liri sur un pont et par Capistrello et Avezzano.

Chemin de Monticello. — On communique immédiatement de la droite au centre à travers les montagnes par plusieurs chemins

bons pour l'infanterie et des détachemens de cavalerie; le 1er et le plus court, passe par Monticello, Saint-Magno, Lenola, la Madone del piano, Pastina, la Madone de la macchia et Falvaterra. Le 2e va de Monticello à Castro par la valle della vigne et vallée corsa. Mais il faut occuper par des postes les montagnes en avant, qui sont : Cairo, la Madone della guardia, le village de Saint-Giovanni in-carico, Monte-Cervaro, etc.; lesquelles ont vue dans la grande et belle vallée de Saint-Germano, que le Garigliano parcourt, et où sont en outre Ponte-Corvo et Aquino. Ce dernier endroit autrefois célèbre et considérable n'est plus qu'un mauvais village.

De tous les points de cette ligne dont le quartier-général seroit à Frosinone, on peut parfaitement découvrir et examiner les mouvemens de l'ennemi, fondre sur lui de toutes parts, l'attaquer avec avantage et le forcer partout. Les ordres du quartier général parviendroient aux deux extrémités de la ligne très commodément en un jour par des chemins de charroi dont l'un passe à la Tomacella, Prossedi, Piperno, etc., l'autre par Veroli, Casamara, Castelluccio, etc.

Il y aura, sur la ligne, des batteries qui favoriseront les mouvements de l'armée et sa retraite.

Batteries pour fortifier la ligne. — Les principaux endroits pour les placer sont, sur les hauteurs près du pont de Ceprano, au confluent du Sacco et de Liri; au dessous de Balico; sur le chemin de Veroli à Casamari, et à Castelluccio dont la position est très importante. — Supposons cependant que l'ennemi soit maître, comme premier occupant ou comme vainqueur, de Terracine et de la rive droite du Liri; si l'on peut sauver Piperno, Frosinone et Veroli, et si l'on forme une ligne depuis les marais pontins, le long de l'Amaseno et le long du ruisseau Cosa jusqu'au couvent de Trisalti, au-dessus de l'Alatri et de Collepardo, on sera encore en état de l'arrêter en faisant des tentatives sur la petite ville de Sora située sur les rives du Liri dans une vallée étroite. On y parviendra par un petit chemin pratiqué aux pieds des montagnes, qui de Veroli passe à Saint-Francesco, Scattarugini, Casapinciveri, Madone de la figura, Santa Appolonia, les Capucins et la Madone de la Nève à l'embranchement d'un assez bon chemin venant de Castelluccio.

Sora. — Sora où aboutissent beaucoup de chemins, la plupart voiturables et qui a deux ponts sur le Liri, l'un sur les chemins de Balzerano, d'Alvito, et de Casalivieri et l'autre sur celui de l'Isola, est un poste qu'on gardera facilement en s'adossant aux montagnes et en conservant sa communication avec Veroli; mais l'ennemi dont les derrières sont menacés doit repasser le Liri à

l'Isola où il ne peut tenir si la troupe restée à Veroli s'avance dans le même tems et s'empare de Castelluccio. On pourra aussi tenter une diversion pour reprendre Terracine en pénétrant dans la plaine de Fondi par le chemin de Piperno, Sonnino, Monticello; ou en passant sous Castro, Vallecorsa, etc. Le quartier général de cette ligne sera à Ferentino ou dans la ville d'Anagni.

Chemin de Ferentino. — Voici l'état des différents chemins qui conduisent à Saint-Germano où l'on peut arriver en un jour des bords du Liri. Le meilleur est celui qui de Ferentino passe au-dessous de Frosinone, à Veroli, à l'abbaye de Casamari, à Castelluccio, à l'Isola, au dessous d'Arce, au gué de la Melfa où l'on a commencé un pont, et à Piedimonte. Entre Veroli et l'Isola ce chemin est très fangeux en hiver. Dans cette même saison la petite rivière de la Melfa n'est pas toujours guéable, il faut remonter un peu son cours pour la traverser sur le pont de Rocca-Secca. Près de l'Isola, le Liri tombe du haut d'un rocher, se divise dans sa chute et formé deux cataractes dont les eaux embrassent la ville et se réunissent immédiatement au-dessous. Il y a sur ces deux branches plusieurs ponts en pierre. De l'Isola à Sora et au bourg d'Alvito le chemin est voiturable; de même celui de l'Isola à la ville d'Arpino qui est assez peuplée et où l'on fabrique beaucoup de draps. Deux chemins partent d'Arpino à Rocca-Secca, l'un par Saint-Padre, difficile et très pierreux, ne convient guère pour la cavalerie; mais l'artillerie peut passer sur l'autre. Il y a un chemin dans la montagne assez bon pour les chevaux qui de Sora mène à Saint-Germano par Casalivieri et Atina, au moyen de quelques réparations on pourrait le rendre bon pour le charroi. — De Ferentino, l'on passe aussi à Frosinone, Ceprano, l'Isoletta et le gué de la Melfa, mais ce chemin-ci n'est pas aussi bon que le premier, et il est de même très bourbeux en hiver entre Frosinone et l'Isoleta. — De Ceprano l'on peut en laissant l'Isoleta à droite venir joindre le 1er chemin : 1° à Saint-Eleuterio au-dessous de Fontana, où il y a un pont sur Liri; 2° au-dessous d'Arce; et 3° au-dessous de Rocca-Secca.

Le ruisseau de Sacco. — Le ruisseau du Sacco est guéable en été dans quelques parties. On le passe à la Tomacella sur un beau pont en pierre; au-dessous de Castro, sur un autre pont, et au-dessous de Falvaterra sur un bac.

Le Garigliano. — On franchit le Garigliano (?) sur un pont à Ponte-Corvo, et sur des trailles au-dessous de Saint-Giovanni-in-carico, au-dessous de Rocca-d'Evandro et au-dessous de Trajetto où passe la grande route de Rome à Naples. Depuis Trajetto jusqu'à la mer le Garigliano n'est guéable en aucun tems et il a environ six

décamètres de largeur. — Indépendamment de la route ordinaire de Naples à Rome par Terracine, qui est la seule fréquentée; le Roy régnant en a fait construire deux autres, très belles, bien ferrées et sèches dans toutes les saisons, qui aboutissent aussi aux frontières de l'État romain. La première par Saint-Germano et l'Isola dont nous avons fait mention ci-dessus, et la seconde par Venafro, Sulmona, les bords de l'Adriatique et le Tronto. Le projet est formé aussi d'en pratiquer une troisième dans la plaine de Celano et le long du Liri jusqu'à Sora; ce qui prouve que l'invasion de Rome est méditée depuis longtems.

Positions militaires et chemin en avant de Saint-Germano. — A trois milles en avant de Saint-Germano et en deçà de la Torchia petit bourg d'environ trente maisons, situé à un tir de fusil du chemin, le pays s'ouvre et présente une assez bonne position. De même, près de Saint Pietro-in-fine où passe un chemin de traverse fort court pour Venafro. De Saint-Germano à Capoue l'on compte quarante milles, qui font trois journées de troupes; dans tout cet espace, le chemin ne traverse d'autres pays que le hameau de Calvi. — La première journée qui est la plus forte, l'armée prend au-dessous de Presenzano une bonne position qui voit dans la vallée de Venafro et très loin sur le chemin de Naples. La gauche s'étend du côté de Sesto, et la droite s'appuye à Tora, bon pays composé de trois villages considérables, du nombre desquels est Tuoro; tous situés sur des hauteurs boisées à deux milles au Sud du chemin. — L'emplacement de la grand'-garde et du corps qui doit soutenir les avant-postes est désigné naturellement à la Taverne de Caïanello. placée au point de concours des routes de Saint-Germano, de Naples par Calvi, de l'Adriatique par Venafro, de Piedimonte-d'Alife par Pietra-Vairano; et des chemins de traverse de Teano, Rocca-Monfine, Sessa, etc. Il doit y avoir un détachement de cavalerie à la Taverne de Torricella où le chemin de Naples fourche et porte une de ses branches à Teano; une autre à Pipirozza sur le chemin de Venafro, où il y a un pont sur le Secco. Le quartier général sera à Presenzano.

La Taverne de Caïanello, Saint-Germano et Castelluccio au dessus de l'Isola, sont d'excellents postes où il convient d'avoir toujours des troupes et quelques sites fortifiés pour assurer nos derrières (1).

Position de Calvi. — La deuxième journée, l'on campe en avant

(1) J'ai été bien surpris de ne pas voir de camp retranché à Saint-Germano, ou au moins quelques redoutes, à l'abri desquelles, Mack, après la défection presque générale de son armée, aurait pu recueillir et rallier les fuyards.

de Calvi, sur la droite d'un ravin large, profond et bien fourré de broussailles qu'on franchit au moyen d'un pont, tout près et en deçà de Calvi la route est creusée comme un canal dans une éminence qu'elle traverse; à droite et à gauche sont des collines assez hautes. De cette position plus concentrée que la précédente, mieux appuyée par les montagnes et les collines de gauche, on découvre Capoue et toute la plaine parsemée de métairies et de bosquets; il n'y a de villages qu'aux pieds des collines Nord-Est. Le sol de cette plaine, unie et fertile, est si profond que la plupart des chemins qui la traverse en tout sens, se trouvent enfoncés de sept à huit pieds au-dessous du niveau de la campagne. Quelques groupes de grands arbres et des buissons qui se trouvent sur le bord de la mer nuisent à la raréfaction de l'air. La récolte en blé y est fort abondante, mais il n'y a pas de foin; on nourrit les chevaux avec de la paille, qu'ils mangent très bien, preuve qu'elle est bonne; je ne l'ai vu de près que dans certains petits cantons de Saint-Germano et dans la vallée de Venafro. Le quartier général s'établira dans la petite ville de Teano située aux pieds des montagnes et presque au milieu des bois.

Le Volturno. — Gués et ponts. — Le Volturno a beaucoup de vélocité jusqu'au confluent du Calore. Il est guéable en quelques endroits. Le gué le plus commode est en face de Capriati. Le deuxième est celui de la Via del Logo que les pêcheurs de Pietra-Vairano indiqueront. Il se trouve sur le chemin de Piedimonte d'Alife, en un lieu où la rivière est presque au niveau de la campagne. Il y en a deux autres aux environs de Caïazzo. Tous ces gués sont profonds en hiver surtout; si l'on vouloit en faire usage je pense qu'il conviendroit de ralentir le cours de l'eau par des fascines fixées au-dessus; dans tous les cas ils désignent des emplacements sûrs pour y établir des ponts de chevalets. Outre le pont de Capoue et celui de Capriati près de Venafro, il y a sur cette rivière, en temps de paix, beaucoup de trailles nommées scafes dans le pays. Les lieux les plus convenables pour jeter des ponts de radeaux ou de pontons, sont : 1° Au-dessous de Caïazzo, où passe la belle route qui côtoie la rive droite du Volturno et va de Capoue dans la forêt d'Alife, de là à Caserta ou à Maddaloni. On parvient aussi à Caïazzo par Pietra-Molara et Rocca-Romana, mais ce chemin-ci est moins bon que le précédent. 2° Près de Bellona et de Capoue, au-dessous de la montagne de Santa Maria de Jérusalem, au pied de laquelle est tracée la susdite route. On y arrive de Calvi par un chemin assez bon qui passe à Pignataro et à Bellona, ou en suivant la grande route jusque vis-à-vis Bellona et prenant ensuite à gauche un petit chemin à couvert du feu de la place de Capoue. La largeur de la rivière à ces deux endroits, est au moins de soixante mètres, mais on peut la diminuer par

des avant-ponts faits avec des fascines et avec les grands arbres qui bordent le Volturno.

Chemin de Venafro. — De Venafro à Piedimonte d'Alife on compte vingt-trois milles qu'on fait en 8 heures et demie. On passe sur le beau pont de Capriati, par la forêt antique de Torcino, au-dessous de Pratella, d'Ailano, de Ravis-Canina et de Saint-Angelo; et par le village d'Alife.

Piedimonte. — Piedimonte situé dans un vallon, est une petite ville de cinq à six mille âmes où il y a beaucoup de manufactures d'étoffes et autres. On y fait d'excellent vin qui est très recherché. Pour aller d'Alife à Caserta, on prend un chemin qui passe près de la maison et chapelle de Saint-Simeone et qui traverse la forêt d'Alife. Cette forêt et celle de Torcino couvrent les montagnes et une partie de la vallée jusqu'au bord du Volturno. Elles sont percées de plusieurs belles allées pour la commodité de la chasse. Dans les parties où ces routes ne sont pas continuées, il faut, pour le passage de l'artillerie et des bagages se faire précéder par des sapeurs, qui soutenus par la troupe légère, élargiront les trouées et combleront quelques creux qui sont de peu de conséquence.

Chemins de Piedimonte et d'Alife. — De Piédimonte à Bénévent, ville de 15 à 16 000 âmes, on compte 30 milles. Le chemin est bon pour la cavalerie et passe à Saint-Setito, sous Gioia, à Faiche, à Saint-Laurenzello (on laisse à gauche le Bourg de Cereto qui est considérable), à la Guardia delle Solle, à la taverne et couvent de Sainta-Maria de la Strade, et à la Taverne du pont. — Pour aller de Fraiche à Caserta ou à Maddaloni, ou à Sainte-Agathe de Goti, on passe à l'abbaye de Saint-Salvatore, à Casal, à Melizzano et à Ducenta.

Le Calore, rivière. — Le Calore se traverse sur un bac; on trouve un gué, mais qui est éloigné, en remontant son cours.

Manière d'attaquer le Royaume de Naples. — Je terminerai cette partie par exprimer en détail mon opinion sur la manière d'entrer hostilement dans le Royaume de Naples; en supposant que nous sommes alliés des Romains, le corps d'armée du côté de leur capitale, et 5 ou 6 000 hommes, seulement, entre Ancône et le Tronto, qui formeront l'aile gauche sous la conduite d'un général habile, il faut : 1° mettre 1 500 hommes dans Civita-ducale pour défendre l'entrée de la plaine de Rieti et en départir un pareil nombre entre Colalto et Arsoli, où sont des passages qui portent dans la plaine de Celano et à Sulmona. 2° Composer la

droite de deux mille combattans qui s'empareront de Fondi et qui a tout événement auront la ressource de se retirer à Terracine et de pouvoir s'y défendre. 3° Enfin, porter brusquement sur Saint-Germano le gros de l'armée divisé en deux colonnes, dont les marches simultanées seront calculées de sorte qu'elles puissent se joindre et arriver ensemble. Celle de gauche qui sera la plus forte parce qu'elle jouira du meilleur chemin, se dirigera avec l'artillerie et les bagages sur Veroli, l'Isola, au-dessous d'Arce, à Piedimonte, etc. Une partie de la même colonne pourra passer par Arpino et Rocca-Secca. Les flanqueurs en bon nombre, qui sont indispensables pour éclairer les montagnes, couvrir la gauche des colonnes, inspirer de la défiance à l'ennemi sur sa position de Saint-Germano, et lui faire craindre d'être enveloppé, prendront à Sora le chemin de Casalivieri et d'Atina. On conviendra avec eux de certains signaux qu'ils feront sur les montagnes si le cas l'exige. Et la colonne de droite, partant de Frosinone passera par Ceprano, l'Isoletta, Piedimonte, etc. Toutes ces colonnes seront précédées et flanquées dans leur marche par des postes et des avant-gardes; précaution nécessaire dans ce pays coupé, si l'ennemi est vigilant. Cette manœuvre rapide nous procure un poste très fort, la possession d'une vallée féconde et abondamment pourvue de tout ce qui est nécessaire pour continuer nos succès; et la faculté de mettre à contribution la riche abbaye du Mont-cassin qui perçoit des droits seigneuriaux sur près de soixante bourgs ou villages. L'armée qui n'est encore qu'à une médiocre journée du territoire de nos alliés est très bien flanquée par les montagnes. L'ennemi ne peut envoyer sur notre droite que des partis qui ne seront pas à craindre, si l'on a un bon poste au-dessous de Rocca-d'Evandro pour observer la gauche du Garigliano et le chemin de traverse qui porte à Fratte, et si l'on envoie quelques détachements sur celui de Ponte-Corvo à Campo-di-Mêle, les chemins tous deux assez rudes, portent à Gaëte à travers les montagnes. Nos derrières sont, aussi, bien assurés, par la division du Tronto, par les postes de Civita-ducale et de Colalto et par les deux mille hommes de la droite. Ces corps détachés ont encore pour objet de tenir l'ennemi divisé, d'observer ses mouvements, de l'attaquer, si c'est possible, et de le suivre lorsqu'il se retirera, ce qui est infaillible; car l'occupation de Saint-Germano produit entre autres effets, celui d'attirer toutes les troupes Napolitaines autour de la capitale pour la défendre. Mais nous pouvons empêcher leur réunion en les attaquant partiellement et toujours avec l'avantage de les prendre entre deux feux, au moyen du rapprochement des corps susdits. C'est ce que nous allons démontrer : 1° l'ennemi qui est entre la mer et les montagnes peu praticables de notre droite, est forcé de repasser le Garigliano et de se retirer en diligence sur Capoue, le moindre

retard lui serait préjudiciable, encore dépendra-t-il de nous, sinon de l'investir totalement, au moins d'harceler vivement les flancs allongés de ses colonnes et de le faire charger en queue par deux mille hommes stationnés à Fondi; ceux-ci, dans tous les cas, doivent le suivre d'assez près pour franchir le Garigliano par les mêmes moyens que lui; après avoir tout chassé devant eux, laissé un détachement pour bloquer Gaète, ils s'arrêteront à Sparanise à l'entrée de la plaine de Capoue. 2° L'aile droite de l'armée napolitaine se pressera aussi d'accourir, des bords de la Mer Adriatique, au secours de Naples, par le plus court et le meilleur chemin qui passe à Venafro où déjà nous serons pour l'accueillir; en même tems qu'elle sera suivie et poussée par notre division du Tronto qui aura laissé douze à quinze cents hommes dans les forts d'Ascoli, de Civitella et de Pescara. En outre par la disposition de cette attaque on évite les défilés et les passages étroits, (avantage qu'on se procurerait souvent si les pays où l'on porte la guerre étaient mieux connus) car le côté de Terracine où passe la route la plus fréquentée, n'est pas la plus favorable à l'offensive. A deux milles au-dessus de Fondi cette route est pratiquée entre des montagnes scabreuses et élevées dans la gorge étroite d'Itri qui se prolonge jusqu'à Mola di Gaète; et au col de Saint-André, sur les ruines d'un vieux couvent, on a dressé deux batteries qui défendent très bien l'entrée de ce passage important par lui-même. D'autre part la côte couverte de buissons et de sable ou l'on s'enfonce, n'est, telle quelle, praticable que jusqu'à Sperlonga, village situé à l'extrémité des montagnes au levant de la plaine de Fondi. — C'est derrière ces montagnes et à 24 milles de Terracine que se trouvent le promontoire de Gaète et la ville et forteresse de ce nom, l'une et l'autre dans un état convenable de défense, particulièrement du côté de terre; mais comme il n'y a qu'une seule avenue, pratiquée entre la mer et des montagnes escarpées, on peut les bloquer par un simple poste. Il y a un petit pont à Gaète, et le Golfe bien abrité offre une bonne station. Les postes à garder pour conserver nos communications sur cette route sont, l'endroit au-dessous de Trajetto, où l'on traverse le Garigliano; Mola di Gaète et le poste important d'Itri. Les habitans de ces arides contrées sont méchants et aguerris, ils peuvent bloquer Gaète, détruire notre pont sur le Garigliano et ensuite assassiner les passants tout à leur aise. — Lorsque la droite de l'armée sera à Sparanise et la gauche à Venafro, l'ennemi menacé sur ses flancs et sur ses derrières abandonnera la position de Calvi, qui sera, immédiatement après, occupée par nous. C'est là que se prépareront, avec ensemble et activité, les moyens de passer le Volturno. Pour cet effet, on doit : 1° s'emparer pendant la nuit, de deux ou trois maisonnettes et de l'église situées près du pont de Capoue, et s'y loger afin d'empêcher l'ennemi de se

servir de ce pont. 2° Faire partir trois ou quatre mille combattants de la Taverne de Caianello avec ordre de longer la rivière depuis le gué de la via del Lago jusqu'à la montagne de Sainte-Marie de Jérusalem, d'en parcourir les pays limitrophes, et d'en chasser l'ennemi, ce qui assurera l'usage de la route de Capoue à Caïazzo. 3° Enjoindre à la division de gauche stationnée à Venafro de passer le pont de Capriati pour camper en avant de la forêt de Torcino qui aura été fouillée d'avance et d'envoyer des partis le long du Volturno jusque vis-à-vis Caïazzo où ils favoriseront l'établissement de plusieurs ponts de bateaux ou de chevalets. 4° Construire sur l'escarpement de la montagne de Sainte-Marie de Jérusalem, une batterie dont le côté méridional sera couvert par un épaulement, et qui aura pour objet d'éloigner l'ennemi des bords de la rivière afin qu'on puisse jeter, en même temps que ceux de Caïazzo, les ponts destinés pour la communication du blocus ou de l'investissement de Capoue.

Capoue. — On pressera la reddition de cette place pour nous servir de point d'appui. En l'état où elle est, ce n'est qu'une bicoque qui ne peut résister longtems...

On marchera en colonne sur Naples par différents chemins tous très bons, qui partent de Capoue, de Caserta, de Maddaloni et de Sainte-Agathe de Goti, ce dernier passe par Arpaïa et Nola.

Naples. — Naples doit se rendre dès que l'armée sera parvenue sur les hauteurs de Capodichino, de Capo-di-monte, et de Posilipo, entre lesquelles se trouve le château de Saint-Elme, car de ces hauteurs qui dominent la ville à l'ouest, la plupart des rues sont enfilées, ainsi que le bord de la mer. Je pense qu'alors il seroit prudent de ne faire entrer dans Naples qu'un petit nombre de troupes et de faire camper le reste sur les hauteurs de Capo-di-monte. — Si l'on est forcé de se battre pour entrer, on doit se saisir des terrasses qui forment les toits de toutes les maisons, et qui se communiquent de l'une à l'autre; par ce moyen on peut parcourir la ville avec moins de danger, plonger dans les rues et jusque dans les appartemens. Je préviens qu'on prive d'eau la ville, en coupant le seul aqueduc qui en fournit et qui vient du côté d'Accera.

(Rapport écrit en 1798.)

E

ARMÉE DE NAPLES (1)

(Le 1er février 1806)

S. A. I. MGR LE PRINCE JOSEPH

LIEUTENANT DE L'EMPEREUR, COMMANDANT EN CHEF

État-major.

Aides de camp.	N...	
Chef d'escadron.	M. de Merval, commandant du quartier général.	
Vaguemestre.	M. Expert, vaguemestre de la maison de Son Altesse.	
Général de division, chef de l'état-major général.	César Berthier.	Laborde Bicy, lieutenant-colonel, faisant fonction d'aide de camp. — Joard, capitaine, faisant fonction d'aide de camp.
Adjudants-commandants.	Dufresne. Aymé.	Vincent, capitaine-adjoint. — Lange, chef de bataillon.
Général de division, commandant la cavalerie.	Frégéville.	Forestier, chef d'escadron. — Degennaro, capitaine.
Général de division, commandant l'artillerie.	Dulauloi.	Capel, capitaine. — Vion, lieutenant. — Defossé, sous-lieutenant.
Général de brigade, commandant le génie.	Vallongue.	Castillon, capitaine.
Commissaire ordonnateur en chef.	Féraud.	

(1) Arch. Massena, R. 44.

Sous-inspecteur aux revues. } Emmery.
Payeur général. Poydevant.

CORPS D'ARMÉE DE L'AILE DROITE

Général de division : Reynier. Aides de camp : Millet, chef d'escadron; Lami, chef d'escadron.

Généraux de brigade : Grigni, Lucotte, Montbrun. Adjudant-commandant : Sénécal. Commissaire des guerres : Augier.

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS AU CORPS D'ARMÉE			OBSERVATIONS
		Infanterie.	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
Reynier.	1er régiment d'infanterie légère	2 042	»	»	
	1er bataillon de la 32e légère	518	»	»	Piperno, Sonino, Terracina et environs.
	6e régiment d'infanterie de ligne	2 030	»	»	
	42e régiment d'infanterie de ligne	1 606	»	»	
	4e bataillon du 1er régiment suisse	666	»	»	
	6e régiment de chasseurs à cheval	»	485	557	
	Une compagnie de chasseurs	»	»	»	
Artillerie.	5e compagnie du 2e régiment à pied	60	»	»	Matériel de l'artillerie : Canons de 6. 2 p. Canons de 3. 2 p. Obusiers... 1 p.
	4e compagnie du 4e bataillon du train d'artillerie	63	»	105	
		6 985	485	662	
		7 470			

CORPS D'ARMÉE DU CENTRE

Commandant en chef : M. le maréchal Massena. Chef de l'état-major : Franceschi, général de brigade. Général de brigade commandant l'artillerie : Salva; son aide de camp : Augé, capitaine.

Généraux de division : Partouneaux, Verdier, Espagne, Dombrowski.

Généraux de brigade : Franceschi, Lenchantin, Compère, Digonet, Cavrois, Peyri, La Cour, Merlin, Pagès.

Adjudants-commandants : Cacault, Delort.

Commissaire-ordonnateur : Colbert.

Commissaires des guerres : Robineau, Tardieu, Burdin, Bazine.

Payeur : X.

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS AU CORPS D'ARMÉE			OBSERVATIONS
		Infanterie	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
Verdier.	Bataillon d'élite corse.	960	»	»	
	62e de ligne	1 648	»	»	
	1er régiment polonais.	2 451	»	»	
Partouneaux.	22e d'infanterie légère.	1 421	»	»	Pofi, Ceccano, Céprano, Falvaterra et environs.
	29e d'infanterie de ligne	1 782	»	»	
	52e d'infanterie de ligne	1 525	»	»	
	101e d'infanterie de ligne	1 774	»	»	
	14e chasseurs à cheval	»	354	328	
Espagne.	4e chasseurs à cheval.	»	421	537	
	25e chasseurs à cheval	»	459	443	
	Hulans polonais	»	455	511	
Dombrowski.	7e régiment de dragons	»	447	409	
	28e régiment de dragons	»	619	389	
	Dragons Napoléon	»	501	512	
	Dragons de la reine	»	480	602	
Artillerie.	1re et 2e compagnies du 1er régiment d'artillerie à cheval	»	117	136	Matériel de l'artillerie : Canons de 6.. 10 p. Obusiers.. 4 p.
	A reporter	11 561	3 853	4 160	

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS AU CORPS D'ARMÉE			OBSERVATIONS
		Infanterie.	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
	Report.....	11 561	3 853	4 160	
Artillerie.	7e compagnie du 2e régiment à pied.....	68	»	»	
	1re, 4e et 5e compagnies du 6e bataillon du train d'artillerie...	»	157	255	
	1re compagnie du 7e bataillon du train d'artillerie	»	23	38	
		11 629	4 033	4 160	
		15 662			

DIVISION DE L'AILE GAUCHE

Général de division : Lecchi. Aides de camp : Laffranchi, chef d'escadron; Omodeo, capitaine; Pinon, lieutenant. Généraux de brigade : Severoli, Ottavy. Adjudant-commandant : Dombrowski. Officiers à la suite de l'état-major : N... Commissaires des guerres : Severoli; Guizzardi.

Payeur : N...

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS A LA DIVISION			OBSERVATIONS
		Infanterie.	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
Lecchi.	2e régiment de ligne italien	1 108	»	»	Rietti et environs.
	3e régiment de ligne italien	1 032	»	»	
	4e régiment de ligne italien	1 269	»	»	
	A reporter.....	3 409	»	»	

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS A LA DIVISION			OBSERVATIONS
		Infanterie.	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
	Report.....	3 409	»	»	
Lecchi.	5e régiment de ligne italien.....	1 447	»	»	
	Chasseurs royaux italiens.....	»	484	595	
Artillerie.	Artillerie à cheval italienne.....	»	73	60	Matériel de l'artillerie : Canons de 6. 4 p. Obusiers... 1 p.
	Artillerie à pied.....	31	»	»	
	Train d'artillerie à pied.....	»	81	166	
		4 887	638	821	
		5 525			

DIVISION DE DRAGONS DE RÉSERVE

Général de division : Mermet. Généraux de brigade : Debelle, Bron. Adjudant-commandant : N... Commissaire des guerres : Bonnemain.

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS A LA DIVISION			OBSERVATIONS
		Infanterie.	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
Mermet.	23e régiment de dragons.....	»	356	326	
	24e régiment de dragons.....	»	412	392	
	29e régiment de dragons.....	»	416	500	
	30e régiment de dragons.....	»	403	331	
		»	1 587	1 549	

RÉSERVE DE GRENADIERS

Général de division : Gardanne. Commissaire des guerres : Rolland.

Bataillons de grenadiers : 1er bataillon : 3e compagnie de la 14e légère, 3e compagnie de la 22e légère; 2e bataillon : 3e compagnie du 1er de ligne, 3e compagnie de la 23e légère; 3e bataillon : 4e compagnie du 20e de ligne, 3e compagnie du 102e de ligne; 4e bataillon : 3e compagnie du 29e de ligne, 3e compagnie du 59e de ligne; 5e bataillon : 3e compagnie du 10e de ligne, 3e compagnie du 101e de ligne; 6e bataillon : 4e compagnie du 62e de ligne. — Artillerie : Une compagnie d'artillerie à pied italienne.

DIVISION ENCORE EN ROUTE

Général de division : Duhesme. Généraux de brigade : Le Camus, Goulus, Valentin. Adjudant-commandant : Ducomet. Commissaire des guerres : Deriard.

DIVISIONS	CORPS	PRÉSENTS A LA DIVISION			OBSERVATIONS
		Infanterie.	CAVALERIE		
			Hommes.	Chevaux.	
Duhesme.	14e régiment d'infanterie légère.....	1 660	»	»	Le 1er février à Anagni.
	1er régiment de ligne.	1 715	»	»	Le 7 février à Valmontane.
	20e régiment de ligne.	2 258	»	»	
	102e régiment de ligne.....	1 752	»	»	Le 7 février à Anagni.
	9e régiment de chasseurs à cheval	»	473	481	Le 2 février à Cuze.
		7 385	473	481	
		7 858			

PERSONNEL DE L'ARTILLERIE ATTACHÉ AUX PARCS

		FORCE EN hommes.	FORCE EN chevaux.	
Réserve à Frascatti.	2e et 13e compagnies du 2e régiment à pied	114	»	Matériel de l'artilerie : Canons de 12. 6 p. Canons de 6. 1 p. Canons de 3. 2 p. Obusiers.... 1 p.
	2e et 3e compagnies du 6e bataillon du train	170	322	
Parc à Frascatti.	6e compagnie du 2e régiment à pied	64	»	
	Une demi-compagnie à pied italienne	31	»	
	10e compagnie d'ouvriers d'artillerie	12	»	
	Ouvriers italiens	8	»	
Réserve encore en route.	16e et 18e compagnies du 2e régiment à pied	118	»	Le 10 février à Frascatti. Canons de 12. 4 p. Canons de 8. 6 p. Obusiers ... 4 p.
	1re et 3e compagnies du 4e bataillon du train	90	161	
	Une compagnie du 4e bataillon *bis* du train	31	48	
	1re, 3e et 5e compagnies du 7e bataillon du train	172	314	
Équipages de ponts en route.	Compagnie du 2e bataillon de pontonniers	115	»	Ils arriveront le 13 à Frascatti.
	2e, 3e et 5e compagnies du 6e bataillon *bis* du train	103	185	
Parc en route.	3e et 19e compagnies du 2e régiment à pied	124	»	
	3e et 4e compagnies du 1er régiment à cheval	125	»	
	11e compagnie du 2e régiment à pied	52	»	Il arrive le 15 à Frascatti.
	1re, 3e et 5e compagnies du 4e bataillon *bis* du train	84	146	
	6e compagnie du 6e bataillon du train	66	108	
	Compagnie du 6e bataillon *bis* du train	69	108	
		1 548	1 510	

CORPS QUI SONT EN ARRIÈRE ET QUI SONT ATTACHÉS A LA DIVISION VERDIER

	Infanterie.
10e régiment de ligne	1 538 hommes.
23e d'infanterie légère	1 622 —
Légion hanovrienne	300 —
TOTAL	3 460 hommes.

Le 1er de ces corps arrive le 4 à Palestrina.
Le 2e — 8 —
Le 3e — 15 —

Ils occuperont Palestrina et Valmontane.

Ces corps ont été provisoirement destinés pour la division Verdier.

Le général de division, chef de l'état-major général de Son Altesse Impériale :

César BERTHIER.

RÉSULTAT GÉNÉRAL

	PRÉSENTS SOUS LES ARMES			CHEVAUX	
	Infanterie.	Cavalerie.	Artillerie.	de troupes.	d'artillerie.
Corps d'armée de l'aile droite.	6 862	485	123	557	105
Corps d'armée du centre	11 561	3 736	365	3 731	429
Division de l'aile gauche	4 856	484	185	595	226
Division de dragons de réserve.	»	1 587	»	1 549	»
Réserve de grenadiers	»	»	»	»	»
Division du général Duhesme, en route	7 385	473	»	481	»
Artillerie réserve et équipages de ponts	»	»	1 548		1 510
Corps qui sont en arrière	3 460	»	»	»	»
	34 124	6 765	2 221	6 913	2 270
TOTAL GÉNÉRAL	43 110 hommes.			9 183 chevaux.	

F

INSTRUCTIONS

A Sir Sidney Smith, contre-amiral de l'escadre bleue, à bord du Pompey, *par le très honorable Cuthbert, lord Collingwood, vice-amiral de l'escadre rouge et commandant en chef des vaisseaux et bâtiments de Sa Majesté employés et à être employés dans la Méditerranée, etc.* (1).

Très Secret.

Par cette instruction, il vous est enjoint et ordonné de prendre sous convoi tous les vaisseaux (bâtiments de guerre ou navires marchands) qui sont maintenant à Gibraltar à destination de la Sicile ou de Malte, et, après vous être rendu sur-le-champ sur le vaisseau de Sa Majesté, le *Pompey*, à Palerme dans l'île de Sicile, de prendre le commandement de l'escadre des vaisseaux de Sa Majesté qui sont en service sur les côtes de cette île et à Naples, dont une liste vous est envoyée ci-jointe.

Comme il est d'importance première que l'île de Sicile ne tombe pas aux mains de l'ennemi, mais soit défendue contre tout assaut qu'on pourrait diriger contre elle, vous devrez disposer vos bâtiments sur les points qui préviendront de la façon la plus efficace un débarquement ou commencement d'invasion de l'ennemi dans aucune partie de l'île et vous assurerez votre plus complète protection à cette fraction des domaines de Sa Majesté sicilienne.

Le général sir James Craig est en ce moment avec son armée en garnison à Messine, où se trouvent également les transports, avec le *Lively* (l'*Eveillé*) l'*Ambuscade* et l'*Aurora* pour leur protection. De ce point une surveillance particulière d'observation doit s'exercer sur les opérations et les mouvements que l'ennemi fera probablement de Naples, de la côte de la Calabre ou de l'Adriatique.

Comme le port de Messine n'est pas en toutes saisons de l'année un lieu propice pour qu'un grand nombre de vaisseaux y mouillent en sûreté, j'ai proposé à M. Elliot qu'un autre port, celui d'Augusta ou de Syracuse (lesquels, si vous les visitiez, vous paraîtraient certainement les mieux choisis pour la commodité d'une flotte) soit mis à la disposition de l'armée anglaise, autant pour la défense plus assurée de cette île contre l'ennemi, que

(1) Amirauté. Vol. 412, n. 91.

pour en garantir la possession à la flotte en cas ou il surviendrait un changement quelconque dans les affaires de cette île, ou que la cour de Sicile ne soit amenée, par menaces ou par promesses, à poursuivre un autre système de politique. Sur ce sujet vous conférerez avec M. Elliot, ministre de Sa Majesté à la cour de Naples, et avec le général sir James Craig, commandant en chef de l'armée, afin que le consentement de Sa Majesté sicilienne soit obtenu pour une mesure que je regarde comme de haute importance; et si l'on y parvient, le plutôt sera le mieux.

S'il arrivait toutefois que le roi de Naples, soit par traité, soit par promesses avantageuses du côté des Français, consentît au débarquement de troupes ennemies en Sicile, vous ne devez pas perdre de vue qu'il n'est pas dans l'intention de Sa Majesté que l'on permette aux Français d'y pénétrer, ou qu'on souffre qu'ils y occupent une partie quelle qu'elle soit, mais qu'on les chasse d'une position si nécessaire aux intérêts de Sa Majesté; cela en dépit de toutes les objections que pourrait vous faire à ce sujet le roi de Naples; et si la conduite de la cour de Naples indiquait des tendances favorables à l'ennemi, vous entrerez et occuperez tous les ports qui pourraient être nécessaires au service, que Sa Majesté sicilienne vous approuve ou non.

Dans toutes les opérations dont la nécessité s'imposerait pour atteindre ce but, vous devrez agir d'accord avec M. Elliot, ambassadeur de Sa Majesté, et de concert et en coopération avec le commandant en chef des forces de Sa Majesté, entretenant avec eux une correspondance constante et confidentielle. Il faut qu'ils soient au fait de vos mouvements les plus secrets, et je vous prie fort instamment de ne pas perdre de vue qu'il est indispensable d'entretenir l'harmonie la plus parfaite avec l'armée et d'inculquer les mêmes sentiments dans l'esprit des officiers que vous avez sous vos ordres, comme étant un principe fondamental dans toute coopération, de façon que ceux-ci manifestent ces dispositions par tous les actes de bienveillance en leur pouvoir, qu'il s'agisse de faits relatifs au service public, ou non.

Le vice-amiral Sinovin (?) commande l'escadre russe à Corfou, laquelle consiste en neuf ou dix vaisseau de ligne. J'ignore à quel concours on peut s'attendre de sa part; mais j'espère que l'Adriatique sera l'objet de son attention; avec les forces dont il dispose, il peut certainement empêcher les Français de faire aucun progrès dans ces parages, mais ne voulant pas trop me fier à sa part d'action, j'ai, il y a déjà quelque temps, ordonné que le capitaine Durban (un officier qui connaît bien cette mer) opérât une croisière avec une petite escadre pour découvrir et empêcher une entreprise pouvant donner accès à l'ennemi de ce côté-là.

Le convoi partira le 1er mai de Malte pour Gibraltar et l'Angleterre et j'ai donné l'ordre que la direction en soit confiée au

capitaine Dundas, de la *Naiad*, si l'on ne peut disposer immédiatement de l'*Excellent*, et je désirerais voir attacher également le *Bittern* à ce convoi jusqu'à Gibraltar.

Je vous envoie ci-joint un ordre au capitaine Sotheron, de l'*Excellent*, de me rejoindre à bord dudit navire, ordre que vous voudrez bien lui remettre, car j'ai l'intention d'envoyer sous peu ce bâtiment en Angleterre, et, si le service pouvait s'en passer en ce moment, je voudrais que le capitaine Sotheron fût chargé du convoi, y compris les navires ci-dessus mentionnés.

Donné à bord du vaisseau *Queen*, au large de Cadix, le 26 mars 1806.

COLLINGWOOD.

G

BLOCUS DE GAÈTE

LES TRAVAUX

1er juin. — Du 18 au 30 mai 1806, les communications pour mener l'artillerie aux batteries de protection, à celles de la défense des côtes et à celles des brèches sont terminées. On a ouvert aussi une grande communication sur les derrières, pour le retour des voitures, qui est en ce moment pratiquable; et il n'y a plus que quelques rampes à adoucir.

La première parallèle, qui coupe l'isthme, à deux cents toises de la place est également faite, ainsi que les communications de droite et de gauche, par divers boyaux qui conduisent à l'emplacement des batteries de brèches projettées; on a même été au-delà, à droite par trois boyaux formant zig-zags et à gauche par un boyau, de manière que les têtes des deux attaques se trouvent en ce moment à droite à environ cent toises de la crête du chemin couvert et à gauche à environ quatre-vingts toises; on a intention de pousser en avant l'établissement des batteries, deux boyaux à la droite et deux à la gauche.

Le travail courant, avant l'arrivée des pièces et approvisionnements d'artillerie nécessaire pour commencer à battre en brèche, consistera à perfectionner et à entretenir les ouvrages faits, qui ont besoin de plus de solidité par la raison qu'ils doivent avoir plus de durée. Le matériel et les approvisionnements d'artillerie ne sont pas, généralement, au cinquième de ce qu'il doivent être. Le personnel est au courant. Il faudra seulement pour le service des bouches à feu demandées, quatre compagnies de canonniers de plus au complet de guerre et une demi-compagnie d'ouvriers.

Jusqu'ici, on ne sent point le besoin d'aucun changement au placement des troupes : le bataillon d'élite corse, fort de 246 hommes, le bataillon des pionniers noirs fort de 332 et un détachement de 460 hommes du 101e régiment, tous campés devant la place, ainsi que les 10e et 62e de ligne, forts ensemble de 3 225 hommes. Ces deux derniers fournissent, avec le bataillon des carabiniers corses, des détachements sur la droite et sur la gauche de l'isthme, savoir : à San Felice, Fondi, Itri, Castelleone, à l'embouchure de

la rivière de Saint-Athanasse, à Sperlonga, au cap de la Pointe. Ces détachements sont nécessaire pour assurer nos flancs contre des débarquements combinés avec une sortie de la place et l'inquiétude que peuvent donner 100 hommes jetés dans l'intérieur du pays, pour le soulever.

Le pont du Garigliano, qu'on a fortifié par quelques ouvrages, est gardé par les 300 grenadiers de la garde de Sa Majesté. Le 30e dragons, fort de 300 hommes, est placé à Castelleone et il fournit en postes de correspondances à Sainte-Agathe, au pont du Garigliano, à Itri et à Fondi.

Les Anglais ont débarqué récemment à Gaète, 3 canons de 36, 2 mortiers et quelques artilleurs; ils y ont apporté aussi 4 000 boulets dont on avait grand besoin; il n'en restait presque plus dans la place. Trois frégates et une douzaine de canonnières croisent toujours devant le port. Il devient difficile de faire entrer des affidés dans la place. Il en existe un dont on espère tirer parti. On jugera par la nature de ses rapports s'il mérite d'être récompensé.

La manière dont on distribue les vivres est extrêmement fatiguante pour la troupe. On les distribue au jour de la journée. Il faut faire cinq milles pour les avoir et souvent les attendre. Cette corvée est plus pénible qu'un tour de garde ou de tranchée. On va faire en sorte qu'ils soient distribués pour deux jours à la fois et à la proximité des camps. Cet allégement de fatigues devient indispensable pour éviter les maladies dans l'état de harassement où se trouve la troupe et par les chaleurs dans lesquelles nous allons entrer.

20 juin. — Dans ce moment, le commandant de Gaète a tenté infructeusement plusieurs sorties. Il paraît qu'il a embarqué toute son artillerie de campagne; on en ignore le motif. La croisière anglaise se dirige de Naples à Gaète.

26 juin. — L'achèvement des batteries, tant sur le Monte Secco que sur le quai du faubourg, à la gauche de nos attaques, occupe presque exclusivement. Ce travail est contrarié par les bombes de l'ennemi. Les batteries du quai du faubourg donnent beaucoup de peines à cause des nombreuses démolitions qu'elles exigent.

On perfectionne aussi les cheminements de droite et de gauche, mais on a été forcé d'interrompre la 2e parallèle qui doit unir l'un et l'autre; ce travail était trop meurtrier; on ne pourra le reprendre que lorsque notre feu d'artillerie aura commencé, et alors il ira beaucoup plus vite. Cet ajournement ne retarde pas les progrès du siège. Tous les moyens du génie sont employés à aider l'artillerie dans la construction des batteries et à perfectionner les derniers boyaux.

Un vaisseau et un brick anglais sont arrivés le 25 au soir devant Gaète. Le feu de la place se soutient toujours; il est dirigé sur nos ouvrages de Monte Secco, du plateau et nos boyaux avancés. Il y a eu le 20, 5 hommes tués et 8 de blessés.

Il est arrivé au parc 31 254 milliers de poudre, 328 boulets de 24 dont 300 creux et 199 boulets creux de 16 et demi.

Du 27 au 30 juin. — 660 hommes du 2e régiment d'infanterie de ligne italienne sont arrivés au camp devant Gaète le 27 juin. Les 1re et 2e compagnies des grenadiers du 6e régiment de ligne y sont arrivées le 29 juin. La 1re batterie du 1er régiment et le 1er bataillon du 32e d'infanterie légère y sont arrivés.

Il y a toujours devant le port de Gaète une croisière de deux à trois frégates et de huit à dix barques canonnières; trois frégates venant de Palerme ont apporté 1 000 forçats.

Du 1er au 4 juillet. — Le 1er juillet, sur les 6 heures du soir, six bombardes ou canonnières se sont avancées sur la plage de Gaète; trois y ont jeté quelques bombes; nos batteries de côte y ont répondu; elles se sont retirées après une heure de feu. Une d'entre elles a été touchée par un boulet de nos côtes.

Le 27 juin, le feu de la place n'a été très vif que pendant la nuit; il a été constamment dirigé sur les trois nouvelles batteries des faubourgs; trois hommes ont été blessés. Le 30, le feu de l'ennemi, sensiblement ralenti, a repris une nouvelle activité; nous avons eu un homme tué, sept blessés dont un officier. Le 1er juillet, entre minuit et une heure, il a canonné et bombardé particulièrement les communications des faubourgs; deux maisons ont été renversées par l'effet d'une bombe; 3 habitants ont été tués sous les décombres; nous avons eu treize hommes blessés.

On attend quelques mortiers de Barletta et de Pescara. L'artillerie qui compose l'équipage de siège n'est ni régulière ni solide. Le personnel qui doit la servir approche de l'effectif demandé; il y a trop peu de véritables canonniers; la plupart des auxiliaires manquent d'instruction.

Sa Majesté s'est rendue le 28 à Gaète pour y visiter les travaux. Elle a vu les ouvrages dans le plus grand détail, les a trouvés bien faits. Elle a été satisfaite du zèle et de l'activité des troupes. Pendant cinq heures qu'elle a parcouru la tranchée, l'ennemi n'a cessé de faire un feu très vif; il a envoyé surtout une très grande quantité de bombes; un grenadier et deux voltigeurs avaient été tués quelques instants avant l'arrivée du roi. Une bombe est tombée sur l'officier supérieur de tranchée; il a eu le temps de s'échapper, ainsi que ceux qui étaient avec lui, dans le local voisin; mais les éclats de la bombe ont percé un refend du plancher,

blessé l'officier supérieur, plusieurs soldats, ainsi qu'un domestique dont la cuisse a été cassée.

Du 5 au 8 juillet. — L'armement et l'approvisionnement se poursuivent toujours avec beaucoup d'activité. Les ateliers de fascines et de gabions, à Fondi, occupent plus de 400 travailleurs; quarante voitures sont employées constamment au transport de ces objets dont la consommation est immense. On a réparé beaucoup de parties de tranchées endommagées par le feu de l'ennemi et multiplié les abris contre les éclats de bombes. Les travaux qui concernent le génie furent terminés le 6. Tout ce qui concerne l'artillerie est aussi sur le point d'être terminé.

Le feu de la place se soutient toujours. Le 3, vers les quatre heures du soir, les bombardes de l'ennemi se sont avancées vers la plage; elles ont jeté des bombes jusque dans le parc de siège et les environs des magasins à poudre; l'une de ces bombardes ayant été atteintes par l'un de nos boulets, elles se sont retirées sur-le-champ. Nous avons eu, le 4, un homme tué et un blessé.

Trois vaisseaux de ligne, dont un napolitain et 2 anglais, 2 frégates dont une napolitaine et 3 transports sont arrivés dans la journée du 5 devant Gaète. Ces bâtiments apportent des renforts, en troupes; 2000 hommes environ ont été débarqués.

Du 9 au 16 juillet. — Sa Majesté s'est rendue le 5 de ce mois, dans la nuit, au camp de Gaète. La veille, à 11 heures du soir, vingt chaloupes canonnières ennemies, portant du 24 et six bombardes sont venues attaquer les douze canonnières que nous avions devant Castelleone, dont quatre seulement étaient armées de gros calibre. Elles se sont parfaitement défendues; nos batteries de la côte les ont puissamment secondées. L'ennemi, après s'être approché à deux reprises différentes, à portée de pistolet, a été vigoureusement repoussé et forcé de gagner le large, après avoir perdu beaucoup de monde; par ce moyen, les flancs de la flotille ont été libres et n'ont pas été davantage inquiétés. Nous avons eu 3 hommes tués dans cette affaire, 2 ont été blessés. Les ennemis nous avaient envoyé environ 300 bombes et tirés 500 coups de canon. M. le maréchal Massena a fait mettre à bord de chaque chaloupe canonnière douze grenadiers qui ont fait un feu décisif et soutenu.

Le 7, à 3 heures du matin, on a commencé l'attaque devant Sa Majesté. Une bombe est venue éclater à dix pas du roi; personne n'a été atteint. Le feu de la place commençait dès le matin à diminuer; les assiégés avaient débuté par un feu de mousqueterie violent qu'ils ont bientôt cessé; plusieurs pièces de la batterie de la reine ne tirant plus, nos bombes avaient mis le feu à cinq magasins de poudre de dépôt; plusieurs embrasures étaient dé-

truites. Depuis le jour, le feu ne s'est point ralenti. Les chaloupes canonnières avaient cherché à venir s'embosser sur le flanc de nos batteries et ont tiré bombes et boulets pendant une demi-heure et sans aucun succès ; ayant été traversées par nos boulets elles ont bientôt repris le large et n'ont plus reparu.

La tranchée était commandée par le général de brigade Lamarque, ayant sous ses ordres le colonel Guyard ; elle était composée de deux bataillons du 6e régiment, du 1er bataillon du 10e et du 2e régiment italien.

A 8 heures du soir, le feu de la place avait cessé et à l'exception de quelques coups à mitraille que l'ennemi a tiré sur les travailleurs, il est resté tranquille toute la nuit. On en a profité pour avancer les travaux et réunir la communication des deux attaques en avant de Monte Secco ; et à une vingtaine de toises près, cet ouvrage est terminé. Il y a eu, dans les vingt-quatre heures, 57 hommes blessés et 5 de tués.

Le 8, à 8 heures du matin, le feu de l'ennemi a recommencé et s'est soutenu avec vigueur jusqu'à environ deux heures après midi. L'ennemi a monté quatre pièces et quatre mortiers à la batterie de la reine et il a fait feu de plusieurs mortiers et d'un grand nombre de pièces sur tout son front. Le feu de nos pièces a été très bien dirigé et a fait beaucoup d'effet sur les embrasures et sur les pièces de l'ennemi dont quelques-unes ont été démontées. Cet effort s'est fait sentir particulièrement sur le bastion de la brèche dont le revêtement est fortement entamé et où la brèche se commence. L'ennemi a beaucoup tiré à mitraille, principalement de la tour carrée autour du bastion de la brèche. Nos batteries ont fort peu souffert.

La nuit du 8 au 9 a été employée à relever les embrasures et à réparer les dégâts de toute espèce. Les nouveaux boyaux qu'on pousse en avant de Monte Secco ont été aussi beaucoup avancés. Le feu a recommencé avec vivacité le 9 à la pointe du jour. Une grande partie du revêtement du bastion de la brèche est enlevé, le dessus de la Citadelle écrêté, jusqu'au Cordon ; beaucoup d'embrasures ont été ruinées ; et, dans les autres parties des fortifications, beaucoup de pièces démontées. La batterie des mortiers, dite *Milles* s'est distinguée par la justesse de ses coups.

Le feu de l'ennemi a recommencé le 9, à 6 heures du matin ; il a lancé beaucoup de bombes.

Il y a eu 9 hommes tués et 49 blessés. Parmi ces derniers, on compte le colonel Forenti, blessé d'un éclat de bombe au pied, et celui du 2e régiment napolitain. La tranchée était commandée par le général de brigade Donzelot ayant sous ses ordres le colonel Forenti. Elle était composée du 2e régiment de ligne, du 1er bataillon du 62e et deux bataillons du 3e régiment italien. Le feu de l'ennemi nous a brisé un affût, quatre roues et deux plate-

formes. Le nôtre nous a mis hors de service une roue et deux affûts. Il est arrivé deux déserteurs de la place.

On a dû finir d'établir une batterie de gros calibre à 60 toises de la place; on en attend un grand effet pour réunir à terminer la brèche qui a été commencé le 9 et elle se continue avec succès. On a beaucoup d'espoir que la reddition de la place ne sera pas longue.

16 juillet. — La batterie principale dont on s'est occupé en dernier lieu pour battre en brèche à 60 toises de la place sera tout à fait finie la nuit prochaine. L'assaut aura lieu sans retard.

17 juillet. — Les deux brèches sont ouvertes et presque praticables; l'on y travaille avec ardeur. Le dernier boyau, n° 23, qui communique à la mer et qui touche jusque la brèche de la Citadelle est fini. Si la place ne se rend pas décidément, l'on pourra donner l'assaut du 19 au 20; il y a quatorze compagnies de grenadiers et autant de voltigeurs, au complet, qui ne demandent que de monter à l'assaut.

18 juillet. — Reddition de Gaète.

(Manuscrit de César Berthier.)

TROUPES EMPLOYÉES

Du 15 mai au 20 juillet. Maréchal Massena. — Généraux de division : Gardanne, commandant le corps de blocus. Dulauloy, commandant l'artillerie. Généraux de brigades : Donzelot, Lacour, Valentin, Lamarque, Lanchantin, Caracciolo, Salva, Dedon, Mossel, Campredon, Vallongue : *Infanterie française :* Grenadiers réunis, 300 hommes; 1er bataillon de la 32e d'infanterie légère, 506 hommes; 6e de ligne, 1 274 hommes; 10e, 1 410 hommes; 62e, 1 555 hommes; 101e, 1 350 hommes; détachements de la garnison de Naples, 82 hommes; Légion corse, 738 hommes; Royal africain, 547 hommes. Total : 7 836 hommes. *Infanterie étrangère :* 1er régiment d'infanterie légère napolitaine, 803 hommes; 2e de ligne italien, 533 hommes; 3e, 531 hommes; compagnie détachée 87 hommes. Total : 1 954 hommes. *Cavalerie :* Détachements du 4e chasseurs, 82 hommes; 14e, 120 hommes; 25e, 10 hommes; 14e dragons, 23 hommes; 28e, 265 hommes; 36e, 272 hommes; un régiment napolitain, 469 hommes. Total : 1 241 hommes. *Artillerie :* 2e, 3e, 6e, 7e, 11e, 15e, 16e, 18e et 19e compagnies du 2e régiment

à pied, 488 hommes; 1re, 3e et 5e du 1er régiment à cheval, 138 hommes; 3e et 5e compagnies du 2e bataillon de pontonniers, 85 hommes; 15e compagnie d'ouvriers, 36 hommes. Total : 747 hommes. *Génie :* 1re compagnie de mineurs, 27 hommes; 1re, 3e, 5e et 6e compagnies de sapeurs du 3e bataillon, 211 hommes. Total : 238 hommes. Total général : 12 016 hommes.

(Arch. Guerre.)

Dépenses et pertes. — Durant 5 mois de blocus, 11 jours de feu continu, 4 de tranchée ouverte, les troupes assiégeantes ont tiré 68 720 coups de leur artillerie, brûlé 367 000 cartouches d'infanterie et environ 250 000 kilogrammes de poudre. Les tranchées et batteries ont exigé l'emploi de 9 000 gabions, 32 000 fascines, 171 000 sacs à terre, 96 voitures ou chariots. Les dépenses de travail s'élevèrent à plus de 400 000 francs. On perdit 29 officiers, dont 2 généraux décédés, 790 sous-officiers et soldats, tués, blessés ou morts de maladies gagnées au camp. L'ennemi, qui nous tira 107 000 coups de canon, 290 000 de fusil, perdit, avec les habitants atteints, 950 individus. Il nous abandonna 140 canons, 21 mortiers, 7 obusiers, quelques pierriers, 1 850 fusils, 450 piques, peu de boulets et des cartouches d'infanterie.

(Arch. Massena.)

CAPITULATION

Articles proposés par Hoz.	*Texte de Franceschi.*
Article 1er.	I. — Accordé.
On demande que le culte de notre sainte religion catholique, apostolique et romaine soit respecté et conservé.	
Article 2e.	
Que toute la garnison puisse s'embarquer avec armes, bagages, vivres et tout le train de campagne qui se trouve dans la place.	II. — En considération de la valeureuse défense de la garnison de Gaète, il lui est permis de s'embarquer avec armes et bagages, sous condition ex-

presse, que les corps qui la composent ne pourront servir contre la France ou ses alliés, ni contre S. M. le roi Joseph Napoléon avant un an et un jour, soit sur le continent, soit dans les îles.

On lui accorde huit pièces de campagne, mais le reste de l'artillerie de campagne, l'artillerie de place et tous les magasins de vivres, de munitions et autres objets militaires seront fidèlement remis à l'armée française sans qu'il en soit distrait la moindre chose. On lui accorde pour dix jours de vivres.

Article 3e.

Tous les blessés qui resteront dans la place, ainsi que les malades, jouiront de tous les droits de l'hospitalité, d'après leurs grades et aux frais de l'armée française.

III. — Accordé.

Article 4e.

Tous les employés royaux, tels que le gouverneur politique, l'auditeur de l'armée, l'économe royal et toute la cour du petit tribunal, seront respectés dans leurs personnes, leurs familles et leurs propriétés; quiconque d'entre eux désirera sortir de la place pour permuter ne pourra en être empêché, ni lui, ni sa famille, pourvu qu'il soit muni d'un passeport.

IV. — Accordé.

Article 5e.

Les troupes napolitaines s'embarqueront dans les vingt-quatre heures qui suivront la ratification de la présente capitulation,

V. — Le 19 juillet, à 8 heures du soir, toutes les troupes de la garnison seront embarquées. Le même, jour, à cinq heures

et alors seulement les Français pourront entrer dans la place; au même moment, un officier d'artillerie de la place et un officier de l'artillerie française procéderont à la reconnaissance du matériel et des magasins.

du matin, la porte principale de la ville, la porte du bastion de Brescia qui débouchent sur la fausse braie, seront remises aux troupes françaises. Mais aucun soldat français ne pourra entrer dans la ville ni dans la citadelle, à l'exception de l'officier et du commissaire chargés de recevoir l'artillerie et les magasins de la place.

A 8 heures du soir, la ville, tout le front de la mer et la citadelle seront entièrement occupées par les troupes impériales et royales.

Fait, souscrit et convenu au nom de la garnison de Gaète par MM. Louis Bardet, lieutenant-colonel du génie et don Gaëtan Barone, capitaine du premier corps franc, munis des pleins pouvoirs de M. le colonel François Hoz, commandant de la place et gouverneur d'une part, et de l'autre, au nom de S. Exce M. le maréchal Massena, par M. le général de brigade Franceschi, commandeur de la Légion d'honneur, chef d'état-major général du 1er corps de l'armée française dans le royaume de Naples, muni des pleins pouvoirs dudit maréchal.

Ont *signé :* Bardet, Barone, Franceschi, Hoz, Massena.

Ce 18 juillet 1806 à 11 heures, du soir.

(Arch. Guerre).

OCCUPATION DE GAÈTE

Au quartier général de Castellone, le 19 juillet 1806. *Franceschi à Berthier :* J'ai l'honneur de vous rendre compte que la garnison de Gaète ayant demandé hier à 4 heures du soir à capituler, M. le

maréchal Massena m'a chargé de me rendre dans cette place pour arrêter les articles d'une capitulation et m'a donné à cet égard ses instructions. La capitulation a été signée à minuit; elle a été ratifiée une heure après, tant par M. le maréchal que par M. le gouverneur provisoire de Gaète. — La force de la garnison est de 8 à 9 000 hommes.

Ce matin, à 5 heures précises, conformément à la capitulation, nos troupes ont pris possession de la porte principale de la ville, d'une poterne et de tout le front de terre. Ce soir, à 8 heures, nous serons maîtres de la citadelle et du reste de la ville. La garnison est déjà embarquée aux trois quarts. Plus de mille hommes sont désertés et venus se réfugier à notre camp; ils demandent du service, il y a parmi eux une trentaine d'officiers, tous de troupe de ligne. Nous les dirigeons sur Capoue où M. le colonel Games, conformément aux ordres de Sa Majesté, organisera un dépôt général de ces recrues pour être ensuite ou enregistrées ou incorporées dans les régiments existants, ainsi que l'ordonnera M. le ministre de la Guerre.

Au moment où la place a demandé à capituler, deux brèches praticables, l'une au bastion de droite de la citadelle et l'autre au grand bastion au delà de la brèche avaient été ouvertes. Nos troupes attendaient avec une impatience qu'il est difficile de vous exprimer le moment de l'assaut; s'il eut eu lieu, le succès était immanquable et la place aurait été en notre pouvoir d'une manière encore plus glorieuse; mais M. le maréchal a pensé qu'il était préférable de ménager le sang de nos braves, de mettre la garnison de Gaète dans l'impuissance de nous nuire pendant un an au moins et de hâter la reddition d'une place dont la résistance influait depuis longtemps d'une manière si dangereuse dans l'opinion publique. M. le maréchal ramènera à Naples six mille hommes de bonnes troupes, animées d'un esprit admirable qui ne brûlent que du désir de combattre à nouveau pour Sa Majesté.

(Reg. 1046. Arch. de Naples.)

ŒUVRE DES ANGLAIS

Lettre du capitaine Rowley à Sir J. Acton.

A bord du vaisseau de Sa Majesté l'*Eagle*,
22 juillet 1806.

Monsieur,

Par suite de la chûte de Gaète, j'ai embarqué la garnison à bord des vaisseaux de Sa Majesté Britannique, ainsi qu'à bord de

ceux de Sa Majesté Sicilienne que j'ai trouvés dans la baie. J'ai aussi ordonné à la frégate de Sa Majesté Britannique *Melpomene* de prendre la garde de Ponza et de Ventoline afin que ces deux îles ne soient pas rendues avant qu'on ne sache la volonté de Sa Majesté Sicilienne, et j'ai ordonné au sloop *Bittern* de croiser au large de Gaète.

On m'a rapporté de Ventoline que la place est en grande détresse à cause du manque d'approvisionnements et d'eau. Par les ordres ci-inclus au chevalier Straite, Votre Excellence verra comment j'ai remédié à cela, et aussi ce que j'ai fait avec le reste du convoi des frégates. Je vous joins une liste qui vous éclairera sur la façon dont j'ai distribué sur mer les forces de Sa Majesté Sicilienne; je suis maintenant mouillé à Capri, en train d'embarquer les troupes à bord de l'*Eagle*, de l'*Intrepid* et de différentes canonnières. Je me suis adjoint également le reste : quatre petits bâtiments qui formaient partie du convoi escorté par la *Syrena* et qui nous rejoignirent hier à une heure tardive. Le chevalier Straite vint à mon bord la nuit dernière vers minuit. Il avait vu le prince de Hesse qui m'envoya un message m'exprimant son désir que le corps franc fût débarqué à Mola ou en Calabre, mais cela était impossible, car les bâtiments de la flotte entière avaient reçu à quelques heures de là leurs instructions respectives et s'étaient naturellement dispersés; et comme nous avions calme plat, il était impossible de les rassembler, mais d'après les clauses de la capitulation, l'armée ne devra pas servir pendant un an et un jour.

Le colonel Hotz informera Votre Excellence des raisons qui (selon lui) rendirent acceptables de pareilles conditions alors que je lui faisais ressortir que j'eusse embarqué toute la garnison dès que la place n'eût plus été tenable sans qu'aucune espèce de capitulation fût soufferte.

Mais, monsieur, cette capitulation fut faite sans que j'en eusse connaissance ou qu'on me consultât, et ce qui est plus extraordinaire encore, sans que Son Altesse en sache rien. Elle fut effectuée avec tant de précipitation et de frayeur qu'elle faillit prendre au piège les sujets de Sa Majesté Britannique qui avaient débarqué par ordre du capitaine Talbot avant mon arrivée, laquelle ne date que de trente heures. Je mets sous ce pli à Votre Excellence la lettre du gouverneur de Ventoline et une proposition que le colonel Fra Diavolo ne croit d'aucune importance. Fra Diavolo arriva ici la nuit dernière avec environ 130 prisonniers français. Il doit en venir encore quatre-vingts; je compte les diriger tous sur Messine.

Les Calabrais sont en armes jusqu'à Licosa, et le lieutenant de sir Sidney Smith qui vient d'arriver m'informe que les couleurs de Sa Majesté Sicilienne flottent sur la Calabre tout entière.

J'ai l'honneur d'être, etc.

(*Arch. Amirauté.*)

H

POLITIQUE SICILIENNE

Lettre de M. Elliot au vice-amiral Collingwood (1).

Palerme, 1er juin 1806.

Monseigneur,

J'écrivis de Messine le 29 avril à Votre Seigneurie, mais je n'ai pas eu depuis l'occasion d'expédier ma lettre.

Ayant appris que sir Sidney Smith était arrivé à Palerme, je m'embarquai le 30 avril à bord de l'*Aurora* pour le rejoindre. Des vents contraires et une tempête me retardèrent par une traversée de huit jours, circonstance que je qualifie de malheureuse, quand je considère que sir Sidney Smith avait été amené dans l'intervalle à entreprendre une croisière vers Gaète pour porter secours au prince de Hesse avant de se rendre à Messine; ce qu'il aurait fait, je crois, directement si cette expédition n'avait pas été résolue avant mon arrivée.

Il me faudrait de plus amples explications que ne me le permet l'occasion présente pour exposer en détail à Votre Seigneurie l'état compliqué des partis ici, c'est pourquoi, je vous demanderai la permission d'observer brièvement qu'au plus réfléchi de mon jugement et après plusieurs années de résidence à cette Cour, je demeure entièrement convaincu que les intérêts de la Grande-Bretagne demandent que nous mettions notre pleine confiance en sir J. Acton qui possède depuis longtemps la confiance exclusive de son souverain et a été l'objet des persécutions violentes de la part des Français.

Sa Majesté la reine a depuis plusieurs années (et inconsidérément pour elle-même) ôté sa faveur à sir J. Acton, principalement à cause des intrigues d'une faction d'émigrés français qui ont obtenu un ascendant outré sur l'esprit de Sa Majesté, grâce à sa partialité particulière pour un individu de cette nation (2). Le prince héritier a été également attiré vers le même parti par sa mère.

Le roi et sir J. Acton considèrent que la sécurité de la Sicile est

(1) Amirauté, vol. 412-176.
(2) Roger de Damas.

le seul objet qui puisse être rempli avec les ressources militaires qu'il nous est possible d'employer conjointement avec Sa Majesté Sicilienne, vu l'état présent des affaires sur le continent tandis que les principales puissances militaires de l'Europe semblent s'être désintéressées de l'indépendance de l'Italie, et je pourrais même ajouter, de celle de leurs propres territoires.

La reine et le prince héréditaire, au contraire, sont anxieux de tenter de recouvrer le royaume de Naples et prêtent une oreille bienveillante à tout rapport intéressé, qui leur est envoyé, les assurant des bonnes dispositions des habitants, ainsi qu'à tout projet de chasser les Français par la force des armes. Ils sont toujours prêts à attribuer leurs malheurs passés, bien plus à ce qu'ils appellent la retraite précipitée et inutile des généraux étrangers qui commandaient les troupes alliées, qu'à leur propre manque de jugement pour avoir encouragé le ministre russe à persuader au commandant en chef des forces alliées de débarquer au royaume de Naples avec une force insuffisante.

Ils sont également enclins à ne point vouloir tenir compte de leur propre imprudence qui leur a fait perdre sans résistance les provinces de Calabre par la faute d'un émigré français qu'on avait placé à la tête des troupes napolitaines sans posséder les qualités que réclamait un poste aussi important et dont les tendances ainsi que celles de ses adhérents étaient connues, de ne pas être favorables aux intérêts de la Grande-Bretagne.

En l'absence du Roi, de sir J. Acton et de moi-même, sir Sidney Smith n'avait pas plutôt débarqué à Palerme, que la reine et le prince héritier lui mirent entre les mains une énergique réclamation du prince de Hesse au sujet de la détresse à laquelle sa garnison à Gaète serait bientôt réduite par le manque d'approvisionnements, de munitions, et d'assistance navale notamment en canonnières et en bateaux à mortiers; c'est pourquoy sir Sidney Smith entreprit d'apporter lui-même, et sans perte de temps, ces secours à Gaète. »

L'aide qu'il convient de porter à cette place forte n'est pas jugée moins importante par sir J. Acton que par le parti de la reine, mais vu la pénurie actuelle de toutes sortes d'approvisionnements militaires ici, on doit montrer une grande économie dans leur distribution, afin, qu'en cas d'attaque, cette île ne soit pas laissée dépourvue d'articles aussi indispensables à sa défense. Avant l'arrivée de sir Sidney Smith à Messine, sir J. Acton avait pris la précaution d'expédier de là sous l'escorte de l'*Intrepid* toutes sortes de munitions que l'on pût affecter à Gaète, et le capitaine Sotheron y avait fort sagement placé la *Juno* pour agir de concert avec la frégate napolitaine *Minerva*.

Pour ces motifs, je fus amené à regretter que l'expédition à la côte d'Italie, et qui comprenait les canonnières et les bateaux à

mortiers siciliens, eût été entreprise avant que soit obtenue la sanction du Roi à ce sujet et avant que l'amiral britannique ait eu l'occasion de conférer de la chose, soit avec le ministre confidentiel de Sa Majesté Sicilienne ou avec le commandant en chef des forces britanniques.

Je supplie Votre Seigneurie de ne pas inférer de ces faits que j'aie l'idée la plus lointaine de rejeter une part de blâme, si légère soit-elle, sur l'attitude de sir Sidney Smith. Il lui était impossible de comprendre l'état des partis ici avant qu'on le lui expliquât; et sir J. Stuart, et moi-même, partageons entièrement sa façon de voir, qui est aussi celle de sir J. Acton; qu'il est de bonne politique d'aider le prince de Hesse par tous les moyens qui sont en notre pouvoir; mais dans un gouvernement aussi singulièrement constitué que celui-ci, et au cours d'une crise aussi capitale, il est impérieusement nécessaire, pour me servir de l'expression dont j'usai envers sir Sidney Smith, que nous tirions tous sur la même corde et que toutes les décisions touchant la coopération de Sa Majesté Sicilienne procédassent par la voie de son ministre confidentiel, sir J. Acton.

Aussitôt que l'amiral anglais eut jeté dans Gaëte les secours qu'il apportait, il fit voile vers la baie de Naples et après une vive attaque contre la garnison française de l'île de Capri en prit possession. Il existe ici, à propos de cette opération, une grande divergence d'opinions, sir J. Acton me semble douter de la possibilité de fournir aux habitants de l'île des vivres sans une augmentation de dépenses incompatibles avec les ressources pécuniaires qu'offre le pays.

L'on craint également que pour conserver ce poste, en vue du port de Naples et à moins de trois milles de la côte d'Italie, il faille y établir une force navale permanente, ce qui ne pourrait être effectué sans diviser l'escadre qu'a envoyée Votre Seigneurie dans le but de contenir toute force que l'ennemi pourrait détacher de Carthagène ou des ports français.

Pour ma part, si j'ose donner mon opinion sur une question professionnelle, je partage les vues de sir Sidney, qu'il n'est pas de moyen plus certain d'empêcher les Français d'organiser sur les côtes d'Italie une expédition qui pourrait être dangereuse pour la Sicile qu'en barrant le golfe de Naples; et que, par conséquent, s'il peut conserver Capri, sans trop affaiblir sa propre escadre, il aura certainement accompli une mesure très importante qui ne lui aura coûté que des pertes minimes et qui lui aura valu beaucoup de lustre. Le seul point donc, que je considère le moins du monde douteux à ce sujet, se résout à savoir si cette expédition aurait dû ou non être entreprise avant que les forces dont dispose Votre Seigneurie eussent été plus à même d'enfermer dans son port l'escadre de Carthagène, ou de la suivre si elle prenait

la direction de Toulon, de cette île, ou de la Sardaigne.

De Capri, sir Sidney Smith a longé la côte de Calabre et a gêné et tracassé les Français partout ou il a pu dans ces parages, et il est maintenant à ma grande satisfaction à Messine où il aura l'occasion de se concerter avec sir John Stuart au sujet de toutes les mesures relatives à la sécurité des côtes de Sicile; de là, il se rendra au cap Passaro en passant par Syracuse et Augusta. Je pense que cette mesure ne pourra se réaliser qu'en formant une flotille nombreuse et effective, et, pour se la procurer, je suis persuadé que l'amiral anglais trouvera d'amples ressources dans les canonnières, galères et autres bâtiments siciliens de faible tonnage. La côte est de la Sicile ne peut, en somme, être attaquée que par des expéditions venant des côtes italiennes de l'Adriatique, ou de Tarente ou de Cotrone sur la côte sud de l'Italie; et ici, je dois observer avec satisfaction que le capitaine Sotheron, avec sa prudence et sa pénétration coutumières était entré (à l'époque où il commandait en chef) en relations correctes avec l'amiral russe qui commandait à Corfou, lequel s'est chargé de surveiller tous les mouvements des Français sur cette côte et dispose d'une force certainement capable d'empêcher l'ennemi de rassembler des transports pour l'embarquement des troupes. Le capitaine Sotheron a aussi détaché le capitaine Durban à bord de l'*Ambassade* vers l'Adriatique, non seulement pour aider à inquiéter l'ennemi, mais aussi pour envoyer des rapports authentiques sur les agissements des Russes dans ces parages.

C'est ainsi, Monseigneur, que je crois que nous sommes sans aucun danger immédiat d'être attaqués, avec quelque résultat, sur un point quelconque de la côte d'Italie.

Dès que sir Sidney Smith sera arrivé à Palerme et aura vu sir J. Acton, je présume qu'on arrêtera un plan de coopération pour arrêter les mesures à prendre afin de nous mettre en même temps à l'abri des opérations que l'ennemi pourrait méditer sur des points plus éloignés.

J'ai l'honneur d'être, etc.

I

LETTRES DU PRINCE EUGÈNE (1)

J'ai reçu, monsieur le maréchal, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, à la date du 24 fructidor. Sur la demande du maréchal Jourdan, j'avais déjà fait mettre à la disposition du payeur la somme de 700 000 francs dont 300 000 devaient servir pour l'Ordonnateur, 200 000 pour l'artillerie, etc. Je vais faire venir le ministre du Trésor public afin de savoir l'argent dont il pourrait disposer pour l'armée française pendant le cours de ces mois, et je m'empresserai de vous en faire part. J'observe cependant que les demandes de l'Ordonnateur en chef qui m'ont été mises sous les yeux par le ministre de la Guerre du royaume d'Italie m'ont paru bien considérables; par exemple, l'article des chariots dont le nombre est porté à 900, ce qui nécessiterait au moins 3 000 chevaux. Or vous pouvez juger, monsieur le maréchal, que dans aucune des armées que vous avez commandé, ce service n'a été porté aussi haut. Peut-être serait-il plus simple et moins dispendieux de requérir dans chaque ville où l'armée passerait, les moyens de transport. D'ailleurs il serait fort aisé d'acheter, en peu de tems, 7 à 800 chevaux qui feraient le service des ambulances et de ce qui demanderait urgence.

J'avais également déjà fait ordonner aux préfets des départemens de fournir sur la réquisition de l'armée française les ouvriers, matériaux, etc., qui seraient jugés nécessaires. Je vais leur faire écrire de nouveau de pourvoir, par tous les moyens, aux besoins de votre armée, en leur donnant l'espérance que vous aurez la bonté de les faire liquider le plus promptement possible.

Je m'empresse de vous prévenir, monsieur le maréchal, que le ministre directeur de l'administration de la Guerre, vient de me faire parvenir les ordres de Sa Majesté qui portent que la place de Mantoue sera approvisionnée pour 10 000 hommes au lieu de 7 000 hommes, mais que cette augmentation de dépenses de 3 000 hommes sera soldé par le Trésor public français. Ces mêmes ordres portent qu'aux frais du Trésor italien, les approvisionnements qui devaient exister à Ferrare seront portés à Pizzigethone et que le Fort Urbain sera approvisionné pour 500 hommes pendant un mois.

(1) Arch. Massena.

Le maréchal Jourdan vous aura sans doute prévenu, monsieur le maréchal, que, par ordre de Sa Majesté, je fais démanteler la citadelle de Ferrare. Dans ce moment trois bastions doivent être à terre.

Je vous prie, monsieur le maréchal, d'agréer l'assurance de mes sentimens distingués.

Le prince EUGÈNE.

A Monza, ce 12 septembre 1805.

Après avoir bien consulté, monsieur le maréchal, et les moyens et les ressources du Trésor italien, je m'empresse de vous faire savoir que je viens de donner l'ordre au ministre du Trésor public de mettre à votre disposition 230 000 francs en les versant au payeur général sur sa première demande. C'est, je vous assure, tout ce que nous pouvons faire pour le moment, et vous le comprendrez facilement quand vous saurez que : 1° depuis dix jours, j'aurai déjà fait payer à l'armée française plus d'un million de francs; 2° que ces 230 000 francs une fois payés, il ne restera plus dû à l'armée française par le Trésor italien que 138 000 francs pour la liquidation de fructidor, ce qui fait que, pendant tout ce mois de fructidor, l'armée française aura touché 2 875 146 livres 17.6... J'écris, par le courrier de ce soir, au ministre du Trésor public de France et je réclame de lui ou des traites ou des moyens pour satisfaire à toutes vos demandes.

Je vous prierai, monsieur le maréchal, de faire observer à votre Ordonnateur que les réquisitions de denrées dans les départemens où se trouve l'armée française ont été bien considérables, aucune de ces réquisitions n'ont été payées et il m'arrive des plaintes de toutes parts. Permettez-moi seulement de vous observer que dans la contribution mensuelle de l'armée française doit être compris l'argent des fournisseurs pour les vivres, etc. Les fournisseurs vous ayant abandonné cet argent, ne pourrait-il pas servir à solder les réquisitions que l'on fait dans divers départemens? Croyez, monsieur le maréchal, à l'empressement que je mettrai toujours à vous seconder et agréez l'assurance de mes sentimens distingués.

A Monza, ce 13 septembre 1805.

Ainsi que vous l'avez désiré, monsieur le maréchal, j'ai chargé M. de Breme, Conseiller d'État, de se rendre à votre quartier général, de se concerter avec vous sur toutes les mesures que vous jugeriez nécessaire de prendre pour subvenir aux besoins de votre

armée, et de régulariser en mon nom celles de ces mesures qui frapperaient momentanément sur les sujets italiens de Sa Majesté.

M. le Conseiller d'État vous donnera communication des instructions qu'il a reçues de moi. Elles se réduisent à ceci :

Pour le passé. — Prendre connaissance des réquisitions qui ont déjà été exercées sur les sujets italiens, constater la valeur des objets qui ont été requis, promettre, en mon nom, aux propriétaires, que les objets requis seront incessamment acquittés.

Pour l'avenir. — Autoriser, sur la demande écrite du Commissaire Ordonnateur de l'armée française, les nouvelles réquisitions qui seront jugées indispensables. Veiller à ce que ces réquisitions s'exercent sans violence, sans rigueur, de gré à gré s'il est possible; me rendre un compte journalier de la valeur des objets requis, afin que j'avise au moyen d'en assurer le payement.

Je désire, monsieur le maréchal, que vous soyez satisfait de ces instructions; je suis certain que vous le serez du fonctionnaire chargé de les remplir. Je vous prie, en conséquence, d'accueillir M. de Breme et de lui faciliter, autant qu'il sera en vous, les moyens d'exécuter la mission qu'il a reçu de moi. Je n'ai pas besoin de vous dire, monsieur le Maréchal, que vous me trouverez toujours disposé à favoriser toutes vos opérations, dans tout ce qui ne sera pas contraire à mes devoirs, et que particulièrement je saisirai toujours avec plaisir les occasions de vous être personnellement agréable. Sur ce, monsieur le maréchal, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit à Monza, le 18e jour de septembre 1805.

Je vous ai annoncé, monsieur le maréchal, la nomination que vous m'aviez demandée d'un Conseiller d'État italien chargé de régulariser les réquisitions déjà faites, et celles qui pourraient encore être jugées indispensables; mais je n'ai pas entièrement répondu à l'objet de votre dépêche du 29 fructidor et aux observations du Commissaire Ordonnateur.

1° Mes plaintes sur les réquisitions n'ont pas été bien entendues; je sais les besoins de l'armée et je suis loin de m'opposer aux moyens d'y satisfaire. Ainsi j'ai déploré la nécessité des réquisitions, mais je n'ai blâmé que la manière dont elles avaient été faites. J'ai pensé que pour réquérir il eût fallu préalablement s'assurer de mon autorisation et qu'il eût été juste, ainsi que je l'ai dit expressément, de donner aux propriétaires des objets requis, des reçus *portant promesse de payement*.

2° Quant aux avances que j'ai autorisé le Trésor royal d'Italie à faire aux armées françaises, j'observe que ces avances ont un

caractère d'irrégularité par ce seul fait que le Trésor italien n'est jamais chargé d'appliquer les sommes à tel ou tel service, mais de satisfaire tous les mois, et pour une somme de 1 600 000 francs aux traites du ministre du Trésor impérial.

Il résulte évidemment d'un pareil état de choses que l'époque où les fonds avancés par le Trésor italien lui seront restitués est très problématique et que le droit que j'ai pris d'accorder des avances ne l'est pas moins. Que conclure de tout cela? Que nous devons, vous et moi, presser de tous nos efforts le moment où le Trésor impérial de France garantira à votre armée tous les fonds dont elle a besoin. Au reste, monsieur le maréchal, je vous renouvelle l'assurance de mes sentimens pour vous, et de la disposition où je suis de concourir de tout ce qui sera en mon pouvoir, à ce que votre armée ne soit pas dépourvue des objets qui sont jugés des plus urgents. Sur ce, monsieur le maréchal, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit à Monza, le 19 septembre 1805.

Je m'empresse, monsieur le maréchal, de vous adresser un bulletin que je viens de recevoir; je ne sais trop jusqu'à quel point il est digne de confiance, mais dans les circonstances actuelles il est bon que vous sachiez tout, et je veillerai toujours à ce que vous soyez aussi bien instruit que moi.

Je crois que vous me saurez gré, monsieur le maréchal, de rappeler à votre souvenir que c'est du 1er au 5 octobre, que les caisses particulières des départemens doivent verser dans le trésor du royaume les produits des contributions. Il ne serait pas extraordinaire que les Autrichiens, avertis de cet ordre de choses, essayassent quelque coup de main du 1er au 5 octobre; vous voilà averti, et je m'en rapporte à vous pour les empêcher de toucher à notre argent.

Je profite de cette occasion, pour vous parler d'un événement, fort inutile je crois à prévoir, mais dont il est juste que je parle avec vous seul.

Dans le cas, très improbable, où les Autrichiens parviendraient à faire une trouée, veuillez bien veiller, monsieur le maréchal, à ce que toutes les administrations civiles, tribunaux, etc., fassent leur retraite, sans confusion, et dans le meilleur ordre possible. Je n'ai pas voulu donner une semblable instruction aux ministres, ils y auraient peut-être vu des motifs d'alarme, qu'un homme tel que vous n'y verra pas. Sur ce, je prie Dieu, monsieur le maréchal, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Le prince Eugène.

Écrit à Monza, le 21 septembre 1805.

J'ai reçu, monsieur le maréchal, vos deux lettres du 2e complémentaire; je vous remercie de tous les sentimens que vous me témoignez; je vous remercie aussi du premier acompte que vous avez fait donner aux trois départemens qui ont satisfait à vos premières réquisitions.

Je vous envoie, monsieur le maréchal, un projet de décret que je me propose de publier. Je désire que vous me disiez si vous êtes content des dispositions qu'il renferme, et que vous m'indiquiez surtout le point sur lequel vous jugerez plus utile et plus convenable que j'ordonne la réunion des voitures.

Je pense que six cents voitures vous suffiront. Si vous n'étiez pas de mon avis, vous m'en avertiriez. Le décret ne sera proclamé que lorsque vous me l'aurez renvoyé accompagné de vos observations.

Je vous préviens que j'ai donné aujourd'hui, au ministre du Trésor royal, l'ordre de verser successivement, dans les mains du payeur général, et à mesure que les fonds rentreront, les deux millions de livres, qui sont dus à votre armée pour le mois de vendémiaire.

Je dois vous faire part, monsieur le maréchal, que je viens de parcourir pendant deux jours la ligne de l'Adda. — Voici les mesures que j'ai cru devoir prendre après cette tournée.

Faire relever la tête de pont de Lecco. Envoyer à Lodi les dépôts du régiment chasseur royal italien, et dragons de la Reine. Envoyer à Pizzighethone, les dépôts des 3e et 4e régiment d'infanterie de ligne italienne. Établir sur les ponts de l'Adda une telle surveillance qu'aucun homme de votre armée ne puisse s'éloigner sans un ordre exprès; consacrer à cette surveillance et même à l'escorte de prisonniers s'il y en a, la garde nationale du royaume.

J'espère, monsieur le maréchal, que nous marcherons toujours de concert, et que vous ne mettrez jamais en doute mon ambition de servir votre armée, autant qu'il sera en moi, et de vous être personnellement agréable.

Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles assurances de mes sentimens pour vous.

Monza, ce 21 septembre au soir.

Je m'empresse, monsieur le maréchal, de répondre à votre lettre du 22 vendémiaire, et j'y répondrai article par article.

Le Trésor italien est encore redevable, il est vrai, au payeur général de l'armée, de la somme de 1 174 000 francs; mais si j'avais arrêté avec le ministre du Trésor italien que la moitié serait payée en bons et l'autre moitié en argent comptant, c'est que les dépenses énormes que le royaume supporte depuis deux mois nécessitaient cette mesure. J'aime à croire, monsieur le maréchal, que vous rendrez justice au zèle que je porte pour satis-

faire aux besoins de l'armée française. J'ai pressé le Trésor italien de toute manière, par primes dont le payement des 950 000 francs pour la dette du Piémont qui ne devaient être acquittées que dans trois mois, et le payement du mois de brumaire que j'ai fait acquitter en argent quoique j'eusse été autorisé à le faire payer en bons. Ajoutez à cela les fonds extraordinaires et considérables qu'il faut pour les approvisionnemens des places et pour les travaux multipliés des arsenaux. Vous pourrez juger que les circonstances seules m'avaient obligées à faire payer la moitié de ces onze cents et quelques mille francs en bons à quelques semaines de date et d'échéance ; mais comme je n'ai rien tant à cœur que de vous être agréable et de vous prouver que je fais tout ce qui est en mon pouvoir pour être utile à votre armée, je donne ordre au ministre du Trésor de faire tous ces efforts pour payer en argent et le plus tôt possible les 1 174 000 francs, je serai trop heureux si cet ordre peut avoir en entier son exécution.

Quant à la demande de fonds extraordinaires pour les places du royaume, je connais leurs besoins, mais j'ai beaucoup de peine à y suffire. Le génie a déjà touché pour les fortifications 700 000 livres pour le mois d'octobre, dont 250 000 d'extraordinaires. Le général Chasseloup demande encore un extraordinaire de pareille somme et je ne puis donner l'ordre de la mettre à sa disposition puisqu'elle n'existe point dans la caisse. Je serai sûrement instruit des fonds qui rentreront et je serai empressé de faire régler cette somme au génie.

Je viens d'écrire au ministre de la Guerre pour lui ordonner de prendre toutes les mesures qu'il jugera convenables pour prévenir et punir la défection des charretiers dont se plaint l'Ordonnateur; j'écris pareillement au ministre de l'Intérieur pour qu'un compte exact me soit rendu sur les départemens qui n'ont point fourni leur contingent de voitures et je leur promets de sévir contre eux.

Quant à la demande relative à l'armement du lac d'Idro, j'y ai fait passer une pièce de 6, courte, deux pièces de 3, et deux obusiers de 6 pouces; n'ayant pas la dispositions d'une autre pièce de plus fort calibre, je n'ai pu faire que cela. Je pense que si ces bouches à feu et leurs munitions ne sont point encore arrivées, elles ne peuvent tarder.

Recevez, monsieur le maréchal, l'assurance de mes sentimens distingués, et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Le prince Eugène.

Monza, ce 16 octobre 1805.

P.-S. — Je joins à la présente une lettre que je reçois à l'instant à votre adresse de l'ambassadeur de France en Suisse.

Je m'empresse de vous adresser, monsieur le maréchal, le 5e bulletin de la Grande Armée que je reçois à l'instant. Ce bulletin ne vous sera pas moins agréable que tous les autres, et très vraisemblablement, il est la préface d'une nouvelle plus grande et plus importante encore. — Aussitôt que cette nouvelle me sera parvenue, je ne vous la ferai pas attendre. Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles expressions des sentimens d'estime et d'attachement que je vous ai voués. Je prie Dieu qu'il vous ait toujours en sa sainte garde.

Écrit à Milan, le 18 octobre 1805.

J'ai reçu cette nuit, monsieur le maréchal, la nouvelle de votre premier et brillant succès. J'espère que vous me rendez assez de justice pour être persuadé du vif intérêt que je prends à la gloire de l'armée que vous commandez et à la vôtre partic

Je m'empresse de vous faire savoir que les corps autrichiens qui s'étaient mis en mouvement vers Vagolino, se sont portés par un mouvement rétrograde à Condino.

Agréez, monsieur le maréchal, mes sincères félicitations et recevés l'assurance de mes sentimens distingués.

Monza, ce 20 octobre 1805.

M. Méjan m'a rendu compte, monsieur le maréchal, de la mission que je l'avais chargé de remplir auprès de vous; je vous remercie de tous les sentimens que vous lui avez exprimés pour les peuples d'Italie et particulièrement de ceux que vous lui avez exprimés pour ma personne.

Vous ne voulez pas, monsieur le maréchal, que les peuples d'Italie soient traités comme des peuples conquis; vous ne voulez pas qu'on leur enlève, sans les payer, tous les produits de leur agriculture, tous les moyens de subsistance. Je ne suis pas étonné de vos sentimens, ils sont dignes de vous; mais je m'empresse de vous exprimer combien j'en suis heureux.

Vous avez promis à M. Méjan, qu'en exécution de mon décret du 27 septembre, vous donneriez l'ordre à l'Ordonnateur de mettre à la disposition du conseiller d'État de Breme, les bons affectés sur la solde de frimaire. Je ne saurais assez vous presser, monsieur le maréchal, de remplir cette promesse. Nous avons requis partout; partout nous avons promis de payer dans le mois, et cependant nous n'avons pas encore distribué le moindre acompte.

Sous ce rapport, si la situation des peuples est affligeante, la mienne ne l'est pas moins; j'ai promis par mes proclamations;

j'ai autorisé M. de Breme à promettre en mon nom; j'ai positivement statué par mon décret de 25 septembre, les moyens d'acquitter ma promesse, ma parole est engagée ; celle de Sa Majesté ne l'est pas moins, puisqu'elle a approuvé mon décret et il m'est affreux de manquer à ma parole et de compromettre en quelque sorte celle de Sa Majesté.

Il y a plus, monsieur le maréchal ; il y va de l'intérêt de l'armée française. Si de nouvelles acquisitions devenaient indispensables, comment oserions-nous les faire, sans avoir encore rempli aucun de mes premiers engagements?

Le directeur ministre Dejean m'écrit aujourd'hui ces propres paroles. « Je ferai tous mes efforts pour que le paiement des réquisitions ait lieu le plus exactement possible. » Les fonds mis à la disposition de l'Ordonnateur pour le service des vivres-pain et des fourrages, doivent être consacrés à ce paiement, et c'est pour l'intérêt même des habitans de l'Italie que j'ai cru devoir m'opposer à ce qu'on substituât une entreprise à l'administration militaire qui doit acquitter directement le montant de ce qu'ils fournissent. Mais puisque l'Ordonnateur a des fonds pour les vivres-pain et les fourrages, pourquoi donc m'a-t-il écrit, il y a quatre jours, que l'armée allait manquer de pain, si je n'autorisais des réquisitions extraordinaires de grains, et pourquoi les réquisitions de fourrages se multiplient-elles dans une proportion au delà de tous les besoins pour deux mois, d'une armée de cinquante mille hommes?

Je sollicite votre puissante intervention, monsieur le maréchal, auprès du Commissaire Ordonnateur, pour que les intentions de Sa Majesté et les ordres du Directeur ministre soient exécutés ; je la sollicite pour que les peuples d'Italie reçoivent bientôt une preuve de ma fidélité à remplir mes engagements.

Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles assurances de tous les sentimens d'estime et d'attachement que je vous ai voués. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit à Monza, le 25 octobre 1805.

J'ai reçu, monsieur le maréchal, votre lettre du 4 brumaire, et la lettre du Commissaire Ordonnateur qui y était jointe.

J'ai reçu en même temps une lettre du conseiller d'État de Breme qui me rend compte des résolutions prises dans un Congrès, présidé par vous, pour assurer les approvisionnemens de l'armée.

Je ne puis me défendre, monsieur le maréchal, de vous exprimer combien je suis étonné et affligé de la situation de votre

armée et des mesures que vous avez jugées indispensables pour subvenir à ses besoins.

D'après le rapport qui m'avait été fait par le secrétaire de mes Commandemens, je croyais, monsieur le maréchal, que grâce à vos soins, tous vos services étaient garantis pour quelque tems, et dans tous les cas, que si les besoins devenaient inquiétants, je serais prévenu, par vous, plusieurs jours à l'avance.

Et voilà que j'apprends au même instant, non seulement que tout manque, mais encore que contrairement aux principes et aux sentimens que vous m'avez si souvent exprimés, de nouvelles réquisitions vont être faites, et que les commissaires requerrants seront accompagnés dans les communes par des détachements de cavalerie.

Mais pourquoi donc n'ai-je pas été plutôt informé de l'extrémité de votre situation? Ce que j'ai fait aujourd'hui, je l'aurais fait plutôt, et vous m'eussiez évité à moi, et certainement à vous aussi, le chagrin de recourir aux réquisitions à main armée.

Encore, si nous avions affaire, je ne dis pas à un peuple ennemi, mais seulement à un peuple disposé à se refuser à tous les sacrifices; mais vous le savez aussi bien que moi, monsieur le maréchal, les peuples d'Italie supportent les réquisitions les plus fortes depuis deux mois; ils y satisfont de tous leurs moyens, et ils y satisfont sans se plaindre. Cependant, toutes les promesses que je leur ai faites ont été violées. Je n'insiste pas sur tout cela; je vous en ai parlé parce qu'il m'était impossible de dissimuler la peine que j'éprouve, et puis parce que je suis sûr que mes sentimens sont aussi les vôtres.

J'ai reçu hier la lettre du Commissaire Ordonnateur que vous m'avez envoyée, et par laquelle il déclare qu'avec 600 000 francs d'avance il assurera tous les services *pour un mois*.

Je vous envoie aujourd'hui 600 000 francs; je n'ai pu sans doute réaliser une semblable somme; mais vous recevrez 200 000 francs écus et 400 000 francs en bons du Trésor, payables à des échéances très prochaines.

J'en suis certain, monsieur le maréchal, ces bons sont de l'argent, et certainement ils ne seront refusés par personne, surtout lorsqu'ils seront accompagnés d'une partie en numéraire. J'ajoute que pour augmenter vos ressources, j'ai ordonné que toutes les réquisitions qui ont été frappées jusqu'à ce jour et qui ne sont point encore versées, fussent versées sans délai. Ainsi vous joindrez le produit de ces réquisitions aux denrées achetées à volonté, avec les 600 000 francs d'avance, et si je ne suis pas trompé dans mes calculs, tous mes services sont assurés au moins pour deux mois.

Mais, je vous en conjure, donnez aux bons qui sont dans votre caisse, et qui n'y servent à rien, la destination que je leur ai don-

née par mon décret du 25 septembre, et que je leur donne encore aujourd'hui, par le nouveau décret que je vous envoie. Aidez-moi à remplir les engagements que j'ai pris envers les peuples d'Italie et dont il m'est déjà si pénible de voir l'exécution si différée. Retirez surtout, je vous en conjure, l'ordre d'envoyer de la cavalerie dans les communes. Que l'armée française soit aimée en Italie comme elle l'est partout!

Je sais bien que dans un mois et demi, deux mois, les besoins de denrées ou d'argent se feront encore sentir; mais d'abord, j'ai appelé sur votre armée toute l'attention de Sa Majesté et pour ma part, vous savez bien que tout ce qui sera possible sera fait.

En vous donnant aujourd'hui 600 000 francs, je fais certainement beaucoup plus que je ne puis, et peut-être que je n'ai le droit de faire; je compromets le payement de divers services également pressés, même le traitement des employés de l'administration civile, même celui de ma maison, mais qu'importe, l'armée française sera pourvue, et je croirai véritablement avoir rempli le premier de mes devoirs.

Je vous adresse les deux décrets que j'ai pris aujourd'hui. L'un fait ce que vous avez demandé; l'autre a pour objet de calmer les inquiétudes des peuples d'Italie. J'espère que l'un et l'autre vous paraîtront également bons, et que vous assurerez l'exécution du second, comme je fais exécuter le premier.

Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles assurances des sentimens d'estime et d'attachement que je vous ai voués.

Écrit à Monza, le 29 octobre 1805.

J'ai reçu, monsieur le maréchal, le 3e bulletin des succès de votre armée. Je ne suis point étonné de tout ce qu'il renferme d'heureux et de brillant. Vous connaissez assez mes sentimens pour ne pas douter de toute la part que je prends à votre gloire et de la sincérité de mes vœux pour la continuation des succès de votre armée.

Agréez, monsieur le maréchal, mes nouvelles félicitations et l'assurance de mes sentimens distingués.

Monza, ce 2 novembre 1805 à 4 heures 1/2.

J'ai reçu, monsieur le maréchal, vos deux dépêches en date des 9 et 10 brumaire. Je vous remercie de tous les sentimens que vous m'exprimez pour les sujets italiens de Sa Majesté; je n'attendais rien moins de votre caractère et de vos principes, et la manière franche avec laquelle j'ai réclamé au prix de vous-même

contre les mesures que je redoutais a dû vous prouver que pour prévenir ces mesures, je ne comptais et ne voulais compter que sur vous.

J'apprends avec un grand plaisir que ce qui m'avait été dit des dispositions que vous veniez d'arrêter pour assurer le service des réquisitions était *exagéré*. Vous apprécierez, cependant, combien l'idée d'un accompagnement d'hommes armés à la suite des délégués requerrants, avait dû m'inquiéter.

Recevez aussi mes remerciemens pour la disposition de justice qui excepte du payement de la contribution extraordinaire de guerre les habitans de la Vérone italienne, possessionnés dans la Vérone autrichienne. Vous savez combien les Véronais-Italiens avaient déjà faits de sacrifices pour l'armée française.

M. de Breme me mande, que déjà par vos ordres, la moitié des bons affectés par mon décret du 25 septembre au payement des réquisitions, avait été mise à sa disposition. Je suis sûr que la seconde moitié une fois versée et répartie, les inquiétudes des propriétaires seront calmées, et les efforts des malveillans pour tourner ces inquiétudes à leur profit entièrement déjoués.

Vous voilà déjà bien loin de moi, monsieur le maréchal; recevez encore une fois mes complimens bien sincères pour vos succès, appréciés par moi comme ils doivent l'être, et mes vœux pour de nouveaux succès qui n'échapperont certainement ni à vos talens militaires, ni à votre valeur, ni à la discipline, au courage, et à l'excellent esprit de vos compagnons d'armes. Je vous renouvelle l'assurance de mes sentimens pour vous et je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit à Milan, le 5 novembre 1805.

Je vous adresse par un courrier extraordinaire, monsieur le maréchal, une lettre que je reçois à l'instant de l'ambassadeur de S. M. I. auprès le roi des Deux-Siciles; cette lettre vous est destinée et paraît pressée. J'imagine qu'elle vous avertit que les troupes russes, réunies à Corfou, se sont embarquées le 23 octobre et qu'il paraît sûr qu'elles ont le projet d'occuper Livourne et de s'emparer de l'île d'Elbe. Si la lettre de l'ambassadeur Alquier ne vous dit rien de cela, je vous le dis moi, parce que j'ai jugé nécessaire que vous en fussiez informé.

Je ne sais, monsieur le maréchal, dans quel lieu ma dépêche vous trouvera. Si j'en crois les bruits publics, la connaissance que j'ai de votre caractère et de vos talens, vous allez si vite qu'il me sera bientôt impossible de vous atteindre. Permettez-moi de vous exprimer quelque regret d'être informé plus tard que le public de la rapidité de votre marche. Je sais que vous n'avez pas le tems

d'écrire; vous avez d'ailleurs mieux à faire et vous faites mieux; mais ne pensez vous pas qu'il serait bon que vous autorisassiez quelques-unes des personnes qui vous entourent à me donner chaque jour une note très succincte de vos progrès. Cette note ne serait rendue publique que lorsque je le jugerais nécessaire, mais indépendamment du plaisir que je trouverais à la lire, elle me serait souvent utile pour redresser l'opinion, pour lui donner une bonne direction, pour réduire à rien les fausses nouvelles ou les faux calculs. Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles assurances de mes sentimens pour vous. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit à Milan, le 6 novembre 1805.

Monsieur le maréchal, l'occupation du pays ex-vénitien par votre armée victorieuse fournit aux agents de contrebande de fréquentes occasions de se soustraire au paiement des droits qui doivent être versés au Trésor de Sa Majesté en Italie.

Je suis certain que vous serez bien aise de concourir avec moi à ce que les contrebandiers soient déjoués, et je vous propose deux mesures qui sont également urgentes et avantageuses aux sujets de Sa Majesté.

1° Un décret de vous fixerait le prix des sels et tabacs dans les provinces qui sont occupées par votre armée au même taux auquel il est fixé dans le royaume d'Italie. Dès lors la contrebande sur les sels et tabacs cesserait, parce qu'il n'y aurait plus avantage à la faire, et l'armée y gagnerait que les revenus du pays qu'elle occupe seraient augmentés à son profit.

2° Établir aux portes et sur les ponts de la Vérone autrichienne des agents de finance du royaume d'Italie avec l'instruction de s'opposer à l'introduction clandestine, en fraude ou en exemption des droits, des denrées ou autres objets dont la sortie est prohibée ou tarifée.

Il est, monsieur le maréchal, une troisième mesure qui vous intéresse plus particulièrement et que je vous propose avec le même intérêt que les deux autres.

Ordonner que les nitres et les terres nitreuses qui se ramassent ou sont déjà ramassées dans le Véronais ex-autrichien, soient remises par privilège aux commis de la finance italienne, à la charge par ceux-ci, d'en payer la valeur, telle qu'elle est déterminée par les règlements du royaume, et déduction faite des frais de transport.

Dans cette dernière proposition, mon but principal est de faciliter à la manufacture de poudres de Mantoue, les moyens d'activer ses ateliers et de satisfaire mieux et plus vite à tous les besoins de votre armée.

Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles assurances de mes sentimens. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

Écrit à Milan, le 19 novembre 1805.

Je m'empresse de vous adresser, monsieur le maréchal, une lettre de M. le cardinal Fesch qui vous prévient sans doute du débarquement à Naples des Anglais et des Russes au nombre de 32 000 hommes, et d'un débarquement d'une autre division dans la Pouille. Je m'empresse également de vous faire part des dispositions que j'ai prises. Je désire qu'elles obtiennent votre approbation, et dans le cas où l'ordre que j'expédie au lieutenant général Saint-Cyr aurait besoin d'être appuyé de vous, je vous prie de le lui donner le plutôt possible, car vous voyez que les momens sont pressants.

1° J'écris au général Saint-Cyr qu'aussitôt qu'il aura terminé avec la division autrichienne du prince Rohan et qu'il aura mis à couvert les États vénitiens des entreprises qu'on pourrait tenter de Venise, qu'il se rende à Bologne avec toutes les troupes dont il pourra disposer en infanterie, cavalerie et artillerie.

2° Je réunis entre Bologne et Modène les troupes nationales du royaume et celles des États de Parme, Plaisance et Guastalla, en un camp de réserve.

3° Je tire de la 27e division la cavalerie de la légion hanovrienne, le 67e régiment de la ligne et un bataillon suisse, et les réunis à Parme.

4° Je remplace ces troupes dans la 27e division par un régiment de milice de Plaisance fort d'à peu près 2 000 à 2 500 hommes.

5° Je fais partir pour Modène la légion corse et je la remplace à Mantoue par un nombre égal de troupes nationales. Mon intention est également de tirer de Peschiera et de Legnago le tiers des troupes de ligne qui s'y trouve, si la force de la garnison le permet et de les remplacer par des bataillons nationaux.

6° Je fais prendre 6 000 fusils à Mantoue pour armer les bataillons que je fais former dans tous les départements.

7° J'envoie à Modène une division d'artillerie à cheval et une d'artillerie à pied.

8° Suivant le mouvement de l'armée anglo-russe on pourra tirer une partie de la garnison d'Ancône et de Livourne et je pense qu'avec ce que le général Saint-Cyr amènera, on pourra réunir à peu près 30 000 hommes dont 10 à 12 000 de troupes de ligne, ce qui dans le fond composera la partie la meilleure et la plus active de cette armée.

Je me rendrai sous huitaine à Bologne pour activer l'organisa-

tion et la réunion de tous ces bataillons dispersés, veiller à leur armement, faire établir les magasins, etc., et j'espère y être bientôt joint par le général Saint-Cyr avec ce qu'il pourra amener de troupes.

Recevez, monsieur le maréchal, l'assurance de mes sentimens distingués.

Milan, le 26 novembre 1805.

Je trouve très juste, monsieur le maréchal, les observations contenues dans votre lettre du 8 frimaire, et que m'a remise M. le général Solignac. Il est probable que l'armée anglo-russe ne mettra pas dans ses mouvements la même activité qu'en cas pareil aurait mis une armée française. D'ailleurs, les nouvelles des victoires de la Grande Armée et de l'armée d'Italie, leur parvenant, influeront beaucoup sur les projets ultérieurs de ce débarquement, et peut-être, comme vous l'observez, se borneront-ils à l'occupation du royaume de Naples.

Je suis cependant fort aise de cette occasion pour réunir pendant un mois une portion des gardes nationales du royaume; cette réunion ne peut que produire un bon effet tant dans l'intérieur qu'à l'extérieur; et quoique ces troupes ne doivent pas compter pour beaucoup dans ce premier moment de réunion; cependant elles seraient dans le cas de rendre des services, dans la supposition qu'une armée marchât sur le royaume de Naples; elles garniraient les postes et assureraient les derrières.

Je désire que vous trouviez bon que j'aie joint à ces gardes nationales quelques troupes de ligne de la 27e division militaire, qui sont le 67e régiment. La cavalerie hanovrienne et un bataillon suisse, et environ 250 hommes de cavalerie pris dans les dépôts de Lodi et Bologne; ce peu de troupes contribuera à former les gardes nationales, à leur donner un esprit militaire, et leur changement de cantonnement en les rapprochant des frontières méridionales du royaume les tient toujours à égale distance des points sur lesquels vous seriez dans le cas de vouloir les porter.

J'aime à croire, monsieur le maréchal, que vous ne vous serez point offensé, si j'ai écrit directement au lieutenant général Saint-Cyr. J'ignorais entièrement qu'il fit partie de votre armée et j'aurais été flatté de l'apprendre par vous.

Recevez, monsieur le maréchal, les assurances de mes sentimens distingués.

Et sur ce je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Monza, le 2 décembre au soir 1805.

Bologne, le 13 décembre 1805.

Le ministre du Trésor de l'empire, monsieur le maréchal, vient de tirer sur celui du Trésor italien, deux lettres de change de 150 000 francs, payables au profit de l'armée de Naples, sur les fonds qui seraient dus à l'armée française, pour le mois de frimaire et une traite de 350 000 francs, toujours en faveur de l'armée de Naples, payables sur les fonds qui seraient également dus à l'armée française, pour la première décade de nivôse.

J'ai été d'autant plus étonné de ces dispositions, que l'armée française, vous le savez, monsieur le maréchal, a reçu du Trésor italien, tout ce qui lui était dû pour frimaire, et qu'elle a également reçu 600 000 francs, en avance sur nivôse.

J'ajoute que l'armée française, ayant laissé dans le royaume des dettes assez considérables pour les denrées qui ont été requises à son profit, je ne puis rien distraire des fonds affectés à l'armée française, avant que les réquisitions aient été liquidées et soldées. Cependant, le payeur de l'armée de Naples vient de m'écrire, directement, que les troupes qui sont en Toscane et à Ancône, *n'ayant rien touché depuis le commencement de l'an XIV, et pouvant être destinées à agir les premières contre l'armée ennemie débarquée dans le royaume de Naples*, il me prie d'assurer le payement des 500 000 francs, tirés à son ordre sur le Trésor italien, par le Trésor de l'empire.

Je ne puis satisfaire à cette demande, pour plusieurs motifs; le premier, parce que ces 500 000 francs étant affectés sur les fonds de frimaire, et ceux de la première décade de nivôse, et les fonds de frimaire et de la première décade de nivôse ayant été versés dans vos mains, il m'est impossible de payer deux fois avec les mêmes fonds.

Le second, parce que le Corps d'armée de M. le maréchal Saint-Cyr, se trouvant sous vos ordres, je ne puis plus considérer le payeur de l'armée de Naples comme étranger à votre armée, et alors je suis obligé de lui appliquer les intentions de Sa Majesté, exprimées dans la lettre du ministre du Trésor de l'empire, à monsieur le Commissaire Ordonnateur Joubert, sous la date du 11 frimaire.

Vous savez, monsieur le maréchal, qu'il résulte de cette lettre que Sa Majesté veut que toutes les dépenses de votre armée, y compris la solde des troupes, soient payées sur les fonds provenant des contributions qui ont été levées dans le pays ex-vénitien.

Lors donc qu'il resterait, à ma disposition, des fonds appartenant à l'armée française, je ne pourrais les appliquer au corps d'armée de M. le général Saint-Cyr, sans contrevenir aux dispo-

sitions ordonnées par Sa Majesté et vous ne le voudriez pas plus que moi. Mais, encore une fois, je suis loin d'en être là; l'armée française a reçu tout frimaire, une grande partie de nivôse et elle doit au royaume des sommes considérables, pour les denrées qui ont été requises à son profit.

Ainsi, le Trésor royal d'Italie a échangé son caractère de débiteur de l'armée française, contre celui de créancier.

Je viens d'adresser les observations que je vous adresse à M. le ministre du Trésor de l'empire, mais j'ai cru devoir vous les communiquer à vous-même, afin que vous avisiez dans votre sagesse aux moyens que vous croirez les plus convenables pour subvenir aux besoins du corps d'armée commandé par M. le général Saint-Cyr.

Je ne vous parle pas, monsieur le maréchal, des besoins de la portion de votre armée qui est demeurée en deçà de l'Adige; vous concevez facilement combien tout ce que je viens de dire relativement au corps de M. le général Saint-Cyr, s'applique encore plus particulièrement à toutes les divisions, dépôts ou malades de votre ancienne armée.

Je vous renouvelle, monsieur le maréchal, l'assurance de mes sentimens pour vous et je prie Dieu, qu'il vous ait en sa sainte e digne garde.

Bologne, le 20 décembre 1805.

J'ai reçu, monsieur le maréchal, votre dépêche en date du 25 frimaire, et toutes les pièces qui y étaient jointes.

Je vous remercie de toutes les dispositions que vous avez prises pour la formation de l'armée dont Sa Majesté m'a confié le commandement, toutes ces dispositions me sont également agréables. Je les considère comme une nouvelle preuve de vos sentimens pour moi, et j'y suis sensible, comme je dois l'être.

Je recevrai avec un grand plaisir l'état de situation intérieure des pays vénitiens, que vous avez l'attention de me promettre; je suis sûr que je trouverai dans ce travail de nouvelles occasions d'estimer vos lumières et votre sagesse.

Puisqu'il ne me sera pas donné, vraisemblablement, de faire aussi bien que vous, sous les rapports militaires, je ferai du moins, comme vous, tout ce qui sera en mon pouvoir, pour la bonne administration des pays vénitiens.

Recevez, monsieur le maréchal, les nouvelles expressions des sentimens que je vous ai voués. Je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

J

LETTRES DU ROI JOSEPH (1)

Naples, le 19 février 1806.

Monsieur le maréchal, le jour de notre départ de Capoue, je vous ai écrit pour vous recommander de faire juger le soldat du 23e léger accusé d'avoir assassiné un capitaine du 62e. Veuillez me transmettre le résultat des poursuites qui doivent avoir été faites à ce sujet.

J'avais ordonné que les patrouilles de nuit auraient été entremêlées de Français et d'Italiens. Cette disposition n'a pas encore été exécutée jusqu'ici.

A dix heures du soir, hier, des dragons parcouraient encore la ville, ils ont enlevé une femme, maltraité un homme, entré de force dans des magasins de vin, etc.

Il faut donner des ordres sévères, et renvoyer dans la Pouille le 1er régiment de dragons dont les soldats recommenceront ces excès.

Votre affectionné,

Joseph Bonaparte.

Monsieur le maréchal Massena fera partir sur le champ un détachement de trois cents hommes d'infanterie à *Nola* ou il y a eu un soldat français assassiné, le commandant du détachement fera désarmer tous ceux qui auraient des armes à feu : on accuse Pasquale Tedesschi, detto *Pisciotti* del Cuogo di *Gallo*.

Un détachement à la *Torre della Nunziata* : il surveillera les ouvriers des manufactures, et ceux qui travaillent à la confection des poudres, il les fera tous désarmer sur-le-champ. Antoine *Rappacciolo* a été vu avec des armes françaises, on soupçonne qu'il peut avoir assassiné des soldats français avec ses frères, gens hardis et redoutés dans le pays.

Naples, le 2 mars 1806.

(1) Arch. Massena.

Basignano, 10 avril 1806.

Monsieur le maréchal, j'ai reçu votre lettre du 5, j'ai envoyé au ministre de la Police les pièces qui déposent contre le marquis Rodio.

Il paraît que dans la nuit du 4 au 5 deux soldats ont été blessés par des Napolitains dans les maisons desquels ils ont voulu s'introduire. Je suis convaincu que vous aurez donné des ordres pour que les troupes ne sortent pas de leur quartier la nuit. C'est le seul moyen d'empêcher que des scènes semblables ne se renouvellent.

Je n'ai qu'à me louer de l'accueil que je reçois des habitants de ce pays que l'on m'avait montrés moins bien intentionnés que ceux des autres provinces et que je trouve au contraire pleins d'un zèle plus vivement exprimé. Envoyez-moi l'état des prisonniers de guerre partis et de ceux qui restent à partir. Faites la même chose pour les galériens.

A Scigliano, le 14 avril 1806.

J'ai reçu votre lettre, mon cher maréchal, je m'en rapporte à ce que vous faîtes pour Gaète, le plus possible ne faîtes aucune tentative à moins que les quarante pièces ne soient en batterie.

Je suis très satisfait des dispositions des habitants des Calabres, ils avaient été négligés par l'ancien gouvernement, ils méritent beaucoup pour le zèle qu'ils nous montrent, ils arrêtent eux-mêmes les brigands, et ne craignent pas de se mettre en avant.

Je pars demain pour Reggio, mon cher maréchal, je suis très content des habitants du pays, je me porte très bien.

Palmi, le 16 avril 1806.

Monsieur le maréchal, veuillez faire expédier l'ordre aux galériens partis de Naples de se diriger, savoir deux convois sur *Palma Nova*, un sur Mantoue et un sur Alexandrie.

Reggio, le 18 avril 1806.

Vous aurez reçu les nouvelles contenues dans le *Moniteur* du 1er avril, je les ai reçues hier, tous les habitants du pays ont paru en être très satisfaits. Je pars le 20 pour retourner à Naples, je serai à Cassano le 29.

Vous connaissez, mon cher maréchal, toute mon amitié.

Squillace, le 23 avril 1806.

J'ai reçu, mon cher maréchal, votre lettre du 19, vous ne devez pas douter que je ne fasse tout ce qui dépend de moi pour vous (1), j'ai écrit à l'empereur, et je désire que sa bonne volonté réponde à la mienne.

Catanzaro, le 24 avril 1806.

Monsieur le maréchal, je ne dois pas vous cacher mon étonnement de ce que Rodio n'est point encore jugé. Voilà une sédition qui vient de se manifester dans la province de Zucera. Nul doute qu'elle ne soit l'effet du même plan de révolte générale dont Rodio devait être le chef. Je ne saurais que penser de la commission, s'il n'était point jugé avant mon retour à Naples.

Il faut qu'une prompte justice soit faite. J'ai reçu, monsieur le maréchal, votre lettre du 20 avril, recevez mes remerciements et mes amitiés.

Jeronte, le 3 mai 1806.

Monsieur le maréchal, j'ai reçu vos différentes lettres. Si vous le jugez nécessaire, vous pouvez faire mettre à la disposition du général (2)... une somme de 12 000 francs dont je vous tiendrai compte. Vous pouvez lui promettre que s'il réussit, je tiendrai les engagemens qu'il aura contractés.

Foggia, le 8 mai 1806.

Je reçois, mon cher maréchal, vos lettres du 6 et du 7. Toutes les dispositions que vous faites pour Gaète seront approuvées par moi; vous avez bien fait d'envoyer vos troupes au pont du Garigliano en remplacement de celles qui se sont portées vers Gaète. J'ai donné ordre au 6e de ligne qui est à Cosenza de se porter sur Salevao où il sera à notre disposition.

Occupez-vous à faire fortifier et surveiller le service des batteries de la côte.

Je serai toujours à Naples le 10 ou le 11, je me repose sur votre activité et votre expérience.

(1) Relativement aux contributions levées en Autriche.
(2) Lacour, qui voulait acheter Fra Diavolo.

Naples, le 22 mai 1806.

Je vous prie, mon cher maréchal, de donner l'ordre pour que quelques troupes, escortent le marquis de Gallo qui est arrêté à Rome avec sa famille, par la nouvelle des accidents arrivés entre Itri et Fondi et le Garigliano.

Naples, le 3 juillet 1806.

J'ai reçu, mon cher maréchal, votre lettre d'hier, les chaloupes canonnières étaient encore ce matin à Procida, elles pourront passer dans la nuit.

Je vous ai fait envoyer les canonniers auxiliaires dont nous pouvions disposer ici.

Je vous prie de ne pas témoigner de la défiance au bataillon du 1er régiment napolitain, vous pouvez compter sur le colonel qui est homme d'honneur, et qui compte sur les soldats qu'il a choisis.

Naples, le 3 juillet 1806.

Je reçois, mon cher maréchal, votre lettre du 2. Je sais bien que nous pourrions commencer demain; selon le calcul du général Reynier il serait possible qu'il arrive encore d'autres renforts à la garnison; il est possible que je vienne au camp (1) cette nuit, mais cela n'est pas sûr, ne retardez pas vos opérations pour m'attendre et si vous êtes à tems commencez à trois heures du matin.

Je crois qu'il est bien important de bien armer les batteries du faubourg et d'avoir des boulets rouges. C'est le seul moyen d'écarter les forces maritimes de l'ennemi.

J'ai fait partir hier sept cents Napolitains, et cent grenadiers du vingtième.

Naples, le 3 juillet à 11 heures du soir.

Le général Reynier m'écrit, mon cher maréchal, que deux à trois régiments anglais sont embarqués sur vingt-quatre bâtiments de transport et qu'ils sont prêts à partir de Melazzo et du Phare; la lettre est du 29. Vous devez sentir combien il nous importe de

(1) De Gaëte.

presser nos opérations, il faut commencer le feu dès que cela vous sera possible, dans tous les cas ne pas retarder au delà de lundi au matin.

Naples, le 4 juillet 1806.

Six chaloupes canonnières portant du 24 partent à midi pour se rendre à Castellone.

Je vous envoie le colonel Pignatelli-Strongoli avec cent chasseurs à cheval et 300 hommes de choix à pied.

Je vous envoie le général Caracciolo, je vous recommande toujours le Garigliano, où il faut avoir un général ou Caracciolo (1), ou tout autre que vous y jugerez plus convenable.

Naples, le 9 juillet 1806.

Le major Strolz vous dira, mon cher maréchal, les nouvelles qui nous arrivent de la Calabre.

Je vois avec plaisir que vous allez bien, je n'ai besoin de rien ajouter au désir que vous avez de terminer à votre ordinaire vite et bien l'opération de Gaète, elle est devenue d'une grande importance aujourd'hui.

Naples, le 12 juillet 1806, 7 heures du matin.

Je n'ai pas reçu de rapport hier, mon cher maréchal, je vous envoie M. Marie, mon aide de camp, officier du génie, il vous dira combien je presse le général d'artillerie qui assure que les crapauds et tout ce que vous avez demandé est parti, faites-moi savoir ce qui vous manque, et où vous en êtes, ce que vous avez reçu en objets d'artillerie depuis deux jours.

L'ennemi s'est montré cette nuit devant Salerne avec neuf bâtiments de guerre faisant mine de vouloir débarquer; je n'ai pas encore de nouvelles du général Reynier, il est bien important de presser les opérations du siège, il faudrait même les précipiter pour nous mettre en position de pouvoir marcher ensuite à la rencontre de l'ennemi. Je vous ai envoyé hier Bienvenu Clary.

Naples, le 12 juillet 1806.

J'ai jugé nécessaire dans ce moment, mon cher maréchal, de donner au maréchal Jourdan le commandement de la gauche du

(1) Général napolitain.

golfe de Naples, je viens de l'engager à prendre connaissance de ces positions et de la situation des troupes qui y sont stationnées. Le général Dulauloy m'assure que cette nuit seront portés tous les objets que vous demandez; il va partir dans la nuit prochaine deux crapauds pour les mortiers.

Verdier n'avait pas encore de nouvelles de Reynier le 7; le général Verdier n'avait pas encore battu les insurgés mêlés avec quelques Anglais le 6, près Amantea. J'attends bientôt de vos nouvelles.

Naples, le 12 juillet 1806.

J'ai causé longuement avec le général Franceschi, mon cher maréchal, il vous dira tout ce que je pourrais vous écrire.

Je m'occupe de tout ce que vous me marquez, vous aurez aussi vu M. Marie ce matin, il faut à tout prix gagner quelques jours.

Votre affectionné,

JOSEPH.

P.-S. — Quiconque vous écrit et vous parle en mon nom vous en impose; j'ai confiance en vous, ainsi faîtes pour le mieux. Vous me donnez deux grandes garanties que personne ne m'offre, votre ancienne amitié pour moi, et votre gloire.

J'ai fait écrire au général Duhesme, mon cher maréchal, de renforcer Tarente; sachez quelles forces sont là, et assurez-vous du parti que l'on peut tirer du commandant, envoyez un officier.

Je reçois votre lettre, et j'attends votre courrier de demain pour partir.

Les poudres sont parties d'Ancône; il faut enlever la place le 17 et au pis aller traîner encore le siège jusqu'à l'arrivée des renforts et munitions que l'empereur nous enverra sans doute.

Point de nouvelles de Reynier.

Votre affectionné,

JOSEPH.

Naples, le 15 à 11 heures du soir 1806.

Naples, le 18 juillet 1806

Si vous êtes maître de Gaète, mon cher maréchal, faites partir sur-le-champ pour Naples deux régiments de cavalerie et deux d'infanterie; l'ennemi a débarqué à Giaguano, il tentera de se porter sur les hauteurs de Castellamare, j'y ai envoyé de Naples, dans ce moment.

Naples, le 18 juillet 1806.

Je reçois, mon cher maréchal, votre lettre d'aujourd'hui, je ne vois d'autre inconvénient dans la tentative d'une nouvelle sommation que celui de donner à l'ennemi l'éveil sur le moment décisif, au reste je m'en rapporte entièrement, et sur cette démarche, et sur les conditions de la reddition de la place, et sur son attaque, à votre prudence, à votre expérience, et à votre amitié. Nous aurons d'Ancône 130 000 de poudre, le premier convoi arrivera le 26.

Point encore de nouvelles de Reynier, l'ennemi a débarqué à Sapri, Mermet a dû y marcher, j'attends de ses nouvelles, je l'ai renforcé du 24e de dragons qui doit être ce soir à Nocera; le débarquement n'était que de trois cents Anglais, avec deux pièces de campagne.

Vous connaissez mon sincère attachement.

Naples, le 18 juillet 1806.

Votre aide de camp, mon cher maréchal, m'annonce que l'ennemi demande à capituler, j'approuve d'avance tout ce que vous ferez.

Naples, le 19 juillet 1806.

J'écris au général Campredon, mon cher maréchal, en l'engageant à se rendre à Paris rendre compte à l'empereur des événements du siège auquel il a si bien servi.

J'ai reçu votre lettre et la capitulation qui est bonne, comme tout ce que vous avez fait à Gaëte.

La ville (1) est fort contente de cette nouvelle, et moi je la regarde comme le gage de la tranquillité publique.

Je suis bien aise de devoir ce service au défenseur de Gênes, et à un ancien ami. Vous connaissez mon attachement.

Agréez, mon cher Massena, ma reconnaissance.

Naples, le 28 juillet 1806.

Je vous envoie, mon cher maréchal, le mandat de 100 000 francs que vous m'avez prêtés et que j'avais toujours oublié de vous remettre depuis longtemps; si vous aimiez mieux qu'il vous fût payé à Rome, M. Forlonia le ferait acquitter.

(1) Naples.

Au couvent de San Lorenzo della Padula,
le 5 août 1806.

J'arrive à sept heures du soir ici, mon cher maréchal, j'y attendrai de vos nouvelles, je vous envoie expressément un courrier, je désire savoir quel parti prendront les Anglais dès qu'ils sauront votre marche, quand se sera faite la jonction de Verdier et celle de Reynier.

J'ai fait remplacer par le 6e les détachements du 102e qui ont eu l'ordre de rejoindre leur corps.

J'ai vu ici le moine que vous m'avez fait recommander, c'est le même que j'avais déjà remarqué à mon premier passage.

Faites désarmer partout avec beaucoup de sévérité.

Vous savez que nous avons perdu avant-hier ce pauvre Degiovanni, je l'ai beaucoup regretté, et je suis sûr que vous partagez ma sensibilité pour sa mémoire.

Les nouvelles que je reçois de l'empereur font entrevoir prochaine la paix avec l'Angleterre; il paraît qu'ils ne défendront plus la Sicile.

Au couvent de Saint Laurent della Padula,
le 6 août 1806.

Je vous envoie par le général Lucotte, mon cher maréchal, dix mille ducats en or, vous avez des cartouches, du biscuit, j'ai donné l'ordre pour que l'on vous envoie des officiers de santé, dès qu'ils seront arrivés ici. Les ennemis menacent de débarquer à Salerne, je marche à eux avec les troupes que j'ai avec moi, j'envoie les malades de la *Padula* à Salerne.

Je désire savoir bientôt votre réunion avec Verdier et Reynier; vous serez en état de battre les Anglais à Sapri; s'ils sont embarqués tous les détachements que vous faites faire seront propres à rétablir l'ordre, vous jugerez cependant à propos de ne pas vous éloigner de Cosenza qui doit être le point central de vos opérations après l'expulsion des Anglais.

Vous faites bien d'établir votre hôpital à Castrovillari, au débouché des deux routes, c'est un pays assez bon.

Vous garderez aussi Lago Negro, vous aurez pour correspondre avec moi les deux routes.

Votre affectionné,

JOSEPH.

Votre ordre du jour m'a paru très bien.

Eboli, le 7 août 1806.

Je vous envoie, mon cher maréchal, des exemplaires de la loi sur la féodalité, quatre mille ducats, par un courrier qui voyagera avec une compagnie du 102e et des canonniers, j'ai laissé à presque tous les postes cinquante dragons, je vais vous envoyer cent mille rations de biscuit, de l'eau-de-vie, des instrumens de chirurgie, et des chirurgiens qui voyageront avec un fort détachement de six cents hommes; ce détachement arrivé à Lago Negro doit nécessairement retourner à Nocera d'où un autre détachement d'égale force partira avec tout ce qui devra vous rejoindre cinq jours après le départ du premier, de cette manière la communication sera toujours libre.

Les troupes arrivées à Sapri n'ont fait aucun mouvement hier, on n'en a pas de nouvelles, aujourd'hui.

Donnez-moi de vos nouvelles, que je sache ce dont vous avez besoin.

On vous envoie deux cents fournitures d'hôpitaux que vous aurez beaucoup de peine à faire transporter au delà de Lago Negro.

Les chevaux que vous aviez laissés à San Lorenzo sont retournés à Naples, je ne conçois pas pourquoi.

Naples, le 9 août 1806.

Je reçois, mon cher maréchal, des nouvelles du général Reynier qui aurait fait sa jonction avec vous à cette heure, le général Verdier était le 5 à Rocca imperiale.

Il fera bien d'occuper sur-le-champ Cosenza, et selon les mouvements des Anglais, Catanzaro et faire soutenir Cotrone, si cette place était pressée par l'ennemi.

Je ne crois pas que les Anglais vous attendent, si cela arrivait ne vous compromettez qu'autant que vous auriez des forces à peu près égales; dans peu de jours je pourrai vous envoyer des renforts, dont j'espère que vous n'aurez pas besoin; ne vous enfournez pas trop au fond de la botte, et avant purgez bien la Calabre Citérieure, mettez en exécution mon décret, à la rigueur faîtes pendre les chefs au lieu de les faire fusiller, ce qui ne sert pas d'exemple aux autres brigands.

Vietri, le 11 août 1806.

Les nouvelles que l'on reçoit de Sicile, portent, mon cher Maréchal, que quatre régiments y sont arrivés le 28 juillet venant

d'Angleterre; il paraît que l'ennemi veut tenter un débarquement du côté de Naples, du moins c'est un bruit qui se répand beaucoup; nous sommes en mesure de le recevoir ici, je n'ai pas besoin de vous recommander de ne rien donner au hasard, à mesure que les troupes qui me sont annoncées arriveront, je vous les enverrai si vous m'en témoignés le désir; empêchés que l'on ne brûle les villages.

Renvoiez-moi Marius que je vous ai expédié avant-hier, nous sommes toujours à la veille des nouvelles définitives des négociations de paix.

Les garnisons de Reggio et Scilla ont capitulé le 28 juillet, la première a été conduite à Messine, et la seconde à Toulon, ce motif qui pouvait vous attirer dans le fond de la botte n'existant plus, prenés une bonne position, occupés Cosenza si vous le jugés, envoiés Reynier qui se dirigera vers Catanzaro, et attendés dans cette position, si les Anglais ne sont pas en force, qu'ils n'aient pas encore été rejoints par les troupes nouvellement arrivées en Sicile, soit que les troupes restent encore en Sicile, soit qu'elles soient emploiées à une tentative du côté de Naples, ce serait alors le cas de les attaquer avec avantage, au reste, vous sçavés que j'ai toute confiance dans votre expérience et dans vos talents reconnus.

Agréés, mon cher Maréchal, tout mon attachement.

On continue à envoyer à Lago Negro beaucoup de biscuits, et à la Padula, où se trouve le 6e; les brigands ont attaqué un convoi de biscuits à Scigliano; le général Lamarque y est actuellement avec beaucoup de troupes.

Castellamare, le 12 août 1806.

L'Empereur en répondant à un article de la lettre dans laquelle je lui parlais de vous, et lui disois entre autres choses, l'intérêt que vous prenés à M. Ardant, et combien je désirois que toutes vos affaires dans lesquelles ce M. Ardant est mêlé se terminassent à votre satisfaction, me dit, dans une lettre du 3 août : vous pouvez dire au maréchal Massena que j'ai fait mettre en liberté Ardant...

Je reçois, mon cher Maréchal, votre lettre de la Rotonda, je suis charmé que vous aié donné un bon exemple aux autres révoltés par l'Expédition de Lauria; les chefs des brigands de cette ville s'appellent *Cucchi*, ils sont cinq frères; dites-moi ce qu'ils sont devenus, envoiés moi aussi les mêmes renseignements sur le sort des autres chefs, la grande affaire c'est de se débarasser d'une cinquantaine de coquins qui viendront tous les ans mettre le feu aux étoupes dans quelques villages de la Côte.

Naples, le 15 août 1806.

Marius arrivé hier soir, mon cher Maréchal, m'a donné de vos nouvelles.

Je vous envoie le Moniteur, vous verrés que l'Empereur accorde quelques récompenses aux troupes de Gaëtte (1).

Il me mande que depuis l'arrivée de Lord Lauderdale la signature du traité de Paix paraissait imminente; les Anglais ont abandonné toute prétention sur la Sicile.

Naples, le 22 août 1806.

J'ai reçu avec plaisir, mon cher Maréchal, vos lettres de Cosenza du 15. Vous sçaurez actuellement que Cotrone a été pris, et évacué par les Anglais. Il paraît qu'ils se sont embarqués pour la Sicile; nous avons en vue 33 voiles qui peuvent avoir 4 000 de débarquement, qu'ils se contentent toutefois de promener des îles d'Ischia à Capri.

Les rebelles du Cilento et de Viggiano ont été vertement chatiés.

J'attends de vos nouvelles. Écrivés-moi tous les jours.

Je vais vous envoïer de l'argent pour payer la solde, et des troupes si vous en avez besoin.

Naples, le 27 août 1806.

Je reçois votre lettre du 24 août, mon cher Maréchal, je désire que vous m'envoïés l'État des huit militaires par régiment qui doivent être présentés à l'Empereur pour obtenir l'aigle de la légion, ainsi que les officiers sans troupes qui méritent d'avoir part à cette récompense.

Mille Suisses doivent être arrivés à l'heure qu'il est à Matera d'où ils se rendent à Cassano.

P.-S. Les brigands débarqués dans le Cilento ont été battus et dispersés.

Capo di Monte, le 29 août 1806.

Monsieur le Maréchal, il me parais que l'ennemi fait ses derniers efforts, il menace à la fois les Isles, le Cilento et les Ca-

(1) Des croix de la Légion d'honneur.

labres. D'après un rapport que je reçois il paraitroit que les Anglais ont du débarquer deux ou trois mille de brigands à Sainte Eufémie.

Les Suisses doivent être arrivés à Cassano. La brigade commandée par le général Tisson est partie d'Ancône le 28, celle du général Laplanche va la suivre de près. Je vais vous envoyer les troupes nécessaires pour que vous puissiez occuper Reggio, Scilla et tous les points des Calabres.

Capo di Monte, le 6 septembre 1806.

Mon cher Maréchal, votre aide de camp est parti hier pour Paris, je lui ai donné une lettre pour l'Empereur.

Lorsque je vous ai écrit que M. Ardant avait été mis en liberté, je n'ai pas douté que l'affaire à laquelle vous preniez intérêt, ne fût terminée comme vous pouviez le désirer.

Les brigands ont été battus à Camerotta dans le Cilento où ils s'étaient fortement retranchés.

J'attends des nouvelles de Lago Negro, d'où le général Debelle était parti. Je lui ai envoïé beaucoup de renforts.

Préparez au départ pour Naples les troupes qui ont fait la campagne avec le général Reynier, je vais les remplacer par celles de Gaète, dont les bataillons vont être portés à mille hommes.

Naples, le 9 septembre 1806.

Je reçois votre lettre du 3, mon cher Maréchal, l'ennemi a effectué des débarquements sur plusieurs points, partout il a été battu, et dispersé. Fra Diavolo a cependant échapé aux poursuites de la colonne commandée par l'adjudant commandant Chevardès, mais il a laissé beaucoup des siens sur le champ de battaille à Itry, on est à sa poursuite dans les montagnes.

La colonne du général Serras est arrivée à propos pour appuyer le mouvement préparé dans les Abbruzzes, le général La Marque arrive aussi avec des troupes; je vous enverrai tous les renforts qui vous seront nécessaires, j'ai donné les ordres pour qu'on vous envoie tout ce dont vous manqués.

L'Empereur désire beaucoup que le général Reynier reprenne les positions de Scilla et Reggio, donnés les ordres convenables dès que vous croirés être en mesure de pouvoir le faire, et ne perdés pas un moment pour cela.

Je vous envoie Marius qui ne fait rien à Naples, je désire que vous le gardiés quelque tems près de vous et que vous l'emploiés jusqu'à ce que vous aiés quelque chose d'important à me faire

savoir, vous pourrés allors me l'envoier, il me fera connaître au juste vos besoins.

Capo di Monte, le 1er octobre 1806.

Monsieur le maréchal, le 10e de ligne, le 14e de chasseurs partent pour Cassano ; à mesure qu'il m'arrivera des troupes, j'organiserai sur ce point une réserve respectable ; je désire que vous en donniez le commandement au général Gardanne. Ce corps est destiné à se porter en Calabre ou en Pouille selon les circonstances. Je fais filer sur votre armée les conscrits qui en dépendent, ils ont été retenus quelques temps dans les Abruzzes, où ils se sont distingués et où *Fra Diavolo* battu s'est vu abandonné par son monde. *Sciaboloni* l'autre chef à demandé son pardon et je l'ai pris à mon service, il commande une compagnie franche que j'ai appelée *Guides des Abruzzes*, vous devez avoir reçu le décret pour la formation d'une semblable compagnie dans les Calabres.

Je ne suppose pas que le général Mermet soit nécessaire à Scigliano ; si vous ne jugez pas sa présence indispensable, vous l'enverriez à la Padula où il commandera les six régiments qui y sont en échelons jusqu'à Nocera.

La régie des subsistances va prendre son service en Calabre.

Il est bon dans ces circonstances de faire filer vers Naples les malades dont vous êtes encombrés dans les Calabres et qui peuvent supporter le voyage.

Si vous pouvez fortifier et occuper Scilla d'une manière que les troupes que vous y laisseriez puissent se défendre pendant un mois, et donner le temps aux secours qu'on pourrait envoyer au cas d'attaque de Cosenza et de Catanzaro, d'arriver, vous pourriez donner vos soins à l'exécution de cette mesure ; dans ce cas les troupes de Cosenza seraient remplacées par celles de Cassano, je ne pense pas qu'il convienne d'avoir ni beaucoup de troupes ni rien de ce qui est embarrassant dans le fond de la botte. Le parti à prendre dépend aussi de la position dans laquelle se trouve l'ennemi que vous devez connaître du point où vous êtes placé, je m'en rapporte beaucoup du reste à votre expérience et à votre prudence.

Naples, le 15 octobre 1806.

Le colonel Franceschi vous dira, mon cher maréchal, que mon intention est de faire attaquer Amantea, je ne puis pas laisser cette position entre les mains de l'ennemi ; j'enverrai à Castrovillari 1 500 hommes ; le général Verdier qui a manqué cette expé-

dition doit la tenter avec succès avant de venir à Naples, je l'y autorise dès qu'il aura pris Amantea.

Il faut faire évacuer sur la *Padula* ou je fais établir 1 500 lits, tous les malades des Calabres.

Dès que vous aurez reçu les 1 500 hommes que je vous annonce vous enverrez à Naples les 5 à 600 Polonais que vous avez.

Lorsque vous jugerez vos forces insuffisantes, je préfère que vous vous teniez toujours plus rapproché de moi et que nous soyions maître de tout le pays qui nous sépare, dussiez-vous abandonner plutôt quelque autre portion à l'extrémité de la botte; faites distribuer aux troupes qui ont le plus besoin les fonds qui ont été envoyés en Calabre.

Il ne faut laisser aucun embarras en Calabre, et se tenir prêt à se réunir à tout événement pour se porter en masse au-devant de l'ennemi, qu'il se présente en Pouille où sur la Méditerranée, cet événement ne peut pas arriver avant le printems, mais il est bon de s'y préparer à l'avance.

Votre affectionné,

JOSEPH.

L'empereur était le 28 septembre à Wurtzbourg avec presque toute son armée (1).

Naples, le 1e décembre 1806.

Monsieur le maréchal, si ma lettre vous trouve encore au quartier général, donnez l'ordre à tous les Polonais de quelque grade et armes qu'ils soient de se rendre à Naples.

Donnez ordre aux troupes que j'ai envoyées au général Verdier de se diriger sur Cosenza ou sur tout autre point ou vous jugeriez leur présence nécessaire pour remplacer les Polonais après l'expédition d'Amantea.

Donnez l'ordre de faire réunir à Cosenza la légion corse; je désire que l'état-major de corps et ce corps lui-même, occupe, autant que possible cette ville et ses environs. J'envoye le général Valentin à Cosenza où il remplacera le général Verdier à qui j'ai accordé un congé, mais il ne doit partir de son poste qu'après l'expédition d'Amantea.

Votre affectionné ami,

JOSEPH.

(1) Pour combattre les Prussiens.

TROISIÈME CAMPAGNE D'ITALIE

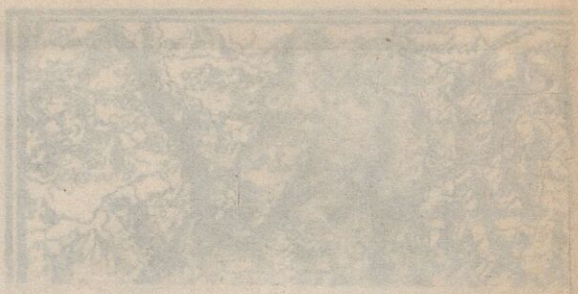
GUERRE DE L'AN XIV

(1805)

Théâtre des Opérations militaires

(Carte de Rizzi-Zannoni)

Collection E. Gachot.



TROISIÈME

CAMPAGNE D'ITALIE

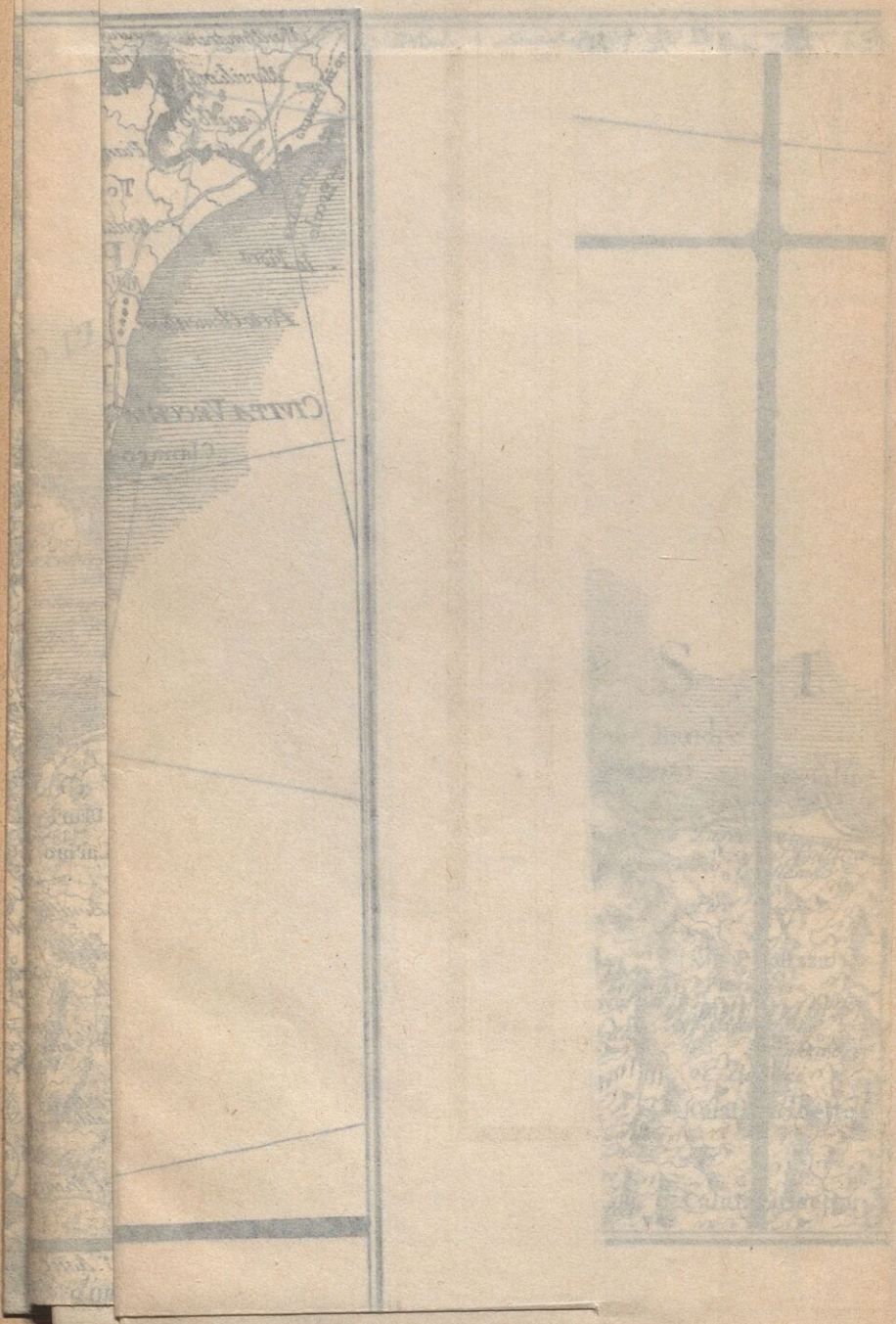
CONQUÊTE DE NAPLES

(1806)

Théâtre des Opérations militaires

(Carte de Rizzi-Zannoni)

Collection E. Gachot.



ENVIRONS DE NAPLES (Carte de J. Guerra) *Collection E. Gachot.*

Perpendicolare di Napoli

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

GUERRE DE L'AN XIV

CHAPITRE PREMIER

NAPOLÉON DEVANT L'EUROPE

Le général impose son autorité à tous les partis. — Un Sénat docile lui offre la couronne impériale. — Intrigues du cabinet britannique. — L'Autriche veut reprendre la ligne de ses anciennes frontières. — Alexandre Ier forme une armée d'expédition. — Plan d'attaque établi à Londres pour les princes alliés. — Napoléon se prépare à battre leurs troupes. — Massena est nommé commandant de l'armée d'Italie..... 1

CHAPITRE II

ŒUVRES DE MASSENA

Disgrâce non méritée. — Massena est nommé député de Paris. — Son élévation au maréchalat. — Lettres reçues à Rueil. — Départ pour le Piémont. — Organisation des entreprises de fournitures. — Prétentions du vice-roi. — Arrivée à Villafranca. — Examen d'un plan assurant la défensive. — Travail des espions..... 9

CHAPITRE III

CONCENTRATION DES AUTRICHIENS

Après les humiliations. — Réorganisation de l'armée. — Les coalisés veulent passer le Mont-Cenis. — L'archiduc Charles se

met en route vers Padoue. — Venise devient une place d'armes très importante. — Les troupes allemandes sont échelonnées. — Établissement des magasins. — Renforts qui passent dans le Tyrol. — Nouvelles de la reddition d'Ulm..... 24

CHAPITRE IV

LES PREMIÈRES ACTIONS

Construction des redoutes. — Une trêve est conclue avec les Autrichiens. — Ascension du ballon militaire. — Massena reçoit des nouvelles de la Grande Armée. — On fête le succès de Wertingen. — Préparatifs faits en vue d'une attaque nocturne. — Passage de l'Adige au vieux pont. — Combats livrés devant Saint-Georges. — Séras et Verdier font des démonstrations. — Les pertes subies 33

CHAPITRE V

DE VÉRONE A VAGO

Renseignements fournis par les déserteurs. — Manœuvres de l'archiduc Charles. — Les deux partis apprennent la défaite de Mack. — Massena se loge à Vérone. — Deuxième passage de l'Adige. — Les Autrichiens évacuent Véronette. — Quatre divisions françaises s'avancent sur la route de Vicence. — Frimont résiste, à Saint-Michel. — Belle charge des cavaliers de Martigue. — Les voltigeurs peuvent dépasser Caldiero..... 48

CHAPITRE VI

BATAILLE DE CALDIERO

Description du terrain. — Instructions données par l'archiduc Charles. — Séras ne fait que marquer le pas. — Échec de Verdier — Duhesme s'engage devant Caldiero. — La lutte devient terrible à Gambion. — Gardanne suit la route de Vicence. — Massena se précipite, près de Contra, dans la mêlée. — Le prince Charles fait donner ses réserves. — Molitor conduit sa troupe à Colognola. — Simbschen oppose aux efforts des Français une énergie surhumaine. — Charge des hussards de Kienmayer. — Manœuvres des divisions Espagne et Partouneaux. — L'armée d'Italie reprend les positions occupées le 29. — Pertes subies par les deux partis 59

CHAPITRE VII

MANŒUVRES ET POURSUITES

La nuit du 30 au 31 octobre. — Emplacements des divisions françaises. — L'archiduc Charles fait demander une trêve. — Verdier livre, au bord de l'Adige, un nouveau combat. — Massena

prépare une poursuite des Autrichiens. — Capture du corps de Hillinger. — Rude action livrée devant Vicence. — Occupation de cette ville. — Frimont est chassé de San Pietro.....

CHAPITRE VIII

LES DERNIERS COMBATS

Massena attend des nouvelles de la Grande Armée. — Les Français passent la Brenta. — Marche dirigée vers la Piave. — Combat livré devant San Vito. — Entrée des vainqueurs à Gorizia. Occupation du Prewald et de Trieste. — Le corps du prince de Rohan est fait prisonnier. — Blocus de Venise. — Rapport sur la bataille d'Austerlitz. — Cessation des hostilités. — Envoi à Napoléon des drapeaux autrichiens..... 9

DEUXIÈME PARTIE

CONQUÊTE DE NAPLES

CHAPITRE PREMIER

GOUVERNEMENT D'UNE REINE

Ce qu'était Caroline de Lorraine-Habsbourg. — Guerre portée jusqu'à Rome, en 1798. — Alquier entend les menaces de la souveraine. — Traité de neutralité conclu entre la France et les Deux-Siciles. — Arrivée à Naples d'un corps anglo-russe. — Marche des troupes de l'armée des alliés. — La victoire d'Austerlitz publiée, Lascy et Craig abandonnent Ferdinand. — Ruffo est envoyé à Paris pour essayer de rétablir les relations diplomatiques. — Caroline oblige le roi de passer en Sicile.... 117

CHAPITRE II

INVASION DES FRANÇAIS

Massena reçoit le commandement d'une armée d'expédition. — Passage des corps à travers le départemeut du Reno. — Séjour et travaux du maréchal, à Spolète. — Joseph Napoléon prend la direction des troupes. — Chemins d'invasion. — Marches des trois colonnes de troupes françaises. — Arrivée des grenadiers et des chasseurs au bord du Volturno. — Convention conclue avec une régence. — Occupation de Naples..... 127

CHAPITRE III

PREMIÈRE EXPÉDITION EN CALABRE

Ce qu'était le soldat de la conquête. — Tous les miliciens sont changés en brigands. — Massena doit jouer le rôle de simple conseiller militaire. — Saint-Cyr entre dans la Basilicate. — Occupation du fort de Civitella del Tronto. — Reynier dirige ses troupes vers Cosenza. — Passage des défilés du mont Sano. — — Combat livré à Campo-Temese. — Fuite du prince François de Bourbon. — Arrivée des Français à Reggio..... 138

CHAPITRE IV

ACTES DE JOSEPH NAPOLÉON

Vices de l'ancien régime. — Les forçats napolitains. — Hommages que reçoit saint Janvier. — Saliceti peut réduire le peuple à l'obéissance. — Joseph va visiter les provinces méridionales. — Napoléon le nomme roi des Deux-Siciles. — Plan d'invasion de la Sicile. — Inspections passées entre Reggio et Caserte. — Le roi reçoit des hommages à Naples. — Jourdan impose ses volontés. — L'escadre anglaise paraît et prend Capri. — Insurrections allumées dans cinq provinces..... 152

CHAPITRE V

SIÈGE DE GAÈTE

La forteresse vue du littoral. — Gaète, dans l'histoire des conquêtes. — Arrivée des Français devant la ville. — Cahier du capitaine Nempde. — Actions conduites par Sibille et par Lacour. — Une escadre anglaise vient ravitailler l'assiégé. — L'œuvre du bombardement. — Massena prend la direction des opérations. — Il somme le gouverneur de se rendre. — Le prince de Hesse est blessé. — Ouverture des brèches. — Reddition et évacuation de la place..... 169

CHAPITRE VI

OPÉRATIONS DE REYNIER

Premières révoltes. — Marche effectuée par Parrin. — Panedigrano se montre. — Arrivée des troupes anglo-napolitaines à Sant' Eufemia. — La bataille du 4 juillet. — Retraite opérée par les Français. — Les Suisses massacrent des paysans dans Marcellina. — Embarquement des blessés. — Horribles vengeances accomplies. — Verdier doit évacuer Cosenza. — Manœuvres opérées en présence des insurgés..... 185

CHAPITRE VII

MASSENA DISPERSE LES INSURGÉS

Les conseillers du roi agissent. — Joseph croit à une paix prochaine entre la France et l'Angleterre. — Propos tenus par Saliceti. — On réserve à Massena la tâche de battre les Anglais. — Vive discussion entre le roi et le maréchal. — La troupe d'expédition est mise en marche. — Proclamations adressées aux Calabrais et aux soldats. — Combat livré dans Lauria. — Massena fait pendre les insurgés. — Jonction opérée avec Reynier. — Deuxième entrée à Cosenza. — Les troupes évoluent autour de cette place. — Division administrative des Calabres. — La chasse est faite aux partisans de Ferdinand.... 197

CHAPITRE VIII

LE VRAI FRA DIAVOLO

Enfance de Michel Pezza. — Il suit Damas et seconde Ruffo. — Pourquoi il fut nommé « Frère le Diable ». — Pezza épouse Rachele de Franco. — Ferdinand le nomme colonel. — En 1806, Michel se réfugie dans Gaète. — Les Français veulent acheter ses services. — Ententes établies avec les Anglais. — Expédition s suivies de retraites. — Rentrée à Itri du chef de milices. — Nouvelle fuite. — La ruse et la force sont employées. — Marche exécutée vers le Nord. — Passage du Volturno. — Désastre subi aux cabanes de Miranda. — Fra Diavolo perd ses derniers compagnons. — Un apothicaire de Baronissi livre Pezza aux gardes civiques. — Entrée à Naples. — Condamnation et exécution 220

CHAPITRE IX

UN RÉGIME MILITAIRE

Mouvements opérés par la flotte anglaise. — Organisation civile du royaume. — On pend les insurgés d'Isernia. — Affaire de la Licosa. — Lamarque traverse le Cilento. — Cosati est pris. — Maratea doit ouvrir ses portes. — Excursions dans les Abruzzes. — Naples connaît la tranquillité. — Gratification accordée à Jourdan. — Blâme que subit César Berthier. — Départ du maréchal Massena..... 247

CHAPITRE X

VERS LA PACIFICATION

Places fortes à reprendre. — Reynier distribue les tâches. — Siège d'Amantea et reddition de cette ville. — Fiume Freddo doit capituler. — Le prince de Hesse rentre en scène. — Ma-

nœuvres du général Abbé. — Sommation faite à Reynier. — Combat livré devant Mileto. — Poursuite des Napolitains. — Réoccupation de Cotrone. — Exposition dite des cages de fer.. 257

CHAPITRE XI

OCCUPATION DES ILES IONIENNES

Une ancienne possession française. — Notre sentinelle avancée, en Orient. — Description territoriale. — Napoléon recherche l'alliance d'Ali-Pacha. — Article secret du traité de Tilsit. — Voyage du capitaine Terrier. — L'armée de Naples fournit un corps d'envahissement. — Traversée du détroit d'Otrante. — Augustin Cardenau, puis César Berthier abordent à Corfou. — Conduite des Russes à notre égard. — Craintes éprouvées à la vue d'une croisière anglaise. — Rapport détaillé que fait le gouverneur à Napoléon. — Services administratifs et militaires. — Les réprimandes de l'Empereur. — Berthier indique les agissements du pacha de Janina. — L'occupation française est prolongée jusqu'en 1814..... 265

CHAPITRE XII

INSPECTIONS ET RAPPORTS

Napoléon envoie des instructions. — Clermont-Tonnerre visite la Pouille. — Nouveau voyage entrepris par le roi Joseph. — Lamarque rapporte, en août, les événements militaires. — Siège et prise de Scilla. — Marche des Français sur Reggio. — Capture du brick le *Delizet*. — Joseph envoyé à Madrid, Murat le remplace. — La garnison postée à Capri se trouve forcée de nous céder cette île..... 295

APPENDICE

NOTE DE L'AUTEUR 311

DOCUMENTS .....

TABLE DES MATIÈRES 399

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 14714.

A LA MÊME LIBRAIRIE :

Mémoires et journaux du général Decaen, publiés avec introduction, notes et cartes par Ernest PICARD, lieutenant-colonel d'artillerie breveté et Victor PAULIER, lieutenant d'infanterie.
Tome 1er : (1793-1799). *Siège de Mayence — Armées du Rhin et Moselle — Armées du Danube et du Rhin.* Un volume in-8° avec un portrait. Prix . . . . . 7 fr. 50

Journal de voyage du général Desaix. Suisse et Italie (1797), publié avec introduction et notes, par A. CHUQUET, membre de l'Institut. 2e édition. Un vol. in-16 avec un portrait et une gravure. 3 fr. 50

Mémoires du général baron Desvernois, publiés sous les auspices de sa nièce, Mme BOUSSU-DESVERNOIS, avec une introduction et des notes, par Albert DUFOURCQ, ancien élève de l'École normale supérieure, ancien membre de l'École française de Rome, agrégé d'histoire. (1789-1815.) *L'Expédition d'Egypte. — Le Royaume de Naples.* Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure et une carte. . . . . 7 fr. 50

Mémoires sur les guerres de Napoléon (1806-1813), par le général Désiré CHLAPOWSKI, baron de l'Empire, publiés par se[illegible]. Traduits par MM. Jan V. CHELMINSKI et le commandant A. MA[illegible]. 3e édition. Un vol. in-16 . . . . . 3 fr.

Mémoires du commandant Persat (1806-1844), publiés avec une introduction et des notes par G. SCLUMBERGER. 2e édition. Un volume in-8°. . . . . 7 fr. 50

Mémoires du colonel Combe sur les campagnes de Russie 1812, de Saxe 1813, de France 1814 et 1815. Nouvelle édition. Un volume in-18. . . . . 3 fr. 50

Journal du général Fantin des Odoards. *Etapes d'un officier de la Grande Armée* (1800-1830), par le général FANTIN DES ODOARDS. Un vol. in-8°. . . . . 7 fr. 50

Correspondance du maréchal Davout, prince d'Eckmühl. Ses commandements, son ministère (1801-1815), avec introduction et notes par Ch. DE MAZADE, de l'Académie française. Quatre volumes in-8° . . . . . 30 fr.

Mémoires militaires de Joseph Grabowski, officier à l'état-major impérial de Napoléon Ier (1812-1813-1814), publiés par M. Wacław GASIOROWSKI, traduits en français par MM. Jan V. Chelminski et le commandant A. Malibran. Un volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Mémoires du général Griois (1792-1822), avec une introduction et notes, par Arthur CHUQUET, membre de l'Institut. Tome I. 2e édit. Un vol. in-8° avec un portrait en héliogravure. . . . . 7 fr. 50
Tome II. 2e édition. Un volume in-8° . . . . . 7 fr. 50

Récits de guerre et de foyer. **Le Maréchal Oudinot, duc de Reggio,** d'après les Souvenirs inédits de la maréchale, par Gaston STIEGLER. Préface de M. le marquis COSTA DE BEAUREGARD. 9e édition. Un vol. in-8° avec deux portraits. . . . . 7 fr. 50

Journal des campagnes du baron Percy, chirurgien en chef de la Grande Armée (1754-1825), publié d'après les manuscrits inédits avec une introduction par Emile LONGIN. 3e édit. Un vol. in-8° avec un portrait et un fac-similé. . . . . .

Soldats de Napoléon. **Journal de route** [illegible] (1803-1832), publié par M. Gustave SCH[illegible] titut. Un volume in-16 . . . . . .

Soldats de Napoléon. **Lettres du comm[illegible] frère** (1804-1815), publiées par M. Gus[illegible] de l'Institut. Un volume in-16 . . . . .

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8,

MU[illegible]
MU[illegible]
DONA[illegible]